



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

Que sont les héros devenus ?

Le complexe d'Achille.

Les as français pendant la Grande Guerre Michel Goya

Les métamorphoses

de la citoyenneté entretien avec Dominique Schnapper

Héroïsme, mysticisme et action Monique Castillo

Deux régimes du sacrifice

à l'épreuve de la Grande Guerre François Lagrange

*Louis-Nathaniel Rossel,
ministre de la Commune* Henri Paris

Les cas Dreyfus et Picquart Christian Vigouroux

*Héros ou victime, le soldat
dans l'œuvre de Schoendoerffer* Yann Andruétan

Les malheurs du héros Patrick Clervoy

Qu'est-ce qu'un héros ? Marc Tourret

La chute de l'Empyrée François Goguenheim

*La Révolution française
et la fabrique des héros* Jean-Clément Martin

De l'héroïsme au héros André Thiéblemont

À Saint-Cyr Claude Weber, Michaël Bourlet, Frédéric Dessberg

Noms de promo : Xavier Boniface

le choix des anciens d'Indochine Bruno Dary

De la théorie à la réalité

POUR NOURRIR LE DÉBAT

Aux armes fonctionnaires ! Stéphane Bonnaillie

Philosophie et stratégie Jean-Paul Charnay

Penser la guerre pour faire l'Europe François-Régis Legrier



La revue *Inflexions*

est éditée par l'armée de terre.

14, rue Saint-Dominique, 75700 Paris SP07

Rédaction : 01 44 42 42 86 – e-mail : inflexions.emat-cab@terre-net.defense.gouv.fr

Télécopie : 01 44 42 57 96

www.inflexions.fr

Membres fondateurs :

M. général de corps d'armée (2S) Jérôme Millet ■ Mme Line Sourbier-Pinter ■ M. le général d'armée (2S) Bernard Thorette

Directeur de la publication :

M. le général de corps d'armée Jean-Philippe Margueron

Directeur délégué :

M. le colonel Daniel Menaouine

Rédactrice en chef :

Mme Emmanuelle Rioux

Comité de rédaction :

M. le général d'armée (2S) Jean-René Bachelet ■ Mme Monique Castillo ■ M. Jean-Paul Charnay ■ M. le médecin en chef Patrick Clervoy ■ M. Samy Cohen ■ M. le colonel (er) Jean-Luc Cotard ■ M. le colonel Benoît Durieux ■ M. le colonel Michel Goya ■ M. Armel Huet ■ M. le grand rabbin Haïm Korsia ■ M. le colonel François Lecointre ■ Mme Véronique Nahoum-Grappe ■ M. l'ambassadeur de France François Scheer ■ M. Didier Sicard ■ M. le colonel (er) André Thiéblemont

Membre d'honneur :

M. le général de corps d'armée (2S) Pierre Garrigou-Grandchamp

Secrétaire de rédaction : adjudant Claudia Sobotka claudia.sobotka@terre-net.defense.gouv.fr

Les manuscrits soumis au comité de lecture ne sont pas retournés.

Les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Les titres des articles sont de la responsabilité de la rédaction.



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

Que sont les héros devenus ?

NUMÉRO 16

QUE SONT LES HÉROS DEVENUS ?



► ÉDITORIAL ▾

► ANDRÉ THIÉBLEMONT

► 7

► DOSSIER ▾

LE COMPLEXE D'ACHILLE. LES AS FRANÇAIS PENDANT LA GRANDE GUERRE

► MICHEL GOYA

► 15

Le monde du combat est régi par des lois propres qui semblent s'appliquer de manière très inégale selon les individus. Un phénomène mis ici en évidence à partir de l'expérience des as de la chasse française lors de la Grande Guerre.

LES MÉTAMORPHOSES DE LA CITOYENNETÉ

► ENTRETIEN AVEC DOMINIQUE SCHNAPPER

► 27

Quand la citoyenneté passe du modèle républicain au modèle démocratique, le souci de l'égalisation des conditions l'emporte sur la transcendance républicaine de la volonté générale. Mais quand les démocraties ne comprennent plus ce qu'est la guerre, elles nourrissent le danger de ne plus savoir se défendre et de ne plus savoir se battre pour la paix.

HÉROÏSME, MYSTICISME ET ACTION

► MONIQUE CASTILLO

► 31

Henri Bergson et Charles Péguy ont associé l'héroïsme, le mysticisme et l'action. Aux lecteurs d'aujourd'hui, ils donnent à penser le passage de l'héroïsme à l'anti-héroïsme.

DEUX RÉGIMES DU SACRIFICE À L'ÉPREUVE DE LA GRANDE GUERRE

► FRANÇOIS LAGRANGE

► 45

La Grande Guerre a joué un rôle décisif dans l'évolution de la perception du sacrifice. Du sacrifice naturel au combat des héros professionnels que les soldats d'une armée régulière se doivent d'être, à une épreuve marquée par la souffrance.

LOUIS-NATHANIEL ROSSEL, MINISTRE DE LA COMMUNE

► HENRI PARIS

► 55

Louis-Nathaniel Rossel, capitaine du génie, colonel de la garde nationale et ministre de la Guerre de la Commune de Paris durant neuf jours, avait vingt-sept ans lorsqu'il fut fusillé en 1871. Venu à la Commune par refus de la défaite, sa vie et son œuvre sont depuis lors occultées.

LES CAS DREYFUS ET PICQUART

► CHRISTIAN VIGOUROUX

► 65

Picquart et Dreyfus ont tous deux été victimes d'injustices forcenées, durables et organisées. Peut-on dire pour autant que Picquart, seul, fut un héros ? Que Dreyfus, seul, fut un héros ? Que ces hommes sont des héros ou que ce n'est le cas pour aucun des deux ?

HÉROS OU VICTIME, LE SOLDAT DANS L'ŒUVRE DE SCHOENDOERFFER

► YANN ANDRUÉTAN

► 75

Pierre Schoendoerffer est le seul cinéaste français dont l'œuvre a été presque

exclusivement consacrée à la guerre et aux soldats. Il ne cesse d'aborder des thèmes qui lui sont chers : l'engagement, l'honneur, la rédemption ou encore la mémoire.

LES MALHEURS DU HÉROS

■ PATRICK CLEROVY

Sait-on que celui à qui est offert de son vivant un statut de héros va connaître le malheur et l'exclusion ? Quatre histoires qui s'appuient sur des personnes et des faits connus du grand public.

■ 85

QU'EST-CE QU'UN HÉROS ?

■ MARC TOURRET

Un personnage, un acte, une mémoire. Telle est la trilogie nécessaire pour construire le héros. Fictif ou réel, vainqueur ou vaincu, celui-ci est le produit d'un discours qui met en scène sa/son geste extraordinaire. Par les valeurs qu'il incarne, il est un marqueur politique, idéologique et culturel des sociétés qui le construisent.

■ 95

LA CHUTE DE L'EMPYRÉE

■ FRANÇOIS GOGUENHEIM

L'héroïsme a-t-il encore un sens ? Telle pourrait être la question à laquelle tente de répondre l'auteur qui s'inspire entre autre de son parcours d'officier des troupes de marine.

■ 105

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LA FABRIQUE DES HÉROS

■ JEAN-CLÉMENT MARTIN

La période révolutionnaire a promu la reconnaissance des héros, citoyens et soldats, militants engagés dans les armées, selon des modalités totalement inédites.

■ 111

DE L'HÉROÏSME AU HÉROS

■ ANDRÉ THIÉBLEMONT

Il y a des héroïsmes sans héros. Pour que des héros, fictifs ou réels, émergent dans une collectivité, il doit exister une entreprise d'héroïsation : pas de héros sans discours ! Aujourd'hui, l'offre des armées est pauvre, alors qu'existe une demande d'épique et que les ressources en actes héroïques accomplis par nos soldats ne font pas défaut.

■ 121

À SAINT-CYR

■ CLAUDE WEBER, MICHAËL BOURLET, FRÉDÉRIC DESSBERG

Les figures héroïques à Saint-Cyr sont ici abordées à travers une double approche, à la fois historique et sociologique.

■ 135

NOMS DE PROMO : LE CHOIX DES ANCIENS D'INDOCHINE

■ XAVIER BONIFACE

Depuis 1945, près de 30 % des noms de promotions d'élèves-officiers d'active font référence à la guerre d'Indochine, notamment à travers des parrains qui y ont trouvé la mort.

■ 147

DE LA THÉORIE À LA RÉALITÉ

■ BRUNO DARY

Depuis le début de l'année 2010, la France a perdu une vingtaine de ses enfants sur un théâtre d'opérations extérieures ; cela signifie qu'à vingt reprises la hiérarchie militaire a mis en œuvre le « plan Hommages ».

■ 157

■ POUR NOURRIR LE DÉBAT

AUX ARMES FONCTIONNAIRES !

■ STÉPHANE BONNAILLIE

Une intervention militaire seule ne parvient pas à résoudre une crise internationale, à restaurer un État et à le rendre viable. L'action conjuguée de nombreux acteurs civils, institutionnels ou privés, nationaux ou internationaux est désormais indispensable.

■ 165

PHILOSOPHIE ET STRATÉGIE

► JEAN-PAUL CHARNAY

Issue du champ de bataille et de l'art militaire, la notion de stratégie s'est étendue de la guerre à l'ensemble des phénomènes de confrontation. Sa mise en perspective avec les grandes branches de la philosophie rappelle son critère majeur : la présence d'un Autre, adversaire ou allié.

► 175

PENSER LA GUERRE POUR FAIRE L'EUROPE

► FRANÇOIS-RÉGIS LEGRIER

Toute organisation politique et sociale repose sur un système philosophique. À partir du dernier ouvrage d'Henri Hude, *Démocratie durable*, il s'agit de se libérer intellectuellement du politiquement correct afin de comprendre les désordres de notre société et de réfléchir aux conditions de l'exercice du métier des armes dans une société médiatisée à l'extrême.

► 185

► TRANSLATION IN ENGLISH

METAMORPHOSES IN CITIZENSHIP

► INTERVIEW WITH DOMINIQUE SCHNAPPER

► 201

► BRÈVES

► 205

► COMPTES RENDUS DE LECTURE

► 207

► SYNTHÈSES DES ARTICLES

► 215

► TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH

► 219

► BIOGRAPHIES

► 223

ANDRÉ THIÉBLEMONT

Membre du comité de rédaction

ÉDITORIAL

Dans bien des domaines, la vie et l'action des armées peuvent être considérées comme un précipité de ce qui se passe dans la société civile. Questionner le militaire, c'est donc aussi s'interroger sur la société tout entière. Abordant le statut du héros dans nos sociétés avancées, ce numéro d'*Inflexions* illustre le propos.

Aujourd'hui, le combattant n'a de reconnaissance publique que s'il est martyr. Naguère, l'héroïsme du poilu fut célébré. Il est devenu en quelques décennies la victime d'un « affreux carnage ». Au Liban comme en Bosnie, on ne reconnaît le soldat qu'en tant qu'il était sacrifié sur l'autel de la paix. Les morts au combat en Afghanistan sont aujourd'hui scrupuleusement décomptés, honorés, décorés de la Légion d'honneur. Mais nul ne cite ni ne récite les actes héroïques que, là-bas, les vivants accomplissent.

Tout se passe « comme si combattre était devenu honteux », observe Michel Goya au terme d'une analyse originale sur ce qu'il nomme les « héros permanents » : une petite minorité de combattants aux capacités hors du commun capables de réaliser « plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de fois » des faits d'armes exceptionnels. Mettant en question le silence de nos sociétés sur l'héroïque guerrier, il s'interroge : une armée, une société peuvent-elles se passer de reconnaître de tels hommes d'exception ?

Son interrogation rejoint nombre d'analyses qui, plus généralement, constatent combien notre époque valorise le statut de victime et marginalise la geste héroïque¹. Comme le notent Odile Falgu et Marc Tourret dans le catalogue de l'exposition « Héros » présenté par la BNF en 2007, notre temps qui sacrifie les victimes « conduit à ostraciser les héros »².

Mais qu'entendre par cette notion de héros ? Ne faut-il pas faire une distinction entre l'héroïsme et le héros ? Et ne subsiste-t-il pas aujourd'hui des espaces où se cultive encore la geste épique ? C'est

1. Voir, notamment, Dominique Schnapper, *La Démocratie providentielle*, Paris, Gallimard, « NRF », 2002, p. 66 ; Jean-Pierre Le Goff, *La France morcelée*, Paris, Gallimard, « Folio actuel », 2008, pp. 93-95 ; Marcel Gauchet, *La Démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2007, p. 176 et suiv., p. 326 et suiv.

2. Odile Falgu, Marc Tourret, « Le Héros de demain », *Héros, d'Achille à Zidane*, catalogue de l'exposition « Héros », Paris, BNF, 2007, en ligne : <http://classes.bnf.fr/heros/arret/06.htm>.

autour de ces interrogations que ce numéro d'*Inflexions* a été composé.

D'entrée de jeu, Dominique Schnapper et Monique Castillo nous attirent vers une conception exigeante, transcendante d'un modèle de héros dont elles déplorent la disparition sur l'horizon de nos démocraties, un être d'exception capable d'un dépassement de soi, animé par une mystique, par un idéal, par une volonté d'agir.

Dominique Schnapper part de l'idée de « transcendance républicaine » qui « autorise à parler d'un « héroïsme » ou, du moins, d'un quasi-héroïsme pour désigner l'action de s'arracher aux particularités historiques de notre condition » au profit de « la communauté des citoyens ». Les dérives des principes démocratiques subvertissent ce modèle : la « démocratie providentielle » sépare les individus en ne cessant de susciter de nouvelles revendications de droits particuliers ; conduisant au « repli sur soi », elle risque de saper la solidarité des citoyens.

Monique Castillo reprend l'argument. Elle le développe en puisant dans la pensée de Bergson et de Péguy. Le « héros bergsonien », c'est cet homme dont l'« expérience limite » opère une rupture entre la « morale close » des contraintes et devoirs que créent les « cercles de la solidarité (familles, clans, nations) », et une « morale ouverte » qui s'affranchit du particulier pour ouvrir d'autres horizons du possible. C'est dans ce dépassement du moi et de nous particuliers que réside « le propre de l'humain » ! Et pour Péguy, la république fut fondée et portée par des hommes animés par une mystique qui mobilisait leur énergie au-delà de leurs conditions particulières. Elle n'existerait pas si elle n'avait pas été « préparée par un siècle [...] du plus authentique héroïsme ».

Dans la critique que Péguy porte sur son temps, celui d'une république où « la politique a dévoré la mystique », Monique Castillo perçoit une anticipation de l'époque « posthéroïque » que nous vivons, celle de la désacralisation des mythes, celle de l'épanouissement individuel dressé contre toutes les contraintes, celle du « temps désenchanté du désenchantement » ! Elle cite cette formule : « La mystique républicaine, c'était quand on mourait pour la république ; la politique républicaine, c'est à présent qu'on en vit. » Comme une nostalgie !

En plongeant dans la contribution de Monique Castillo, on songera à cette antienne de la rhétorique militaire : l'« esprit de sacrifice » ! « Question redoutable », note François Lagrange, tant il faut se garder du décalage entre ce qu'on en dit et ce qui se ressent sur le terrain, entre ce qui se perçoit d'en haut et ce qui s'éprouve en bas. Son article s'appuie sur une recherche documentaire pour appréhender le sens de cette notion avant et durant la Grande Guerre. Au début du XX^e siècle, généraux et penseurs militaires perçoivent le sacrifice absolu « comme

allant (presque) de soi ». Dans les tranchées, en revanche, le sacrifice, ce sont plus prosaïquement la séparation d'avec les siens, « les rudes conditions de la vie, le seul risque de blessure et de mort ». Mais pour qui, pour quoi se bat-on ? L'interrogation vaut pour la période contemporaine ! Les poilus écrivent combattre pour « leur famille, leurs proches » mais aussi pour la victoire. Car, à la longue, « trop de sacrifice, sans résultat, tue le sacrifice » !

Pour revenir au propos central, quelles circonstances pourraient faire ressurgir aujourd'hui un héroïsme authentique comme celui de Louis-Nathaniel Rossel, officier français et communard, fusillé en 1871 à vingt-sept ans pour n'avoir considéré qu'un seul horizon : celui de la lutte contre l'envahisseur allemand ? Henri Paris nous conte ici ce que fut son élan, au-delà des « cercles de ses solidarités », et son échec ! Bref et tragique parcours d'un jeune officier, déserteur du médiocre : « Ma peau au bout de mes idées ! »

Ce titre d'un ouvrage de Pierre Sergent nous rappelle un temps pas si lointain où notre histoire tourmentée accoucha d'hommes qui refusèrent le reniement et sacrifièrent leur vie, leur famille ou leur statut social à la cause qu'ils croyaient juste. Fictifs ou réels, ces hommes meublent l'œuvre littéraire et cinématographique de Pierre Schoendoerffer, lui qui (de mémoire) faisait dire à l'un de ses personnages : « Il n'y a que trois vrais métiers pour un homme : roi, poète ou capitaine. » L'article de Yann Andruétan analysant certains de ses films en vient à poser une question d'actualité : « Que devient le guerrier lorsque les objectifs ne sont plus de vaincre et que la politique ou la justice s'en mêlent ? » Le sens de l'œuvre de Schoendoerffer est sans équivoque. Le soldat peut se renier, suivre la règle commune. Mais pour l'authentique guerrier, « ce choix lui est impossible. Il ne lui reste que l'exil ou la mort ». Et comme en résonance avec la conception du héros chez Bergson, Yann Andruétan ajoute : « Le guerrier de Schoendoerffer est au-delà de la morale, son éthique est autre. » Le héros, c'est celui qui « accomplit jusqu'à son complet achèvement sa vocation d'homme », écrit Monique Castillo. Alors, vient à l'esprit la parabole évangélique autour de laquelle s'organise la trame dramatique du *Crabe Tambour* : « Qu'as-tu fait de ton talent ? »

Mais faut-il que le destin du héros soit toujours tragique ? « Il ne fait pas bon être héros et vivant », répond Patrick Clervoy dans ce numéro : « Celui qui reçoit le statut de héros devient, quoi qu'il fasse, un exclu. » L'argument s'appuie sur quelques cas de figure d'un passé lointain ou d'une actualité plus ou moins récente. Il montre que les trompettes de la renommée qu'honnissait Brassens font du héros vivant « un objet donné aux autres, au pouvoir qui l'utilise et aux foules qui le consomment ».

« Le temps des héros est passé, les Modernes n'en veulent plus », affirme encore Monique Castillo. Mais « qu'est-ce qu'un héros ? », lui rétorque Marc Tourret. Présentant « les grandes ruptures dans l'histoire de l'héroïsme en Occident », il conclut lui aussi sur « le lent mouvement de sacralisation de la victime [...] », quand le héros, *a contrario*, plonge dans l'anonymat ». Pourtant, son regard critique d'historien invite à ne pas confondre les faits et leurs représentations, l'histoire et la mémoire, l'héroïsme et le héros : « Tous les individus courageux ne sont pas devenus des héros. » Ceux-ci sont le produit d'une « fabrique héroïque » que nourrit et qui nourrit un imaginaire collectif à une époque donnée : en cela, le héros est « un marqueur politique, idéologique, culturel des sociétés qui le construisent ». Et de conclure en avançant que « la suspicion qui pèse sur nos héros depuis une cinquantaine d'années » n'est jamais que le reflet du « déclin des valeurs patriarcales et autoritaires au profit de vertus plus démocratiques, féministes et pacifistes ».

Marc Tourret ouvre ainsi une autre problématique : celle de la fabrique des héros, et de ses conditions socioculturelles et politiques. L'article du colonel François Goguenheim, officier des troupes de marine, lui fait écho : le héros, « reflet du temps et expression des cultures », est à « géométrie variable ». Selon les époques, son héroïsme « ne répond pas aux mêmes critères ». Aujourd'hui, le discours « manifestement brouillé » qu'une « opinion occidentale facilement pusillanime » oblige à tenir, le refus de donner à « l'adversaire le statut d'ennemi » comme « l'obligation morale d'éviter toute perte humaine » conduisent à rendre étrangère à notre armée la figure d'un héros épique confondue avec celle du « guerrier absolu ». Un modèle héroïque moderne, « complexe, riche » s'y substituerait, dans lequel une capacité de maîtrise des instincts et des passions coexisterait avec des images de « chevauchées épiques », avec celles tragiques des combats sacrificiels de Bazeilles, de Camerone ou de Sidi Brahim. François Goguenheim suggère ainsi une sorte de progrès dans les représentations héroïques, un progrès qui déboucherait sur un « héros moderne », pacifié, qui aurait « gagné en épaisseur, en dimension humaine » !

De son côté, Jean-Clément Martin offre une belle illustration de la « fabrication des héros » : il analyse celle que la Révolution française a suscitée. Il note combien cette entreprise d'héroïsation a été à l'époque déterminée par de profondes mutations « alliant un changement de sensibilité, un poids accru de l'État et des pratiques nouvelles de formation de l'esprit public ». Bien plus, à travers ce cas d'école, il montre que la fabrication des héros ne va pas sans une conjoncture où « attentes collectives et mobilisations politiques » convergent.

Pas d'héroïsation possible sans la rencontre entre une offre et une demande sociale et culturelle !

À chaque époque, on aurait donc affaire à un marché de l'offre et de la demande de héros ! Aujourd'hui, sur ce marché, l'offre des armées est pauvre, alors que leurs ressources d'héroïsmes ne font pas défaut et que, peut-être, demeurent dans notre vieux pays des aspirations à l'épopée. C'est en synthèse le sens de ma contribution à ce numéro. J'emprunte à Odile Falu et Marc Tourret leur modèle d'analyse sur les processus de construction du héros, et la décline sur les conflits du siècle dernier. J'insiste sur l'obscurité dans laquelle ont été maintenus les actes héroïques de nos soldats depuis quelques décennies, alors que la visibilité et l'audience du militaire dans l'espace national ne cessaient de régresser. Dans la conjoncture actuelle d'un rapport plus ou moins distancié des armées avec leur environnement civil, une entreprise d'héroïsation du métier des armes devient plus que jamais nécessaire. Tout un appareil de production actualisant la geste héroïque du soldat est à réinventer et à susciter. « Il y faut de l'imagination, des talents, de la durée. Et non quelques coups médiatiques ! »

Cela suppose de questionner la demande d'épopée guerrière ou tragique. N'est-elle pas latente, occultée ? N'existe-t-il pas en milieu militaire – et probablement aussi en milieu civil – des espaces où, contre l'air du temps, se bricole l'héroïsation de personnages épiques ou tragiques du passé récent. Le cas des noms choisis pour baptiser les promotions d'élèves officiers depuis le début du XX^e siècle est probant. Les articles de Xavier Boniface, de Claude Weber et de ses coauteurs en traitent. S'agissant des saint-cyriens, on constate que jusqu'au milieu du siècle passé, les noms de promotion ont évoqué « des événements exceptionnels, des moments de la vie quotidienne de l'école ou la politique internationale de la France. Les figures héroïques sont rares » (Weber et *alii*). Elles apparaissent significativement à partir des années 1950. Encore qu'il ne s'agisse que de personnages déjà entrés dans la légende nationale et/ou militaire (Franchet d'Esperey, Jeanpierre, Danjou...), le commandement et le ministère imposant un nom (de Gaulle) ou le choisissant parmi ceux proposés par les élèves.

À partir du milieu des années 1970, des noms d'officiers inconnus du public, et même de la plupart des militaires (Darthenay, Hamacek, Cathelineau...), sont proposés par les élèves et retenus. Or cette tendance semble se systématiser depuis le début du nouveau siècle. Elle s'observe également – certes dans une moindre mesure – chez les élèves du recrutement interne de l'École militaire interarmes³.

³. Dès la création de l'école au début des années 1960, leurs choix se portaient parfois sur des personnages inconnus de la grande histoire ou des Livres d'or.

Raffali, Brunbourck, Beaumont, Segrétaïn, de Loisy, Francoville, de Cacqueray chez les saint-cyriens ; Coignet, Biancamaria, de Ferrières, Gueguen, Delcourt, de La Batié, Florès, Déodat de Puy-Montbrun chez les élèves du recrutement interne : pour la plupart, des noms d'officiers tués en Indochine, en Algérie, au Liban ou décédés récemment, sans doute peu connus des lecteurs de cette revue ! Ainsi, par le bouche à oreille ou par la fouille documentaire, les élèves officiers sélectionnent des soldats dont les faits d'armes, parfois les carrières hors normes (de Cacqueray, Francoville) correspondent à leurs aspirations. Ils réclament leur parrainage ; ils portent leur nom. Ils élèvent à une certaine postérité des personnages dont sans eux le destin exceptionnel serait resté plus ou moins obscur.

Ce numéro d'*Inflexions* laisse peut-être bien des interrogations ouvertes. Notamment, plutôt tourné vers le passé, il met trop peu l'accent sur des bravoures contemporaines que nul récit n'héroïsé durablement. Reflet sans doute d'une société ou d'une armée, qui comme nous l'avons noté avec Michel Goya, ne sait plus, ne veut plus aujourd'hui fabriquer du héros autre que pacifique. « Un tel comportement est illusoire, voire inquiétant – écrivent Odile Falieu et Marc Tourret à propos de l'ostracisme qui pèse aujourd'hui sur le héros épique –, dans la mesure où une société, trop rationalisée et aseptisée, évacuant la violence et la mort, évoque les univers totalitaires. [...] Dans cette ardeur [du héros], cette folie parfois, résident l'excès, le dépassement, la part d'ombre... et l'histoire de l'imaginaire nous montre qu'assumer les héros, c'est accepter l'homme dans ses rêves, comme dans ses cauchemars⁴. »

4. Odile Falieu, Marc Tourret, *op. cit.*

L DOSSIER

MICHEL GOYA

LE COMPLEXE D'ACHILLE. LES AS FRANÇAIS PENDANT LA GRANDE GUERRE

Il existe une catégorie particulière de combattants qui sont au monde militaire ce que les champions sont au monde sportif. Ce sont des héros, au sens où ils réalisent des faits d'armes exceptionnels, mais avec cette particularité, pour ceux qui survivent, de pouvoir répéter ces actes plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de fois. Leur influence directe sur le cours des événements militaires, et donc sur le cours de l'histoire, s'avère considérable. Elle n'a pourtant jamais été étudiée¹.

Pendant la campagne sous-marine américaine contre le Japon de 1942 à 1945, contribution majeure à la victoire, la moitié des navires coulés fut le fait d'un sixième des capitaines seulement². Lors de la grande guerre patriotique, les quarante-quatre meilleurs tireurs d'élite soviétiques ont, officiellement au moins, abattu plus de douze mille hommes, dont beaucoup de cadres allemands. Le record historique dans cette catégorie particulière appartient sans doute au Finlandais Simo Hayha, avec cinq cent quarante-deux « victoires » à son actif en cent jours seulement³. Parmi les fantassins, et en examinant seulement les Français pendant la Grande Guerre, on découvre des dizaines d'hommes comme Maurice Genay, du 287^e régiment d'infanterie, quatorze fois cité, ou Albert Roche, du 27^e bataillon de chasseurs alpins, décoré de la Légion d'honneur, de la Médaille militaire, de la Croix de guerre avec quatre citations et huit étoiles. Il a été blessé neuf fois et a fait, entre autres, un total de mille cent quatre-vingts prisonniers allemands. Du côté des tankistes, le cas de Michael Wittmann, crédité de deux cents destructions diverses, et de l'arrêt d'une division blindée britannique à Villers-Bocage le 13 juin 1944, a souvent été mis en avant. On connaît moins le sergent Lafayette G. Pool de la 3^e division blindée américaine, qui a obtenu, avec son équipage de char Sherman, plus de deux cent cinquante-huit victoires sur des véhicules de combat ennemis en Europe de 1944 à 1945⁴.

1. Cet article est inspiré de Michel Goya, « Les tueurs du ciel », *Magazine 14-18* n° 34 et 35, octobre et décembre 2006.

2. Chapitre « New Blood for the Submarine force » in Stephen Peter Rosen, *Winning the Next War : Innovation and the Modern Military*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.

3. www.thedarkpaladin.com/russiansnipers.htm

4. www.3ad.com/history/wwii/pool.lafayette.htm

Le phénomène semble s'appliquer à toutes les formes d'affrontements, mais c'est dans le combat aérien qu'il est le plus facile à mettre en évidence. Si on examine le cas des as de la chasse française entre 1915 et 1918, on trouve les noms de cent quatre-vingt-deux pilotes, crédités d'au moins cinq victoires aériennes. Cette poignée d'hommes, à peine 3 % des pilotes de chasse formés en France, totalise mille sept cent cinquante-six victoires homologuées sur un total général de trois mille neuf cent cinquante revendiquées par la chasse française⁵, soit près de la moitié. Le palmarès des quarante premiers d'entre eux, les « as des as » ayant abattu au moins douze appareils ennemis, représente à lui seul plus de 20 % du total général des victoires. Ces hommes sont connus, il est donc possible d'essayer d'en établir le profil.

Des hommes sous influence

En 1946, deux psychologues américains, Roy L. Swank et Walter E. Marchand, ont découvert que quelques rares soldats, 2 à 3 %, qualifiés d'« *aggressive psychopaths* », étaient capables de résister presque indéfiniment au stress des combats, car ils s'y trouvaient « à l'aise » et restaient relativement indifférents au spectacle de la violence⁶. En étudiant la personnalité des quarante premiers as français, cette violence froide et dénuée de remords saute aux yeux. René Fonck, le premier de tous les as alliés, avec soixante-quinze victoires (cent vingt-six probables), est sans doute le plus cynique : « J'atteignis l'homme en pleine poitrine et dans sa chute son avion se rompit. [...] J'atterris tout vibrant encore en me disant que c'était là du beau travail. » Gynemer, le « chevalier de l'air », n'est pas en reste. Dans une lettre d'août 1916, il décrit un combat à ses sœurs : « Avant-hier, attaqué Fritz à dix mètres, tué le passager et peut-être le reste... À 7 h 30 attaqué un Aviatik; emporté par l'élan, passé à cinquante centimètres, passager couic ! » Dans une autre, il décrit une victoire de Brocard, son commandant de groupe : « Du pilote [allemand] il restait un menton, une oreille, la bouche, le torse, de quoi reconstituer deux bras⁷. » Deullin rapporte de son côté : « J'avais une explication avec deux Aviatik. J'en poire un, puis, me retournant vers le second, je vois mon premier dégringoler les roues en l'air et vider son passager de trois mille six cents mètres. Servez chaud ! C'était exquis⁸. » Seul Garros avoue avoir été horrifié par la

5. www.theaerodrome.com

6. R. L. Swank, W. E. Marchand, « Combat Neuroses : Development of Combat Exhaustion », *Archives of Neurology and Psychology*, n° 55, pp. 236-240.

7. Jules Roy, *Gynemer, l'ange de la mort*, Paris, Albin Michel, 1986, p. 129.

8. *Idem*, p. 170.

vision de deux cadavres carbonisés dans la carcasse de l'avion qu'il venait d'abattre⁹.

On ne note pas de plaisir sadique, simplement une sorte de jouissance du chasseur ou du duelliste. Le 15 mars 1918, en patrouille à cinq mille mètres au-dessus du fort de Brimont, Fonck repère un biplace de reconnaissance mille mètres plus bas. Il fond sur lui mais l'équipage allemand est si absorbé par sa tâche qu'il peut s'approcher à une vingtaine de mètres sans être repéré. Il décide alors d'attendre une réaction pour tirer : « De telles minutes sont brèves, mais les impressions s'y succèdent plus rapidement que les lignes employées à les décrire. L'homme qui les vit dans leur intensité en garde un souvenir aussi durable que la marque de l'eau-forte imprimée sur le cuivre. [...] Quelquefois, dans la quiétude qui a enfin succédé à certaines heures épouvantables, il m'arrive au fond du cœur de regretter obscurément qu'elles soient déjà passées. L'habitude du danger offre à celui qui en accepte le risque des satisfactions particulières. Nous en avons par moments la nostalgie, et c'est alors que l'on entreprend de sublimes folies. »

Ce n'est pas la joie de tuer qui est en cause mais le plaisir de la sensation du danger et l'esprit de compétition. Fonck déclare préférer « souvent épargner leur vie, surtout quand ils ont courageusement combattu mais [...] il est rarement possible de faire quartier sans trahir les intérêts du pays »¹⁰. Il n'y a d'ailleurs que très peu d'exemples de tirs sur des hommes sautant en parachutes et les gestes amicaux ne sont pas rares entre adversaires. Madon écrit en 1916 : « Je me pose comme une fleur, évitant les trous. Pied à terre. Je remercie le ciel et j'adresse un salut amical à l'Allemand qui vient me survoler à douze cents mètres. » En 1915, le pilote allemand qui a abattu Pégoud vient peu après lancer une couronne sur la tombe de sa victime. Peu s'apparentent sur leur propre sort. Pour son baptême du feu, le 15 juin 1915, Guynemer note simplement : « Aucune impression si ce n'est de la curiosité satisfaite¹¹. » Et Fonck, alors que son aile est traversée par un obus d'artillerie : « Je ne déteste pas le léger frisson que j'éprouve encore à ce souvenir. La vie m'apparaît meilleure, et mon sang fouetté remonte à mes joues plus rouge et plus chaud¹². »

Il existe deux « réactions de survie » possibles dans une situation de stress intense : la stimulation et l'inhibition. Dans le premier cas, le système nerveux sympathique fait appel à toutes les ressources de l'organisme pour « faire face » au danger ; dans le second cas, au

9. Patrick de Gmeline, *Les As de la Grande Guerre*, Paris, France loisirs, p. 90.

10. René Fonck, *Mes combats*, Paris, Lavaudelle, 1920, p. 183.

11. Guynemer, *un mythe, une histoire*, Service historique de l'armée de l'air, 1997, p. 40.

12. René Fonck, *Ibid*, p. 59.

contraire, la peur freine l'individu dans son approche du danger. Dans les cas extrêmes, certains s'enfuient, parfois même vers l'ennemi pour s'y faire tuer et mettre fin au stress, ou, au contraire, restent paralysés. Dans leur grande majorité cependant, les hommes se répartissent en deux groupes inégaux et fluctuants : les « figurants » inhibés, qui n'agissent que sur ordre ou par imitation, et les « acteurs », moins nombreux, qui sont sous l'effet de l'adrénaline qui augmente les capacités sensorielles et atténue la sensation de danger.

Les escadrilles de chasse, comme les autres troupes combattantes, connaissent ce fractionnement et, d'évidence, les as font partie des « acteurs ». Selon Fonck, « le chasseur d'avions qui ne sait pas, au milieu des airs, en face d'un ou plusieurs adversaires, faire abstraction du danger, conserver le même sang-froid qu'à terre, observer et rendre inutiles les moindres gestes de l'ennemi, pourra par chance obtenir quelques victoires, mais il ne sera jamais un vrai chasseur, et un jour ou l'autre se fera descendre. [...] Pour obtenir des résultats sérieux, il faut savoir dominer ses nerfs, garder une absolue maîtrise de soi et raisonner froidement les situations difficiles »¹³. On aperçoit combien cette psychologie constitue un premier avantage des as sur des « figurants », par ailleurs de plus en plus nombreux avec la réduction progressive de la durée de la formation au pilotage pour faire face aux besoins.

Pour Ernst Jünger, un as du combat terrestre blessé quatorze fois, « la bataille est comme la morphine »¹⁴ et cette sensation agréable peut devenir une drogue, mais à la différence des combattants des tranchées, les pilotes de chasse peuvent continuer à éprouver des sensations fortes soit en poursuivant une carrière dans ce qui n'est pas encore l'armée de l'air, soit comme pilotes d'essais, acrobates aériens ou encore dans l'aéropostale. Certains, comme Nungesser aux États-Unis, reproduisent même leurs combats dans des meetings.

Cette poursuite de la recherche de sensations finit d'ailleurs par tuer autant que la guerre elle-même. Sur les quarante premiers as français, dix sont abattus avant la fin des hostilités et trois sont si grièvement blessés qu'ils ne peuvent plus rejoindre le front (ce qui évite à certains, comme Navarre, d'y périr certainement). Sur les trente survivants, dix meurent encore dans un avion dans les neuf ans qui suivent, comme Madon, Deullin et Marinovitch qui trouvent la mort dans des exhibitions ou essais aériens, ou encore comme Nungesser en essayant vainement de traverser l'Atlantique.

Cette traversée apparaît d'ailleurs comme le nouveau grand défi. Fonck s'y essaye, mais son avion s'écrase au décollage tuant deux

13. René Fonck, *Ibid.*, pp. 55 et 222.

14. Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Paris, Payot, 1930, p. 184.

membres d'équipage. Navarre y pense également, comme il envisage aussi le passage sous l'Arc de Triomphe. Il se contente de s'écraser à Villacoublay. Védrines, le mentor de Guynemer, spécialiste des missions spéciales sur les arrières de l'ennemi, se pose en 1919 sur le toit des Galeries Lafayette et se tue deux mois plus tard au cours d'un raid. Aucun d'entre eux n'a plus de trente-cinq ans.

D'autres phénomènes physiologiques mis en évidence récemment touchent également les as. On s'est aperçu en effet que l'accumulation des victoires et des honneurs diminuait la pression sanguine (et donc les risques cardiaques), accroissait le taux de spermatozoïdes et de testostérone, ce qui augmente considérablement la confiance en soi¹⁵. On peut expliquer ainsi la transformation physique de certains tel Guynemer, à la limite de la réforme médicale en début de carrière, et les frasques, notamment sexuelles (n'en déplaise à l'image de Guynemer « ange puceau »), de ces hommes lors de leurs phases de dépression qui suivent les pics d'adrénaline. Lors de leurs virées à Paris, Nungesser conduit sa voiture en trombe dans les rues et Navarre, en état d'ébriété, utilise la sienne sur les trottoirs pour pourchasser un gendarme, avant d'être interné à la prison du Cherche-Midi (il sera jugé nerveusement irresponsable)¹⁶. Un an plus tôt, le même Navarre s'était écrasé avec son appareil lorsque, pris d'ennui, il s'était envolé, sans autorisation, pour une chasse au canard.

¶ Le culte des victoires

Ces prédispositions et cette accumulation de sensations fortes par les combats ou les honneurs aboutissent souvent, chez ces hommes de vingt à vingt-six ans, à des comportements de monomaniaques obsédés par la recherche du combat. Dans ses lettres, Guynemer ne parle que de « sa » guerre, le reste du front semble ne pas exister. Tous sont blessés à un moment où à un autre (à l'exception de l'invincible Fonck), et parfois à plusieurs reprises. Pourtant aucun n'en profite pour se faire réformer et tous reviennent combattre le plus vite possible, y compris pendant leurs convalescences.

Le cas extrême est celui de Charles Nungesser, le « hussard de la mort », très grièvement blessé le 29 janvier 1916 au cours d'un essai, qui revient, en béquilles, à peine deux mois plus tard, pour se battre à Verdun. En décembre de la même année, il doit retourner à l'hôpital

15. Howard Bloom, *Le Principe de Lucifer*, Paris, Le jardin des livres, 2001, p. 264.

16. Edmond Petit, *La Vie quotidienne dans l'aviation en France au début du XX^e siècle (1900-1935)*, Paris, Hachette, 1977, p. 124.

pour soigner ses blessures. Il refuse la réforme et profite de ses onze jours de convalescence, en mai 1917, pour abattre six avions, avant, épuisé, de retourner à nouveau à l'hôpital. Il accumulera fractures du crâne, commotion cérébrale, lésions internes, cinq fractures supérieures et deux fractures inférieures de la mâchoire, éclat d'obus dans le bras droit, genoux et pied droit déboîtés, éclat de balle dans la bouche, tendons inférieurs de la jambe gauche atrophiés, atrophie du mollet, fractures de la clavicule et du poignet¹⁷. Le fuselage de son avion était orné d'un cœur contenant un cercueil, une tête de mort et des tibias, encadré par deux chandeliers.

Pour beaucoup, le combat est devenu une compétition sportive. Dans les mémoires de Fonck, les hommes tués ne sont plus que des numéros, des mesures de performances. Au début de ses succès, après avoir abattu un homme en pleine poitrine, il écrit : « J'atterris tout vibrant encore en me disant que c'était là du beau travail et que, si tous les jours ressemblaient à celui-là, les autres auraient fort à faire pour continuer à figurer devant moi parmi les as du tableau de chasse¹⁸. » Et en 1918 : « Quelques jours après mon arrivée, onze Boches dont sept officiels sont tombés sous mes balles. [...] Le 1^{er} août 1918, à onze heures du matin, je descends mon 57^e Boche à la lisière du bois de Hangard. Le 11 août 1918, en dix secondes, je réussis à abattre trois Boches. Ce fut mon record au point de vue vitesse¹⁹. » Le 26 août, après avoir abattu six avions pour la seconde fois en une journée, il note : « Pour moi, la journée avait été excellente : j'avais désormais officiellement soixante-six victoires à mon tableau²⁰. »

Dans ses lettres, Guynemer a des réflexions identiques : « Combat avec deux Fokker. Le premier, cerné, son passager tué, a piqué sur moi sans me voir. Résultat : trente-cinq balles à bout portant, et couic ! Chute vue par quatre autres appareils [...], ça va peut-être m'amener la croix²¹. » Le dimanche 5 décembre 1915, il descend un Aviatik d'observation près de Compiègne. L'avion s'écrase en forêt. De peur que sa victoire ne soit pas homologuée, il se pose près de l'église où son père à l'habitude d'aller et fait appel à son influence : celui-ci téléphone à tous les maires de la région pour que soit organisées des battues qui aboutissent finalement à la découverte de l'épave²².

Rares sont ceux qui échappent à cet état d'esprit. René Dorme est de ceux-là, lui dont deux tiers des victoires ne furent pas homologuées,

¹⁷. David Porret, *Les « As » français de la Grande Guerre*, Service historique de l'armée de l'air, p. 27.

¹⁸. René Fonck, *Ibid*, p. 143.

¹⁹. *Idem*, p. 13.

²⁰. *Idem*, p. 217.

²¹. Jules Roy, *Ibid*, p. 147.

²². *Idem*, p. 140.

car acquises en zone ennemie et donc non observables. Jusqu'à sa mort, le 25 mai 1917, il n'a jamais émis le moindre commentaire à ce sujet. Tel est également le cas de Jean-Pierre Léon Bourjade, qui se destinait à la prêtrise avant la guerre. Cette ferveur chrétienne ne l'a pas empêché de participer à soixante-sept combats en un an et d'abattre une quarantaine d'appareils (surtout des ballons).

Dans cette guerre où le fantassin affronte plus les choses que les hommes et développe une forme de courage stoïcien, le combat aérien semble rester le dernier champ du duel d'homme à homme. Il faut néanmoins relativiser ce courage homérique. De fait, la grande majorité des attaques s'effectuent par l'arrière et/ou sur des cibles faciles, comme les avions d'observation. Ce combat, tel que le décrit Jean Morvan, pilote à la SPA-163, est ainsi beaucoup moins chevaleresque qu'il n'y paraît : « Un combat aérien procède plus d'un guet-apens que d'un duel. On descend rarement un adversaire qui cabriole. On assassine le promeneur qui révasse. Par derrière, sans qu'il s'en doute, de près si possible, il faut en quatre ou cinq secondes pouvoir tirer quarante ou cinquante projectiles²³. »

Les cibles préférées des as sont les avions d'observation, souvent encombrés de matériels de TSF ou de photographie, et qui représentent la moitié des engins volants, donc des cibles. Qui plus est, pour remplir leur mission, ces appareils doivent survoler les lignes amies, là où les témoins susceptibles de faire homologuer les victoires sont les plus nombreux et les risques moindres en cas de poser. Ces lourds biplaces, même dotés de mitrailleuse, n'ont en fait guère de chance face à un monoplace de chasse bien piloté. Fonck avoue lui-même qu'« il était nécessaire d'en abattre le plus possible. Je n'ai jamais distingué entre chasseurs, régleurs ou photographes ! Tout est bon à supprimer »²⁴. Sur les cinquante-trois avions détruits par Guynemer, une douzaine seulement sont des monoplaces de chasse. Les combats chasseurs contre chasseurs eux-mêmes se limitent souvent à une approche discrète par l'arrière suivi d'un foudroyement à bout portant. Les combats tournoyants sont donc rares.

Experts en morts violentes

Pourtant, il ne suffit pas d'avoir du sang-froid et de n'éprouver aucun remords pour devenir un as, il faut aussi avoir certains talents. Le combat aérien suppose en effet de tenir compte simultanément

23. Edmond Petit, *Ibid*, p. 120.

24. René Fonck, *Ibid*, p. 156.

d'une multitude de paramètres comme les vitesses et les altitudes respectives de plusieurs mobiles, la résistance de l'air, la présence de nuages ou la position du soleil. Tout cela induit des corrections à apporter au tir, le tireur ne visant pas directement l'avion mais un espace choisi à proximité en espérant que les balles rencontreront alors la cible. La complexité de ces corrections augmentant avec la distance de tir, il faut le plus souvent s'approcher à moins de cent mètres de l'objectif. Les appareils pouvant aller jusqu'à quatre-vingt-cinq mètres par seconde, cela ne laisse que de très brèves « fenêtres de tir », souvent de quoi envoyer seulement une courte rafale d'une mitrailleuse qui peut s'enrayer à tout moment et dont le chargeur est limité à quelques dizaines de cartouches.

Pour effectuer ces évaluations en quelques secondes, l'instrument premier du combat est la mémoire à court terme, sorte de « bureau mental » qui permet de constituer une vision de la situation tactique. Le problème est que ce « bureau mental » ne permet de manipuler qu'un nombre limité d'objets, pas plus de sept chez un individu « normal » mais peut-être un peu plus chez certains. Pour aider le pilote à gérer les informations nécessaires, des instruments, encore très rudimentaires, ont été placés devant lui sur un tableau de bord : à gauche, un indicateur de vitesse (une simple aiguille entraînée par une lame de métal qu'actionne le vent), le baromètre altimétrique Richard gradué de zéro à cinq mille mètres ; au centre, un compas et une boussole, souvent affolée par la magnéto du moteur, la montre qui sert à déterminer la position du soleil par rapport aux points cardinaux, la vitesse de navigation et ce qui reste dans les réservoirs ; à droite le manomètre de pression d'huile et le compte-tours²⁵. La présence d'un partenaire peut également être utile dans la mesure où il peut prendre en compte les angles morts et son secteur arrière, mais beaucoup d'as, Fonck le premier, préfèrent agir seuls pour économiser leur capacité d'analyse, car l'équipier, qu'ils devront secourir éventuellement, est pour eux une charge mentale supplémentaire.

Ce qui fait la force de l'expert, c'est d'abord sa capacité à appréhender intuitivement, par expérience, la plupart des informations sans même avoir à regarder le tableau de bord. Il est également capable, encore une fois par son expérience mais aussi parce que de fortes doses d'adrénaline contribuent à stimuler ses facultés sensorielles et cognitives, d'identifier plus vite et de manière plus pertinente les éléments clefs dans la masse d'informations qui l'entoure comme, par exemple, les variations de ronronnements de son moteur.

Cette phase sensorielle est suivie d'une analyse qui est toujours une

25. Jules Roy, *Ibid*, p. 102.

combinaison de souvenirs et de réflexion logique. Lorsque la situation est familière, la phase d'analyse se réduit généralement à amorcer un processus immédiat de recherche d'une réponse « typique » à la situation reconnue dans sa mémoire inconsciente. Plus celle-ci est riche, plus il y a de chances de trouver de bonnes réponses et, paradoxalement, plus cette recherche est rapide. Dans cet arbitrage permanent entre vitesse et efficacité, la première solution qui vient à l'esprit et qui paraît satisfaisante est presque toujours adoptée.

La plupart des as appliquent ainsi très souvent un même schéma d'action. Fonck patrouille à très haute altitude, parfois à six mille mètres, ce qui impose l'emploi d'un masque à oxygène et une excellente condition physique. De cette position, il repère ses proies, si possible isolées, et fond sur leur arrière. Son adresse au tir suffit alors à détruire l'appareil en une rafale. Si cela ne fonctionne pas, il n'insiste pas. La tactique de Guynemer est plus « tenace » mais reste très simple : « Je pratique le vol classique, et n'ai recours aux acrobaties qu'en dernier ressort. Je reste accroché à mon rival et quand je le tiens, je ne le laisse pas filer²⁶. » Il se fait d'ailleurs abattre lui-même sept fois. Dorme est plus acrobate, mais n'utilise sa virtuosité que pour se placer dans un angle mort et s'approcher ensuite prudemment jusqu'à portée de tir. Jusqu'à sa mort, et à la stupéfaction de tous, son avion ne comptera que deux impacts.

Si la situation ne ressemble pas à quelque chose de connu, cas le plus courant pour le novice, la réflexion « logique » prend le relais, mais celle-ci nécessite un délai plus long, ce qui, dans un contexte de combats très rapides, introduit un décalage dangereux face à quelqu'un qui dispose d'une solide mémoire tactique et agit par réflexe. Le 11 août 1918, Fonck se retrouve nez à nez avec trois avions allemands arrivant en colonne face à lui à cinquante mètres d'intervalles. Confiant dans ses qualités de tireur et sa vitesse d'exécution, il décide de foncer vers eux et tire en premier à chaque rencontre, les détruisant tous en dix secondes.

Il arrive aussi fréquemment qu'une forte pression cognitive se conjugue à l'inhibition. Cela peut aboutir à une forme de sidération ou, au mieux, à une « focalisation » sur certaines informations alors que d'autres, pourtant vitales, sont complètement ignorées. Ce blocage est évidemment beaucoup plus fréquent en cas de surprise. Le 9 mai 1918 au matin, Fonck, du haut de son « perchoir » glacé, commence par fondre sur une patrouille de trois appareils. Il foudroie un premier avion, puis, profitant encore de la « sidération » de la surprise et de l'agilité supérieure de son avion Spad, se place dans un angle mort

26. Guynemer, *un mythe, une histoire*, p. 66.

pour en détruire un deuxième. Le dernier choisit de fuir, mais Fonck le rattrape facilement. Dans l'après-midi, il débouche d'un nuage, à trente mètres seulement d'un avion d'observation, dans la surprise mutuelle, il a facilement le dessus. Il se place ensuite, comme à son habitude, en haute altitude et aperçoit une patrouille de quatre Fokker, suivie à faible distance par une autre de cinq Albatros. « Seul contre neuf, ma situation devenait périlleuse. [...] Mais le désir de parfaire ma performance l'emporta sur la prudence. » Appliquant sa tactique habituelle, il fond sur l'arrière du Fokker de queue et l'abat à trente mètres. Les deux Fokker les plus proches l'aperçoivent et s'écartent. Il calcule qu'il leur faudra environ huit secondes pour achever leur mouvement et il fonce tout droit pour abattre le chef de patrouille qui n'a encore rien remarqué. Lorsque les Allemands se remettent de leur surprise et sont prêts à se battre, il est déjà hors de portée²⁷.

Le seuil de l'invincibilité

L'expertise des as s'appuie donc à la fois sur des qualités innées et sur une accumulation d'expériences, mais aussi, il ne faut jamais l'oublier, sur la chance. Même minimisée au maximum, chaque mission comporte une part de risque, le principal étant d'ailleurs l'accident mécanique, et les quarante as étudiés sont tous des survivants. Pégoud, excellent pilote, était le plus talentueux. Il a pourtant été abattu en août 1915 en affrontant un avion d'observation.

Une caractéristique de la carrière de ces hommes est le caractère exponentiel de leurs victoires. Fonck est breveté pilote en mai 1915 mais n'obtient sa première victoire qu'en août 1916 ; ce sera la seule de l'année. Il accumule alors les heures de vol et ses soixante-quatorze autres succès sont acquis au cours des vingt et un mois suivants. Après avoir passé son brevet de pilote en avril 1915 et longtemps traîné une réputation de casseur d'avions, Guynemer obtient sa première victoire en monoplace en décembre 1915. Il compte alors environ deux cents heures de vol mais n'a participé, en moyenne, qu'à deux combats aériens par mois. Il lui en faut alors quatre pour obtenir une victoire. L'accélération s'effectue à partir de février de l'année suivante et il accumule alors quarante-neuf succès en dix-neuf mois. Nungesser, breveté en mars 1915, obtient deux victoires cette année-là mais ne commence véritablement à être un « tueur » qu'à partir d'avril 1916. Madon, le quatrième au classement des as, est pilote depuis juillet 1913 mais n'obtient la première de ses quarante et une victoires qu'en

^{27.} René Fonck, *Ibid*, pp. 179-184.

septembre 1916. Boyau est breveté fin 1915 et détruit son premier appareil en mars 1917. Ehrlich a son premier succès dix-huit mois après son brevet... On pourrait multiplier les exemples.

Ce décalage s'explique en partie par les circonstances. Le combat aérien n'existe véritablement qu'à partir de 1916. On tâtonne longtemps avant de mettre au point un armement de bord efficace et les premiers appareils spécifiquement dédiés à la chasse n'apparaissent qu'à la fin de 1915. De plus, les avions sont encore rares et les occasions de se rencontrer également. Les véritables duels ne commencent donc qu'au-dessus de Verdun en février 1916 et se multiplient ensuite parallèlement à une production industrielle qui double tous les ans. A partir de l'été 1916, la plupart des missions de vol dans les zones de combat aboutissent à des occasions de combat.

À défaut de combattre, les as ont donc eu le temps d'apprendre à piloter, en général au cours de l'année 1915, et d'accumuler des centaines d'heures de vol lors de missions d'observation comme Fonck ou de bombardement comme Nungesser et Pinsart (vingt et une missions de bombardement et quarante-trois de reconnaissance avant de rejoindre la chasse). Ce temps d'apprentissage paraît indispensable à Fonck : « Il faut verser dans la chasse des aviateurs expérimentés et ne pas admettre dans cette catégorie des débutants. Le novice, s'il a un cran superbe, sera descendu dans les premiers mois d'essai et s'il est prudent restera inutile pendant au moins six mois²⁸. »

L'expertise s'appuie également sur un travail permanent et maniaque. Tous les grands as connaissent parfaitement les caractéristiques des appareils et des procédés ennemis. Fonck se précipite pour examiner les appareils qu'il a abattus au-dessus des lignes françaises et voir s'ils comportent des perfectionnements. Selon lui, « pour devenir un grand "as", l'apprentissage est long, difficile, semé de déceptions et d'échecs répétés au cours desquels notre vie est cent fois jouée »²⁹. Obsédé par les enraiemens de mitrailleuses, il essaie chaque cartouche dans la chambre du canon de la mitrailleuse et jette celles qui lui semblent présenter le moindre défaut avant chaque départ en mission. Il constitue ensuite lui-même ses bandes de cartouches. Guynemer, par son passé de préparant à Polytechnique et ses débuts comme mécanicien, est passionné de technique aéronautique. Il connaît ses appareils dans le moindre détail et collabore fréquemment avec les industriels pour y apporter des améliorations. Un jour, il envoie des croquis à un ingénieur avec la remarque suivante : « Les Boches travaillent comme des Nègres et il ne faut pas s'endormir, sans cela

28. René Fonck, *Ibid*, p. 157.

29. René Fonck, *Ibid*, p. 222.

couic³⁰. » Il développe ainsi, en collaboration assidue avec les ateliers industriels, l'« avion magique », un Spad XII sur lequel il a fait placer un canon de 37 mm.

Une armée est finalement une machine à former les tueurs de faible rendement. Dans une application guerrière de la loi de Pareto, la majorité des résultats micro tactiques sont le fait d'une minorité d'individus doués, dont ceux qui survivent assez longtemps obtiennent le statut d'as. Sur une seule action de combat, on peut paraître héroïque et brillant alors que l'on n'est que chanceux. Avec la répétition, le facteur chance s'estompe et les héros survivants sont alors vraiment reconnus comme des experts. Outre d'être chanceux, leur point commun reste une stabilité émotionnelle, et des capacités de coordination sensorielles et motrices supérieures à la moyenne. Passé un premier seuil d'expériences, ces capacités innées se développent très vite en se nourrissant de chaque victoire, jusqu'à un seuil de quasi-invincibilité mais aussi souvent de dépendance.

Ces soldats d'exception contribuent grandement à la victoire, quand ils ne les arrachent pas eux-mêmes par leur seule action. Il reste à déterminer leur place dans l'organisation militaire et dans la société. Dans un article du *Times*³¹, l'historien britannique Ben Macintyre constatait qu'alors que les Britanniques déploraient la mort de plus de cinq cents soldats en opérations depuis 2003, aucun héros combattant n'était connu du grand public. Il constatait également que les soldats mis en avant par l'institution étaient des héros « secouristes », tel le caporal Beharry récompensé de la Victoria Cross pour avoir sauvé des camarades lors d'embuscades en Irak en 2004 ou, dans le cas américain, des héros « victimes » comme Pat Tillman³², tué en Afghanistan, ou Jessica Lynch, prisonnière en Irak. Tout se passait comme si combattre était devenu honteux.

Les réactions en France après l'embuscade de la vallée d'Uzbeen, le 18 août 2008, rejoignent cette analyse. Si la perte de dix hommes a suscité une grande émotion, voire une sur-réaction victimaire, il n'a jamais été fait mention, par exemple, du comportement remarquable du sergent Cazzaro, chef du groupe de tête, qui a réussi à s'extraire du piège en abattant lui-même plusieurs adversaires tout en commandant le repli de ses hommes. Les combattants naturels, et donc les as potentiels, existent toujours. Il reste à déterminer si une société et son armée peuvent espérer vaincre en refusant de les reconnaître. ■

30. Guynemer, un mythe, une histoire, p. 45.

31. Ben Macintyre, « We Should Sing a Louder Song for our Heroes », *The Times*, 19 mars 2009.

32. Dont le principal titre de gloire fut de renoncer à une carrière sportive lucrative pour s'engager dans les Rangers, avant d'être tué par des balles américaines.

DOMINIQUE SCHNAPPER

LES MÉTAMORPHOSES DE LA CITOYENNETÉ

Inflexions : Dominique Schnapper, vos travaux sur la citoyenneté républicaine sont connus, et nous aimerions situer les notions de « héros » et de « victime » dans le contexte social et politique que vous étudiez. Peut-on dire que l'héroïsme fait partie, ou a fait partie, de l'imaginaire républicain ?

Dominique Schnapper : À l'époque des nationalismes, la conscription obligatoire inscrivait le risque de la mort dans le destin individuel de tout citoyen en lui donnant une signification précise : le sacrifice de soi à la communauté. Mais cette transcendance de la communauté des citoyens contient aussi un sens plus large, que j'ai défini dans *Qu'est-ce que la citoyenneté ?* comme la capacité de s'élever au-dessus de ses attaches privées et particulières. C'est la manière même dont la Révolution française engendre la modernité politique, en reconnaissant à l'individu-citoyen la volonté et la possibilité de s'arracher en partie à ses appartenances afin de s'inscrire dans la vie publique et entrer en communication avec tous les autres. En cessant d'être déterminé par son appartenance à un groupe réel, le citoyen manifeste son pouvoir de rompre avec les déterminations qui l'enfermaient dans une culture et un destin imposés par sa naissance ; en se libérant des rôles prescrits par sa communauté culturelle, il entre dans une communauté que l'on peut dire « abstraite » au sens où elle est le produit d'une volonté, qu'elle permet la réalisation d'un idéal, l'idéal de liberté et d'égalité, et qu'elle est reconnue comme l'instance qui transcende les vies particulières en donnant sens à un certain dépassement de soi. Cette idée de transcendance républicaine autorise à parler d'un « héroïsme » ou, du moins, d'un quasi-héroïsme pour désigner l'action de s'arracher ainsi aux particularités historiques de notre condition.

Inflexions : Peut-on dire que la démocratie a pour effet d'abolir cette transcendance républicaine de la communauté des citoyens ?

Dominique Schnapper : Si l'on passe du modèle républicain au modèle démocratique, on s'aperçoit que le souci de l'égalité des conditions, pour parler comme Tocqueville, l'emporte sur la transcendance républicaine. Dans *La Démocratie providentielle*, ouvrage qui est un « essai sur l'égalité contemporaine », j'ai voulu montrer comment la recherche d'égalité réelle entre les individus risque de saper l'idée d'égalité formelle entre citoyens. Alors que l'égalité civique a pour effet d'unir les hommes sur la base de valeurs communes, l'égalisation démocratique tendrait plutôt à séparer les individus les uns des autres. C'est

un paradoxe, mais un paradoxe dont nous faisons concrètement l'expérience et qui est d'autant plus ressenti que la politique d'égalisation matérielle (par l'apport de subventions, aides et indemnisations financières diverses) risque d'avoir finalement pour résultat le repli sur soi des individus, un repli qui peut être destructeur de la solidarité citoyenne.

Inflexions : *Dans ce livre, vous écrivez que « les sociétés démocratiques nourrissent, par nature, l'impatience et l'insatisfaction, parce qu'elles ne peuvent être qu'infidèles aux valeurs qu'elles invoquent ».*

Dominique Schnapper : La démocratie providentielle a pour effet d'élargir à tous les secteurs de la vie la dynamique de l'égalité. L'égalité politique qui implique le droit de vote, de libre expression et d'opinion... Mais aussi l'aspiration à l'égalité réelle, qui influence le rapport au travail, à la famille, à la culture, aux loisirs, à la maladie, à la stérilité, aux chances de survie... Ce que l'on a appelé au XIX^e siècle la question sociale, paradoxalement, risque de rendre le droit à l'égalité concurrent du droit à la liberté. Les revendications à l'égalité des droits culturels ou ethniques risquent d'affaiblir les valeurs communes, de séparer les individus les uns des autres, leurs intérêts matériels étant contradictoires. Or l'égalité est un mythe autant qu'une passion. La démocratie ne peut satisfaire cette passion. Personne ne s'estimera jamais égal aux autres, la moindre différence sera d'autant plus insupportable qu'on est en droit d'en attendre la suppression ; si bien que, plus les politiques tendent à assurer l'égalité de tous, plus on souffre des inégalités qui se maintiennent inévitablement.

Inflexions : *En fonction du sens que vous accepteriez de donner au mot « victimisme », jugez-vous pertinent de l'associer à la dynamique de ce que vousappelez « démocratie providentielle » ?*

Dominique Schnapper : Il est naturellement tentant de faire un lien entre cette insatisfaction structurelle et le « victimisme » ou le « compassionnalisme », qui tendent à devenir un nouveau moteur de la démocratie. Mais il faut faire une distinction entre deux sens du « victimisme ». Le terme désigne, d'une part, une attention aux victimes qui est liée à l'essence de la démocratie et à ses valeurs : c'est l'attention au plus faible, le soutien au plus vulnérable, la protection des défavorisés... et c'est là une forme de l'égalité des chances ; mais il est un autre sens du « victimisme », dont l'inspiration plus récente consiste dans la priorité accordée aux victimes, dans le domaine du droit notamment. Dans le second cas, la victimisation devient une sorte de statut corrélatif d'une souffrance essentielle : l'enfant est victime parce qu'il est mineur, le handicapé est victime parce qu'il ne peut complètement jouir de ses droits, le délinquant est victime d'une société vouée au culte de l'argent... Ce second sens peut être lié, en effet, à la signification spécifiquement « providentialiste » de la démocratie.

Inflexions : *Il semble alors que l'émotion l'emporte sur les principes dans la démocratie contemporaine.*

Dominique Schnapper : C'est un phénomène associé à ce que l'on peut appeler une culture de la reconnaissance, qui prend la forme d'une lutte contre le déni de reconnaissance (des femmes, des minorités ethniques, des homosexuels...) et tend à servir de fondement à la vie démocratique, une manière commune de réagir plutôt qu'une universalité de principes, et qui fait de nous des semblables au sens démocratique.

Inflexions : *Ne faut-il pas se demander si le compassionnalisme (ou victimisme, ou tout autre terme que vous jugez adéquat) n'a pas changé de camp politique ?*

Dominique Schnapper : Il y a eu un victimisme plutôt marqué à gauche dans la seconde moitié du XX^e siècle, qui était lié au développement de la critique sociale : les défavorisés devaient être considérés comme victimes du système (dans le système scolaire, il n'était pas rare d'entendre : il faut donner la moyenne à cet élève, il vient d'une famille nombreuse, c'est un fils de divorcés, de migrants...). Aujourd'hui, le victimisme est associé au soutien des associations de victimes par le pouvoir et il passe pour une stratégie de droite, favorable à une politique sécuritaire.

Inflexions : *L'élasticité du statut de victime peut produire des effets choquants. En témoigne le cas des bourreaux reconnus comme victimes, comme le rapporte le livre Le Temps des victimes, coécrit par Caroline Eliacheff et Daniel Soulez Larivière : « Les vétérans de la guerre du Vietnam ont pu être reconnus victimes... d'avoir été des bourreaux (quand ils l'avaient été). Comme si les anciens kapos des camps de concentration pouvaient demander réparation pour avoir été embringués dans un système qui avait fait d'eux des bourreaux ! » N'y a-t-il pas là un phénomène de dénaturation de l'idée démocratique ?*

Dominique Schnapper : Le cas cité est très choquant, en effet, parce qu'il concerne la reconnaissance des bourreaux devenus « victimes » de crimes de guerre. La psychologie a fait beaucoup pour dépister les affections invisibles, et l'on sait désormais que les témoins d'atrocités ou les victimes de grandes violences, surtout durant les guerres, subissent des traumatismes auxquels s'ajoute souvent la culpabilité de faire partie des survivants. Du point de vue démocratique, c'est un progrès de pouvoir tenir compte de souffrances invisibles et de les comptabiliser comme ce qui mérite assistance et réparation. Mais si les bourreaux s'emparent du droit des victimes, et si toute souffrance est perçue comme une injustice, alors on ne fait plus la différence entre l'action de réparer une injustice et le fait d'accorder à chacun le droit d'échapper à la souffrance au nom de l'impératif du bien-être.

Inflexions : *On caractérise parfois les sociétés démocratiques de « post-héroïques¹ » pour signifier la priorité donnée à l'évitement des guerres. Accepteriez-vous ce qualificatif ?*

Dominique Schnapper : Si l'identité de statut entre victime et bourreau peut être revendiquée, comme on vient de le voir, on comprend la tentation de renverser les rôles de héros et de victime en faveur d'une héroïsation du statut de victime. J'ai moi-même fait l'analyse de la priorité donnée à l'évitement des guerres dans les démocraties européennes lors d'un congrès consacré à « La philosophie et la paix » en 2000. J'observais que nos démocraties ne connaissent plus et ne comprennent plus ce qu'est la guerre et que, si elles acceptent les opérations militaires, elles ne veulent plus que meurent leurs soldats. Je voyais et je vois encore dans cette attitude un danger pour les démocraties, le danger de ne plus savoir se défendre et de ne plus savoir se battre pour la paix, au risque de perdre leurs chances de survie.

Inflexions : *S'agirait-il aussi d'une perte de foi en soi-même de la civilisation européenne ?*

Dominique Schnapper : C'est l'aspect culturel du problème. Le danger est de prendre pour un progrès de la démocratie une perte de ses repères et de ses principes fondateurs. L'héroïsation des victimes, le manque de volonté politique, la priorité des intérêts particuliers... en sont des symptômes. Or on ne saurait oublier qu'il fait partie de la démocratie d'avoir à se défendre aussi d'elle-même. Elle doit aujourd'hui lutter contre des maux qu'elle sécrète. Ce travail de responsabilisation évite aussi un autre mal, celui qui verrait dans la démocratie un modèle si absolu, si abstrait et si parfait qu'il ne servirait qu'à condamner ou détruire ses réalisations partielles et ses efforts. Une sorte de fondamentalisme démocratique empêcherait le travail de construction de soi qui caractérise la démocratie.

Propos recueillis par Monique Castillo. ■

1. Voir Herfried Münkler, « Le rôle des images dans la menace terroriste et les guerres nouvelles », *Inflexions* n° 14, juin 2010.



MONIQUE CASTILLO

HÉROÏSME, MYSTICISME ET ACTION

Oserait-on encore associer l'héroïsme à la vie intérieure et à la spiritualité, lui faire qualifier l'action qui porte l'humanité au-delà d'elle-même ? Non sans doute, par peur de paraître désuet. Le pourrait-on seulement ? Probablement non, par peur de n'être pas compris.

Mais ces réserves et ces craintes peuvent avoir une autre signification et indiquer que quelque chose, dans l'héroïsme, reste à découvrir ou à comprendre. La philosophie, avec Bergson, et la littérature, avec Péguy, ont associé l'héroïsme, le mysticisme et l'action : comment les lire aujourd'hui ?



L'appel du héros

Dans son ouvrage intitulé *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, publié en 1932, Henri Bergson exprime par l'expression « l'appel du héros » un acte créateur d'inspiration morale capable de transformer le rapport de l'humanité à la morale, à la vie et à elle-même.



Le clos et l'ouvert

Chacun de nous peut faire l'expérience de deux sortes de morale. La première est la morale sociale, qui agit par le moyen de la pression, c'est-à-dire de la contrainte. La société se conserve elle-même grâce à la conformité des comportements individuels à l'unité du tout. Il en résulte des obligations ou devoirs qui sont analogues à des habitudes, qui ont la forme et l'efficacité de lois naturelles nécessaires ; l'obligation qui est de nature simplement sociale joue le même rôle que l'instinct dans les organismes vivants, elle fait la société analogue à un organisme. Certes, la pression collective s'exerce sur les êtres dotés d'intelligence et elle est intériorisée, il n'en demeure pas moins que l'on a affaire à une morale close dans une société close, aussi étendue que soit cette société, car l'unité du tout est indispensable à sa survie. La clôture ou fermeture sur soi de la société tient très spécifiquement au fait que « l'individu et la société se conditionnent l'un l'autre, circulairement »¹ : les individus trouvent leur sécurité dans la reconnaissance du groupe, dont l'unité même se nourrit et se reproduit de ces adhésions convergentes.

1. Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, 1932, rééd. Paris, PUF, « Quadrige », 1982, p. 243.

Mais il est une autre morale, opposée en tous points à la première. Cessant d'obéir et d'agir sous la contrainte, que ce soit celle de l'habitude, de l'institution ou de l'intérêt propre, l'âme est portée en avant d'elle-même par l'élan et l'aspiration ; c'est l'expérience d'une énergie inspirée, dans laquelle la Justice, la Vérité ou le Bien sont des吸引 qui font de l'action une ascension. À sa limite supérieure, la morale, totalement dématérialisée et entièrement spiritualisée, est l'expérience d'une « surabondance de vie » propre au mysticisme : pure activité, pure dépense d'énergie, action tout entière concentrée en « amour mystique de l'humanité »².

Rares sont ceux qui atteignent la sublimité de l'expérience de la sainteté, mais chacun, quel qu'il soit, est apte à comprendre l'insuffisance et la pauvreté d'une morale qui se borne à soumettre les comportements à des normes, lois et coutumes établies. Chacun fait la différence entre une morale subie et une morale inspirée, entre une morale minimale (infra-rationnelle) et une morale maximale (supra-rationnelle), entre une morale close et une morale ouverte. La première assure la survie des nations en tant qu'elles sont des communautés fermées, la seconde est, quant à elle, à la mesure de la société ouverte qu'est l'humanité entière, l'universalité humaine, la « fraternité humaine ».

Ces deux morales étant mises ainsi chacune à leur place, que font-elles comprendre de l'héroïsme ? C'est très exactement l'impossibilité de passer par une transition naturelle du clos à l'ouvert, de la nation à l'humanité, qui rend l'héroïsme indispensable. Indispensable et donc vital. Entre les deux doit s'instaurer une rupture, car, entre le clos et l'ouvert, la différence n'est pas de degré, mais de nature. Et cette rupture est l'action propre de l'héroïsme.

Il faut insister sur cette idée, car elle contredit l'opinion ordinaire et spontanée. En effet, il est facile de croire que la solidarité sociale, créée par les liens familiaux et nationaux, pourrait s'élargir jusqu'à envelopper le voisin, puis l'étranger, puis le lointain. Il semble naturel de passer de la solidarité à la fraternité, de la société à l'humanité, par simple extension de la solidarité sociale à d'autres bénéficiaires. Pourtant, parce que la morale sociale est un facteur d'unité qui repose sur un sentiment d'allégeance à la pression du groupe, les cercles de la solidarité (familles, clans, nations) ne peuvent pas être franchis pour s'ouvrir à la dimension de l'universalité. Si l'on y réfléchit un instant, on s'aperçoit, en effet, qu'une telle extension ne pourrait se faire qu'en élargissant la clôture, et donc en la reproduisant par incorporation de nouveaux venus, mais non pas en la supprimant. Pour passer

2. *Ibid.*, p. 248.

de la solidarité sociale à la fraternité humaine, il faut briser la clôture ; ce qui veut dire : changer de destin et de vie ; changer d'humanité aussi, si l'on ose utiliser une telle expression.

Dans une société close, l'humanité s'arrête, se fixe, imite un organisme unifié par l'instinct ; il faut donc « rouvrir ce qui avait été clos » afin de remettre l'humanité en mouvement, ce qui ne peut se faire sans le moteur de l'héroïsme : « Il faut passer ici par l'héroïsme pour arriver à l'amour. L'héroïsme, d'ailleurs, ne prêche pas ; il n'a qu'à se montrer, et sa seule présence pourra mettre d'autres hommes en mouvement. C'est ce qu'il est, lui-même, retour au mouvement, et qu'il émane d'une émotion – communicative comme toute émotion – apparentée à l'acte créateur³. »

■ Entre l'inertie et le mouvement : la personnalité d'exception

Le héros change la direction prise par la vie : au lieu de la conservation, l'élan ; au lieu de l'inertie, le mouvement ; au lieu de la reproduction, la création. Il ne reproduit rien, il crée, il replace l'humanité dans l'élan de la vie pure, pure énergie. Il ne le fait par aucun conditionnement ni par la contrainte, mais par la vertu d'une émotion créatrice : il agit par inspiration et attrait, il crée l'« appel » qui arrache à la clôture et qui entraîne l'humanité, par un « enthousiasme qui se propage d'âme en âme, indéfiniment, comme un incendie ».

Parmi les caractéristiques de l'analyse bergsonienne de l'héroïsme, on retiendra le recours au vocabulaire militaire pour exprimer la force d'agir et à la religion pour interpréter le sens ultime. Les héros nous entraînent à la manière d'une « armée de conquérants », ils brisent « la résistance de la nature » et ils ont pour « mission » d'engager l'humanité dans « une marche en avant » grâce à une force de « mobilisation » qui part de l'intériorité humaine elle-même, éprouvant l'expérience morale d'une mobilisation totale de l'énergie créatrice. Aucune séparation entre le mobile et le mouvement, car le mobile, antérieur aux conditionnements culturels et sociaux, surgit de la source originale qui recrée la vie comme vie, c'est-à-dire comme élan. Au lieu de la pression des devoirs et des obligations ordinaires, l'impulsion, l'attrait et l'aspiration ne commandent pas l'action, ils sont l'action.

C'est pourquoi, dans la conceptualisation bergsonienne, le héros est nécessairement un individu, une volonté géniale ou une grande personnalité, un être d'exception : il crée en effet un modèle d'action qui ne lui préexiste pas et qui dépasse toutes les morales de l'obéissance ; pour soutenir cette idée en forçant le trait, on peut dire que

3. *Ibid.*, p. 51.

le héros ne met pas l'héroïsme en application, mais qu'il l'invente, comme un exemplaire unique à chaque fois, dans chaque circonstance.

Un individu peut avoir à se montrer héroïque sans être un héros ; il peut être héroïque de faire son devoir quand on risque son avenir, son bonheur et même sa vie, et, d'une façon générale, la citoyenneté authentique ainsi que toute déontologie professionnelle exhortent à sacrifier l'intérêt privé à l'intérêt public, mais on n'est pas pour autant un héros au sens bergsonien. Faire glorieusement son devoir, c'est encore le reproduire et reproduire l'intérêt d'une société donnée, tandis que le héros, individualité privilégiée et unique, est créateur d'un modèle nouveau d'humanité, d'une nouvelle manière d'être homme, il crée « un sentiment nouveau » et « transpose la vie humaine dans un autre ton »⁴. L'individualité héroïque recrée la puissance d'inspirer des mobiles en renouvelant la capacité de vivre le mobile comme un appel.

La facture individuelle de la réponse à cet appel est ce qui caractérise en propre une morale ouverte ; tandis que la morale close, la morale exclusivement sociale, impose des règles impersonnelles qui s'adressent à tous en général et à personne en particulier, la morale ne devient inspirée et agissante que dans la forme d'une exhortation personnelle, qui va d'une âme à une autre âme, par inspiration continue. Le héros, comme le saint, est « une espèce composée d'un seul individu »⁵, qui nous délivre de la nécessité d'être une espèce⁶ : il nous fait plus qu'hommes, il fait la preuve, pour parler comme Pascal, que « l'homme passe infiniment l'homme ». Certes, la morale du devoir exhorte chacun au dépassement de soi, mais à la manière d'un labeur de longue haleine, tandis que la morale de l'aspiration, grâce à son incarnation vivante dans une individualité héroïque, l'accomplit.

C'est pourquoi le mystique est la figure paradigmique de la grande individualité, l'archétype qui éclaire la nature profonde de l'héroïsme, parce qu'il réalise de façon exemplaire l'expérience du dépassement du devoir par l'amour. L'amour désigne ici l'énergie de la vie comme pur élan créateur et tel qu'il se confond avec une création divine. L'effort créateur intérieur à la vie traverse le mystique comme ce qui est l'action, en lui, de l'amour de Dieu pour la création, et ce qui embrasse l'universalité humaine. Cette expérience est sur-rationnelle, au-delà des mots qui fixent le sens des comportements utiles à la conservation d'une société, expression d'une vitalité qui excède la survie, adhésion à l'extrême plasticité de l'énergie vitale, celle d'une pure dynamique que

4. *Ibid.*, p. 102.

5. *Ibid.*, p. 285.

6. *Ibid.*, p. 332.

ne conditionne pas même la raison. La figure du prophète convient à ces créateurs et transformateurs d'humanité morale que sont, dans le vocabulaire de Bergson, les héros et les saints.

■ Questions et interprétation

Mais cette analyse de l'héroïsme ne place-t-elle pas les héros bien loin au-dessus de nous ? Elle a, certes, pour originalité de ne détacher l'héroïsme ni de la sagesse philosophique (Socrate peut être considéré comme un héros) ni de la religion (« Qu'on pense à ce qu'accomplirent, dans le domaine de l'action, un saint Paul, une sainte Thérèse, une sainte Catherine de Sienne, un saint François, une Jeanne d'Arc et tant d'autres »⁷) ni des créations spirituelles extérieures au christianisme (comme le bouddhisme), mais le lecteur est fondé à se demander si le héros ne désigne pas trop exclusivement les grands fondateurs ou réformateurs spirituels.

Il est vrai, comme l'affirme Bergson, que les grands hommes et les saints sont rares, mais parce qu'ils sont des expériences-limites ; ils sont l'extrémité supérieure de la morale de l'aspiration (tout comme un conformisme absolu est à l'extrémité inférieure de la morale sociale, close, qui tourne en rond sur elle-même) ; ils sont donc des modèles de modèles, si l'on peut dire, le modèle des modèles qu'ils nous inspirent de devenir nous-mêmes, qu'ils nous inspirent de devenir à partir de notre propre fond. Car il ne nous est pas demandé de nous identifier à eux, de nous conformer à leur exemple, sinon un tel conformisme ne serait qu'une contrainte de plus et un asservissement d'autant plus écrasant que l'exemple domine de sa hauteur quasiment supraterrestre. Mais ce que ces illustrations les plus exceptionnelles et sublimes révèlent, et rendent parfaitement transparent à notre sensibilité, c'est le mode d'action de l'héroïsme, et c'est bien là ce qui importe, qu'il s'agisse de l'élite de l'humanité ou des « héros obscurs de la vie morale que nous avons pu rencontrer sur notre chemin et qui égalent à nos yeux les plus grands »⁸. Dans toutes ses illustrations, le mode d'action de l'héroïsme est le même : il provoque une émotion qui se communique comme un appel.

La pertinence de l'analyse bergsonienne est de dissocier l'héroïsme et la performance : l'acte héroïque n'est ni une performance intellectuelle ni une performance sociale ni une performance humanitaire. Socrate n'est pas un héros parce qu'il serait un philosophe performant, Jeanne d'Arc n'est pas une héroïne parce qu'elle serait une patriote performante et le personnage de Jésus n'est pas saint en vertu

7. *Ibid.*, p. 241.

8. *Ibid.*, p. 47.

d'une performance humanitaire. Plus encore : pour penser l'héroïsme, il faut se détacher de l'intellectualisme, du sociologisme et de l'utilitarisme, car ils le détruisent ou empêchent de le penser de façon adéquate. Pour en donner un exemple : un grand sportif flatte naturellement le sentiment national et sa performance mérite assurément la gloire, mais il n'est pas héroïque pour autant. L'essence de l'héroïsme n'est pas d'être spectaculaire. Est héroïque l'action qui fait aspirer à un nouveau mode de vie morale, l'action qui n'inspire pas simplement de suivre un exemple, mais de faire soi-même exemple ; le héros suscite une imitation créatrice, non une imitation servile, et il ne parle qu'à ce qui est déjà, en nous, un besoin moral d'héroïsme.

Une question demeure : pourquoi ce besoin d'héroïsme est-il jugé nécessairement religieux en son fond ? Avant d'interpréter, une précision s'impose : il ne s'agit pas de faire entrer l'héroïsme dans une doctrine religieuse quelle qu'elle soit, et l'on perd toute intelligence de l'héroïsme quand on le traite comme l'illustration d'une idéologie, car l'héroïsme ne prouve rien ; il ne sert ni à prouver ou ni à vérifier aucune doctrine.

Si Bergson l'associe au christianisme, c'est qu'il voit en celui-ci un « mysticisme complet », et que « le mysticisme complet est action » et non contemplation ; il éclaire ainsi le fait que l'héroïsme est pure action, essence même de l'action.

L'essence de l'action se rattache à la vitalité de la vie. Non pas la vie animale qui se conserve et se préserve de la mort, mais la vie caractéristique de notre espèce, qui ne vit d'une vie véritable que dans ses transformations, recréations et régénération morales. Toute morale est d'« essence biologique », mais elle est métaphysiquement biologique, elle métamorphose la biologie. La caractéristique de l'espèce humaine est de briser le cercle des nécessités naturelles, de changer et de contrarier le cours de la nature. Tel est le paradoxe : il est naturel que la nature se contredise elle-même dans la vie proprement humaine ; ce que Bergson exprime de façon spiritualiste en disant que les héros et les saints « rendent l'humanité divine ». Une idée présente dans d'autres philosophies : le sens ultime de l'action humaine est d'accomplir la vie elle-même comme vie humaine, autrement dit, d'atteindre au plus profond, au point où la vie est par elle-même créatrice de valeur, « à la racine de la sensibilité et de la raison », là où il n'y a plus aucune distance entre la vitalité et la moralité, où la valeur s'identifie à la valeur et la valeur à la vie. L'action véritable est création, la morale véritable est création morale, suite de commencements.

Ce qui vient d'être dit de manière philosophique, le héros l'accomplit directement par l'action. Il est création en acte, il est l'action en action, incarnant le sens ultime auquel se ramène toute action :

à l'humanité « se faisant », se produisant elle-même à partir d'elle-même, à la création de soi par soi. L'espèce humaine a pour destin de devoir tirer d'elle-même tout ce qu'elle peut être, de se donner un avenir, et elle seule ne vit que de l'avenir qu'elle se donne. « Vienne l'appel du héros : nous ne le suivrons pas tous, mais nous sentirons que nous devrions le faire, et nous connaîtrons le chemin, que nous élargirons si nous passons. Du même coup s'éclaircira pour toute philosophie le mystère de l'obligation suprême : un voyage avait été commencé, il avait fallu l'interrompre ; en reprenant sa route, on ne fait que vouloir encore ce qu'on voulait déjà »⁹.

■ Mystique, héroïsme et politique

Qu'en est-il de la mystique qui anime le combattant et donne sens à l'héroïsme dans un contexte plus spécifiquement militaire et politique ? Le mot « mystique », si on l'emprunte à Charles Péguy¹⁰, se comprend par intuition et non par raisonnement, de même que le lien qui unit la mystique à l'héroïsme : un mercenaire peut se battre pour des mobiles matériels ; un soldat combattra pour préserver l'intégrité de son pays ; mais, pour qu'il y ait des héros, il faut pouvoir mourir pour quelque chose qui ne meurt pas, c'est-à-dire ce qu'il y a d'éternel dans l'esprit vivant d'un peuple.

■ Un siècle d'héroïsme

La république n'existerait pas si elle n'avait pas été « préparée par un siècle d'héroïsme. Non pas d'un héroïsme à la manque, d'un héroïsme à la littéraire. Par un siècle du plus incontestable, du plus authentique héroïsme »¹¹. Formule grandiloquente en apparence, mais dont le sens est simple et facile à saisir dans la traduction négative de la même idée : si les individus n'avaient attendu de la république que la garantie d'une sécurité matérielle, que la jouissance de droits exclusivement compris comme des avantages privés, que le pouvoir de s'exclure de toute responsabilité collective, celle-ci n'aurait jamais existé, ne serait jamais née. Il a donc fallu des héros, c'est-à-dire des fondateurs de république, des gens qui avaient assez de foi dans ce régime pour le porter et le maintenir dans l'existence, pour l'enfanter.

9. *Ibid.*, p. 333.

10. Charles Péguy est très marqué par la philosophie de Bergson dont il a été l'élève. Bergson, de son côté, salue la publication du cahier sur *La Mystique et la Politique* : « Certains de vos jugements sont peut-être un peu sévères ; mais vous n'avez rien écrit de meilleur que ce cahier, ni de plus émouvant » (Lettre à Péguy du 2 décembre 1910). C'est en 1932, dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, qu'il associe lui-même la mystique et l'action.

11. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1993, p. 114.

La république, en effet, ne se réalise pas comme une chose, comme un objet standard, et ce ne sont ni des ingénieurs ni des architectes qui peuvent s'en faire les promoteurs. Elle réclame des parents qui lui donnent la vie, qui la créent âme et corps, esprit et chair tout à la fois. Elle n'est pas une fabrication d'experts en science politique, elle naît d'une religion, d'une mystique. Elle a besoin de grandeur et d'honneur, vertus dont la dotent ses fondateurs, parce que ce sont des qualités spécifiques de personnalités humaines, des qualités qui se conservent et se transmettent d'homme à homme, de génération en génération, par filiation ou « race », lignée des familles re-créatrices de la même fidélité à l'honneur – riches ou pauvres, car la république est autant une affaire de lois qu'une affaire de foi et qu'une affaire de liens : il faut un « tissu commun » pour y pétrir des règles républi- caines, des devoirs républicains et des éducations républicaines.

La république est vivante dans les moeurs républicaines, et ce sont celles-ci, dans les pratiques de l'amitié, de l'amour et du respect, qui font l'environnement éthique, le milieu d'accueil et de reconnaissance de l'héroïsme. Le père de famille, « aventurier des temps modernes », y prépare... On n'est un héros que pour ceux qui croient à l'héroïsme, qui comprennent encore le langage de la mystique, qu'elle soit répu- blicaine ou prophétique.

L'héroïsme est, pour Péguy, la mesure irremplaçable de la grandeur et c'est lui qui détermine la racine mystique d'une action, « mystique » étant la cause pour laquelle un individu est prêt à sacrifier sa vie : « La mystique républicaine, c'était quand on mourait pour la république ; la politique républicaine, c'est à présent qu'on en vit¹². »

Cette formule suscite bien des méprises et même parfois du mépris ; elle est incompréhensible et intraduisible aussi bien dans le langage du pacifisme post-héroïque que dans celui du bellicisme sauvage. Le premier regarde l'existence comme un bien de consommation à préserver à n'importe quel prix, l'important n'étant pas le sens de la vie mais la durée de la survie ; le second méprise la vie pour mieux répandre la mort, dégradant le sacrifice sur commande en technique d'efficacité, en nécro-industrie, l'important étant de persévétrer dans la haine et la destruction.

Chacune de ces postures, aussi opposées qu'elles soient, ne comprend l'héroïsme que comme une mécanique au service d'une idéologie, comme un pourvoyeur commode de victimes consentantes ; dans un cas, il sera récusé comme instrument possible de nationalisme chauvin et d'ethnicisme guerrier ; dans l'autre, il sera loué comme instrument aveugle, peu coûteux et facile à mobiliser.

^{12.} *Ibid.*, p. 300.

C'est pourquoi l'intuition péguyiste de l'héroïsme peut se révéler aujourd'hui encore instructive quant à la nature exacte du besoin d'héroïsme qui fait nécessairement partie, à un moment ou à un autre, de l'histoire d'un peuple, d'une nation, d'une communauté. En effet, pour que la légitimation d'une action collective ne soit pas simplement l'expression d'une instrumentalisation, d'une récupération ou d'une réaction ; pour qu'elle ne soit pas seconde et asservie à un habile ou puissant bénéficiaire, il faut qu'elle puisse apparaître comme spontanée, originale, vraiment « active » en tant que source d'elle-même. Telle est la place de la mystique et la fonction du héros : elles précèdent les interprétations qui les nient, elles sont pures des exploitations qui pourront, après coup, les détruire, elles sont créatrices d'un sens indestructible, un sens qui peut être oublié, nié, récusé, mais qui pourra toujours être ressuscité. Et parce que cette innocence créatrice forge la puissance de résister sur deux fronts à la fois, il est possible de la traduire dans le langage d'aujourd'hui : l'héroïsme comme résistance à l'anti-héroïsme.

L'anti-héroïsme est l'arme des réductions simplificatrices, aussi bien dans le monde intellectuel que dans le monde politique, tous deux ennemis de l'héroïsme. Les intellectuels, « ceux qui méprisent également les héros et les saints »¹³, sont les artisans d'une contre-culture menée au nom d'une modernité identifiée à un progressisme naïf et d'autant plus agressif qu'il est sommaire et inculte. Le progressiste s'affiche alors comme celui qui ne croit à rien, « pas même à l'athéisme » ; reniant tout dévouement, tout sacrifice et toute fidélité comme vertus dépassées, expert en déchristianisation autant qu'en dérépublicanisation, il enseigne l'incrédulité comme légitimation de l'inaction. Il serait, aujourd'hui, un apôtre du renoncement à tout héroïsme en faveur d'un art de vivre *cool* et *soft*, un amateur des mots qu'on met à la place des choses et des combats qui favorisent une égale stérilisation des adversaires. Le moderniste simpliste traite les héros d'aujourd'hui comme les morts de demain, dépassés par les nouveaux vivants, évolutionnisme oblige...

La politisation des causes et des enjeux de l'action est, pour Péguy, et selon la dichotomie qu'il établit entre la mystique et la politique, une dépravation de la nature de l'action. Quand « agir » ne signifie plus que servir des intérêts, exploiter les rapports de force pour détruire l'unité d'un peuple et faire triompher des factions, c'est le ressentiment, principe réactif, qui réduit l'action à la destruction de ce qui élevé, à sa dégradation, à son abaissement : « Quand on voit ce que les clercs ont fait généralement des saints, comment s'étonner de ce

13. *Ibid.*, p. 120.

que nos parlementaires ont fait des héros. Quand on voit ce que les réactionnaires ont fait de la sainteté, comment s'étonner de ce que les révolutionnaires ont fait de l'héroïsme »¹⁴.

■ Le héros est charnel

Toute véritable action unit l'éternel et le temporel, réalise l'éternel dans le temporel et donne à l'éternel des racines charnelles ; l'action, comme l'héroïsme, ne se comprend que par le mystère de l'Incarnation.

Les classiques nous ont donné, dans les années passées au lycée, une culture de l'héroïsme, Corneille en particulier. Selon Péguy, *Le Cid* est la figure exemplaire de l'héroïsme temporel, *Polyeucte* est l'élévation de l'héroïsme au sacré. Ce que ces figures enseignent, ce sont les racines temporelles de l'éternel, le fait que le héros n'est pas un ange, mais un homme, un homme qui fait du dépassement de soi le propre de l'humain, pour qui le surhumain est ce qui humanise, un homme qui n'est pas « extranaturel » (ce ne serait qu'un héroïsme d'intellectuels), mais qui est un « surnaturel naturel », qui est naturellement supranaturel. C'est, finalement, l'homme qui accomplit jusqu'à son complet achèvement sa vocation d'homme.

Une traduction laïque s'impose. La plus simple est celle qui révèle le négatif de l'Incarnation : la désincarnation. Deux pratiques de la désincarnation sont courantes en morale et en politique : celle qui consiste à séparer l'idée du réel et à lui retirer toute substance, donnant libre cours à un idéalisme vide, qui n'agit que sur les mots, en toute sécurité ; et celle qui consiste à enlever toute idée du réel, à le réduire au matériel, le jugeant d'autant plus réel qu'il est plus matériel, étranger et hostile à l'esprit ; c'est la voie d'un matérialisme vulgaire, qui ne compte que sur la force et la ruse. L'idéalisme vide se nourrit de moralisme abstrait, le matérialisme vulgaire finit par réduire la justice à la violence qui réussit. Chacune de ces postures détériore l'action, une détérioration qui affecte la religion, la culture et la politique, et donc la vie entière d'un peuple : le christianisme, le socialisme, le républicanisme ont succombé et peuvent succomber encore à l'une ou l'autre pratique, soit selon la voie d'un moralisme creux et sophistiqué, soit selon la voie d'un sectarisme dogmatique et expéditif. Imaginons que, dans chaque domaine de l'action, qu'il s'agisse de rendre la justice, faire la guerre ou fonder des familles, l'incertitude nous mette face à ces deux issues : fuir dans l'imaginaire, avec bonne conscience, ou bien exercer la domination qui écrase le problème, avec l'appui des masses... C'est alors que nous revenons

14. *Ibid.*, p. 117.

à Péguy pour comprendre, selon l'intuition, ce qui est action dans l'action.

« Les plus grandes puissances temporelles, les plus grands corps de l'État ne tiennent, ne sont que par des puissances spirituellement intérieures¹⁵. » Un peuple est brisé quand ses forces les plus profondes ne coopèrent pas, ne s'harmonisent pas à la manière d'un organisme vivant ; mais un peuple est une histoire en action quand, uni dans les puissances qui forgent la réalité de sa culture vivante comme la chair et l'âme d'un « corps mystique », il se sent l'auteur, le responsable et la ressource suprême du régime qui le personnifie, et c'est alors que la culture du cœur fait écho à la culture de l'intelligence.

S'agissant de la France, il ne fait pas de doute, pour Péguy, que le socialisme autant que le républicanisme ne sont « généreux » et donc « héroïques » que dans la mesure où ils sont issus de la même inspiration que le christianisme et, inversement, pour autant que le christianisme se reconnaît lui-même dans la mystique républicaine. C'est alors que l'histoire d'un peuple correspond à sa mémoire comme la réalisation temporelle d'une destination dont la dimension éthique ultime appartient à l'éternité.

À condition, objectera-t-on, de faire survivre cette inspiration en la ressuscitant périodiquement, afin qu'elle échappe à l'oubli engendré par les conflits d'intérêts aux attentes très immédiatement temporelles.

Cela est vrai. Et là encore intervient le besoin de héros. La surhumanité « naturelle » du héros signifie et réalise cette puissance de témoigner de l'éternel dans le temporel. Une surhumanité qui peut être traduite dans des langages plus ordinaires et bien connus. Comment, au XVII^e et au XVIII^e siècle, expliquait-on que l'esclavage pût correspondre à un droit, au droit du maître ? On estimait que, dans une guerre, la victoire donnait au vainqueur le droit de tuer le vaincu, mais que le vainqueur pouvait offrir au vaincu de garder sa vie en échange de sa liberté : devenant esclave, il obtenait le droit de survivre au prix d'une soumission sans conditions ; mais, sauvant ainsi sa vie, il était moins qu'un homme.

Cela signifie évidemment que la liberté, elle aussi, a un prix. Est libre l'homme ou le peuple qui refuse la vie dans l'esclavage, ce qu'il ne peut faire qu'en surmontant la peur de la mort, en plaçant l'honneur (Corneille) ou la liberté (Hegel)¹⁶ au-dessus de l'impératif naturel de survie. La vie alors n'est pas ce qui craint la mort, mais ce qui l'inclut dans le destin d'un peuple comme une vie humaine, dans l'honneur. Les peuples qui réclament d'être reconnus selon cette

15. *Ibid.*, p. 187.

16. Cf. La « dialectique du maître et de l'esclave », dans *La Phénoménologie de l'esprit*.

dynamique perçoivent le courage comme une ressource culturellement vitale, vitalement culturelle. Il va de soi que l'épreuve de la mort n'est pas l'unique critère du courage, et que d'autres risques, touchant le bonheur, la carrière ou l'évaluation de soi-même, donnent aussi la mesure de l'honneur pour les citoyens ordinaires.

■ La fin des héros

Le temps des héros est passé, les modernes n'en veulent plus. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a plus de république, mais que celle-ci est devenue une « thèse » après avoir été une vie, un régime parmi d'autres après avoir été un peuple, un mode de gouvernement après avoir été un destin, une « politique » après avoir été une « mystique » et que « la politique a dévoré la mystique »¹⁷. La république des politiciens est, pour les leaders, une affaire d'élections sur fond de divisions partisanes gérées par des appareils bureaucratiques, et, pour les suiveurs, le moyen de faire carrière, de récolter honneurs et influence, de forger les réputations. La politique sans la mystique n'est plus qu'une affaire de pouvoir, la compétence d'instaurer ayant cédé la place à l'art de dominer ; la politique sans la mystique est une politique selon la technique, avec l'espérance technologique pour moteur, l'expertise pour argumentation et l'innovation mécanique pour vertu professionnelle. Ce n'est pas l'évolution technologique en elle-même, mais la manière paresseuse de l'accréditer comme ce qui remplace la volonté, le courage et l'effort qui conduit au « modernisme du cœur », à la démoralisation et la déresponsabilisation du rapport à la vie.

Péguy est tué au combat, le 5 septembre 1914, illustrant l'héroïsme du devoir tel qu'il l'avait lui-même défini cinq années auparavant : « Celui qui est désigné doit marcher. Celui qui est appelé doit répondre. C'est la loi, c'est la règle, c'est le niveau des vies héroïques, des vies de sainteté.¹⁸ » Un tel vocabulaire « ne passe plus » dans la postmodernité de la seconde moitié du XX^e siècle. Il a pu être jugé soit préfasciste soit pathologique, comme si les nouveaux philosophes ne savaient plus traiter la figure du héros que par l'exclusion – le héros comme criminel potentiel – ou par l'assistance – le héros comme victime de l'impérialisme. L'héroïsme subit alors la dévalorisation symbolique que l'on veut imposer au nationalisme et à la guerre, quand l'époque veut la paix et que les hostilités ne s'installent que sur des champs de bataille médiatiques.

Il y a des causes culturelles et des causes structurelles à cette méfiance envers l'ancienne fascination exercée par les héros, une méfiance

17. Charles Péguy, *Notre jeunesse*, p. 126.

18. *Ibid.*, p. 282.

étendue aux affaires militaires d'une manière générale. La culture d'après-guerre se fait déconstructrice parce qu'elle se veut sans illusions et, pour cela, désacralise systématiquement les mythes qui ont ému les pères afin d'éviter la mystification des fils, troublés qu'ils sont de voir l'Europe se déchirer et se détruire dans la politisation de l'héroïsme, c'est-à-dire dans la récupération idéologique de la mystique, de voir le temps des héros faire place à celui des propagandistes. Ce qui vérifie une anticipation de Péguy : ce n'est pas comme mystiques mais comme politiques que les systèmes de valeurs se font la guerre, car alors ils ne combattent pas « pour » mais « contre », pour la morale close et contre la morale ouverte, dans le vocabulaire bergsonien. Ils cessent d'être fondateurs et créateurs pour s'imposer et subsister comme partis, ethnies ou sectes, dans un vocabulaire plus commun.

Structurellement, les générations d'après 1945 se voient peu à peu confrontées à une mondialisation qui favorise l'individualisme concurrentiel, l'individu cherchant dans le marché (de la santé, de la culture, du travail, des loisirs, des rencontres...) à satisfaire un art de vivre qui se sait désormais postindustriel, post-historique et post-héroïque. Après la période enchantée du désenchantement, celui de l'épanouissement individuel dressé contre toutes les contraintes, le temps désenchanté du désenchantement amorce d'autres bilans : la peur des autres et le doute sur soi fragilisent les individus sans les unir, affectant les nations désormais post-nationales de faiblesse matérielle aussi bien que morale. On se prend à rêver d'un nouveau besoin d'héroïsme, créateur d'inspiration démocratique : si les mobiles auxquels on peut vouloir consacrer son énergie et son travail peuvent être aimés et cultivés comme des biens dont la réalisation est due à nos seules forces, comme la probité, la ténacité, le dévouement, la piété et la fidélité, alors ces produits humains nés d'humains sont des biens démocratiquement spirituels et matériels tout à la fois. L'important, au-delà des luttes entre partis, entre appartenances et entre sectes, est que l'inspiration suscite l'inspiration, que le mobile suscite l'appel et que la création, plutôt que des admirateurs asservis, engendre elle-même des créateurs. **¶**

FRANÇOIS LAGRANGE

DEUX RÉGIMES DU SACRIFICE À L'ÉPREUVE DE LA GRANDE GUERRE

« *Les grands coeurs ont l'amour lugubre du martyre, et le rayonnement du précipice attire. Ceux-ci sacrifiant, ceux-là sacrifiés.* »
Victor Hugo

(« *Loi de formation du progrès* », février 1871, *L'Année terrible*, 1872).

« *La démocratie fait du consentement des personnes humaines la règle du droit national et international.* »
Jean Jaurès (« *La paix et le socialisme* », 9 juillet 1905).

« *Le seul vrai scandale à la guerre, c'est de mourir pour rien.* »
Georges Bernanos
(« *La France potagère* », juillet 1940)

« *Je vis au bord de la tombe, je n'ai plus rien à espérer de la vie. J'ai fait don de ma personne à la France, on le dit, mais au fond, c'est en paroles, car on tient à la vie... »*
Philippe Pétain (30 août 1945)¹.

En ouverture d'un récent récit autobiographique, un romancier français à succès évoque le destin de son arrière-grand-père, tombé au front en septembre 1915, lors de la deuxième bataille de Champagne : « Il était grand, il était beau, il était jeune, et la France lui a ordonné de mourir pour elle. Ou plutôt [...] la France lui a donné l'ordre de se suicider. Comme un kamikaze japonais ou un terroriste palestinien, ce père de quatre enfants s'est sacrifié en connaissance de cause. Ce descendant de croisés a été condamné à imiter Jésus-Christ : donner sa vie pour les autres². » Cette idée d'une vérité originale à appréhender dans la Grande Guerre, le rapprochement établi, pour ne pas écrire le télescopage, entre formes de suicide et d'(auto) sacrifice historiquement dissemblables constituent un intéressant révélateur du trouble de la sensibilité occidentale contemporaine par rapport à l'essentielle et complexe notion de sacrifice³.

Au-delà des confusions, il a paru intéressant de se livrer à quelques recherches sur la manière dont sont repérables, juste avant, puis pendant la Grande Guerre, deux types distincts de discours sur le sacrifice⁴.

1. Propos recueillis par Joseph Simon, *Pétain mon prisonnier*, Paris, Plon, 1978, p. 59.

2. Frédéric Beigbeder, *Un roman français*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2009, rééd. SDL éditions, 2010, p. 14.

3. Cf. *Cultures & Conflits* n° 63, automne 2006, « Mort volontaire combattante, sacrifices et stratégies », notamment François Lagrange, « Les combattants de la "mort certaine". Les sens du sacrifice à l'horizon de la Grande Guerre », pp. 63-81.

4. Cet article prolonge notre conférence « Du sacrifice du héros au sacrifice sans héros, aperçus sur le cas français dans la Grande Guerre », prononcée le 2 octobre 2008 devant la commission d'histoire socioculturelle des armées du Centre d'études d'histoire de la défense (CEHD) alors animée par Claude d'Abzac-Épezy.

■ Avant 1914 : un discours militaire du sacrifice

■ Le sacrifice naturel

Le sacrifice, entendu comme l'acceptation par le soldat (ou l'officier) d'aller au-devant de la mort pour remplir la mission qui lui est confiée, apparaît naturel à plusieurs penseurs militaires français de la guerre de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle⁵. Il est aisément de réunir un florilège d'assertions significatives émanant d'auteurs au statut institutionnel important.

Le général Lucien Cardot (1838-1920), introducteur de Clausewitz à l'École supérieure de guerre (ESG), a exercé une indéniable influence. Marqué par la définition clausewitzienne de la guerre comme duel de deux volontés, il juge le rôle des forces morales prépondérant pour vaincre. Dans son ouvrage *Hérésies et apostasies militaires de notre temps*, publié en 1908, il traite explicitement du sacrifice : « Il faut trouver le moyen de conduire les gens à la mort, sinon, il n'y a plus de guerre possible ; ce moyen, je le connais ; il est dans l'esprit de sacrifice, et non ailleurs. » Idée à laquelle il revient sans cesse, usant de formules brutales et imagées : « L'homme qui veut faire la guerre doit faire le sacrifice de sa peau, et tant que ce sacrifice n'est pas accompli sur sa personne, tant que sa propre peau est intacte, il ne peut pas s'en aller ! »

D'autres plumes autorisées exaltent le sacrifice, tel le général Langlois (1839-1912), professeur à l'ESG et membre du Conseil supérieur de la guerre (CSG). Le style plus euphémistique ne masque pas la convergence fondamentale : « Il faut en découdre et, par suite, courir des risques, éprouver des pertes. De tout temps la guerre s'est payée cher et c'est avec le moral qu'on lutte, avec le moral qu'on gagne, en attaquant⁶. »

Le général de Castelnau (1851-1944)⁷ s'inscrit, lui, dans un contexte concret. Commentant un exercice militaire en Lorraine, le 2 juillet 1914, à la II^e armée, il tient des propos ultérieurement rapportés sous l'appellation d'« homélie de la mort ». Il y insiste vigoureusement sur

5. Parmi les publications sur la pensée militaire de l'époque, on se reportera notamment à Henry Contamine, *La Revanche, 1871-1914*, Paris, Berger-Levrault, 1957 ; Eugène Carriès, *La Pensée militaire française*, Paris, PUF, 1960 ; Michel Goya, *La Chair et l'Acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004 ; Dimitry Queloz, « La pensée militaire française et les enseignements de la guerre des Boers », *Stratégique* n° 84, 2001, paru en 2004, pp. 61-84 et *De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance. La tactique générale de l'armée française 1871-1914*, Paris, Economica, 2009 ; François Lagrange, « Le culte de l'offensive : logique et paradoxes des penseurs militaires d'avant 1914 », *Cahier d'études et de recherches du musée de l'Armée* (CERMA) n° 5, 2006, pp. 75-119 ; Benoît Durieux, *Clausewitz en France. Deux siècles de réflexion sur la guerre 1807-2007*, Paris, Economica, 2008.

6. Général Langlois, *Enseignements de deux guerres récentes*, Paris, Lavauzelle, p. 148. La deuxième édition date de 1903.

7. Sous-chef d'état-major de l'armée en 1911 pour assister Joffre nouvellement nommé, membre du Conseil supérieur de la guerre (CSG), il commande plusieurs armées françaises au long de la Grande Guerre, sauf en 1915-1916 où il seconde de nouveau Joffre. Ses convictions catholiques lui valent le surnom de « capucin botté », voir général Yves Gras, *Castelnau ou l'art de commander, (1851-1944)*, Paris, Denoël, 1990.

la détermination du moment décisif où il faut judicieusement se sacrifier, avec le souci du meilleur résultat tactique : « Lorsqu'il n'y a plus qu'à mourir, il reste encore à mourir puissamment⁸. »

La situation du capitaine Gilbert diffère de celle des trois officiers généraux précédents. Ce polytechnicien qui a quitté l'armée pour raisons de santé, mais qui demeure fort proche de l'état-major, publie articles et ouvrages sur les questions militaires. Habitué au débat public, il écrit : « Enfin et surtout elle [la guerre] exige le sacrifice constant, total, absolu de l'individu à la collectivité⁹. »

Une étude plus détaillée montreraient entre ces spécialistes des nuances, et même des divergences. Subsiste le point qui nous retient : ils perçoivent le sacrifice à la guerre comme allant (presque) de soi.

■ Le sacrifice professionnel

Cette apparente évidence n'est pas une singularité française. Il faudrait se livrer à des investigations plus complètes en Europe, mais relevons déjà que Cardot cite fréquemment le général russe Dragomirov, commandant de l'École de guerre russe de 1878 à 1889, qui lui inspire certaines de ses formules les plus abruptes : « Péris-toi-même pour secourir un camarade¹⁰. » On rappellera également une vieille déclaration de Moltke l'Ancien, le vainqueur de 1870, en 1881, citée par Maupassant (lui-même très hostile au bellicisme) : « Un massacreur de génie, M. de Moltke, a répondu dernièrement aux délégués de la ligue de la paix les étranges choses que voici : « La guerre est sainte, d'institution divine : c'est une des lois sacrées du monde ; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments, l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, et empêche en un mot de tomber dans le plus hideux matérialisme »¹¹. »

Ces vues ne sont pas exprimées par les seuls militaires. Jaurès, si méfiant à l'égard des risques de guerre en Europe, critique en 1905 les inconvénients du « fardeau de la paix armée » et estime que « la haute probabilité du péril prochain, la certitude du sacrifice imminent, la fréquente familiarité de la mort joyeusement acceptée ne renouvellement plus dans le militarisme administratif les sources de la vie morale »¹².

8. Castelnau a perdu trois de ses six fils mobilisables durant la Grande Guerre. Voir Paul Gaujac, *Les Généraux de la victoire*, tome I, Histoire et Collections, 2007.

9. Capitaine G. Gilbert, *La Guerre sud-africaine*, Paris, Berger-Levrault, 1902 (ouvrage posthume), p. 502.

10. M. I. Dragomirov, *Manuel de préparation des troupes au combat, préparation de la compagnie*, Paris, Librairie militaire de L. Baudoin et C°, 1885, p. 136. Il s'agit de la traduction française de la cinquième édition du manuel parue en Russie la même année.

11. Guy de Maupassant, *Chroniques*, T. I, *La Guerre*, édition complète et critique de Gérard Delaisement, Paris, Rive Droite, p. 187. Gilbert fait lui aussi allusion à la mystique guerrière de Moltke, *op. cit.*, pp. 499-500.

12. Jean Jaurès, « La paix et le socialisme », *Rallumer tous les soleils*, textes réunis et présentés par Jean-Pierre Rioux, Paris, Omnibus, 2006, pp. 618-619.

Ce raisonnement relève en partie d'un procédé rhétorique (mettre le militarisme en contradiction avec ses principes), mais il conduit le leader socialiste français à adopter, jusqu'à un certain point et sans se scandaliser, la thématique militaire du sacrifice.

L'un des attendus implicites essentiels de ce discours du sacrifice naturel, presque réflexe, est que la guerre dans laquelle il intervient se conforme (plus ou moins) à une vision napoléonienne de la campagne et de la bataille. De même, les armées concernées sont, pour nos auteurs militaires, aussi professionnalisées que possible, possédant des cadres expérimentés et des effectifs permanents instruits (même si les soldats sont issus en grande partie de la conscription) par une présence sous les armes relativement durable. À cette société militaire stable correspond une logique sacrificielle d'allure héroïque¹³.

On admettra donc l'existence, avant 1914, d'une pensée (plus ou moins développée et reposant sur des argumentations assez variées) commune à d'éminents responsables militaires, et vraisemblablement à une partie des élites politiques, tenant le sacrifice au combat pour un élément constitutif de la guerre et considérant qu'une bonne armée, bien encadrée, bien entraînée et voulant obtenir la victoire (sans s'interroger plus que de raison sur cet aspect) y tend naturellement.

■ Pendant la Grande Guerre : un discours combattant du sacrifice

■ Le sacrifice entre sens et souffrance

Les multiples et profonds bouleversements introduits par la Grande Guerre à toutes les échelles (ampleur, durée, intensité des combats) suscitent l'apparition et l'essor d'un autre type de discours du sacrifice, distinct du précédent. Cette nouvelle perception constitue l'un des versants du discours, plus ou moins général et explicite selon les circonstances, des combattants sur la guerre, par lequel ils tentent de donner sens à l'épreuve qu'ils endurent. Ces propos s'inscrivent, à bien des égards, dans la problématique de ce que des historiens de la Grande Guerre ont appelé le consentement à la guerre¹⁴.

13. Gilbert regrette les « temps héroïques » de la grandeur française, *op. cit.*, p. 483. Pour une réflexion très stimulante sur l'évolution du statut du héros, voir Odile Falgu, Marc Tourret (dir.), *Héros d'Achille à Zidane*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2007.

14. Voir Jean-Jacques Becker, *1914. Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1977 et *L'Année 1914*, Paris, Armand Colin, 2004. La problématique de la force et de la persistance du consentement est semblablement centrale chez Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000. Elle a suscité d'importants débats : Frédéric Rousseau, *La Guerre censurée : une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Le Seuil, 1999 ; Antoine Prost, Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'histoire*, Paris, Le Seuil, « Points Histoire », 2004 ; François Cochet, *Survivre au front 1914-1918. Les poilus entre contrainte et consentement*, 14-18 éditions, 2005.

Cette vision combattante du sacrifice se manifeste dans leur correspondance, sur laquelle nous bénéficiions, à partir de 1915, des précieux renseignements du contrôle postal¹⁵. La fréquence (dès le début de l'année 1916), la continuité, le nombre élevé des rapports (quotidiens, hebdomadaires et/ou mensuels selon le niveau d'observation) couplant notes de synthèse succinctes sur les courants d'opinion les plus répandus parmi les lettres et choix d'extraits jugés représentatifs de l'état des esprits permettent au chercheur d'identifier les thématiques les plus saillantes sur le sacrifice.

Il est éclairant de donner une courte sélection de passages de lettres caractéristiques, par exemple de la fin février 1916 au début juillet 1916, pendant que se déroule, côté français, la phase défensive de la bataille de Verdun¹⁶ :

« Voici l'idée que je me suis faite et avec laquelle je veux affronter la mort une fois de plus. Si le destin veut que j'y reste, j'y resterai, ce serait lâche que de chercher à se tirer de la fournaise quand on y va pour une cause commune. J'y vais pour défendre ma mère, mes parents, mes amis » (CP, rapport du 3 avril 1916, extrait I noté E1).

« Toute notre force réside dans la conviction que nous avons de voir la victoire couronner nos efforts. Cette idée est si fortement ancrée chez nous que nous nous sacrifions comme aux premiers jours de la guerre dès que nos chefs nous commandent de marcher » (CP, rapport du 30 avril 1916, E2).

« Les rats, les poux, les intempéries, les dangers, tout, nous acceptons tout, nous supportons tout, car nous sommes persuadés que nous aurons la victoire » (CP, rapport du 30 avril 1916, E3).

« Quelquefois on a bien des moments de découragement, mais le dessus est vite repris et on se dit : ce n'est pas pour nous, c'est pour ceux qui resteront après nous, pour qu'ils aient le bonheur de vivre en paix dans leur patrie » (CP, rapport du 13 juin 1916, E4).

« Il nous faut une victoire éclatante, éternelle. C'est à ce prix que tous les sacrifices qui auront été imposés à la France pourront être trouvés moins amers » (CP, rapport du 25 juin 1916, E5).

Plusieurs points méritent attention. Le sacrifice, s'il est consenti, n'a plus rien de naturel. Les cinq extraits laissent chacun sentir qu'il se réfère à une situation d'exception, anormale. Qui dit sacrifice

15. Le contrôle débute en 1915 et se développe ensuite régulièrement. Voir Jean Nicot, *Les Poilus ont la parole, Lettres du front : 1917-1918*, Bruxelles, Complexe, 1998 ; Bruno Cabanes, « Ce qui dit le contrôle postal », in Christophe Prochasson, Anne Rasmussen (s.d.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004 ; François Lagrange, *Moral and opinions des combattants français durant la Première Guerre mondiale d'après les rapports du contrôle postal de la IV^e armée*, sous la direction du professeur Georges-Henri Soutou, université de Paris-IV-Sorbonne, 2009.

16. Les citations sont tirées des archives du contrôle postal (CP) de la IV^e armée, conservées au SHAT/SHD, de la série 16 N 1405-1410. La IV^e armée n'est pas impliquée à Verdun mais, du fait de la noria des troupes, comporte une proportion notable d'unités revenant de Verdun pour se reposer en Champagne.

dit souffrance, au sens fort dans l'environnement de la guerre des tranchées (E3, E4, E5). Il en découle, par rapport au sacrifice professionnel d'avant 1914, une redéfinition et un élargissement. La mort est le point culminant du sacrifice, mais celui-ci comporte de nombreux degrés : pour la majorité des hommes, qui ne sont pas militaires de métier, la séparation durable d'avec les siens, les rudes conditions de la vie au front, le seul risque de blessure et de mort appartiennent déjà à la sphère du sacrifice.

Comment donner sens à cette épreuve ? Les correspondants y parviennent en combinant deux éléments clés. D'une part, les combats qu'ils livrent le sont au nom de ce qu'ils ont de plus cher, généralement leur famille, leurs proches (à un autre niveau, plus lointain, leur pays), pour qu'ils soient, dans l'immédiat et à l'avenir, préservés (ou, le cas échéant, vengés) des ravages de la guerre (E1, E4, E5). D'autre part, tout doit être fait pour obtenir une victoire probante contre l'ennemi, afin de justifier les sacrifices déjà consentis (E2, E3, E5).

De telles réflexions persistent de manière homogène dans les lettres, tout au long du conflit¹⁷. Ce sujet n'est pas toujours abordé par les correspondants, mais quand il l'est, c'est très régulièrement dans les termes que nous avons recensés.

■ Dynamiques et vertiges du sacrifice des combattants

La stabilité thématique du sacrifice n'empêche pas l'existence de dynamiques associées, qui affectent tant le front que d'autres secteurs de la société. La première, souvent implicite, mais forte, est que plus la guerre se prolonge, plus elle cause de morts et de destructions, plus il est difficile d'accepter que les souffrances endurées n'aboutissent pas à la victoire. Une telle préoccupation atteint les plus hauts dirigeants ; des considérations de Foch, relatées en janvier 1920, le prouvent : « Mais c'est dur de voir tomber tant d'hommes. Les sacrifices étaient sanglants, cruels. Et plus ils étaient cruels, plus ils nous créaient nettement un devoir supérieur. Ils ne devaient pas être inutiles. Si nous ne réussissions pas, me disais-je, tout craque¹⁸. »

La seconde, fort proche, est que l'intensité des épreuves des combattants affecte profondément leurs relations avec l'arrière. Un dirigeant politique aussi important que Clemenceau en est parfaitement conscient : « Ces Français que nous fûmes contraints de jeter dans la bataille, ils ont des droits sur nous. Ils veulent qu'aucune de

17. Voir François Lagrange, *Moral et opinions...*, *op. cit.*, pour la période début 1915-mars 1918 ; puis Jean Nicot, *op. cit.* et Bruno Cabanes, *La Victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Le Seuil, 2004, pour la fin de la guerre sur le front français.

18. André de Maricourt, *Foch. Une lignée. Une tradition. Un caractère*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1920, p. 225. Foch a eu un fils et un gendre tués, le 22 août 1914.

nos pensées ne se détourne d'eux, qu'aucun de nos actes ne leur soit étranger. Nous leur devons tout, sans aucune réserve. Tout pour la France saignante dans sa gloire, tout pour l'apothéose du droit triomphant¹⁹. » Le sacrifice des uns leur ouvre une créance symbolique sur les autres. D'où, par contrecoup, la vigueur acrimonieuse des plaintes contre les embusqués, qui tentent de se soustraire indûment à « l'égalité de l'impôt du sang»²⁰.

L'emprise de la logique du sacrifice se ressent même dans des écrits contestataires, comme la fameuse chanson dite de Craonne :

« Refrain.	Refrain [de conclusion]
Adieu la vie	Ceux qui ont le pognon
Adieu l'amour	Ceux-là reviendront
Adieu toutes les femmes	Car c'est pour eux que l'on s'crève
C'est pas fini	Mais c'est fini
C'est pour toujours	Car nos troufions
De cette vie infâme [...] ²¹	Vont tous se mettre en grève
Car nous sommes tous des condamnés	C'est à votre tour M. et Mme les Gros
C'est nous les sacrifiés. [...]	De monter sur le plateau Et si vous voulez faire la guerre Payez-la de votre peau ²² . »

La version de ce texte date de février 1917 ; elle a été jugée subversive et censurée par le contrôle postal, ce qui se comprend à en lire deux des passages les plus vifs, que nous reproduisons. Pourtant, à bien y regarder, il s'agit essentiellement d'une plainte. Elle ne s'attaque pas frontalement au sacrifice, ce qu'a relevé Paul Vaillant-Couturier, qui, combattant lui-même et analyste engagé (il devient au sortir de la guerre un dirigeant socialiste, bientôt communiste), y voit la « complainte de la passivité triste des combattants»²³. De

19. Déclaration ministérielle du 20 novembre 1917, Georges Clemenceau, *Discours de guerre*, Paris, PUF, 1968, p. 131. Seuls civils à bénéficier, au début du conflit et au début seulement, des prestiges du sacrifice, les réfugiés chassés par l'avance allemande en territoire français, comme l'écrivit en février 1915 le sénateur Charles Humbert : « La nation a une dette sacrée envers ceux de ses enfants qu'elle n'a pas su défendre et qui, placés à un poste d'honneur et de danger, ont été sacrifiés pour le salut commun », Philippe Nivet, *Les Réfugiés français de la Grande Guerre (1914-1920)*, Paris, Economica, 2004, p. 271.

20. Charles Ridel, *Les Embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 76.

21. Dans le rapport du 17 février 1917, le refrain mentionne alors la Champagne et le Plateau. Dans le rapport du 26 février 1917, une variante introduit Verdun et le fort de Vaux.

22. CP, 17 février 1917. On passe du thème du sacrifice consenti à celui des sacrifices humains, voire même des meurtres collectifs. Voir Gaston Bouthoul, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Payot, 1951, 1971, 1991, et René Girard, *Le Bou émissaire*, Paris, Grasset, 1982, rééd. Livre de poche, Biblio essais, 1986.

23. Voir Guy Marival, « *La Chanson de Craonne. De la chanson palimpseste à la chanson manifeste* », in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Paris, Stock, 2004.

fait, le premier refrain met l'accent sur la dureté du sort imposé aux « sacrifiés »²⁴, tandis que le dernier réclame l'égalité dans le sacrifice (n'est-ce pas, d'une certaine manière, l'accepter ?). Ils traduisent une sorte de vertige : le poids excessif des souffrances accumulées d'une part et leur inégale répartition de l'autre faussent la portée du sacrifice, lui font perdre son sens.

Le haut commandement lui-même se divise devant les conséquences du sacrifice de masse. Le journal de marche de Joffre conserve des conjectures du maréchal – écarté des responsabilités fin 1916 – mais attentif aux événements sur une offensive alliée victorieuse en 1918 : « Si cette bataille est possible en 1918, il faut la livrer [...] , en courir les risques et en consentir les pertes. Après un million cinq cent mille hommes de pertes, que peuvent signifier deux cent mille hommes de plus, en regard des buts à atteindre, de l'étendue des conséquences²⁵ ? » Le sacrifice appelle le sacrifice, dans une sorte d'emballement, où émerge, parallèlement aux sacrifiés, la sombre figure du sacrificateur²⁶.

L'orientation de Pétain paraît inverse. Après la guerre, il critique ouvertement la tactique de l'offensive à tout prix : « On semble vraiment trop oublier leurs misères et la continuité de leurs [des hommes] sacrifices, dont eux-mêmes ne voient plus bien la justification. [...] D'incessantes actions de détail [...] ne rapportent que des succès éphémères, coûtant fort cher et après lesquels les cadavres abandonnés entre les lignes rappellent aux survivants l'inanité des sacrifices consentis²⁷. » Trop de sacrifice, sans résultat, tue le sacrifice²⁸. Et Pétain rappelle les changements tactiques et stratégiques qu'il a décidés, après avoir pris la tête de l'armée française en mai 1917, pour limiter les pertes. Mais sur un autre plan, le même Pétain déplore que l'armistice du 11 novembre 1918, voulu par Foch et par Clemenceau, l'ait empêché de déclencher une dernière offensive, prévue pour le 14 novembre, portant enfin la guerre sur le sol allemand²⁹. Difficile balance des moyens et des fins...

24. Leur état d'esprit n'est, et de loin, pas aussi radical que celui d'un non-combattant atypique comme Paul Léautaud qui écrit par-devers soi le lundi 3 janvier 1916 : « Au-dessus du devoir, il y a le bonheur. » Paul Léautaud, *Journal littéraire, T. I, Novembre 1893-juin 1928*, Paris, Le Mercure de France, 1986, p. 993.

25. « Situation générale fin octobre 1917 », *Journal de marche de Joffre*, présenté par Guy Pedroncini à partir des archives de l'armée de terre, SHAT, 1990, p. 234.

26. Le poète britannique Wilfred Owen écrit, en 1918, « La Parabole du vieil homme et du jeune », où il réinterprète la Bible en imaginant qu'Abraham sacrifie Isaac, malgré l'intervention d'un ange, messager divin : « Mais le vieil homme ne l'entendit pas ainsi, et tua son fils/Et la moitié des enfants d'Europe, un par un. » *Et chaque lent crépuscule... Poèmes et lettres de guerre (1916-1918)*, Escales du Nord, Le Castor astral, 2001, p. 87.

27. Pétain, *La Crise morale et militaire de 1917*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1966, p. 46. La relation aurait été rédigée dès 1925.

28. « Trop d'expiation tue l'expiation », note, dans un esprit voisin, Guillaume Cuchet (« L'Au-delà à l'épreuve du feu. La fin du purgatoire (1914-1935) », *vingtième Siècle. Revue d'histoire* n° 76, 2002, p. 129), qui montre l'influence de la Grande Guerre sur les formes de piété envers le purgatoire des catholiques français. Voir, du même, « Le choc de la guerre », in *Le Crépuscule du purgatoire*, Paris, Armand Colin, 2005, pp. 208-233.

29. Voir Marc Ferro, *Pétain*, Paris, Fayard, 1987; Guy Pedroncini, *Pétain. Le soldat et la gloire*, Paris, Perrin, 1989.

Au terme de ce trop bref et donc schématique aperçu, il convient de garder à l'esprit « l'autonomie de la sphère discursive [...] et [...] la complexité de son rapport avec l'action »³⁰, qui laissent, sur cette redoutable question du sacrifice, bien des pistes ouvertes. On constatera cependant, en conclusion provisoire, combien les attendus du sacrifice, tels qu'en rendent compte les combattants de la Grande Guerre dans leurs lettres, à partir d'une expérience concrète quotidienne, s'écartent de ceux qui sous-tendaient les réflexions de maints théoriciens militaires d'avant 1914. Du sacrifice naturel de héros professionnels, vu d'en haut³¹, on a basculé dans le sacrifice de masse tragique, douloureux, vu d'en bas, d'individus arrachés par la guerre à la condition civile, qui peinent à trouver sens à cette épreuve, hors de la défense des leurs et de l'espérance d'une victoire qu'ils veulent croire compensatrice. Victoire obtenue finalement à un prix si élevé qu'il sera souvent impossible de la juger réparatrice, amenant Jules Romains à écrire : « Le poids des morts grandit plus vite que la fierté des vainqueurs³². »

30. Jean-Louis Margolin, *Violences et crimes du Japon en guerre 1937-1945*, Paris, Armand Colin, 2007, 2^e édition, Hachette/Grand Pluriel, 2009, p. 166, à propos d'un autre conflit.

31. Il ne disparaît pas totalement, ainsi le souvenir persistant, dans la société militaire, des saint-cyriens de 1914, voir Paluel-Marmont, *En casco et gants blancs*, Paris, La Nouvelle Société d'édition, 1928. Que l'on pense aussi à la figure héroïsée de l'aviateur, célèbre comme Guynemer, voir Claude Carlier, « Georges Guynemer : sacrifice et mythe d'un as », in Christian Benoît, Gilles Boetsch et alii, *Le Sacrifice du soldat*, Paris, CNRS Éditions/ECPAD, 2009, pp. 140-144, ou oublié, comme celui mentionné dans *Le Miroir*, supplément illustré du *Petit Parisien*, le 13 août 1916, p. 6 : « Le sublime sacrifice de l'aviateur de Terline » qui « fonça sur l'adversaire et l'entraîna dans sa chute. »

32. Jules Romains, *Les Hommes de bonne volonté*, T. III, *Vorge contre Quinette*, 1933, rééd. Paris, Flammarion/Bouquins, 1988, p. 482.



HENRI PARIS

LOUIS-NATHANIEL ROSSEL, MINISTRE DE LA COMMUNE

Louis-Nathaniel Rossel fut fusillé le 28 septembre 1871, à l'âge de vingt-sept ans. C'est sa fonction, exercée une dizaine de jours seulement alors qu'il était officier d'active, qui l'a fait passer à la postérité : il était ministre de la Guerre de la Commune. Son action demeure cependant dans les brouillards d'une époque troublée, dépassée par les temps qui coulent. S'attache aussi à son nom une diffuse réputation de rigidité, d'héroïsme et de talent, évidemment totalement dévoyés pour ceux qui décrient la Commune, tandis que, paradoxalement, ses défenseurs mentionnent à peine ces qualités. C'est le cas de Marx et d'Engels, comme de bien d'autres philosophes et politiciens qui ont consacré plusieurs œuvres critiques à la Commune de Paris, en laquelle ils voyaient la première expression moderne d'une révolution prolétarienne.

Qui était Rossel ? Un héros ou une victime ? Un idéologue, un soldat et un stratège de valeur ou un personnage insignifiant balloté par les événements dont surnage seul le nom, objet d'exécration ou d'indifférence, voire d'oubli conscient ? Pourquoi les communards survivants, amnistiés en 1880, citent-ils à l'envi Louise Michel, Auguste Blanqui, le mur des Fédérés, les massacres de la semaine sanglante... mais oublient Rossel ? Attitude copiée par les socialistes de toutes obédiences. La Commune avait pourtant besoin de héros. Tout un romantisme triste et nostalgique perdure avec la chanson du *Temps des cerises*. Alors pourquoi ne pas construire un mythe avec un personnage légendaire ?

Un siècle après les faits, une simple plaque, unique et isolée, a été apposée sur un mur décrépi entourant des immeubles modestes érigés sur le plateau de Satory. Elle rappelle, sans plus, qu'en ce lieu a été fusillé Rossel et deux de ses camarades. Aucune trace de fleurs déposées ou d'un hommage. Bien malin le rare passant qui, s'égarant dans ce terrain en friche, saurait qui était Rossel et pourquoi son nom est voué à la controverse.

Répondre à ces interrogations exige de dresser au préalable aussi objectivement que possible le contexte social, politique et stratégique. Ensuite seulement pourrons-nous nous interroger sur la personnalité et l'action de Rossel. Qui fut-il ? Que voulait-il ? Qu'a-t-il fait ? Pourquoi n'a-t-il pas cherché à fuir ? Quelle trace a-t-il laissée, à titre personnel mais aussi en matière stratégique et tactique ?

¶ Les causes politiques et militaires de la Commune

Lorsque, le 28 janvier 1871, Jules Favre, ministre des Affaires étrangères du gouvernement de la Défense nationale, resté dans Paris investi, signe la capitulation de la capitale et l'armistice, la population ouvrière de la ville se sent doublement flouée, aussi bien au plan sociopolitique que militaire. Elle estime que la Révolution française a été, une fois de plus, détournée au profit d'une bourgeoisie conservatrice. La première commune de Paris, instituée en 1792 aux côtés du régime d'assemblée, avait été dissoute lors de l'avènement de la convention thermidorienne. La même duperie s'était répétée en 1830, la révolution étant confisquée par les orléanistes de Louis-Philippe. Et si, en février 1848, le roi bourgeois a été destitué, la II^e République est aux mains d'une grande bourgeoisie et d'une noblesse rurale reconverte dans les affaires. Les journées insurrectionnelles de juin 1848 ont d'ailleurs été férolement réprimées.

Le monde ouvrier est peu hostile au Second Empire, qui a instauré nombre d'avancées sociales. Napoléon III, saint-simonien, a créé des caisses de secours, préfiguration des assurances sociales, et fait lever l'interdiction des droits d'association, annonçant la future autorisation du syndicalisme. Le droit de grève est licite depuis 1864, et a été fortement utilisé, et la liberté de la presse a été instituée en 1868. Aussi la proclamation de la République, le 4 septembre 1870, n'entraîne-t-elle pas spécialement la ferveur ouvrière. Bien plus, le prolétariat parisien, suivi par celui de province que gonfle la révolution industrielle, voit dans les parlementaires qui forment un gouvernement de Défense nationale les successeurs directs des massacreurs de 1848. C'est ce qui explique la première émeute ouvrière d'octobre 1870, dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Il y en aura encore bien d'autres jusqu'au soulèvement du 18 mars 1871.

La guerre, déclarée par la France le 19 juillet 1870, entraîne le ralliement à la Prusse de tous les États allemands par le jeu d'une alliance militaire défensive. Cette coalition rassemble une force de cinq cent dix-huit mille hommes grâce à une conscription universelle sans dérogation ; s'y ajoutent trois cent quarante mille hommes issus de la mobilisation d'une réserve instruite, venant renforcer le dispositif dans un délai d'une quinzaine de jours. L'artillerie allemande surclasse de loin la française.

L'armée française d'active, vieillissante, composée de quatre cent mille hommes, doit être complétée par une garde nationale sédentaire et mobile, mais qui n'existe qu'en projet. C'est celle-ci qui va fournir ses effectifs aux armées improvisées, levées par le gouvernement républicain de la Défense nationale, comme à la Commune. Le

haut commandement, à l'instar du corps des officiers, est médiocre. Il est rompu à la guérilla, comme la troupe, expérience acquise au Mexique et en Algérie, mais il a oublié la pratique des opérations de grande envergure. Il croit en la victoire, obtenue plus par la bravoure que par de savantes manœuvres. Les vices du système sont patents. Napoléon III, malade et diminué, ainsi que son ministre de la Guerre, le maréchal Niel, mort trop vite, ont cherché en vain à le corriger.

Le gouvernement de la Défense nationale fit de la bravoure, prévalant sur toute autre valeur, un article de propagande. Cette vertu cardinale n'ayant jamais manqué aux armées françaises, les masses attribuèrent alors la répétition des défaites à la trahison. Le 27 octobre, l'armée menée par Bazaine capitulait sans condition dans Metz. Les troupes allemandes purent alors renforcer les forces investissant Paris comme celles luttant contre les armées de province. Le sort de la guerre était définitivement scellé. C'est dans ces circonstances qu'intervient Louis Rossel.

L'évadé de Metz

Louis-Nathaniel Rossel est né le 9 septembre 1844 à Saint-Brieuc, où son père, officier d'active qui finira sa carrière avec le grade de chef de bataillon, était alors en garnison. Sa mère, d'origine écossaise, et son père, rigide, l'élèveront dans un protestantisme rigoureux et austère, et dans un farouche républicanisme — la famille paternelle, originaire des Cévennes, reste marquée par la révolte des camisards. Il fait de brillantes études au lycée de Nîmes et au Prytanée militaire de La Flèche. Il entre à Polytechnique en 1862 puis à l'école d'application du génie de Metz, d'où il sort en 1866 second de sa promotion avec le grade de lieutenant. Il est nommé capitaine en 1869. Début de carrière prometteur !

Fidèle à ses convictions, il refuse de prêter serment de fidélité à l'Empire, ce qui ne nuit pas à sa carrière. Il n'adhère pas pour autant ni ne se montre sympathisant à une quelconque vision socialisante. Le capitaine Rossel est un officier qui réfléchit, l'un des très rares, avec Ardent du Picq, dans cette armée du Second Empire finissant. Tous deux le font savoir, ce qu'il apprécie peu leur hiérarchie. Son républicanisme n'empêche pas Rossel d'admirer profondément Napoléon I^{er}, dont il étudie la correspondance militaire. Il est d'ailleurs récompensé par le ministre de la Guerre lors d'un concours qui se veut instigateur d'une réflexion militaire au sein du corps des officiers. Le journal *Le Temps*, où il fait paraître des articles sous le pseudonyme de Randal, publie ainsi une judicieuse critique de la correspondance de l'Empereur.

En garnison à Bourges lors de la déclaration de guerre, Rossel réclame avec force sa mutation immédiate dans une unité en campagne, qu'il rejoindra à Metz. Analysant les premiers désastres, il les attribue tant à une mauvaise stratégie et à une tactique déplorable qu'à une organisation défectueuse des armées. Il préconise une guerre généralisée de partisans, à la suite d'une levée en masse appuyée par les corps d'armée réguliers opérant dans la profondeur du territoire. Avant l'investissement de Metz, il a la possibilité de faire parvenir sa réflexion au *Temps*, essayant de surmonter l'enlisement de son mémoire dans les méandres de la bureaucratie militaire.

À Metz, Rossel est désabusé. Bien que les forces adverses de blocus n'aient pas augmenté – l'armée ennemie victorieuse à Sedan a été dirigée sur Paris –, le maréchal Bazaine, après quelques batailles, toutes malheureuses, visant à recouvrir sa liberté de manœuvre, se réfugie dans le camp retranché de Metz et se cantonne dans le plus strict immobilisme. Rossel et ses camarades, dont le capitaine de Boyenval, ne voient dans cet attentisme qu'une seule raison : le montage d'un complot qu'ourdit Bazaine afin d'être le recours d'un rétablissement de l'Empire. Ils n'ont pas tort. Mais l'impératrice, en exil, et l'empereur, prisonnier, refusent avec hauteur de pactiser avec l'ennemi et de nuire à l'effort de guerre du gouvernement républicain.

Rossel et ses camarades préparent alors une conspiration visant à destituer Bazaine et à le remplacer par un officier général décidé à combattre sans esprit de reddition. Alors qu'ils se réunissent, sans prudence, au domicile de Rossel ou sous les arcades de la place Saint-Louis, ils sont repérés, dénoncés et enfermés au fort de Plappeville. À la veille de la capitulation, le commandant du fort, de son propre chef, les fait évader. Rossel passe les lignes allemandes sans trop de difficultés, comme d'ailleurs tous ceux qui le souhaitaient alors : le blocus, par obligation, était assez lâche.

Il gagne la Belgique, où il prend le temps d'écrire dans *L'Indépendance belge* un article flétrissant la conduite de Bazaine. Puis transite par l'Angleterre, afin de rendre visite à sa mère, et rejoint Tours, siège du gouvernement de la Défense nationale. Grâce à l'entremise d'un polytechnicien, camaraderie d'école, il parvient à se faire présenter à Gambetta, ministre de la Guerre, qui le met à la disposition de son délégué à la Guerre, Charles-Louis de Freycinet, polytechnicien également et protestant pratiquant. Des convictions communes ont toujours rapproché ! Freycinet est chargé de l'organisation des forces qu'il faut rapidement lever. Le capitaine Rossel a l'ambition de participer à l'organisation des armées improvisées et, à cet effet, est nommé colonel de la garde nationale, promotion exceptionnelle,

possible dans ce seul corps puisque les grades y sont obtenus par élection.

Le colonel Rossel est déçu. Envoyé dans le Nord en mission d'inspection, il parcourt les dépôts, les camps, les unités en campagne, en vain. La confusion règne. Gambetta, pas plus que Freycinet, ne sont des organisateurs de victoire de la trempe de Carnot. Rossel finit par échouer au camp de Nevers, responsable de la direction du génie. C'est là que viennent le surprendre les annonces de la proclamation de l'Empire allemand, le 18 janvier 1871, à Versailles, de la capitulation de Paris, de l'armistice demandé le 28 janvier, et de la convocation, à la faveur d'élections tenues le 8 février 1871, d'une nouvelle assemblée nationale d'orientation conservatrice, réunie à Bordeaux puis, à partir du 20 mars, à Versailles, au milieu des forces allemandes. Gambetta démissionne le 6 février 1871. L'exécutif est confié à Adolphe Thiers. Le 11 mars, l'assemblée vote les préliminaires de la paix qui consacre l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine mosellane ainsi qu'une contribution de guerre de cinq milliards de francs-or.

Gambetta et Freycinet sont partisans du rejet des conditions allemandes. Selon eux, la continuation de la guerre, en redoublant d'effort, pourrait affaiblir les Allemands et les amener à revoir l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. De surcroît, en gagnant du temps, il devrait être possible de mobiliser la communauté internationale, en particulier la Grande-Bretagne, en l'alertant du danger que représente ce nouvel Empire allemand. Une position que rallient les généraux Chanzy et Faidherbe.

L'assemblée conservatrice est, elle, opposée à la poursuite de la guerre. Deux raisons militent en faveur de cette politique. En premier lieu, la guerre et l'invasion plus complète du territoire conduiront à des destructions supplémentaires de biens et à un appauvrissement de la nation. En second lieu, l'assemblée vise une restauration monarchique qui semble alors possible. Le comte de Chambord, prétendant au trône, rallie à sa personne les Bourbons et les Orléans.

Le colonel Rossel est révolté par l'attitude des conservateurs et reste fermement convaincu qu'il faut poursuivre la guerre avec toujours la même perspective : mener une guerre d'usure et de partisans dans la profondeur du territoire en s'inspirant des exemples russe de 1812 et espagnol de 1807. Il reprend une fois encore ses théories développées sur la révolte des camisards. À ce stade, il n'a aucune velléité d'engagement politique. Sa seule préoccupation est le cours de la guerre ; il est opposé à toute idée de capitulation. C'est pour cette raison qu'il conspire contre Bazaine.

■ **Communard et délégué à la Guerre**

Dans son camp de Nevers, Rossel apprend que, le 18 mars, une insurrection a éclaté à Paris, que les insurgés rejettent la capitulation comme la signature de la paix et, pour une part, réclament une république sociale. Il n'hésite pas. Le lendemain, avant de quitter son poste et de gagner Paris, il informe le ministre de la Guerre de son acte et en expose la raison. À choisir entre deux camps, il se range, écrit-il, « sans hésitation du côté de celui qui n'a pas signé la paix et qui ne compte pas dans ses rangs des généraux coupables de capitulation ».

Les motifs de l'insurrection et de la proclamation de la Commune de Paris, le 28 mars 1871, après des élections tenues deux jours auparavant, sont plus complexes et surtout plus différenciés que ne l'a répandu une active propagande des monarchistes et des républicains modérés. Le soulèvement a été déclenché parce que Versailles a ordonné de récupérer près de cinq cents canons acquis par souscription par la ville de Paris et entreposés dans la capitale. De plus, le gouvernement avait suspendu la solde des gardes nationaux, laissant ceux-ci sans ressources, et avait supprimé le moratoire sur le paiement des loyers et des intérêts des dettes, notamment celles engagées auprès du Crédit municipal.

L'insurrection s'est déroulée aux cris de « trahison ! », de « mort aux traîtres ! ». S'y sont mêlées des revendications sociales faisant référence aux précédents soulèvements, toutes trompées et détournées par les émules de ceux qui livraient, en 1871, la patrie aux Allemands, en acceptant une paix honteuse. L'amalgame était facile : les conservateurs, partisans d'une restauration monarchique, n'étaient autres que les fils des émigrés de 1789, ceux qui étaient revenus « dans les fourgons de l'étranger » en 1814 et 1815. Le tumulte social se surajoute à un déferlement patriotique qui n'a pas compris que la défaite a pour cause première une faute et un fourvoiement du Second Empire comme des républicains du gouvernement provisoire : incomptance et refus de reconnaître les réalités politiques et militaires. Cela amène le gouvernement de la Défense nationale à prôner la victoire au lieu et place d'un régime défaillant. Or il ne fera pas mieux.

Le général Trochu, « participe passé du verbe trop choir » selon Victor Hugo, commandant en chef des troupes encerclées dans Paris, se rend compte de la situation durant le blocus. Cependant, il n'ose l'avouer, tant la population a été chauffée à blanc, seule justification d'une émeute abattant l'empire en pleine guerre. Il accepte alors de mener des batailles qu'il sait perdues, avec l'espérance que les défaites successives fassent accepter la reddition à une garde nationale indisciplinée, inapte opérationnellement par manque d'instruction et

minée par une ivrognerie permanente que l'encadrement n'arrive pas à restreindre quand il n'y participe pas lui-même. L'insurrection sombre dans un déferlement d'exécutions sommaires et de prises d'otages. Le signal est donné à l'atrocité qui préside à toute guerre civile, mais plus particulièrement à celle de la Commune de 1871.

C'est dans cette ambiance que Rossel franchit les lignes allemandes et rejoint la capitale. Le 29 mars 1871, il se présente aux autorités de la Commune, en particulier à Charles Delescluze, maire du XIX^e arrondissement et haut responsable du comité exécutif, qui l'apprécie immédiatement, et à Gérardin, autre socialiste, également membre du même comité. Dans la lutte qui s'annonce avec Versailles, le comité central et le comité exécutif sont conscients qu'ils ont besoin de chefs militaires expérimentés. Or Delescluze reconnaît son incompétence en la matière et se méfie de Cluseret, le délégué à la Guerre, en lequel il voit d'abord un aventurier.

Le 2 avril 1871, Rossel est nommé à la tête de la 17^e légion de la garde nationale recrutée dans le XVII^e arrondissement, l'équivalent d'un régiment de quatre bataillons, soit quelque deux mille cinq cents hommes. Le même jour, le commandement communard lance une contre-offensive sur les unités du général Galliffet, qui se sont emparées de Courbevoie. Au-delà de la contre-offensive, Cluseret cherche à menacer Versailles. Les troupes de la Commune, massées sur leurs bases de départ situées dans la tranchée du chemin de fer de la ceinture entre les portes Maillot et Pereire, commencent par enregistrer quelques succès. Passant la Seine, leurs avant-gardes vont même atteindre Viroflay. Mais là, la confusion et le désordre gagnent les unités qui se débandent pour se répandre dans les estaminets. Il est impossible de poursuivre l'avance et même de tenir le terrain conquis. Le 3 avril, c'est une foule désordonnée de fuyards qui repasse la Seine et se met à l'abri des remparts. Les chefs, Flourens et Duval, ainsi que leur état-major, ont été soit tués, soit fusillés. Gustave Cluseret est confirmé dans sa fonction de délégué à la Guerre.

Louis Rossel, qui a tenté de tenir en main sa 17^e légion, n'a plus qu'à tirer la leçon de la déroute. Il constate que les mêmes défauts qui ont tant nuit à l'aptitude opérationnelle des armées improvisées par Gambetta se retrouvent dans une forme encore plus accentuée au sein des troupes de la Commune. Il se déchaîne dans ses critiques, s'attirant nombre d'inimitiés. Par ailleurs, il ne peut plus se cacher qu'il a rejoint un gouvernement et une force militaire qui défendent un projet politique socialiste ou socialisant. La Commune s'est opposée par les armes au gouvernement de Versailles : il participe désormais à une guerre civile et non à un conflit avec les Allemands ; il est un insurgé. Son choix est fait.

La structure de l'armée de Versailles l'indigne profondément. Elle est essentiellement formée des quatre-vingt mille prisonniers de Sedan et de Metz libérés par les Allemands pour la circonstance et mis à la disposition de Thiers. Leur commandant en chef est le maréchal de Mac-Mahon, monarchiste, vaincu et prisonnier de Sedan, libéré lui aussi spécialement pour tenir la fonction. En outre, les troupes allemandes affichent une neutralité bienveillante envers celles de Versailles. La collaboration est manifeste. Rossel persiste donc à prendre fait et cause pour la Commune, et à se battre contre ses anciens camarades.

Les événements se précipitent. Louis Rossel est nommé par Cluseret chef d'état-major et président de la cour martiale chargée d'établir la discipline et de faire respecter une organisation militaire. Il n'y parvient que très mal, mais, en revanche, acquiert une réputation de dureté et d'aspiration à la dictature. Il est balloté par les luttes intenses qui ravagent les comités de la Commune.

Les revers militaires se poursuivent. Le 26 avril 1871, le village des Moulineaux est occupé et, le 29, le fort d'Issy est évacué sans combat. Conséquence de son impéritie reconnue, Gustave Cluseret est destitué et emprisonné. Le 30 avril, Rossel reprend le fort d'Issy : première et unique victoire à inscrire à l'actif de la Commune. Celle-ci s'est trouvé un chef militaire. Le 1^{er} mai, sur la recommandation expresse de Charles Delescluze, et faisant momentanément taire ses divisions internes, la Commune le nomme délégué à la Guerre. Il s'efforce alors vigoureusement, trop vigoureusement, d'instaurer de la rigueur au commandement et de la discipline aux troupes, et cherche à pallier l'incohérence que revêt l'élection des chefs, candidats plus poussés par des factions politiques ou des ambitions personnelles que par la justification de leur compétence. Conforté par son austérité naturelle, il lutte contre l'ivrognerie.

Les moyens manquent. Les combattants de la Commune alignent un effectif de quelque quarante mille hommes sur une masse déclarée de deux cent mille. Le 9 mai, le fort d'Issy tombe aux mains des Versaillais après que Rossel eut vainement cherché à rassembler douze mille hommes pour le défendre – c'est à peine s'il put en réunir sept mille à l'état de cohue et non d'unités constituées. L'échec était inévitable. Ce qu'il reproche au comité central, prédisant même une défaite généralisée. On délibère, on discute, on palabre et on n'agit pas, accuse-t-il. Ce même jour, en toute logique, il démissionne et est immédiatement emprisonné. La polémique enfle. D'aucuns le dénoncent comme « traître vendu à Versailles ». Il aura donc été délégué à la Guerre, ministre de la Guerre de la Commune durant neuf jours !

Il est remplacé à son poste par Charles Delescluze qui, aussi

désespéré que lui pour les mêmes raisons, se fera tuer sur l'une des dernières barricades, le 28 mai. Avec l'aide de Gérardin, Rossel s'évade de sa prison, une fois de plus, pour se cacher dans un hôtel du boulevard Saint-Germain sous l'identité d'un employé des chemins de fer. Il est dénoncé et arrêté le 7 juin par la police, après la « semaine sanglante » des 21-28 mai. Il est conduit à Versailles, enfermé aux Grandes Écuries, convoqué deux fois devant le Conseil de guerre. Le dernier pourvoi est rejeté le 27 octobre : il est condamné à mort.

Le 28 novembre 1871, Rossel est fusillé en compagnie de Théophile Ferré, délégué à la Sûreté de la Commune, et de Pierre Bourgeois, obscur sergent du 45^e régiment d'infanterie, mais communard acharné. Le bruit court que Thiers aurait proposé à Rossel sa grâce en échange d'un exil volontaire et d'un silence absolu. Il refusa. Des pétitions réclamant sa grâce avaient afflué, de Messins tout d'abord, puis d'étudiants, de notables, en particulier du colonel Denfert-Rochereau, défenseur invaincu de Belfort, et de Victor Hugo. Elles avaient qu'on ne pouvait lui reprocher aucune atrocité, ce qui est vrai.

Durant sa détention à Versailles, Rossel occupa son temps à écrire febrilement : il composa un livre de stratégie et divers autres ouvrages. L'ensemble de son œuvre fut publié en 1908. Une œuvre posthume qui éclaire les points obscurs que sa conduite laisse subsister.

En premier lieu, pourquoi n'a-t-il pas quitté Paris après son évasion des geôles communardes ? C'eût été tout à fait possible dans la confusion qui régnait en ville. La réponse est à chercher dans la mort de Delescluze : aller jusqu'au bout d'un engagement idéologique et l'assumer.

Dans ses écrits, Rossel est virulent. Il accuse le comité central de la Commune d'impéritie et de trahison envers le prolétariat par incomptence et par luttes intestines dont le but était le pouvoir, voire la dictature. Selon lui, la Commune a été conduite par la lie du prolétariat, par des chefs indignes qui ont trahi la patrie, le peuple et le monde ouvrier. Pour ceux qui érigent la Commune en modèle de gouvernement prolétarien, il est alors difficile d'élever Rossel au pinacle. Quant aux conservateurs, ils n'avaient aucune raison de célébrer un communard condamné à mort. Rossel ne pouvait être accusé que de ne pas avoir la même idéologie que les Versaillais. Il valait mieux faire silence aussi.

C'est le même genre de silence qui a prévalu concernant le programme social de la Commune, qui sera adopté avant la fin du siècle. Une raison semblable prédominait alors : dans le nouvel Empire allemand, Bismarck faisait adopter des lois sociales allant au-delà du programme communard. Il ne faut pas réveiller de vieux démons !

Et voilà comment Rossel tomba dans un oubli volontairement cultivé par les deux camps. La majorité de ses ouvrages militaires ont été dépassés par les temps. Certains, ayant trait à la guérilla urbaine, restent néanmoins d'actualité, et font même œuvre de prospective au XXI^e siècle. À soixante-dix ans de distance, Rossel eût vraisemblablement rejoint de Gaulle le 18 juin 1940. Il eût été un ardent défenseur du programme du conseil national de la Résistance. Il y a du romantisme dans ce personnage. Alors, Rossel, héros ou victime ? Assurément les deux ! Et il en était tout à fait conscient. **¶**

CHRISTIAN VIGOUROUX

LES CAS DREYFUS ET PICQUART

Dans notre société, où le héros n'est plus, depuis longtemps, un demi-dieu mythologique, héros et victimes portent un fardeau commun : la curiosité inextinguible de leurs concitoyens. Dans *La Prisonnière*, Proust écrit : « Après les émotions du palais de justice, on avait été le soir chez M^{me} Verdurin voir de près Picquart ou Labori et surtout apprendre les dernières nouvelles. » Dreyfus suscitera la même curiosité. Il faut avoir approché celui dont le nom est sur toutes les lèvres... Le héros, comme la victime, est extra-ordinaire, et il s'agit de le voir, d'en parler, de l'évaluer pour le révéler ou s'y référer. Il intimide. Dreyfus et Picquart sont des sujets de conversation avant que d'être des sujets de mobilisation. Des sujets de représentation aussi : images d'Épinal, cartes postales, caricatures en font des modèles, presque des figures qui les dépassent¹.

« Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère,
« Qu'il imite, s'il peut, Germanicus, mon père.
« Parmi tant de héros je n'ose me placer². »

La notion de héros est délicate, car la société ne les récompense pas à leur juste valeur. « Nous sommes tous chiffrés, non d'après ce que nous valons, mais d'après ce que nous pensons. [...] Ce sentiment est passé dans le gouvernement. Le ministre envoie une chétive médaille au marin qui sauve au péril de ses jours une douzaine d'hommes, il donne la croix d'honneur au député qui lui vend sa voix. Malheur au pays ainsi constitué ! » L'ironie de Balzac dans *Un médecin de campagne* n'a pas pris une ride. Le héros ne recherche pas la récompense. Il est mû par un ressort intérieur constitué par son engagement professionnel ou philosophique, son attachement aux institutions, son sentiment d'appartenance à la nation.

Pour éviter les confusions, il convient de distinguer le héros, le grand homme et le courageux.

Le héros, qui ose pour une cause, engage tout son être et sa vie pour quelque chose qui le dépasse, qui affronte le tragique, témoigne de sa résistance au mal, en risquant le tout pour le tout. Il est un exemple, parfois un mythe, il entraîne par son action et par son rayonnement. Bien entendu, il sera homme de guerre, général ou homme de troupe, sauveur de la nation, de Du Guesclin à Jean Moulin, en passant par Jeanne d'Arc et Foch. Il peut tomber les armes à la main comme, en

1. « Le héros, d'Achille à Zidane », exposition présentée à la BNF en 2007-2008.

2. Racine, *Britannicus*, acte I, scène 2.

2008, ce sous-officier de la Légion étrangère qui, blessé dans l'em-buscade afghane, trouve encore le courage de sortir du couvert pour porter secours à un camarade. Il en mourra. Le héros se sacrifie en action. Il est plus qu'un martyr. Chez Racine, c'est Xipharès autant que Mithridate, Titus autant qu'Alexandre. Toujours audacieux, il peut réussir à échapper au sort funeste qui le guette à chaque instant. Il n'est pas de héros que morts.

Il sera aussi le premier homme qui pose un pied incertain sur la Lune, le pilote endormi qui franchit le premier l'Atlantique sur son aéronef transformé en citerne volante, celui qui outrepasse la dimension normale de l'humain³. « Ce que j'ai fait, je le jure, aucune bête ne l'aurait fait », disait Henri Guillaumet. Même à terre, le héros sert une cause élevée. Sinon c'est un héros perdu, c'est-à-dire le contraire d'un héros.

Il y a le héros sacrificiel qui harangue les soldats du coup d'État du haut de sa barricade et auquel on répond par du plomb. C'est le récit tragique de la tentative de Denis Dussoubs à la barricade du « Petit-Carreau » de convaincre les soldats de la répression de 1851 de rallier la République⁴. Il en mourra. Ce héros sacrificiel n'est pas nécessairement un chef. Ce peut être un petit, qui résiste au ras du sol, comme l'ouvrier antinazi Quangel, de *Seul dans Berlin* de Hans Fallada. Il n'en finira pas moins dans les geôles de la Gestapo.

Il y a le héros persévérant. C'est le conseil de Gottfried au Christophe de Romain Rolland :

« Il faut faire ce qu'on peut... *als ich kann*.

« C'est trop peu, dit Christophe, en faisant la grimace. Gottfried rit amicalement :

« C'est plus que personne ne fait. Tu es un orgueilleux. Tu veux être un héros. C'est pour cela que tu ne fais que des sottises... Un héros ! Je ne sais pas trop ce que c'est ; mais vois-tu, j'imagine ; un héros, c'est celui qui fait ce qu'il peut. Les autres ne le font pas. »

Faire comme on peut, autant que l'on peut, tout ce que l'on peut. Chacun à sa place. L'appel mobilisateur du candidat président Obama « Yes we can » se place ainsi dans une longue tradition. Avant même l'héroïsme, la volonté prime en fonction de la capacité.

Dans la persévérence, qui peut devenir résistance, le héros accède à une part de mystère.

Le héros est tout à la fois vaillant, courageux et plus encore. C'est dans ce « plus encore » qu'il se révèle. Pour illustrer ce qu'est un « trait d'héroïsme », le manuel de *Morale en action* de 1821 évoque Jean de Chourses, fidèle d'Henri III, saisi par les rebelles mais qui refuse

3. « Les héros de la ligne : pionniers du ciel », supplément consacré à l'aéropostale, *Le Monde*, 16 septembre 2010.

4. Victor Hugo, *Histoire d'un crime*, La Fabrique, 2009, p. 501.

de renier son roi : « Je n'ai jamais commis de lâcheté ; le serment que vous voulez que je fasse en serait une, leur répondit-il ; vous pouvez m'ôter la vie, mais vous ne m'ôterez jamais l'honneur⁵. »

Il y a le héros de l'instant, celui que les Allemands qualifient de *Zufallsheld*⁶, et qui redevient M. Tout-le-monde après son exploit. Selon La Bruyère, « on réverait de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, héroïque, et qui a été sue de toute la terre, que sans paraître comme épuisés par un si grand effort, ils eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage et judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires ». Que devient le héros après l'héroïsme ?

Plutôt que de se souvenir et de chercher la célébration, le héros vrai continue la vie qu'il s'est choisie. Du Bellay célèbre le héros modeste qui reprend sa vie d'hier après son épopée :

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
 « Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
 « Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
 « Vivre entre ses parents le reste de son âge ! »

Et il y a le héros de la durée, de la persévérance, comme Nelson Mandela, qui, patient, attend de longues années, toujours mobilisé, dans sa prison. Peut-être ceci nous indique que les vrais héros sont ceux qui n'agissent pas pour en être mais pour la finalité qu'ils se sont données en eux-mêmes, qui poursuivent en pleine indépendance une quête qu'ils sont seuls à pouvoir assumer, sans toujours pouvoir l'expliquer. Le philosophe Alain, sorti de la Grande Guerre, a senti, comme souvent, ce mystère : « Le héros est abondamment ravitaillé de raisons extérieures, et proprement académiques ; mais il les repousse, non sans politesse ; il pense à autre chose ; il est aux prises avec un autre genre d'esclavage, qui lui est intime. De là un appétit de mourir qui étonne le spectateur. Car pourquoi ce garçon clairvoyant et cynique, qui ne s'est jamais permis le moindre développement emphatique, pourquoi ce garçon qu'une blessure a privé de l'usage de son bras gauche, arrive-t-il à se retrouver aviateur et à voler sur les lignes ? [...] L'opinion les honorait assez. L'opinion les retenait à l'arrière. Mais ils se moquaient de l'opinion. »

Picquart et Dreyfus, heureusement, ne sont pas fascinés par la mort. Picquart met en garde⁷ ceux qui voudraient attribuer à un « suicide » sa mort éventuelle en prison, et Dreyfus écrit le 9 juin 1895 depuis

5. *La Morale en action ou élite de faits mémorables et d'anecdotes instructives propres à former le cœur des jeunes gens*, Clermont-Ferrand, Pélission, 1821.

6. Littéralement, « le héros de hasard ». Voir Bernd Rüthers, *Verräter, Zufallshelden oder Gewissen der Nation*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2008, à propos de la capacité de résistance à la dictature.

7. Voir Daniel Halévy, *Décadence de la liberté*, Paris, Grasset, 1932, p. 175.

son île désespérante : « Tout pour moi est blessure, tant mon cœur saigne ; la mort serait une délivrance : je n'ai pas le droit d'y penser. » Ils ne se moquent pas de l'opinion, ils comptent sur elle. Les soutient la fureur intérieure contre la scélérité qui leur est faite, la fureur de vivre pour témoigner et retrouver la France qu'ils veulent pouvoir respecter pour l'aimer.

Le « grand homme » qui illustre une nation, ou même l'humanité, auquel « la patrie sera reconnaissante », allie l'autorité, le génie, la hauteur de vue et la référence pour la population qui se retrouve en lui. Jules Ferry, Gambetta ou Clemenceau sont des « grands hommes », avec leurs fulgurances et leurs erreurs. Le sont également des scientifiques ou des écrivains : Pasteur, Marie Curie, Victor Hugo. Dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Condorcet cite « trois grands hommes », Bacon, Galilée et Descartes, qui ont contribué à briser les chaînes de l'esprit des hommes. Ce sont ces « morts illustres » décrits par Jean-Claude Bonnet⁸ qui justifient la question de Jacques Julliard : « Que sont les grands hommes devenus⁹ ? »

La personne courageuse, simplement courageuse et déterminée, est à l'image de ces vieilles femmes tragiques rapprochées en 1940 des jeunes officiers par Claude Simon, dans *L'Herbe* « faisant preuve d'autant de tranquille courage – ou inconscience : c'est la même chose – que les jeunes, farauds, héroïques, désuets et absurdes saint-cyriens en casuar et gants blancs [...]. Nous aurons au moins appris cela : si endurer l'histoire (pas s'y résigner : l'endurer), c'est la faire, alors la terne existence d'une vieille dame, c'est l'histoire elle-même, la matière même de l'histoire ». L'histoire a besoin de tous, le courage est bien partagé et la simple vaillance encore plus.

Car avant d'être un héros, il faut être vaillant, au sens de Philippe Roth, dans *La Tache* : « Il l'aimait. Parce que c'est dans ces moments qu'on aime quelqu'un, quand on le voit vaillant, face au pire. Pas courageux, pas héroïque. Seulement vaillant. » Seront vaillants « face au pire », toujours modestes et engagés « les justes parmi les nations », qui sortent d'eux-mêmes pour sauver au risque de leur propre vie, pour affirmer leur dignité d'homme capable de donner refuge au juif persécuté.

Picquart et Dreyfus ne sont ni des héros ni des « grands hommes », mais des « hommes sans qualité » qui ont su être eux-mêmes dans les pires conditions, dans les agressions constantes, face à la haine à l'état pur, face aux insultes antisémites, pour répéter leur foi en la justice et en l'armée, leur certitude que la République finirait par reconnaître

^{8.} Jean-Claude Bonnet, « Les Morts illustres. Oraison funèbre, éloge académique, nécrologie », in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1986.

^{9.} Jacques Julliard, *Que sont les grands hommes devenus ?*, Paris, Perrin, 2010.

que ses institutions peuvent se tromper. Ils ont tenu des années en endurant sans jamais se résigner. Tous deux ont saisi les présidents de la République successifs, ont voulu, envers et contre tout, faire confiance aux pouvoirs publics ; ils n'ont cessé de croire en la victoire du droit. Et ils ont eu raison contre tous les abandons. Ils ont fait l'Histoire, ils l'ont illustrée sans avoir besoin d'être des héros.

Picquart et Dreyfus sont chacun victimes d'injustices forcenées, durables et organisées. La victime est non consentante, contrainte, assaillie, sans raison ni motifs tenant à elle-même, elle peut être choisie au hasard. Mais ici point de hasard. Tout ce qui arrive à Picquart résulte de son engagement et de sa volonté ; il est victime d'une haine que décrit bien Proust¹⁰ : « Le colonel Picquart avait une grande situation dans l'armée, mais sa Moire l'a conduit du côté qui n'était pas le sien. L'épée des nationalistes tranchera son corps délicat et il servira en pâture aux animaux carnassiers et aux oiseaux qui se nourrissent de la graisse des morts. » Certains ne lui pardonnent pas de n'être pas resté sur sa « grande situation » muet et consentant. Tout ce qui arrive à Dreyfus résulte de ce qu'il est un officier républicain et juif. Lui aussi était programmé pour mourir loin des siens, livré aux « animaux carnassiers et aux oiseaux » de l'île du Diable. Certains ne lui pardonnent pas, tout simplement, d'être ce qu'il est.

Au-delà, quatre possibilités s'offrent à l'observateur : Picquart, seul, est un héros ; Dreyfus, seul, est un héros ; les deux hommes sont des héros ; aucun des deux n'est un héros.

Picquart sans Dreyfus, un héros ? Certains opposent Picquart le héros, qui, de sa propre initiative, rejoint Bernard Lazare et Mathieu Dreyfus, le frère « héroïque », Reinach et Zola, Jaurès et Clemenceau dans un combat violent pour Dreyfus et le droit, à Alfred Dreyfus, digne et solide dans la souffrance mais victime et innocent. Et même double victime, si l'on peut dire, de ses condamnations injustes par les conseils de guerre de Paris et de Rennes et de son imparfaite réintégration dans l'armée en 1906 qu'ensuite ni Clemenceau ni Picquart ministre n'auront le courage de corriger.

Picquart est présenté comme le héros qui a osé braver ses supérieurs au nom de la vérité, s'extraire de sa hiérarchie, incarner l'institution contre la dérive. Au premier rang de ces thuriféraires, Francis de Pressensé et son livre célèbre *L'Affaire Dreyfus, un héros, le colonel Picquart*, de 1898. Mais cette ligne est datée, Picquart n'est qualifié de héros que pour réussir à l'extraire de prison, pour le ramener libre de témoigner et de combattre dans les prétoires et dans la presse. Sorti de ses geôles, il est encore un personnage, il n'est plus un héros. Et, comme une

10. Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, Paris, Livre de poche, 1971, p. 326.

pique, Bernard Lazare avait salué Mathieu Dreyfus, le frère courageux, « un vrai héros, celui-là ».

Dreyfus, seul héros ? Le débat est vif depuis longtemps entre ceux pour qui Dreyfus est une victime et ceux pour qui il est un héros. Dans les rangs des premiers, Octave Mirbeau ; certains observateurs catholiques¹¹ qui admettent *a posteriori* que « la majorité des catholiques se rangèrent du côté des défenseurs du principe d'autorité et des apologistes du tribunal militaire » ; Marcel Thomas, qui explique le titre de son *Affaire sans Dreyfus* comme ne procédant pas « d'un parti pris délibéré de minimiser le calvaire physique et moral qu'eut à subir le malheureux officier, victime à la fois de la fatalité, des préjugés, de l'aveuglement » ; Victor Basch, qui rapporte¹² que Dreyfus se considère comme « un simple petit officier d'artillerie qu'une tragique erreur a empêché de suivre son chemin. Le Dreyfus symbole de la Justice, ce n'est pas moi. C'est vous autres qui avez créé ce Dreyfus-là ! » ; et surtout Clemenceau dans ses chroniques¹³.

Dans les rangs des seconds, Vincent Duclert proposant l'entrée au Panthéon d'Alfred Dreyfus, dont il a signé la biographie de référence¹⁴ ; Henri Guillemin, hostile à Picquart. Et la plaque discrète apposée sur la maison d'enfance de Dreyfus à Mulhouse : « Victime héroïque de l'Affaire... » L'ouvrage collectif de 2009 *Être dreyfusard aujourd'hui*¹⁵ a retracé cette controverse à propos de l'idée, non retenue par le président Chirac, de faire entrer Alfred Dreyfus auprès de Zola au Panthéon. Mais nul n'a jamais fait la même proposition pour Picquart. Picquart n'est pas un héros sans Dreyfus. Dreyfus n'est pas un héros sans Picquart et les autres combattants de la cause.

En troisième lieu, il pourrait être tentant de qualifier, ensemble, les deux hommes de « héros », et ceci non sans raison : c'est le journal dreyfusard *Le Siècle* qui, le 13 juillet 1906, en première page, sous la direction de son rédacteur en chef Paul Desachy, salue l'arrêt de réhabilitation rendu par la Cour de cassation : « Nous n'avons pas fait l'affaire Dreyfus. Nous l'avons subie. Mais nous jugeons salutaire qu'elle se soit produite. Elle a élevé l'âme du pays, elle lui a donné le sentiment du juste ; elle a trempé le caractère de nombre d'entre nous qui sont devenus meilleurs et plus virils à travers tant d'épreuves. Elle a révélé de véritables héros. »

11. Voir Robert Cornilleau, *De Waldeck-Rousseau à Poincaré, chronique d'une génération*, Paris, Spes, 1927 p. 49 et suiv., un chapitre sur la « révolution dreyfusienne ».

12. Victor Basch, *Cahiers des droits de l'homme, 15 juillet 1935*, reproduit dans Victor Basch le deuxième procès Dreyfus, Berg international, 2003, p. 189.

13. Voir notamment « Nous demandons justice » du 29 novembre 1898.

14. Vincent Duclert, *Alfred Dreyfus, l'honneur d'un patriote*, Paris, Fayard, 2006.

15. Gilles Manceron, Emmanuel Naquet (dir.), Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 19.

Picquart héros pour avoir refusé l'injustice. Il a su faire preuve de cette « stoïque fermeté » dont son ami Leblois le crédite dans son incontournable et pourtant méconnue histoire de *L'Affaire*¹⁶. Il est ce « héros militaire honoré » auquel les auteurs d'*Être dreyfusard aujourd'hui* préfèrent le courageux commandant Forzinetti. Il en fallait du courage pour s'extraire temporairement des automatismes de l'institution militaire, démontrer patiemment que l'armée ne perdrat rien à admettre la vérité et, qu'au contraire, elle accomplirait sa mission et son destin en saluant l'innocence.

Thibaudet¹⁷ se souvient : « Lorsque le général Gonse disait à Picquart, ou, si l'on veut, était censé lui dire « Taisez-vous, et l'on ne saura rien ! », le général Gonse disait vrai. Et si Picquart avait suivi ce conseil, je ne dis pas qu'on n'aurait rien su (Bernard Lazare publia sa brochure sans connaître encore l'existence des doutes de Picquart), mais enfin Dreyfus serait vraisemblablement mort à l'île du Diable. » Pour Georges Wormser, le collaborateur de Clemenceau, « certains traits de psychose militaire, d'ascendance alsacienne et de dilettantisme se trouvent chez ce héros. Mais son courage, la rigidité de sa conscience, son esprit de sacrifice dominant »¹⁸. Pour Jean-Denis Bredin, c'est un « héros » entre guillemets¹⁹.

Dreyfus héros pour avoir refusé de plier, d'abandonner, de renoncer, d'avouer ce qu'il n'avait pas fait ou de se supprimer. Il a toujours montré « l'âpre volonté de réhabilitation », selon les mots de Leblois dans son histoire précitée²⁰. Robert Badinter explique que « si Dreyfus était au départ une victime du destin qui lui avait été imposé, dans les années de souffrances extrêmes qu'il a subies, il est devenu un héros de sa propre histoire ». La formule ne signifie pas automatiquement héros de l'Histoire. Plutôt sujet de sa propre histoire qui s'inscrit dans l'Histoire. Mais elle exprime l'idée forte d'un héroïsme de résistance et de dignité. « Toujours, avec une infatigable énergie, il a affirmé son innocence²¹. » Et Émile Zola publie le 29 septembre 1899 sa lettre à M^{me} Dreyfus dans laquelle il recommande à Dreyfus, récemment gracié, de tout expliquer à ses enfants : « Quand il aura parlé, ils sauront qu'il n'y a pas au monde un héros plus acclamé, un martyr dont la souffrance ait bouleversé plus profondément les cœurs. Et ils seront très fiers de lui... »

Tous deux, avec beaucoup d'autres, ont fait l'Histoire.

16. Louis Leblois, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, Librairie Aristide Quillet, 1929, p. 65.

17. Écrit en février 1933. Voir Albert Thibaudet, *Réflexions sur la politique*, Paris, Robert Laffont, 2007, p. 654.

18. Georges Wormser, *Clemenceau vu de près*, Paris, Hachette, 1979, p. 150.

19. Jean-Denis Bredin, *L'Affaire*, Paris, Julliard, 1983, p. 495.

20. p. 65.

21. Jean Jaurès, *Les Preuves*, Paris, La Découverte, 1998, p. 57.

En quatrième lieu, pourtant, il est probablement plus conforme à la réalité de saluer ces deux officiers qui sont restés fidèles à leur institution, à leur mission et à la République, malgré les années d'erreur officielles répétées, sans nécessairement les ériger en héros. Ils ont été tous deux les « victimes de l'Affaire », comme le rappelle *Le Temps* du 14 juillet 1935, à la mort d'Alfred Dreyfus. D'autres militaires s'en sont tenus à l'honnêteté et à l'indépendance d'esprit qui leur a coûté cher, le capitaine Mayer et le lieutenant Chaplin, le capitaine Carvallo et le commandant Heymann.

La vérité est probablement plus proche de ce que dépeint Hannah Arendt à propos de Picquart : ni héros ni victime, « cet homme totalement dénué d'esprit de clan et d'ambition était Picquart. L'état-major n'allait pas tarder à être plus qu'excédé par cet esprit simple, tranquille et politiquement désintéressé. Picquart n'était pas un héros, et certainement pas un martyr. Il était de ces citoyens qui prennent un intérêt modéré aux affaires publiques mais qui, à l'heure du danger, pas une minute avant, se dressent pour défendre leur pays avec autant de naturel qu'ils accomplissaient auparavant leurs tâches quotidiennes ». Il en va de même, à sa manière valeureuse, étrangère à la vengeance, d'Alfred Dreyfus.

Le héros fait l'objet d'un culte comme le célébrait Thomas Carlyle. Ni Picquart, longtemps oublié, ni même Dreyfus en tant qu'homme et officier n'ont fait l'objet d'un « culte ». Depuis quelques années, l'armée les reconside, comme en témoigne d'abord le grand discours du président Chirac à l'École militaire le 12 juillet 2006 pour le centenaire de la réhabilitation, dont le propos se termine par les mots : « Aujourd'hui, en honorant Dreyfus, Picquart et tant d'hommes d'exception, c'est à la République, et aux valeurs sur lesquelles la France s'est construite, qu'en réalité nous rendons hommage. » Et aussi le livre référence du général Bach, ancien chef du service historique des armées, *L'Armée de Dreyfus* (2004), ainsi que l'évocation de Picquart à Saint-Cyr Coëtquidan en juillet 2010 à l'initiative courageuse du général Bonnemaison, commandant des écoles. L'armée de la nation, mandatée et portée par la nation, a tout intérêt à assumer pleinement les ombres et les lumières de son histoire. Des ombres qu'elle a souvent partagées avec les autorités politiques et des lumières faites de bien des lucioles modestes et héroïques.

Dreyfus et Picquart sont des « hommes d'exception », de « grandes figures » au sens du livre de Paul Desachy sur l'avocat Louis Leblois²² – ce dernier a été le soutien inaltérable de Picquart et militant puissant du dreyfusisme. Ils sont tous deux des exemples de dignité, de courage, de volonté et de persévérance, de loyauté à l'esprit de

22. Paul Desachy, *Une grande figure de l'affaire Dreyfus, Louis Leblois*, Rieder, 1934.

défense nationale, Picquart en ne pliant pas aux pressions contre la vérité, Dreyfus en ne succombant pas au désespoir auquel on voulait le réduire et tous deux se battant pour la vérité. Surtout, ils sont des références de raison combattante : le premier en poursuivant envers et contre tout « la justice par l'exactitude », le second en menant lui-même, par la foi en la raison triomphante, les stratégies de conviction et de preuve qui conduiront finalement à la reconnaissance définitive de son innocence.

Aucun des deux personnages ne s'est jamais mis en avant pour lui-même. Discrets et secrets par nature, formation et habitude, ils ne se sont pas posés en héros mais en officiers citoyens qui remplissent leurs devoirs. Et attendent des autres officiers, y compris de leurs supérieurs, qu'ils fassent montre dans leur comportement de la même exigence professionnelle.

Ils ont prouvé que l'armée n'est jamais autant dans son rôle que lorsqu'elle associe, avec le courage qui caractérise ses serviteurs, le respect de la vérité des faits et l'attachement aux principes de la Constitution. Elle est alors à la fois l'armée nouvelle et l'armée éternelle.

Alors seulement, l'héroïsme de ses hommes et femmes peut produire des héros. Et des militaires dont le nom restera. Parce qu'à leur manière, ils sont, avec une discrète ténacité, pour chaque génération, des fondateurs de l'armée de la nation. ■

YANN ANDRUÉTAN

HÉROS OU VICTIME, LE SOLDAT DANS L'ŒUVRE DE SCHOENDOERFFER

Comment le cinéma peut-il rendre compte de l'expérience des soldats sans tomber dans l'exaltation guerrière ou la critique antimilitariste ? Le cinéma de guerre a longtemps été enfermé dans ces deux stéréotypes. En littérature, des auteurs comme Roland Dorgelès ou John Dos Passos ont apporté du recul en extrayant d'un discours de propagande les valeurs militaires que sont l'honneur, l'engagement, le sacrifice et le sens de la guerre. Le cinéma a eu plus de mal à se dégager de la caricature. C'est seulement à partir des années 1960 qu'il s'est concentré sur une critique du monde militaire et des guerres postcoloniales. L'antimilitarisme et le militantisme anti guerre sont apparus avec *Les Sentiers de la gloire* en 1957, *Avoir 20 ans dans les Aurès* en 1972, puis les premiers films sur le Vietnam, du *Merdier* en 1978 à *Platoon* en 1986. Dans chacun de ces films, on peut repérer un message politique du metteur en scène. Rares sont les cinéastes qui ont su montrer la guerre et rester neutres. On peut citer Samuel Fuller, avec *Au-delà de la gloire*, ou Sam Peckinpah, avec *Croix de fer*, qui ont su apporter de la nuance et du recul.

Dans ce panorama, Pierre Schoendoerffer occupe une position à part. Il est en effet le seul cinéaste français dont presque toute l'œuvre est consacrée à la guerre et à ceux qui la font. À l'exception de ses deux premiers films, il s'est intéressé aux soldats français à travers les guerres de décolonisation d'Indochine et d'Algérie. Il connaît bien la première, puisqu'il fut caméraman à Dien Bien Phu jusqu'à la chute du camp. Ce qui aurait pu le faire basculer dans l'hagiographie héroïque ou la critique amère. Il n'en est rien. Si le contexte politique n'est jamais éludé et occupe même parfois le premier plan, comme dans *Le Crabe Tambour* ou *L'Honneur d'un capitaine*, Schoendoerffer en fait un contexte et non pas une explication. Le paradigme en est le documentaire qui lui valut à Hollywood l'Oscar en 1967 : dans *La Section Anderson*, à aucun moment il ne juge ou défend une position politique et il reste toujours attaché à son seul sujet, les hommes à la guerre.

Pierre Schoendoerffer se place dans une perspective anthropologique. À travers quatre films, *La 317^e Section*, *Le Crabe Tambour*, *L'Honneur d'un capitaine* et *Dien Bien Phu*, comme dans son documentaire *La Section Anderson*, il tente de répondre à un certain nombre de questions : pourquoi se bat-on ? Qu'est-ce que l'honneur ? La rédemption est-elle possible après un reniement ?

Pourquoi se bat-on ?

Une voix neutre, sans pathos, expose la situation : l'Indochine, le 4 mai 1954, une obscure section de supplétifs dans un coin perdu, la 317^e section. Les combats les plus connus ont lieu quelques centaines de kilomètres plus loin, dans la cuvette de Dien Bien Phu. La section reçoit l'ordre de décrocher vers un autre poste. Le spectateur se doute déjà de l'issue tragique de cette retraite peu glorieuse, sachant ce qui se joue en ces heures. Pierre Schoendoerffer nous met en abîme dès le début. Dès lors, on peut se poser la question : où est l'enjeu ? La guerre est finie ou presque, pourquoi continuer à se battre et pour quelle cause ? D'autant que, dès le début du film, quelques détails illustrent l'absurdité de la situation tel ce réfrigérateur que les soldats refusent d'abandonner aux rebelles et qu'ils vont devoir transporter à dos d'homme, dans la jungle...

Apparaissent alors les personnages principaux du film : Willsdorf, un adjudant, et Torrens, un jeune lieutenant. Tout les oppose. Le physique d'abord : Willsdorf, incarné par Bruno Crémér, est imposant en regard de la frêle carrure de Torrens, incarné par Jacques Perrin, qui a perdu quinze kilos à la demande du cinéaste. Le grade, ensuite : l'un est sous-officier, l'autre officier. L'un est un ancien, l'autre un bleu. Jusqu'à leur histoire personnelle : Willsdorf est un « malgré nous » – on apprendra dans *Le Crabe Tambour* qu'il s'est engagé pour retrouver sa citoyenneté française – et on comprend que Torrens vient juste d'être promu lieutenant à la sortie de son école d'officier, qu'il occupe ce poste depuis une quinzaine de jours seulement et que l'idéal est sa principale motivation.

Lorsque l'action débute, la section vient de se faire accrocher et compte ses premiers blessés. Torrens et Willsdorf s'opposent sur leur sort : le premier veut les emmener, le second souhaite les abandonner afin d'éviter qu'ils ne ralentissent la marche. Faisant valoir l'autorité de son grade, le lieutenant emporte la décision. La plupart d'entre eux mourront lors du transport.

On pourrait croire que le film montre l'opposition entre le réalisme d'un adjudant et l'idéalisme d'un lieutenant. Mais il ne s'agit pas d'un duel de personnalités. Ce n'est pas l'ancien contre le jeune. Ce n'est pas l'idéaliste contre le réaliste. Pierre Schoendoerffer se joue des poncifs du genre (voir *Croix de fer* ou *Platoon*), mais montre deux façons de faire la guerre. Torrens veut mener une guerre juste, respectueuse des impératifs réglementaires et humains : ne pas abandonner les blessés, ne pas se livrer à des exactions contre les populations civiles... Il conserve une vision romantique de son devoir. Ainsi raconte-t-il le dérisoire coup de main qu'il mène contre le dépôt de riz comme s'il

s’agissait de la charge de la brigade légère. Willsdorf, lui, n’est pas cynique lorsqu’il veut abandonner les blessés. Il rappelle à son lieutenant que, lorsque l’on veut commander, il faut savoir à quelle perte on est prêt à consentir.

Pourquoi les personnages de *La 317^e section* combattent-ils ? Il n’y a dans le film aucune référence patriotique. Willsdorf se bat d’abord pour lui, pour survivre, pour ses camarades. On le comprend mieux lorsqu’il évoque ses souvenirs du front de l’Est : il n’aimait pas les Allemands, il fut conscrit dans la Wehrmacht, et il rappelle qu’il s’est aussi durement battu contre les Russes. Faut-il lui opposer le personnage de Torrens, qui se bat d’abord avec des principes et des rêves de gloire ? Il n’y a jamais de réel conflit entre les deux personnages, au contraire. On voit naître entre les deux une complicité soulignée dans les dialogues par l’apparition de tutoiements furtifs avant un retour au vouvoiement. L’adjudant est un guerrier dans le sens où, pour lui, les nécessités de la guerre font loi. Torrens incarne une autre façon d’être un guerrier, celui qui combat par idéal. Dès le début du film, on a l’intuition qu’il paiera de sa vie l’adhésion à ses convictions. C’est un héros au sens tragique du terme. Willsdorf, qui incarne le réalisme face à la situation, sera le seul, avec son adjoint indochinois, à survivre. À la fin du film, Torrens est mortellement blessé. Il pousse Willsdorf à l’abandonner et choisit sa mort : il se suicide avec sa grenade.

Pour Schoendoerffer, seuls les guerriers qui auraient choisi de s’affranchir des règles de l’humanité seraient capables de survivre. Le héros est celui qui préfère la mort à la renonciation à ses valeurs et à la souillure de son honneur. En même temps, il ne peut laisser Willsdorf hors de ce champ des valeurs militaires. Dans l’épilogue du film, il nous apprend que l’adjudant trouvera la mort six ans plus tard en Algérie...

L’honneur

L’Honneur d’un capitaine pourrait passer pour un film politique engagé : laver l’honneur des soldats qui se battirent en Algérie. La construction du film est complexe ; les thèmes abordés multiples. Nous retiendrons le principal : l’honneur.

Le film est inspiré de faits réels. Il débute par un débat télévisé. Un historien dénonce les crimes commis par l’armée française. Il cite l’exemple du capitaine Caron, qu’il accuse d’avoir utilisé la torture. La veuve de cet officier intente un procès en diffamation. Selon elle, son mari n’a pu commettre un tel crime. *L’Honneur d’un capitaine* est un film sur la mémoire, et la mémoire que cette femme garde de son mari

exclut qu'il ait pu se livrer à de tels actes. Le cinéaste met en parallèle deux histoires, d'un côté le procès et de l'autre les derniers jours du capitaine Caron dont on sait d'emblée qu'il va mourir. Le procès s'achève sur l'évocation de son décès.

On retrouve dans ce film les thèmes chers à Pierre Schoendoerffer : l'engagement, la fraternité des armes, la mémoire et l'honneur. Francis Perrin campe à nouveau le personnage principal. On imagine sans peine qu'il incarne ce que le lieutenant Torrens serait devenu s'il avait survécu. Le capitaine Caron est un ancien résistant, rescapé des Glières, prisonnier en Indochine, qui choisit de servir dans une unité ordinaire en Algérie. Schoendoerffer ne met pas en scène des guerriers exceptionnels servant dans des unités d'élite. Il préfère des unités aux missions ingrates prises au cœur de la guerre. « Mentez à vos tortionnaires pour survivre » est le dernier ordre du jeune lieutenant Caron avant d'être capturé en Indochine. Tout au long du film, le cinéaste distribue ces remarques éparses sur le mensonge et sur l'engagement qui ne prennent leur sens que dans la mise en abîme finale.

Schoendoerffer expose le malentendu fondamental qui existe entre le monde civil et le monde militaire. Pour l'avocat de la défense, les soldats responsables des tortures, des maltraitances, d'avoir tué en dehors des combats auraient pu et auraient dû, au nom du droit, ne pas commettre ces crimes et les dénoncer. À l'appui des différents témoignages des hommes du capitaine Caron qui se succèdent à la barre, l'avocat de l'accusation replace les événements dans leur contexte, celui d'une guerre insurrectionnelle caractérisée par la perte des repères du combat classique. Avec beaucoup d'acuité, le cinéaste anticipe d'ailleurs la « judiciarisation » actuelle des opérations.

Finalement, à travers les différents *flash-backs*, les témoignages de ses hommes et de ses camarades, la veuve obtient gain de cause. Le capitaine Caron est lavé des soupçons qui pesaient sur lui et l'universitaire est condamné. Jusqu'à ce point, la destinée du héros est presque chrétienne. Le spectateur sait qu'il va mourir. Lui-même le sait-il ? La scène où son corps est ramené par ses hommes comme un guerrier antique et dont l'effet est exacerbé par la musique d'un *Miserere* parachève cette impression de sacralisation du capitaine. Mais Schoendoerffer est un tragédien et on finit par apprendre, dans les dernières minutes du film, que le capitaine a bien utilisé la torture pour obtenir de précieux renseignements. Alors que penser du capitaine Caron : héros, salaud, victime ?

Il n'y a qu'une seule victime dans ce film : l'épouse du capitaine dont le souvenir se trouve finalement corrompu par l'aveu final.

Le souvenir, la vérité et l'Histoire ne font pas bon ménage pour Schoendoerffer. Peut-on croire que le capitaine soit un salaud, qu'il aurait trouvé du plaisir à torturer ? L'ensemble du film invite à répondre par la négative. Au contraire, il montre que la force est inefficace dans la guerre contre-insurrectionnelle. Certaines scènes mettent en avant l'humanité du capitaine dans le traitement de la population. Doit-on pour autant en faire un héros ? Jusqu'à la dernière minute, tout le laisse croire. Le spectateur demeure avec ses propres interrogations : la guerre permet-elle de s'affranchir de son humanité ?

Pour le cinéaste, l'honneur ne relève pas seulement d'une conception morale. Le capitaine Caron prend seul la décision d'utiliser la torture. À aucun moment ses hommes ne sont impliqués dans cet acte. Son honneur est de leur avoir évité la faute. La torture est condamnable et monstrueuse, Caron le sait et il choisit d'en assumer seul les conséquences. L'honneur du capitaine est dans son sacrifice, celui de sa conduite morale et non pas de sa vie.

Avec ce film, Schoendoerffer offre une vision tragique de la guerre. Celle-ci est sale, même pour les meilleurs. Le guerrier est celui qui accepte cette souillure. Son honneur est dans le sacrifice qu'il offre de sa vie afin d'épargner de cette souillure ceux qui n'ont pas fait le choix.

Le reniement et la rédemption

Le Crabe Tambour est une tragédie. Elle se joue entre trois personnages : Willsdorf – le jeune frère de l'adjudant de *La 317^e Section* –, le Pacha – un capitaine de vaisseau surnommé « Le vieux » – et le médecin du bord, Pierre. Les trois personnages sont réunis dans le huis clos de leur bateau, l'escorteur d'escadre *Jauréguiberry*. Comme dans *La 317^e Section*, Schoendoerffer oppose en apparence ses personnages. En apparence seulement, car chacun est le reflet des autres dans leur engagement, leur reniement et leur lâcheté.

Le Pacha est un ancien des FNFL, de l'Indochine et de l'Algérie, qui prend le commandement du navire. C'est sa dernière mission. Comme dans tous les films de Schoendoerffer, celle-ci est sans gloire sans être inutile : l'assistance aux péchés sur les bancs de Terre-Neuve. Première question pour le spectateur : pourquoi un tel homme accepte-t-il une telle mission ? Le médecin du bord embarque lui aussi. Le hasard – romanesque – veut que les deux hommes aient connu le lieutenant de vaisseau Willsdorf. Au fil de leurs différentes entrevues, le spectateur reconstitue l'histoire du Crabe Tambour, surnom de ce dernier.

Le reniement est au cœur du film. Tous les personnages, à l'exception de Willsdorf, ont renié une cause ou un camarade. Le Pacha a renié l'amitié de Willsdorf et la cause de l'Algérie française, le médecin, son engagement auprès des populations du Vietnam. Seul le Crabe Tambour est allé jusqu'au bout de ce qu'il croyait juste. Comme *L'Honneur d'un capitaine*, ce film n'est pas une tentative d'absolution de ceux qui firent le choix de l'insurrection en 1962. Schoendoerffer se sert du contexte pour interroger l'engagement pour une cause et les limites de celui-ci.

On ne fait pas la guerre pour perdre. Le guerrier la fait pour vaincre, pour imposer sa volonté. Le soldat la fait au nom de la République, en vertu de ses lois et des ordres reçus du chef des armées. Willsdorf veut vaincre en Algérie. Les raisons sont obscures, mais si on suit le thème du reniement, on peut s'interroger : qu'a-t-il renié lorsqu'il était prisonnier en Indochine ? *L'Honneur d'un capitaine* fournit une indication au cours d'un dialogue où un capitaine recommande à ses hommes de mentir à leurs tortionnaires pour sauver leur peau, c'est-à-dire de renier leur honneur et d'abandonner leurs vertus au profit de leur survie...

Schoendoerffer illustre ici la limite de la fonction guerrière. Que devient le guerrier lorsque les objectifs ne sont plus de vaincre et que la politique ou la justice s'en mêlent ? Le soldat a toujours la possibilité de se renier comme le Pacha ou comme le médecin. Pour un guerrier comme Willsdorf, ce choix est impossible. Il ne lui reste que l'exil ou la mort.

Sur la rédemption, le cinéaste fait le choix du tragique. Le Jauréguiberry finit par retrouver le navire de Willsdorf. Le spectateur attend de cette ultime confrontation la vérité sur les liens qui unissent les deux hommes. Toute la tension du film est là. Entre-temps, on découvre que le Pacha est en phase terminale d'un cancer et qu'il effectue son dernier voyage. Schoendoerffer choisit de ne pas montrer Willsdorf. La confrontation se fait par radio. Quelques paroles pleines d'émotion avec le médecin. On apprend alors pourquoi Pierre est revenu en France : sa femme, vietnamienne, est morte, on devine assassinée par le Vietminh. L'échange avec le Pacha se borne à ce seul mot : « Adieu. » Willsdorf retourne à son errance et le commandant à ses regrets. La fin du Crabe Tambour est triste, amère et sans gloire. Au port, une voiture emmène le Pacha vers l'hôpital ; il a le regard déjà tourné vers sa mort prochaine. Tous les personnages, à l'exception de Willsdorf (?), se retrouvent finalement confrontés à eux-mêmes et à leurs regrets : deuil, camarades et amours perdus...

La rédemption est-elle possible ? Schoendoerffer répond : « Non. » Pas pour ceux qui se sont reniés. Car se renier, c'est ne plus être soi.

Le film est d'ailleurs traversé par une parabole dont la conclusion est : qu'as-tu fait de ton talent ? Ceux qui se sont reniés doivent vivre avec leurs regrets. Même Willsdorf ne semble pas avoir trouvé de rédemption. Il échappe aux regrets par l'oubli, au prix de l'exil et de l'errance.

■ Héros ou victime ?

Schoendoerffer refuse de prendre parti. Il n'est pas Spielberg dans *Il faut sauver le soldat Ryan*, qui sacrifie le sacrifice des soldats. Il n'est ni antimilitariste ni anticolonialiste. Certains critiques le lui reprochent. Il existe des films nettement antimilitaristes qui sont de grands films, comme ceux de Stanley Kubrick qui, dans *Les Sentiers de la gloire*, illustre l'aveuglement criminel d'une hiérarchie trop loin du front, ou, dans *Full Metal Jacket*, la déshumanisation du soldat qui fait de la guerre un jeu.

Ce refus est particulièrement clair dans *La Section Anderson*, documentaire filmé au sein d'une section de la 7th AirCav Division, celle-là même qui sera mise à l'écran bien des années plus tard par Francis Ford Coppola dans *Apocalypse Now*, au cours de la célèbre scène de l'attaque d'un village, sur la musique de « La chevauchée des Walkiries », de Wagner.

Avec Schoendoerffer, nul jugement politique, alors qu'en 1967, date de la réalisation de ce documentaire, enflé déjà l'opposition à la guerre du Vietnam. Il ne célèbre pas plus ces soldats. Le film est allusif dans sa forme et le réalisateur laisse toute la place à l'image brute, sans commentaire, renforcée par l'absence de doublage ou de sous-titres. Quarante ans plus tard, on ne peut faire abstraction d'un sentiment de déjà-vu. Certains passages ont été repris dans d'autres reportages de guerre ou dans des films consacrés au Vietnam, tout comme la musique du Velvet Underground que l'on retrouve en ouverture de séquence de la deuxième partie de *Full Metal Jacket*, hommage direct de Stanley Kubrick au réalisateur français.

La Section Anderson met en scène cette unité élémentaire dans son quotidien : les marches dans la boue des rizières, les permissions et les « petites amies » vietnamiennes, l'ennui et les accrochages. On retire d'ailleurs de ce documentaire une impression d'immersion dans le quotidien de ces soldats : la joie à la réception du courrier, la douleur quand on perd un camarade. À la guerre, il n'y a ni héros ni victime, seulement des hommes. Schoendoerffer les montre dans leur vie de tous les jours sans célébrer leur engagement guerrier. Ce documentaire passe sur leur fonction de guerrier alors que, paradoxalement, le soldat reste le personnage central de l'œuvre du cinéaste.

■ Le crépuscule des guerriers

Finalement, que dire des héros et des victimes dans les films de Schoendoerffer ? Entendons-nous d'abord sur le sens à donner à ces deux termes. Il y a bien sûr des héros au sens de personnage principal, de sujet du film. Mais ces personnages se distinguent aussi dans une autre perspective, qui est celle de la tragédie. Il y a une dimension épique dans les films de Schoendoerffer qui se lit dans le récit qu'il fait de la guerre et des guerriers. C'est net dans *Dien Bien Phu*. Ces films sont des tragédies au sens antique et philosophique du terme.

La plupart des films de guerre sont des drames ou des mélodrames. Leurs personnages sont victimes de l'histoire et de ses aléas, de l'absurdité de leur situation – Richard Attenborough (en 1977) est un exemple – ou d'une série de dysfonctionnements qui les mène à leur perte. Ces films se veulent d'une portée historique, coller aux faits, un témoignage pour les générations futures. Cette mémoire est univoque, ne contant l'histoire que d'un seul point de vue. Il faut être aussi provocateur que Clint Eastwood dans *Mémoires de nos pères* et *Les Lettres d'Iwo Jima* pour présenter les deux points de vue.

Schoendoerffer fait un choix différent en admettant la multiplicité des points de vue. Ses héros sont beaucoup plus racontés par les autres personnages que directement mis en scène. Il nous place devant un travail de la mémoire collective faite de morceaux choisis des souvenirs de chacun. Que ce soit dans la cour de justice de *L'Honneur d'un capitaine* ou à travers les différentes anecdotes du Carré dans *Le Crabe Tambour*, ces témoignages reconstituent un tableau complexe du héros qui échappe à tout jugement définitif.

Le héros de Schoendoerffer est un guerrier qui entraîne à sa suite les autres protagonistes. Ces derniers apparaissent comme fascinés par un personnage dont le cinéaste ne dessine que les contours, qui transforme les hommes qu'il côtoie. Ainsi, Willsdorf, capturé et réduit en esclavage par les Bédouins, regroupe ceux-ci en une troupe organisée de façon naturelle. Le capitaine Caron transforme des appelés peu motivés en un groupe de chasse audacieux prêt à le suivre partout et à faire le coup de main chez l'ennemi. Ils sont des meneurs d'hommes, charismatiques, mais qui n'ont rien d'exceptionnel non plus. Ils occupent des rangs subalternes, dans des postes ou des missions ordinaires. *Dien Bien Phu*, le seul film historique réalisé par Schoendoerffer, ne s'intéresse ni aux états-majors ni aux officiers supérieurs. Il suit les pas de personnages ordinaires pris dans les aléas de la guerre : un pilote, un officier commandant un poste ou un homme du rang. Le héros se détache de la masse par son talent de meneur d'hommes, par sa capacité à assumer le commandement. Ils

n'ont rien d'aristocratique. Le contre-exemple serait *Patton* (Franklin Schaffner, 1970), officier issu d'une tradition familiale de militaires et qui ne saurait faire que ce métier.

Le guerrier de Schoendoerffer, autant dans ses victoires que dans ses défaites, est un personnage ambigu. À l'exemple de l'adjudant Willsdorf, qui piège le cadavre d'un de ses camarades. C'est une action de combat, mais c'est un acte sans bravoure et un sacrilège au regard des lois communes de la guerre. Willsdorf s'affranchit de ces règles. La remarque est la même pour le capitaine qui torture ou le frère de Willsdorf qui prend le parti du putsch à Alger. Le guerrier de Schoendoerffer est au-delà de la morale, son éthique est autre. Son héros est nietzschéen. Il y a quelque chose en lui du surhomme décrit dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, qui s'oppose à la morale des esclaves. Mais où Schoendoerffer pourrait mythifier et sacrifier ce guerrier, ce surhomme, il montre le prix à payer : le sacrifice, la mort, l'errance, l'exil. Aux autres, aux hommes ordinaires, il laisse le regret, la recherche de la rédemption, l'amertume et la désillusion...

L'auteur tient à remercier P. Clervoy et G. Southwell pour leur aide et leurs précieux conseils. ↴

PATRICK CLERVOY

LES MALHEURS DU HÉROS

« *Que parmi nous il n'y en ait pas de meilleur ; s'il y en a un, qu'il aille vivre ailleurs.* »
Ainsi ont dit les Éphésiens chassant Hermodore, le meilleur d'entre eux. »
Diogène Laërce, Fragment 121, IX, 2 500 ans av. J.-C.

Les héros sont-ils voués aux malheurs ? Y aurait-il une forme de malédiction qui pèserait sur la destinée de tout héros. Car il ne fait pas bon être héros et vivant.

Mort, le héros reçoit les honneurs qui lui sont dus. Les hagiographes rédigent son histoire officielle, qui servira pour sa légende. Avec ce récit arrangé tout rentre dans l'ordre. Le monde continue de tourner rond.

S'il n'est pas mort, quelque chose se grippe. Celui qui reçoit le statut de héros devient, quoiqu'il fasse, un exclu. Un exclu du monde ordinaire. Ostracisé dans l'Antiquité, le héros contemporain est soumis au harcèlement et à la surexposition médiatique. Pour certains, ce sont des non-dits et des mensonges trop lourds à porter seul. D'autres sont la cible de mouvements collectifs de haine et de rejet. D'autres encore doivent parfois faire face, au plus secret de leur âme, dans le silence et la douleur, à un sentiment d'imposture.

À chacun son destin et sa singularité. Les quatre histoires qui suivent ont été retenues parce qu'elles s'appuient sur des personnes et des faits connus du grand public. Elles illustrent les heurs et les malheurs des personnages consacrés héros de leur vivant. Quelles que fussent leur histoire et la part qu'ils prirent dans le choix volontaire de leur destin, cela est resté au final une mauvaise affaire pour chacun.

Chasse à l'homme

Plus exactement, c'est une femme que la police recherche. Elle a été otage il y a plusieurs années. La brigade criminelle contacte tous ses anciens employeurs et remonte jusqu'à elle alors qu'elle a changé de métier depuis longtemps et qu'elle a conservé une discrétion totale sur un passé qu'elle voudrait révolu. Un enquêteur, insistant sur l'urgence à le rappeler, laisse huit messages à son travail demandant ses coordonnées sans plus d'explications. Angoissée et agacée, elle n'obtient qu'une réponse évasive : la direction générale de la police nationale est à sa recherche ; cette enquête serait diligentée à la demande d'une émission de télévision.

Dix-sept années plus tôt, c'était une jeune institutrice effectuant son travail ordinaire dans une école maternelle de Neuilly lorsqu'un

homme cagoulé et casqué s'était introduit dans la classe qu'elle occupait avec vingt et un enfants. La prise d'otages avait duré trois jours. L'événement avait connu une couverture médiatique sans précédent. Le pays suivait d'heure en heure la progression de l'affaire. Les politiques s'en étaient mêlés, un ministre louant son courage, l'autre sa détermination, un troisième se déplaçant uniquement pour l'embrasser. Tous se disputant le privilège de pouvoir lui remettre la Légion d'honneur ; fort de son autorité, le chef de l'État l'emporta.

Les journaux parlaient d'elle comme d'une héroïne. Un grand quotidien faisait la louange de cette citoyenne exemplaire et la rebaptisait : l'« institutrice courage ». Elle est restée avec les enfants pendant toute la durée de l'épreuve, jusqu'au dénouement. « Je dois être là, ils ne connaissent que moi », avait-elle expliqué aux parents. Elle a fait jouer les enfants comme si de rien n'était. Elle les a protégés de l'angoisse des adultes, de la sienne aussi : « C'est un monsieur qui vient pour le chauffage », « Il fait le ménage ».

Dès sa libération avec celle des derniers enfants, harcelée par les journalistes, elle disparaît. Elle fuit les médias. Une polémique naît sur les circonstances dans lesquelles a été abattu le preneur d'otages. Elle n'en dit rien. Elle se cache. Elle fuit aussi sa peur, son traumatisme, la blessure invisible qu'ont laissée en elle ces heures d'angoisse et de folie. Quelques mois plus tard, lors d'une émission télévisée à laquelle elle consent de participer, elle confie que sa vie est brisée, que sa famille n'a pas été épargnée par ce cataclysme, qu'elle ne peut reprendre son métier.

Son enfermement dans le silence dure dix ans. Elle en sort avec *Chronique d'une prise d'otages à la maternelle de Neuilly*, un livre dont la couverture est faite d'un dessin d'enfant qui représente l'homme en noir. Pourquoi cet ouvrage ? Quel est ce besoin de parler après tant d'années ? L'effet ne se fait pas attendre : les médias la rattrapent. Peut-être est-ce ce qu'elle recherchait inconsciemment. Elle reproduit sans le savoir la situation qui fut la sienne au lendemain de la prise d'otages, et le même système se remet en place : un harcèlement médiatique avec le concours de la police...

Alors elle dit sa colère. Ce qu'elle n'a pas pu dire auparavant, elle l'écrit. Elle choisit le courrier des lecteurs d'un magazine culturel grand public pour faire connaître son indignation. Elle demande au lecteur d'imaginer les cauchemars que cette chasse policière a fait naître en elle. Elle lui demande d'imaginer son agacement et son ressentiment d'avoir été « en son temps utilisée comme un pion sur l'échiquier médiatique ». Voilà sa lucidité, sa vérité, sa définition du héros : celui qui est utilisé comme un pion sur l'échiquier médiatique. Elle signe L. Dreyfus « l'institutrice qui n'existe

plus »¹. Pour vivre, elle a fait mourir le personnage social par lequel elle avait été mise au-devant de la scène.

La chute d'Icare

Au XX^e siècle, le héros est celui qui conduit la machine. L'ingénieur concepteur de la fusée compte peu dans la mémoire populaire ; pas plus celui qui la construit. Le pilote, le seul à risquer sa vie, et parce qu'il accepte qu'elle soit mise en jeu, incarnera aux yeux de l'histoire le héros qui aura porté l'humanité au-delà de ses limites physiques.

Youri Gagarine est né en 1934. Son entourage le décrit comme un enfant volontaire et travailleur, avec ce trait de personnalité supplémentaire : il est malin. La passion pour l'aéronautique lui est transmise par son professeur de mathématique ancien pilote de l'Armée Rouge. Il effectue des études de métallurgie et s'initie au pilotage des petits avions. Son diplôme de technicien obtenu, il intègre l'école de pilote de l'armée de l'air. Il en sort deux ans plus tard, pilote de chasse, marié, affecté à Smolensk près du cercle polaire.

En 1960, l'Union soviétique sélectionne des pilotes pour son très secret programme spatial. Il fait partie des vingt choisis. Les risques sont grands. Sur six premiers tirs inhabités, seules quatre capsules ont atteint un niveau orbital et deux sont retournées intactes sur Terre. L'un des cosmonautes meurt dans l'incendie de son caisson lors d'un exercice de dépressurisation à l'oxygène pur. Trois jours seulement avant est annoncé le nom du cosmonaute choisi pour la mission : ce sera Gagarine. Il a été retenu pour différents critères. Politiques : ses origines rurales le rapprochent du standard prolétarien. Physiques : sa petite taille est plus adéquate à l'étroitesse de la capsule. Psychologiques : sa loyauté — lors d'un dernier test médical, il est le seul à avouer avoir été malade après l'absorption d'un médicament émétique.

Le vol a lieu le 12 avril 1961. Une orbite autour de la Terre de quatre-vingt-dix minutes. Tout est automatisé ; le pilote est un opérateur de système qui ne prend la main qu'en cas de panne. À l'allumage des rétrofusées, Vostok ralentit et revient au contact de l'atmosphère terrestre. À sept mille mètres d'altitude, Gagarine déclenche le siège éjectable qui l'extracte de la capsule, termine sa descente en parachute et atterrit dans un champ. La paysanne qui accourt à son secours ne croit pas cet homme vêtu d'un scaphandre qui raconte une histoire de fusée ; elle n'en a jamais entendu parler.

1. *Télérama* n° 3138, 10 mars 2010, p. 7.

La nouvelle est immédiatement diffusée. Sorti de l'univers secret du programme spatial, promu héros de l'Union soviétique, Gagarine est projeté au-devant de la scène. Il a répété en petit comité le récit qu'on lui impose de son vol. Il le sert aux plus hautes autorités politiques et aux médias. Son exploit fait la une des journaux. Il sourit devant les photographes. Il ment aux journalistes. Il doit escamoter les aléas de son vol : une orbite dangereusement plus haute de plusieurs dizaines de kilomètres, un roulis permanent de la capsule, un retard à la séparation du module de service, l'éjection et la fin du vol en parachute : pour que son vol spatial soit enregistré comme première historique par la Fédération aéronautique internationale, il fallait qu'il soit revenu sur Terre dans sa capsule.

Gagarine est devenu l'objet promotionnel du régime politique de son pays. Il est le prototype du héros de la guerre froide. Il multiplie ses présentations dans les grandes villes d'Union soviétique, d'Europe et d'Amérique du Nord. Mais le statut de héros corrompt sa personnalité. Il change. Ses comportements dégradent son image. L'homme sportif et abstiné qu'il était multiplie les ivresses et les écarts conjugaux. En octobre survient l'accident le plus connu. Lors d'un séjour en Crimée, enivré, il saute par une fenêtre de la chambre où il venait de s'enfermer avec une jeune infirmière. Son pied accroche la vigne vierge et il frappe violemment une arête de ciment avec son visage. Il disparaît provisoirement de la scène publique où tout le monde l'attend. Absent à un congrès majeur où il est remplacé par un autre cosmonaute, la presse américaine s'empresse d'écrire qu'il est malade. Il doit donc se montrer quelques jours plus tard et, aux journalistes qui l'interrogent sur sa plaie au visage, raconter que sa fille l'a blessé avec un jet de pierre. Il reprend ensuite son harassante tournée professionnelle autour du monde. Et effectue deux autres séjours dans les hôpitaux, officiellement pour une appendicite et une inflammation des sourcils (?).

Ils sont désormais six cosmonautes à avoir volé dans l'espace, dont une femme, Valentina Terechkova, elle aussi très médiatisée. La course à l'exploit ajoute presque chaque mois un nouveau nom sur la liste des héros. Alexis Leonov fait la première sortie extra-véhiculaire spatiale. La belle image d'un scaphandrier relié par un cordon nageant dans le vide sur fond de terre bleue prend le pas sur l'image de son prédécesseur. Gagarine s'aigrit. Il juge que le programme spatial soviétique prend du retard. Il écrit à Brejnev. Dans ce courrier, il critique le père du programme spatial, Korolev, auquel il reproche de se détourner des vols habités pour privilégier les missions robotisées vers la Lune et Vénus. Pour l'apaiser, la direction l'affecte à un prochain vol dans le nouveau programme spatial destiné à poser un homme sur la Lune. Le 14 janvier 1966, Korolev meurt et l'industrie spatiale soviétique

perd son principal inspirateur. Gagarine prend la tête d'une fronde des cosmonautes qui dénoncent les retards du programme russe. Lors d'une rencontre avec Brejnev, les deux hommes échangent publiquement des insultes. Le 8 août 1967, le Soviet suprême prend la décision de le retirer du programme spatial avec l'argument que son image est trop précieuse pour que le pays risque de la perdre. Il conserve le droit de voler sur avion d'arme, seulement en double commande. Quelques mois plus tard, le 28 avril 1968, il se tue, ainsi que son moniteur, dans le crash de son Mig-15 tout neuf.

¶ La conjuration des hommes de mauvaise foi

En réponse aux Soviétiques, qui ont placé le premier homme dans l'espace, les États-Unis d'Amérique envoient le premier homme sur la Lune. Ils étaient en fait deux à s'y poser, ce 20 juillet 1969, mais c'est au premier descendu du module spatial – le commandant de bord – que revint le statut envié de héros, au grand dam du second.

Neil Armstrong est le prototype du héros américain. Issu de la classe moyenne, typé caucasien, originaire de l'Ohio, il fut scout avant d'être militaire, pilote dans l'US Navy. À ce titre, il effectue soixante-dix-huit missions de guerre au-dessus de la Corée, dont une au cours de laquelle il s'éjecte de son appareil endommagé par la défense antiaérienne ennemie. Au terme de ses deux années d'engagement, il quitte l'armée, termine sa formation d'ingénieur puis s'engage à titre civil comme pilote d'essai sur la base militaire d'Edward en Californie. Il pilote quasiment toute la gamme des aéronefs de l'époque, y compris les avions fusées Bell X-1 et North-American X-15.

C'est l'époque du fameux défi lancé par Kennedy : « Avant la fin de la décennie, nous aurons amené un homme sur la Lune et assuré son retour sur Terre. » Armstrong présente sa candidature et rejoint le groupe des astronautes sélectionnés par la NASA. Il est affecté au vol Gemini 8, dont l'objectif est de valider la technique du rendez-vous spatial et de l'arrimage à un vaisseau cible lancé en même temps qu'eux. Au cours du vol, un incident majeur se produit : la capsule se met à tourner sur elle-même au rythme d'un tour par seconde. La manœuvre de reprise du contrôle impose de ramener la capsule sur Terre dans le tour orbital qui suit, ce qui oblige l'équipage à abandonner la mission en cours. Au final, l'incident est riche en enseignements, et Armstrong est remarqué pour son sang-froid et sa rigueur dans la gestion des situations à fort péril.

Au début du programme Apollo, qui doit réaliser les missions lunaires, Armstrong est pilote d'essai des véhicules d'entraînement

aux atterrissages lunaires surnommés « les sommiers volants ». Ces vols préparent au pilotage du module lunaire dans un environnement spatial où la gravité est diminuée des cinq sixièmes. Au cours de l'un de ces vols, son « sommier » pique du nez et Armstrong s'éjecte au dernier moment, faisant preuve là encore d'un sang-froid hors normes.

Il est désigné commandant de bord de la mission Apollo 11 qui doit, la première, poser deux hommes sur la Lune. Au départ, il ne devait pas descendre le premier, ce rôle étant réservé au second, Buzz Aldrin, qui longtemps crut qu'il aurait ce privilège. Mais Armstrong est finalement désigné, officiellement parce que c'est plus ergonomique compte tenu de leur position dans le module lunaire, officieusement parce que la direction des vols habités apprécie son comportement modeste et discret face à un Buzz Aldrin plus exubérant.

Lors du décollage, le rythme cardiaque d'Armstrong ne dépasse pas cent neuf pulsations par minute. Le vol est nominal jusqu'à la descente vers la Lune dans le module lunaire Eagle. En phase finale, Armstrong prend les commandes pour un pilotage manuel. Plusieurs alarmes se déclenchent, indiquant la défaillance des systèmes informatiques du bord. Jusqu'à l'alunissage, son rythme cardiaque ne dépasse pas cent cinquante pulsations par minute. Il annonce de sa voix calme : « Houston. Ici base de la Tranquillité. Eagle s'est posé. » Puis c'est la sortie du vaisseau, la descente de l'échelle, le premier pas d'un homme sur la Lune avec cette phrase lentement prononcée, diffusée en direct pour quatre-cent-cinquante millions de téléspectateurs et d'auditeurs : « Un petit pas pour l'homme, un bond de géant pour l'humanité. »

La mission est un succès total. Le président Richard Nixon lit le communiqué qui fait le compliment de l'équipage et de la NASA. On l'a su plus tard, un autre communiqué était prêt en cas d'échec avec perte de l'équipage. La liesse populaire est à la hauteur de la fierté du pays. Les émissions télévisées diffusent en direct le travail sur le sol lunaire et les grandes étapes du retour sur Terre. Trois semaines plus tard, c'est la descente de Broadway sous les confettis. Jusque-là, aucune ombre au tableau.

Dans les semaines qui suivent, une somme de petits soucis s'accumule. Armstrong fait le tour du monde. Il est reçu partout avec les plus grands honneurs. Des gens se pressent sur lui, marchent sur son pied pour ensuite se vanter d'avoir mis leur pied sur le pied qui s'était posé sur la Lune. On lui fait la remarque d'une faute de sens dans sa célèbre phrase : « That's one small step for man, one giant leap for mankind » pouvant être entendu comme synonyme de « mankind ». Dans un compte-rendu Armstrong corrige en ajoutant entre crochets

la syllabe manquante : « That's one small step for [a] man, one giant leap for mankind. » On lui reproche également d'avoir planté un drapeau national, symbole de l'impérialisme américain en pleine guerre du Vietnam. Armstrong décide d'opposer un refus systématique à toute demande d'autographe après avoir constaté qu'ils étaient mis en vente à des prix élevés. Il fait un procès à son coiffeur après avoir su que celui-ci avait vendu ses mèches de cheveux, et fait verser à une œuvre caritative les sommes récupérées. Il se résigne à choisir un auteur pour rédiger sa biographie après avoir compris qu'il ne pourrait pas longtemps s'opposer à ce que sa vie et son aventure soient racontées dans un livre.

Armstrong décide de quitter la NASA dans l'année qui suit son vol lunaire. Il prend un poste d'enseignant dans le département d'ingénierie spatiale de l'université de Cincinnati où il reste huit ans, puis se retire. Il refuse les propositions qui lui sont faites par le monde industriel, notamment celle du constructeur automobile Chrysler, tout comme celle du monde politique qui lui offre une place de sénateur comme il l'a déjà fait pour John Glenn, le premier Américain à avoir volé dans l'espace. Jusqu'à sa retraite, il occupe des postes très discrets de consultant.

Sa prudence et sa réserve ne lui épargnent pas un rejet public singulier : le refus de son exploit. Selon les enquêtes et selon les époques, 6 à 20 % des Américains ne croient pas que les vols spatiaux se soient vraiment déroulés. Que ce refus de l'histoire soit pris dans un discours de propagande de la part de nations opposées comme Cuba ou l'Union soviétique, on peut comprendre. Mais pourquoi l'énergie la plus forte pour dénier l'exploit de la conquête lunaire vient-elle du pays même qui l'a assurée ? Dès 1974, et avec une fréquence qui s'amplifie d'année en année, des publications s'ajoutent pour documenter cette théorie du canular. Les informations les plus fantaisistes sont avancées : « Arthur C. Clarke, astronome et auteur du livre à succès *2001, l'odyssée de l'espace* aurait écrit pour la NASA le scénario des vols lunaires » ; « Stanley Kubrick, celui qui a transposé au cinéma ce livre, aurait filmé les images diffusées à la télévision » ; « Le budget consacré à l'ensemble des vols habités aurait été en fait consacré à acheter le silence de tous les impliqués. »

Un incroyable engouement gagne une partie de la population, qui s'engage dans des discussions oiseuses, imbéciles et aveugles, reprises et commentées sans fin. Comment expliquer ce phénomène sinon par le bénéfice qu'il procure à quelques dizaines d'auteurs qui s'enrichissent et le plaisir de milliers de personnes qui se délectent de la confusion. Les livres et les documentaires se vendent très bien. Sur l'encyclopédie libre en ligne Wikipedia, la rubrique « La conspiration du canular de

l'alunissage – *Moon landing hoax conspiracy theories* » est plus documentée que celle sur les vols Apollo ou celle sur Neil Armstrong.

Cette réaction a été analysée et plusieurs hypothèses ont été avancées. Les États-Unis d'Amérique sont le pays du cinéma, de la fiction plus vraie que le vrai. L'atmosphère d'opposition qui régnait en pleine contestation de la guerre du Vietnam peut expliquer cet engouement, ainsi que le sentiment d'être trompé par le plus haut niveau de l'État, comme ce fut le cas avec l'affaire du Watergate. On connaît aussi le goût récurrent des Américains pour cette idée que le pouvoir les manipule à leur insu ; cela a fait le succès de séries télévisées comme *X-Files*. Mais on peut s'interroger sur la portée que cette théorie du canular a eue sur les astronautes qui ont participé à la conquête de la Lune : pas une réunion publique sans que cette question ne leur soit posée, sans que des détails inutiles ou même faux leur soient opposés pour les pousser à la contradiction. L'épisode le plus célèbre de ces confrontations est celui de Buzz Aldrin qui répond favorablement à une demande d'entretien par un groupe de collégiens à Las Vegas, se rend à l'hôtel où doit se faire la rencontre et se trouve nez à nez avec Bart Sibrel, un cinéaste qui a déjà réalisé deux films sur cette histoire de conspiration. Aldrin tourne immédiatement les talons pour entendre dans son dos Bart Sibrel le traiter « de lâche, de menteur et de voleur ». Il s'en est suivi un pugilat médiatisé qui n'a fait que relancer le débat et donc la rumeur.

Neil Armstrong a depuis longtemps pris le parti de se taire et de ne jamais répondre à ces provocations. Homme au courage et au sang-froid exceptionnels, il dut en quelques mois quitter son univers professionnel et se cacher pour se soustraire à toute sollicitation publique. Il aurait pu espérer mieux.

L'héroïsme mortifère de Lawrence d'Arabie

Au début de la Première Guerre mondiale, Thomas Edward Lawrence était un jeune lieutenant. Rien ne le portait au métier des armes : c'était un autodidacte passionné d'histoire, qui avait appris l'arabe sur des chantiers archéologiques du Moyen-Orient et avait été mobilisé comme traducteur au profit de l'état-major de l'armée britannique au Caire. Sous l'uniforme, ses manières indisciplinées agacent ses supérieurs qui l'envoient en mission de liaison auprès des Bédouins ; il s'agit plus de se débarrasser du gêneur que d'obtenir l'improbable coalition des nomades. L'histoire va se passer autrement, avec un renversement que ni lui ni ses chefs ne pouvaient prévoir.

Pris dans un jeu de séduction et de fascination réciproque avec les

Arabes, Lawrence s'habille en Bédouin et intègre les forces rebelles. Un jour qu'il participe à une action de guérilla contre le train qui transporte les forces ottomanes à travers le désert, un journaliste américain à la recherche d'un coup éditorial s'attache à lui. Il bidonne ses reportages en présentant le jeune Anglais comme un chef de guerre qui a tout inventé des techniques de guérilla contre les Turcs. Des photographies le montrent dans des postures avantageuses. Les textes des articles le décrivent comme un guerrier exceptionnel dont le courage transcende l'indécision des Bédouins, renverse le rapport de force favorable aux Ottomans et conduit les Arabes à la victoire. Il fait la une des médias. Il est offert en figure héroïque au grand public qui l'identifie sous le nom de Lawrence d'Arabie.

La légende est née et sa destinée prend une forme tragique. Lawrence s'y laisse entraîner. Il s'engage dans une série de défis guerriers inutiles et spectaculaires qui ne font qu'accroître son imposture et creuser le fossé qui le sépare de la banale réalité de son personnage. Comme s'il avait cherché inconsciemment l'acte qui mettrait un coup d'arrêt à ses exploits, il s'introduit sans prudence dans une garnison turque où il est démasqué, arrêté, humilié et torturé avant d'être relâché, brisé psychologiquement. À son retour en Angleterre à la fin de la guerre, il n'est plus dans le même monde : il continue de porter sa tenue de Bédouin, refuse la prestigieuse décoration *Distinguished Service Order* qui lui est décernée, nommé colonel il refuse son grade. Il échoue à reprendre le cours normal d'une vie civile. Il s'engage sous un faux nom comme deuxième classe dans la cavalerie puis dans l'armée de l'air, et passe les treize années suivantes à remplir sa vie des corvées de casernement qui sont dévolues aux militaires du rang. Il meurt dans un accident de moto à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Peu avant, à des amis qui connaissaient son secret, il confiait : « Je suis comme un papillon qui se brûle contre la flamme d'une bougie. »

¶ Heurs et malheurs de celui qui reçoit le statut de héros

Pion utilisé sur l'échiquier médiatique, personnage mis en avant pour assurer la promotion d'un régime politique, homme exceptionnel poursuivi par une foule de gens qui veulent ternir son image, imposteur qui vit son statut comme un papillon qui se brûle contre la flamme d'une bougie... Quatre destins de personnes vivantes promues au statut de héros et qui ne purent poursuivre leur vie tranquillement et librement.

Jacques Lacan a eu, dans un séminaire, cette phrase sibylline : « Le héros, c'est celui qui peut impunément être trahi. » Parmi les

interprétations possibles, cela indique que son statut lui fait perdre la conduite de son destin. Il se perd à lui-même. Il devient un objet donné aux autres, au pouvoir qui l'utilise et aux foules qui le consomment... pas toujours pour le meilleur usage. ↴



MARC TOURRET

QU'EST-CE QU'UN HÉROS ?

Dans notre univers désenchanté, certains personnages fabuleux semblent encore bien actifs. Les héros éponymes des rues, des places, des stations de métro, des établissements scolaires, témoignent des choix et des combats politiques et moraux qui s'imposent dans le champ de l'histoire des représentations. Le terme de héros surgit aussi quotidiennement à l'occasion d'un fait divers, d'un engagement sportif, d'un film ou d'une série télévisée. Produit du système médiatique, le nom du héros n'est alors ni gravé dans la pierre ni peint sur l'émail. Il porte l'étoffe légère et éphémère que lui offre le papier imprimé ou les pixels de l'écran.

On saisit à travers la diversité des conditions de sa fabrique la difficulté à en dresser le portrait-robot. Difficulté accrue par la proximité voire la superposition de la figure héroïque avec d'autres modèles d'excellence que sont les dieux, les martyrs, les célébrités et, surtout, les grands hommes. Quel est le statut de De Gaulle, de Zidane ou de Harry Potter, pour ne citer que ces figures marquantes qui ont peuplé un imaginaire récent ? Nous percevons bien que sous leur dénomination générique, les héros sont au cœur d'enjeux de nature différente.

Avant de présenter les grandes ruptures dans l'histoire de l'héroïsme en Occident, il est nécessaire de prendre quelques précautions méthodologiques afin d'aborder précisément la question complexe de la définition du héros¹.



Le héros, produit d'un discours

Être fictif ou réel, le héros est censé avoir accompli un exploit extraordinaire au service d'une communauté. Son engagement physique l'a conduit au dépassement de lui-même, au péril parfois de sa vie. Mais il est indispensable que sa prouesse soit relatée pour être digne de l'estime publique. « Il n'y a pas de héros sans auditoire », écrivait André Malraux dans *L'Espoir*. Victorieux ou vaincu, le héros est à l'origine d'un culte. Son action, réelle ou inventée, n'est connue que parce qu'elle est portée par un discours (épitaphe, épopée, chant, leçon d'histoire, article de journal, photographie, film...). C'est ce

1. Pour approfondir les points abordés dans cet article, voir les ouvrages suivants, qui sont accompagnés d'une bibliographie importante : Pierre Centlivres, Daniel Fabre, Françoise Zonabend (dir.), *La Fabrique des héros* (Paris, Maison des sciences de l'homme, « Ethnologie de la France. Cahiers » n° 12, 1998), et Odile Falgu, Marc Tourret (dir.), *Héros, d'Achille à Zidane* (Paris, BNF, 2007).

que nous enseigne l'histoire de Gilgamesh, ce roi sumérien d'Uruk dont les exploits légendaires sont liés à la naissance de l'épopée entre le III^e et le II^e millénaire avant notre ère. Il convient donc de distinguer l'acte courageux de l'acte héroïque, comme l'on sépare l'histoire des faits de celle des représentations.

Si tous les héros n'ont pas nécessairement fait preuve de courage réel, tous les individus courageux ne sont pas devenus des héros. Ces derniers se définissent par le fait qu'ils sont toujours passés par la fabrique héroïque, un processus de construction de leur image de héros. L'histoire foisonne d'épisodes qui révèlent ces écarts de destins mémoriels. La bataille d'Arcole (1796) est un exemple célèbre de cette héroïsation, qui a conduit à célébrer la seule gloire de Bonaparte en oubliant rapidement le rôle du général Augereau. Quant à la réalité de la bataille, elle fut bien éloignée des représentations imposées immédiatement par Bonaparte aux chroniqueurs, graveurs et peintres qui ont façonné la posture intrépide et glorieuse que nos mémoires ont conservée pendant plusieurs siècles.

La définition du héros change aussi selon le champ disciplinaire des utilisateurs de ce terme parfois galvaudé. Si, pour les psychologues, il est avant tout un modèle pour le développement psychique de l'enfant, il est aux yeux des philosophes une incarnation morale du bien, quand les anthropologues voient en lui un ancêtre légendaire, une figure totémique.

En littérature, le héros, dont on aime construire des typologies, est devenu synonyme de personnage principal d'une œuvre par un appauvrissement sémantique que l'on repère à partir du milieu du XVII^e siècle. Dans le roman contemporain, le « héros » peut même ne présenter aucune de ses caractéristiques originelles, à savoir le service, le commandement, la surhumanité.

Pour l'historien des représentations, sensible aux processus de construction des personnages mythiques, le héros est avant tout un révélateur des sociétés, qui lui confèrent son statut d'exception. Les valeurs qu'il défend témoignent de la puissance de tel groupe social à un moment historique. L'un des plus beaux exemples dans l'histoire de France est fourni par le personnage de Jeanne d'Arc, qui incarna des modèles ambivalents au cours des XIX^e et XX^e siècles. Figure patriotique et populaire marquée à gauche, Jeanne Darc, abandonnée par le roi et martyrisée par l'Église, voit son orthographe démocratisée au milieu du XIX^e siècle (Michelet, Quicherat, Martin). Elle devient pourtant un modèle de sainte catholique dans la seconde moitié du siècle (Mgr Dupanloup), puis une héroïne nationaliste qui incarne la « race gauloise » contre les juifs et les étrangers (Drumont, Déroulède). Patronne secondaire de la France au début du XX^e siècle, son culte est revendiqué tant par la Résistance que par Vichy pendant

la Seconde Guerre mondiale. Aujourd’hui en déclin, l’héroïne n’est célébrée qu’à l’échelle locale ou par le Front national, mais elle pourrait très bien servir demain comme figure de proue d’un mouvement féministe. Le culte de Jeanne d’Arc nous en apprend donc moins sur le personnage réel que sur les rapports de force idéologiques en place à l’époque contemporaine.

Le héros entre histoire et mémoire

Le héros navigue donc entre histoire et mémoire. La reconnaissance de son acte extraordinaire le place dans un passé immédiat ou d’autant plus légendaire qu’il est lointain. Dans l’*Iliade*, par exemple, Homère nous précise que les hommes de son temps n’ont plus la même force que les combattants de la guerre de Troie. En Grèce ancienne, les individus qui furent l’objet d’un culte héroïque étaient des fondateurs de cité, des rois, des ancêtres plus ou moins mythiques, certains n’ayant pas nécessairement accompli d’action extraordinaire, mais tous morts et témoins d’une époque sombre et révolue.

Cette nostalgie de l’âge héroïque nous rappelle que le héros déploie sa geste dans un univers mémoriel. Qu’il vienne du monde de la fiction ou de l’histoire réelle, il est retravaillé par notre imaginaire. Les personnages de Roland ou d’Arthur illustrent cette extrême porosité entre réalité et fiction. Leur réalité historique est faiblement attestée, mais leur existence légendaire monumentale. C’est ce que rappelle le journaliste dans *L’Homme qui tua Liberty Valance* : « Quand la légende dépasse la réalité, alors on imprime la légende. » Le film de John Ford décortique à merveille la problématique de la construction héroïque et l’utilisation des *flash-backs* éclaire la complexité de ses régimes temporels.

Le *topos* héroïque de la charge de cavalerie, qui a nourri l’imaginaire occidental pendant plusieurs siècles, est l’un des plus beaux exemples de cette puissance de la fiction romanesque. D’Azincourt à celle, légendaire mais tenace, des lanciers polonais contre les panzers en 1939, en passant par la charge de la brigade légère en Crimée en 1854 ou celle des cuirassiers dits « de Reichshoffen », on mesure la force du mythe chevaleresque et les libertés prises dans la sphère des représentations avec la réalité historique et géographique. Le cavalier traditionnel, devenu obsolète dans la réalité tactique des combats depuis la Renaissance, est resté un signe nostalgique et prégnant de l’héroïsme militaire.

Les historiens témoignent d’une grande capacité à faire et à défaire les héros. Leur travail critique de la mémoire les conduit davantage

à se poser la question « Qui, comment et pourquoi fabrique-t-on des héros ? » plutôt que celle « Qu'est-ce qu'un héros ? ». Michelet a « inventé » la bergère de Domrémy quand Colette Beaune, plus récemment, a démythifié le personnage en le réinscrivant dans l'histoire ou Gerd Krumeich en a analysé la légende. La littérature est un vecteur parmi d'innombrables supports qui ont permis la construction des héros au cours de l'histoire. Essayons d'en présenter sommairement les grands moments en nous limitant à l'espace occidental et plus particulièrement à la France.

Le héros au service de la cité

Dans l'Antiquité grecque, le héros s'inscrit dans un espace intermédiaire entre les dieux et les hommes. Mortel, il devient l'objet d'un culte rituel après sa mort. Si ses qualités ou ses actions exceptionnelles le distinguent des hommes ordinaires, l'univers héroïque est incroyablement hétéroclite : demi-dieu (Héraclès, Thésée), chef de guerre (Achille), fondateur de cité, ancien roi, ancêtre, athlète, guérisseur, les héros sont essentiellement mais non exclusivement masculins et ont accompli des exploits souvent liés à la guerre. Ils imposent souvent par la force les valeurs de la civilisation contre le chaos et la sauvagerie.

Le culte héroïque qui se développe en Grèce à partir du VIII^e siècle avant notre ère s'est modifié au cours de l'Antiquité, notamment sous l'influence romaine puis chrétienne. Les inscriptions découvertes sur les *hérôon*, monuments élevés en mémoire des héros aux endroits stratégiques de la cité, montrent que les personnages locaux, fictifs ou réels, sont plus populaires que les figures célèbres d'Homère, d'Hésiode, de Virgile ou de Plutarque qui nous ont été transmises au cours des siècles par le chant poétique puis l'école dans le cadre des humanités (Achille, Hector, Héraclès, Énée...). Rome a emprunté le modèle épique au monde grec tout en l'inscrivant étroitement dans l'histoire de la cité à l'image d'Énée : le héros grec transformé par Virgile en modèle de piété filiale et civique assure à sa descendance, la famille (*gens*) des Julia, une aura qui doit favoriser les desseins politiques de Jules César.

À partir du I^{er} siècle de notre ère, l'héroïsme emprunte trois grands chemins : celui, politique, de l'apothéose (*consecratio*), qui confère à l'empereur un statut supérieur puisqu'il est divinisé. La littérature, parallèlement, continue de produire de nombreux héros de fiction épiques ou tragiques. Enfin, sur le plan religieux, les figures exemplaires du martyr chrétien (qui recherche la souffrance) puis du saint ascète viennent concurrencer celle du héros. Les premiers Pères de l'Église se sont efforcés de distinguer Hercule, devenu un modèle du

sage vertueux très populaire à la fin de l'Antiquité, et Jésus, dont la vie comporte bien des épisodes similaires à celle du fils de Zeus. D'ailleurs, selon Tertullien, le christianisme est de la sagesse associée à de l'héroïsme. Mais les chrétiens refusent ces héros païens qui oscillent entre humanité et divinité, et entre réalité et fiction. Pour eux, Jésus, comme les saints, combat pour l'avènement de la cité céleste en accomplissant des exploits ancrés dans la réalité historique et non dans le mythe.

Le héros merveilleux

Le saint reste la figure exemplaire la plus populaire au Moyen Âge. Sa proximité avec le divin est confirmée par l'accomplissement de miracles que les prédelles des retables illustrent comme une succession d'exploits. Le culte de ses reliques est un enjeu politico-religieux fondamental entre les paroisses, voire entre les Etats. Si les procès de canonisation exigent (de nos jours encore) du candidat à la sainteté qu'il ait accompli des actions héroïques, les vertus requises sont davantage celles de l'humilité et de l'ascétisme. Surtout, le saint ne le devient que par l'exemplarité de toute ou une grande partie de sa vie.

Ce n'est pas nécessairement le cas du preux, héros des élites aristocratiques, qui se confond progressivement avec la chevalerie dans les derniers siècles du Moyen Âge. Le terme de héros n'apparaît dans la langue française qu'à partir de 1370, mais le preux en est un équivalent à usage des sociétés de cour. Roland, chevalier éponyme de la chanson de geste écrite vers la fin du XI^e siècle, en est le prototype, accomplissant des exploits guerriers au service de Dieu et de son suzerain, Charlemagne. Chrestien de Troyes et les auteurs du cycle arthurien proposent un peu plus tard le modèle littéraire du chevalier courtois, qui à la fois imite et doit inspirer le comportement moral de la chevalerie réelle. La sacralisation du Graal et la substitution de Dieu à la femme comme objet de la quête montrent que l'Église christianise le mythe arthurien à partir du XIII^e siècle.

Au Moyen Âge, une concurrence existe donc entre les figures d'excellence laïques et sacrées. Le roi peut ainsi s'imposer comme héros en conjuguant vertus spirituelles et exploits chevaleresques à l'instar d'un Saint Louis (1214-1270), dont l'image de prud'homme a été notamment élaborée par les moines de l'abbaye de Saint-Denis. À la fin du Moyen Âge, le succès du thème des Neuf Preux et des Neuf Preuses, qui nous est parvenu à travers les figures du jeu de cartes, met en scène une chevalerie idéale qui se tourne vers un passé mythique afin d'exorciser les doutes qui pèsent sur sa fonction à un moment crucial de mutations économiques, sociales et militaires.

■ Le héros à l'âge classique

L'âge classique voit l'acmé et l'amorce d'un déclin de l'héroïsme. Le XVII^e siècle est en France le siècle héroïque par excellence, au point que les valeurs aristocratiques de courage, d'honneur, de commandement se diffusent dans une grande partie du corps social. Pourtant, dans la sphère des représentations, le monarque absolu accapare la gloire héroïque alors qu'il domestique la noblesse, pourvoyeuse « naturelle » de héros. Les exploits contemporains du prince de Condé et ceux, plus anciens, de Rodrigo Diaz de Bibar ont inspiré Corneille dans la création du *Cid*. Cette tragi-comédie évoque la nostalgie d'un ordre féodal disparu, mais le roi est le grand vainqueur du dernier acte.

Au milieu du siècle, le terme de héros commence à désigner le personnage principal d'une œuvre littéraire. Cette autonomisation du personnage de fiction révèle la volonté de distinguer imaginaire et réalité, de renoncer à cette confusion médiévale qui s'exprimait dans le merveilleux. Alors que les héros culturels se multiplient au théâtre, à l'opéra, dans la littérature populaire, le héros cultuel est questionné par les moralistes du grand siècle qui critiquent la vaine recherche de la gloire.

Au XVIII^e siècle, les philosophes des Lumières dénoncent ceux que Voltaire nomme « les saccageurs de province » et lui substituent le grand homme comme modèle d'excellence. S'attaquer à la nature aristocratique du héros et à sa violence guerrière, c'est remettre en cause un ordre social et politique injuste, et lui préférer des hommes utiles à l'humanité qui œuvrent patiemment pour la paix et dont la grandeur est liée au seul mérite. Pourtant, la Révolution française, les conflits politiques et les guerres qui marquent la France aux XIX^e et XX^e siècles sont propices à l'émergence de nouveaux héros à côté de la figure toujours valorisée du grand homme.

■ Le héros national

La Révolution inaugure une conception du héros qui perdure encore de nos jours. Contre une définition essentialiste, qui présupposait une évidence héroïque par nature (aristocratique), s'impose une vision existentialiste qui privilégie le héros méritocratique. L'exemple du jeune Joseph Bara, tué en 1793 près de Cholet et érigé par la Convention en martyr républicain, est emblématique de ce renversement : ni son âge ni son appartenance sociale modeste ni son rôle subalterne dans l'armée ne laissaient présager un acte d'une telle bravoure. Ce héros de quatorze ans, dont Robespierre, qui souhaitait

le panthéoniser, dit qu'il aurait crié « Vive la République ! » quand les brigands exigeaient un « Vive le roi ! » est réapparu dans le « catéchisme républicain » de la III^e République. Il reste présent dans les manuels scolaires jusque dans les années 1960.

Ces manuels témoignent aussi de la démocratisation des vecteurs d'héroïsation : gravures, illustrations nombreuses dans les manuels à partir du début du XX^e siècle, images d'Épinal, déclinaison sur des supports variés des tableaux et des sculptures célèbres, rôle grandissant de la presse, développement de l'édition contribuent à la multiplication des figures exemplaires auxquelles les Français peuvent s'identifier avec l'avènement de l'État-nation. C'est l'âge d'or des Vercingétorix, Roland, Jeanne d'Arc, Bayard, Hoche, Kléber, La Tour d'Auvergne, dont les exploits fulgurants voisinent, dans le « grand roman national », avec les réalisations patientes des grands hommes (Charlemagne, Sully, Colbert, Buffon, Victor Hugo, Pasteur...). Certains sont passés d'une catégorie à l'autre, comme le héros Bonaparte devenu Napoléon I^{er} le grand homme (au XX^e siècle, De Gaulle endossera cette double image). À côté des héros consensuels émergent des figures disputées (on l'a noté avec Jeanne d'Arc) et des personnages discutés tels Jacques Cathelineau, héros royaliste, ou Louise Michel, la « Vierge rouge », l'une des rares héroïnes d'un univers très phalocrate. Ces héros, d'autant plus malléables qu'ils sont issus de strates anciennes, incarnent les conflits idéologiques qui traversent la France au XIX^e siècle.

Héros et victimes

Les deux grands conflits mondiaux du XX^e siècle ont eu des conséquences ambivalentes sur l'univers héroïque. Le grand homme n'est pas un modèle efficace en temps de guerre, car l'acte d'éclat tend à éclipser l'œuvre de longue haleine ; les héros sont alors valorisés. Pourtant, par son horreur et sa longueur, la Grande Guerre modifie fondamentalement la représentation du combattant. La figure de la victime l'emporte progressivement au XX^e siècle. Le conflit a certes produit des exemples hérités des filiations héroïques traditionnelles : Gynemer, Corentin Carré, Pétain... Mais le reportage photographique, la littérature de guerre puis la sculpture commémorative (les monuments aux morts) ont mis progressivement l'accent sur la notion de sacrifice subi. Le héros prend souvent les traits de la victime. À l'ère des masses, il devient plus fréquemment collectif et « anonyme » : les poilus, les mineurs, plus tard les résistants. C'est une des raisons pour lesquelles le soldat inconnu est enterré sous l'Arc de Triomphe.

En France, la géographie éclatée de nos héros contemporains rappelle notre goût cartésien pour les distinctions – assez bien respectées – entre les grands hommes enterrés au Panthéon, les héros militaires aux Invalides, les rois à Saint-Denis, les héros collectifs honorés à l'Arc de Triomphe (armées de la Révolution et de l'Empire, soldat inconnu, combattants de la Résistance et des guerres de décolonisation, jusqu'aux « Bleus », avatars combattants des temps de paix, dont la victoire lors de la coupe du monde de football en 1998 a été célébrée par des inscriptions géantes et éphémères au sommet de l'Arc).

La Seconde Guerre mondiale nous a légué les résistants comme les derniers grands héros nationaux. La plongée dans un oubli relatif de certaines personnalités comme Pierre Brossolette, l'émergence tardive d'autres figures telles que Jean Moulin illustrent les aléas de la mémoire héroïque. Pourquoi le remarquable Joseph Epstein, chef des FTPF de la région parisienne, fusillé en 1944 au Mont-Valérien, est-il encore aujourd'hui moins célèbre que son successeur, le colonel Rol-Tanguy, ou Missak Manouchian, chef des FTP-MOI ? La mémoire de la Résistance est un champ d'observation privilégié des processus d'héroïsation et de *damnatio memoriae*, de condamnation à l'oubli. État, partis politiques, associations locales et nationales, médias sont les acteurs souvent concurrents de ces constructions héroïques dont la célébrité fluctuante est mesurée par le baromètre de l'odonymie. Les femmes et les étrangers sont parvenus plus récemment dans le panthéon des héros de la Résistance quand l'immédiat après-guerre valorisait surtout des combattants masculins et français. Quant à l'émergence récente de la figure du « juste », elle est révélatrice de l'attention portée aux victimes.

Les nouveaux héros

Les décennies récentes ont vu la multiplication de héros certes mondialisés mais plus éphémères. Les vecteurs d'héroïsation sont en effet ceux d'un système médiatique qui favorise une rotation rapide des figures offertes à nos yeux de spectateurs. Même les personnages de fiction durables comme James Bond sont devenus rares et nécessitent un renouvellement des supports et des acteurs ainsi qu'une mise à jour régulière des contextes de l'épopée.

Si le héros reste un combattant, il se confond parfois avec le modèle de la célébrité (le footballeur, l'aventurier) et son « service » est moins militaire que civil : les acteurs héroïsés de la scène humanitaire (pompiers, responsables d'ONG, Casques bleus) sont les guerriers

modernes d'une bonne conscience qui lutte contre des forces du mal parfois nébuleuses et sauve des victimes innombrables devant les caméras de la télévision.

Comment construire des héros non violents ? C'est le défi contradictoire de nos sociétés occidentales. Filtrée et contrôlée par des écrans de télévision et de cinéma, tolérée dans les jouets pour enfants et les jeux vidéo pour adultes, la violence intrinsèque des héros est mise à distance alors que leur fonction s'avère indispensable. Ils incarnent des valeurs qui, sans leurs actes, resteraient abstraites dans un Occident qui s'efforce de circonscrire les guerres dans son passé ou ses périphéries. La suspicion qui pèse sur nos héros depuis une cinquantaine d'années reflète le déclin des valeurs patriarcales et autoritaires au profit de vertus plus démocratiques, féministes et pacifistes. Elle s'accompagne d'une mutation de leur posture, moins hiératique, et de leur mission, davantage axée sur le service que sur le commandement, si l'on reprend la définition originelle du mot.

Ainsi donc, le lent mouvement de sacralisation de la victime lui permet d'accéder à l'identité quand le héros, *a contrario*, plonge dans l'anonymat. Les manuels d'histoire, les plaques commémoratives et les célébrations officielles nous rappellent que le devoir de mémoire concerne de nos jours essentiellement les victimes. Les héros se sont faits plus humbles et discrets, souvent plus volatils. Objets de culte, ils continuent pourtant de susciter des débats passionnés puisqu'ils engagent leur corps pour défendre des valeurs. Mais avec le temps, ils tombent souvent dans le patrimoine des héros culturels qui, devenus consensuels, perdent toute l'efficacité charismatique du modèle politique et social, civil ou militaire. ▶

FRANÇOIS GOGUENHEIM

LA CHUTE DE L'EMPYRÉE

« On peut être héros sans ravager la terre », rappelait Boileau dans *Les Épîtres*. Et pourtant, l'image du héros reste souvent associée à celle du guerrier avide de conquêtes, aux faiseurs d'Histoire, aux aventuriers dont les exploits épiques sont transmis de génération en génération à leurs épigones impatients de donner libre cours à leurs chimères sur le champ de bataille. Même si le thème du héros épique a perdu de sa superbe, les armées modernes entretiennent dans leurs rites le culte du soldat prêt au sacrifice ultime, transmettent les valeurs associées à l'héroïsme à ceux qui ont choisi, pour des motifs divers, le métier des armes.

« L'arme de tous les héroïsmes... » La formule célèbre de Lyautey a inspiré la mystique du soldat de marine, qui, du marsouin au colon, ne rêverait que d'expéditions lointaines et exotiques, théâtres de l'exploit potentiel où la gloire ne rencontre pas nécessairement la victoire. Appartenant depuis plus de vingt-cinq années aux troupes de marine, héritières de l'armée coloniale, j'ai reçu puis transmis cet héritage constitué de récits, de postures, de rites qui rythment la vie du marsouin, en garnison, en opérations. Bien que sacrifiant au rituel précité, je dois avouer que je ne me suis jamais réellement interrogé sur le sens des mots, sur leur force symbolique et émotionnelle, sur ce que le message véhicule. À tort ! *Inflexions* me donne l'occasion de corriger cet oubli, en m'inspirant du métier que j'exerce et en sondant mes racines.

Que signifie en effet aujourd'hui l'héroïsme, quand le souci de tout chef est, certes, de remplir la mission, mais en refusant souvent à l'adversaire le statut d'ennemi par crainte d'une réalité hideuse que nous ne saurions affronter, avec l'obligation morale d'éviter toute perte humaine que l'hyperesthésie d'une opinion occidentale facilement pusillanime ne saurait tolérer. Le discours est manifestement brouillé, de crainte de stigmatiser ceux qui ne s'encombrent pas de litotes dans leurs exhortations à la haine de l'autre. Cette faiblesse d'ordre sémantique, consubstantielle au modèle de société que Raymond Aron caractérisait de « constitutionnelle pluraliste », interdit hélas de comprendre le monde tel qu'il est, de répondre par conséquent aux défis qu'il impose¹. Dans ce cas, le héros a-t-il encore sa place dans notre panthéon imaginaire ? Et que faut-il vraiment comprendre sous ce vocable ?

1. « Que l'on soit libéral ou que l'on soit radical, on se refuse à parler de guerre de religion, donc de chocs de civilisation, comme si l'Occident était maître de tout, même du langage de ses ennemis », Alain Finkielkraut, Benny Levy, *Le Livre des livres*, Paris, Verdier, 2006, p. 55.

Ne faudrait-il pas plutôt parler de héros au pluriel ? Entre le héros qui sert de modèle tutélaire, l'adversaire qui jouit du statut flatteur du martyr héroïque et le soldat engagé dans les conflits contemporains qui, par son courage, force l'admiration, l'héroïsme ne répond pas aux mêmes critères. Reflet du temps et expression des cultures, il n'a pas de définition au sens propre, et si le héros est souvent confondu avec le guerrier absolu, il tend à s'écartier du champ sémantique de la guerre, sans toutefois s'en éloigner totalement.

■ Le culte du héros tragique

La guerre est la scène où les volontés se transcient, où le soldat fait preuve de bravoure, où il a l'occasion inespérée de devenir un héros. Les épopées telles que l'*Iliade* nous ont laissé en héritage des figures de guerriers épiques, choisis des dieux, dépassant ainsi leur condition humaine. Achille incarne cet idéal de courage, mais également de brutalité, et d'ambiguïté. Le héros grec, atrabilaire, ne s'avoue pas vaincu, il déjoue les pièges imposés à son espèce. Rien n'est écrit, même s'il est parfois le jouet inconscient d'un jeu qui le dépasse. Cependant, cette image du héros épique nous est devenue étrangère. Elle n'entre plus dans le référentiel – pour reprendre une expression à la mode – de valeurs que notre armée tente de transmettre à celles et ceux qui la rejoignent.

Un précédent numéro d'*Inflexions*² rappelait toute l'importance accordée à la notion de transmission. Former un soldat, c'est également lui transmettre des règles, des repères, des modèles. Parmi ceux-ci, celui du soldat idéal, du héros dont on célèbre la bravoure, le sens du sacrifice. Mais il y a plusieurs modèles possibles. Dans son *Esthétique*, Hegel propose une typologie des héros. Celui qui correspond à l'« idéal-type » transmis au sein des troupes de marine, mais pas seulement, est celui du héros tragique, qui accepte un destin contraire, qui, écrasé par l'événement, entre dans la légende par le sacrifice consenti. C'est le sens des combats de Bazeilles, défaite devenue, certes tardivement, le symbole d'une révolte vainque mais honorable, donc héroïque. Camerone procède du même raisonnement. Inférieurs en nombre, écrasés par la force ennemie, les héros infligent de lourdes pertes à l'adversaire, sans tenir compte de l'issue fatale. Si le sacrifice des trois cents hoplites spartiates aux Thermopiles a sauvé le monde grec, les combats menés par les marsouins et les bigors dans le village de Bazeilles n'ont pas changé le cours de l'histoire. Et pourtant leur

2. *Inflexions* n° 13.

exemple est fêté, ritualisé. Défaits dans la pureté des intentions. « *Timeo danaos et dona ferentes...*³ » Pour vaincre, le héros grec avait recours à la ruse, à la tromperie, tandis que le héros tragique préfère la défaite dans l'honneur ; face à la débâcle – volontairement exagérée – de la noblesse à Poitiers en 1356, l'héroïsme de Jean II le Bon a contribué à sauver l'image du monarque défait, tandis que la victoire en 1415 d'Henry V à Azincourt a entaché celle du Lancastre qui donna l'ordre d'achever les blessés.

Bazeilles, Camerone, Sidi-Brahim... Le soldat français semble se résigner à ne célébrer que des défaites. Il y aurait plus de gloire dans le sacrifice que dans la victoire. Une exception culturelle propre au génie français ? Imagine-t-on un instant nos amis britanniques se rassemblant à l'occasion de la date anniversaire de Fontenoy ou de Yorktown ? Certainement pas.

Le héros tragique, qui transcende la défaite inéluctable, a une vertu fédératrice, celle du mythe dont la fonction sociale et politique peut être justifiée par l'histoire. L'exemple israélien est à cet égard intéressant. Bien que la culture juive soit étrangère sinon hostile à l'exaltation des valeurs guerrières, au point de ne pas avoir consacré dans le canon biblique l'épisode glorieux des Hasmonéens contre les Grecs, la société israélienne s'est emparée du tragique épilogue de Massada, forteresse de Judée où les Zélotes conduits par Éleazar ben Yaïr trouvèrent refuge à la suite du sac de Jérusalem par les légions de Titus en l'an 70 avant d'être acculés au suicide, comme modèle d'héroïsme face à l'ennemi. En fait, ce n'est pas une situation réelle d'héroïsme militaire, mais il n'empêche que l'ensemble des soldats israélites passent par ce lieu et jurent « Plus jamais Massada ! » Et puis, Marek Edelman, figure légendaire de la révolte du ghetto de Varsovie, illustre parfaitement cette image du héros insoumis. Cette fonction politique et mythique du héros a valeur de catharsis. Elle panse les plaies, efface les souvenirs et estompe une réalité trop crue. La France résistante procède du même schéma. Le temps permet de réécrire une vérité moins passionnée...

■ L'ennemi, un héros romantique

Si le héros français se complaît dans la tragédie – l'histoire nous ayant hélas fourni de trop nombreuses occasions de conforter ce penchant –, nous avons également la fâcheuse tendance à parer notre ennemi des plus belles intentions. Surtout s'il est plus faible, surtout s'il défend une

3. « Je crains les Grecs et leurs cadeaux », Virgile, *Enéide*, II p. 49.

cause. L'idéal-type du héros romantique permet de caractériser l'adversaire, pour reprendre un concept sociologique hérité de Max Weber. Pas n'importe quel ennemi cependant ! Nous réservons ce traitement de choix aux « combattants de la liberté », aux victimes autoproclamées de notre « impérialisme ». Les guerres de libération et les conflits contemporains ont ainsi vu s'opposer la force mécanisée à la volonté des peuples soumis, guidés par quelques tribuns qui ont ciselé leur vulgate à l'usage des masses en s'inspirant de notre propre rhétorique révolutionnaire. Au nom d'une xénophilie sélective, des bandits de grand chemin ont parfois accédé au statut immérité du héros romantique ; romantisme pervers conduisant à faire du terroriste un rebelle héroïque au nom d'un relativisme des valeurs. La cause défendue est par principe bonne, parce que l'adversaire est fort. C'est parfois vrai. Parfois seulement.

La mort du rebelle arrive alors à point nommé pour le sanctifier. Le héros du peuple, une fois martyr, se mue en héros d'une cause dont l'objet ultime s'estompe dans la communion qui unit ses thuriféraires. Qui se souvient des exactions commises par Che Guevara lors de sa quête d'un monde meilleur ? Certainement pas ses jeunes épigones d'Occident qui entretiennent le culte du rebelle romantique. Son iconographie simpliste et exotique continue de fasciner, d'inspirer ses hagiographes. D'autres se voient même récompensés du prix Nobel ! La passion se substitue à la raison. Comme souvent !

La tentation du culte du héros est certainement un travers universel. Il exonère les fautes, fédère les passions, élève celui qui en est l'objet au rang de demi-dieu. Cette tentation n'est cependant pas irrésistible. Certaines cultures y succombent, d'autres pas, et ainsi, sans image, sans lieu de pèlerinage, pas de culte possible. Car l'essentiel réside souvent dans la transmission d'un message, et non pas dans la personne du messager. Le héros a transmis, puis s'est effacé devant son œuvre. L'héroïsme ne s'incarne donc pas forcément dans la personne du guerrier.

Le héros, un modèle à géométrie variable

Quelle que soit sa fonction, le héros répond à la préoccupation de celui qui s'en réclame. Il façonne le mythe, stigmatise l'adversaire ou exonère des crimes, exalte les plus belles des vertus. Ces besoins varient dans l'espace et le temps. Sa fonction a donc une valeur relative, qui nous est propre, personnelle, intime. Le héros grec, brillant mais emporté, courageux mais brutal, n'entre plus dans nos Panthéons. « Qui est le héros ? Celui qui maîtrise son instinct. » Cet aphorisme plein de bon sens donne une définition plus juste du héros moderne.

Les rêves d'aventure n'ont certes pas disparu. À la recherche de sens à donner à une existence parfois morne, le jeune soldat, comme ses illustres devanciers, reste fasciné par les chevauchées épiques, état d'esprit que décrit avec justesse le lieutenant Churchill affecté à l'armée des Indes, faisant état des « délicieuses et frémissantes sensations avec lesquelles un jeune officier britannique, élevé dans une longue paix, approchait pour la première fois un vrai théâtre d'opérations »⁴. Il suffit pour s'en convaincre de constater le courage avec lequel nos troupes se comportent en Afghanistan, bravant le danger quotidien, affrontant un ennemi implacable qui échappe au confort intellectuel qu'offrait le modèle trinitaire de Clausewitz et qui remet en cause nos certitudes les plus ancrées. « Les qualités individuelles de courage [...] peuvent s'affirmer mieux qu'en Europe, où les armées ont déjà tendance à se transformer en organisations bureaucratiques », écrivait Jacques Frémeaux au sujet des coloniaux du XIX^e siècle⁵. Les aspirations de leurs héritiers n'ont pas beaucoup changé.

Le héros moderne prend conscience de ses obligations, assume ses responsabilités dans la victoire, car « c'est au conquérant de réparer une partie des maux qu'il a faits », comme l'écrivait déjà Montesquieu en 1748⁶. Les valeurs s'imposent au détriment de l'acte. Elles sont la marque d'un certain degré de culture où la présence de l'autre exige la retenue, mais qui a comme corollaire de gratifier l'ennemi de vertus qu'il n'a pas. Toute médaille a son revers...

L'exemple cité précédemment confirme la dimension culturelle du héros. La victoire des Hasmonéens sur la satrapie séleucide commémorée par la fête de Hanoukka ne donne pas lieu à l'exaltation des valeurs guerrières, mais est considérée comme une victoire des idées, une victoire sur l'hellénisme, une victoire de non-guerriers mise en exergue par le miracle de la fiole. L'héroïsme réside alors dans l'esprit de résistance et sur la volonté de transmettre, ce qui suppose que l'on restât en vie. Cette vision n'est cependant pas exclusive. Paradoxe, pour mobiliser les siens au lendemain du pogrom de Kichinev, Vladimir Jabotinsky, penseur du sionisme nationaliste, appelle à la rescoufle l'hellénisme naguère combattu ! Le héros transmetteur de valeurs pour survivre doit combattre pour éviter l'anéantissement.

Le héros moderne est complexe, riche. Brave au combat, il s'impose l'altérité comme rempart aux passions qui pourraient l'assaillir. Il n'est plus l'être sans nuance que décrivait La Bruyère⁷ et qui l'opposait au

4. Winston Churchill, *My Early Life*, London, MacMillan, p. 50.

5. Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'empire. Les guerres coloniales au xixe siècle*, Paris, CNRS Éditions, p. 101.

6. Montesquieu, *De l'Esprit des Lois*, X, 4, Paris, Garnier-Flammarion, p. 153.

7. « Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre, et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour », La Bruyère, *Les Caractères*.

Grand Homme. Il a quitté l’Empyrée en perdant son statut de demi-dieu, mais il a gagné en épaisseur, en dimension humaine. « Loin de nous les héros sans humanité !⁸ » Je n’aurais su mieux dire. ■

^{8.} Bossuet, *Oraison funèbre du prince de Condé*.

JEAN-CLÉMENT MARTIN

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LA FABRIQUE DES HÉROS

La Révolution française ne s'est pas contentée de couper la tête du roi, elle a entendu attribuer les places que les princes et les saints occupaient dans les imaginaires à des figures nouvelles, législateurs, savants et soldats, tous hommes méritants de la patrie. Or, dans la chaleur des affrontements, des individus se sont fait remarquer, obtenant, le plus souvent provisoirement, un rang en quelque sorte intermédiaire entre les « grands hommes » et la foule : celui des héros. Véritables demi-dieux, désignés par un coup d'éclat militaire, cette catégorie d'acteurs s'est développée de façon spontanée avant d'être bientôt institutionnalisée, si bien que c'est une véritable fabrication des héros que la Révolution suscite, l'encadrant tant bien que mal, puis la contrôlant totalement. C'est à une brève histoire des héros issus des combats que sont consacrées les quelques pages qui suivent, organisées autour de quelques grands protagonistes pris comme exemples.

Si la plupart de ces héros sont désormais oubliés, bien que leurs statues ornent encore leurs villes natales, des groupes entiers sont passés dans la légende, soldats de l'an II ou grognards de Waterloo. Or ces soldats exemplaires ont été d'autant plus héroïsés qu'ils gardaient une dose d'insubordination quelque peu « civile » et qu'ils prenaient le relais de héros plus problématiques, liés à des polémiques politiques ou à des engagements militants forts. Ainsi ceux qui marquèrent initialement une partie de la mémoire nationale furent les « héros de la Bastille », tandis que pour une autre partie, les héros s'appelaient Charlotte Corday, Charette ou La Rochejaquelein, voire Cadoudal. L'héroïsation, accélérée par la Révolution, n'a pas été qu'une mode ou une manipulation. Elle a correspondu à une mutation plus profonde, alliant un changement de sensibilité, un poids accru de l'État et des pratiques nouvelles de formation de l'esprit public, repérables au même moment, sous d'autres formes, dans d'autres pays que ce soit en Europe ou aux Amériques. Comprendre le rôle du héros, c'est donc comprendre que la période révolutionnaire a rompu le cours ordinaire des choses et lancé des milliers de personnes dans la « grande histoire ».

Concernant la France, il convient d'établir les principales étapes, complémentaires et différentes, qui ont créé ce nouveau climat, afin de comprendre comment attentes collectives et mobilisations politiques se sont rencontrées à ce moment particulier. Sans cette

conjoncture, la fabrication des héros n'aurait eu aucune réussite. Sans la reconnaissance sociale passant par de nouvelles hiérarchies, la valeur des sacrifices n'aurait pas été reconnue. C'est ce double lien qu'il convient de présenter en suivant quelques cas, qui jalonnent la décennie révolutionnaire.

À vrai dire, pour la naissance de nouveaux héros comme pour d'autres domaines de la vie quotidienne, la « Révolution » est effective dès 1788, puisque c'est le 10 juin de cette année-là que le lieutenant Blondel de Nouainville accède à la notoriété nationale en s'interposant avec panache entre la foule et l'intendant du roi, à Rennes, alors que celui-ci est chargé de réprimer l'opposition parlementaire. Légèrement blessé au bras, Blondel s'est « sacrifié » pour que la nation vive, malgré l'absolutisme royal, mais aussi malgré les menaces d'une insurrection populaire. Cette figure du soldat-patriote marque les deux années suivantes, jusqu'à ce 31 août 1790, où le lieutenant Désilles tente d'empêcher l'affrontement qui se produit entre les Suisses mutinés de la garnison de Nancy et les troupes commandées par le général Bouillé, chargé par La Fayette de restaurer l'ordre militaire de la monarchie parlementaire. Désilles meurt de ses blessures, fin septembre, ce qui lui vaut de voir son nom désigner des rues dans de multiples villes désireuses d'exalter la paix sociale. Cependant, le développement des luttes politiques fait évoluer l'opinion contre ces officiers-patriotes, suspectés d'être ou trop ou pas assez révolutionnaires.

Entre-temps, le 14 juillet 1789 a donné le branle à l'héroïsation politique. L'abbé Fauchet devient, avec sa soutane trouée par les balles, le premier curé-patriote obtenant un succès d'audience qui va durer plusieurs mois. Il incarne le courant, oublié souvent depuis, qui voit les événements comme l'application de l'Évangile sur terre, révolution et catholicisme se confondant pour assurer le bonheur de l'humanité. Des cultes religieux sont rendus à tous les martyrs tombés le 14 juillet, tandis que les prêtres, même ceux qui quelques mois plus tard vont refuser la Constitution civile du clergé, bénissent les drapeaux des milices patriotiques, essaim de futurs héros à n'en pas douter. Mais déjà, d'autres « héros » de la Bastille se mettent sur les rangs, regroupés derrière des militants ambitieux et peu favorables au clergé, comme Santerre et surtout le très remuant Palloy, qui, en tant qu'entrepreneur, s'est déjà fait adjuger la destruction de la Bastille. Après un an d'attente, ces « héros » sont officiellement reconnus comme tels, créant une véritable *nomenklatura* révolutionnaire. Commence pour beaucoup une carrière politique qui procurera à certains des carrières militaires et politiques brillantes, éventuellement écourtées par la guillotine.

Ce mélange militaire-civil, qui caractérise cette périodisation, mérite l'attention, car les rapports entre soldat et citoyen changent radicalement entre 1788-1789 et 1796-1799. La séparation qui existait entre l'armée de ligne et la société avant la Révolution disparaît sous l'effet des mutations politiques et de l'attente d'une fusion des fonctions dans la nation, avant de réapparaître à la fin du Directoire et pendant l'Empire, quand les guerriers moustachus prennent leurs distances avec les « pékins ». Pendant quelques années donc, la porosité entre les statuts est considérée comme essentielle, car elle permet une redistribution de l'honneur et du mérite parmi les Français, donnant, en théorie, à tous les chances réservées auparavant à la noblesse.

L'ouverture provoquée par ce bouleversement des valeurs est illustrée de façon exemplaire par le « héros des deux mondes », La Fayette, noble-patriote. Parti contre l'avis du roi se ranger aux côtés de Washington, il illustre l'impétuosité du militant promu général. De retour en France, il recycle la renommée qu'il a gagnée dans la guerre d'Indépendance, devenant en 1789 le commandant en chef des gardes nationales du royaume. Il légitime la création de celles-ci et d'autres milices patriotiques, tous ces corps de volontaires qui quadrillent le pays dans des fédérations sûres de leur bon droit. Ces troupes de citoyens-soldats se sentent fortes de leur légitimité populaire dès l'été 1789, quand elles s'affrontent aux troupes de ligne, considérées, pour beaucoup, comme hostiles à la Révolution. Devenus les vrais défenseurs de celle-ci, les citoyens-soldats comblent, dès 1791, les rangs de l'armée désertés par les émigrés, se posant d'emblée en héros prêts à tous les sacrifices. Un type nouveau est né, qui va être incarné par Drouet, passé à la célébrité pour avoir reconnu Louis XVI le 21 juin 1791 et l'avoir fait arrêter à Varennes. Même s'il demeure d'abord un militant politique, il est ce protagoniste typique de la Révolution bâtiissant sa renommée, sa gloire et sa réussite sur ses hauts faits et les risques encourus.

L'esprit du temps confirme cette sensibilité en rassemblant les grands hommes dans l'enceinte du Panthéon, église réinterprétée pour les besoins du régime nouveau. L'objectif est affirmé : il s'agit bien de proposer des exemples à l'admiration et à l'imitation des Français, de remplacer les rois et les saints. Les premiers occupants sont Mirabeau et Voltaire. Le législateur et le philosophe sont, à cette date, prioritaires dans l'entreprise ; ils seront rapidement rejoints par le militaire. Relevons au passage que le premier est « panthéonisé » en même temps qu'il bénéficie de nombreux cultes religieux, faisant de lui, à ce moment-là, le symbole de l'unité du pays autour de la Révolution ; le second l'est au contraire en tant que héraut d'une

révolution dénonciatrice de la royauté et de l’Église, dans une perspective ouvertement polémique, afin de donner une légitimité à la Révolution.

La guerre, après avril 1792, confirme toutes ces tendances. L’exemple emblématique est donné par l’écho exceptionnel des événements qui se produisent sur le front en septembre 1792. Alors que les ennemis avancent victorieusement, la ville de Verdun cède après que le commandant de la place, Beaurepaire, a été retrouvé mort, tué d’une balle dans la tête. L’indécision pèse toujours sur les raisons de ce décès, mais l’Assemblée fait de Beaurepaire un martyr révolutionnaire ayant préféré le suicide au déshonneur et décide de l’envoyer au Panthéon — ce qui n’aura d’ailleurs jamais lieu. Mais au moment où se déroulent les massacres de septembre à Paris, l’évocation de ce héros permet aux députés de trouver des exemples capables de marginaliser les tueries, sans désavouer ouvertement les sans-culottes. C’est pour la même raison que, trois semaines plus tard, la bataille de Valmy devient le haut fait d’armes inaugurant la République, en insistant sur le rôle, très exagéré, des volontaires dans la victoire. Les « savetiers » de Paris, pour reprendre l’image accolée souvent à ces hommes, ne sont plus associés aux tueries mais à la résistance devant les Prussiens, renforçant le sens de l’unité républicaine qui est à créer. Tant pis pour les soldats de ligne gommés dans cette réécriture de l’histoire. Si l’on peut détourner une formule, apocryphe par ailleurs, la République a besoin de héros.

L’Assemblée reçoit alors régulièrement les soldats revenus du front qui viennent exposer leurs cicatrices ou leurs moignons, les parents qui apportent les vêtements tachés du sang des morts ; pendant les séances, elle écoute les déclarations martiales d’hommes décidés à verser leur sang pour le salut de la patrie ou cite les derniers mots de blessés, comme ce grenadier Pie souhaitant que ses camarades l’achèvent pour qu’il puisse mourir sans voir la défaite ! Ce qui s’exprime ici traduit cependant un tournant dans les mentalités.

À côté de l’héroïsation politique, dont on reparlera ensuite, le rapport à la violence change manifestement dans tout le pays. Les actes violents étaient habituels dans la vie quotidienne comme dans l’exercice du pouvoir, mais la politisation qui touche toutes les populations donne un sens qui transcende les faits les plus triviaux. Entre adversaires politiques, souvent voisins au demeurant, on se promettait mutuellement de faire des fricassées du foie de l’autre, de marcher dans son sang ou de fouiller parmi ses tripes. En 1792, les promesses commencent à être tenues et les meneurs de l’opinion prennent, logiquement, la tête des manifestations et des combats.

Ce qui est vrai dans un camp l’est dans l’autre, élément régulièrement négligé dans les histoires classiques de la Révolution. La

contre-révolution militante, voire militaire, compte ainsi ses premiers héros et martyrs, tués au moment des camps de Jalès, dans des échauffourées en Bretagne ou au sud de la Loire, tandis que des meneurs d'hommes se détachent du lot, comme Cathelineau dans les Mauges, généralissime des armées catholiques et royales un an plus tard. Au XIX^e siècle, les thuriféraires royalistes exhumeront des noms pour les proposer à l'admiration des foules rassemblées et lutter contre la République anticléricale.

Ces polémiques font que certains héros deviennent rapidement infréquentables, à commencer par les femmes, surtout quand elles sont militaires et girondines. Ces trois caractéristiques sont en effet les trois reproches qui sont adressés aux sœurs Farnig, au début de 1793. Ces très jeunes femmes, aides de camp du général Dumouriez dans l'armée du Nord, avaient pourtant été célébrées quelques mois plus tôt. Mais, après mars 1793, ce triple handicap les relègue dans l'oubli. D'autres femmes, moins marquées politiquement, sont tout à la fois reconnues voire récompensées par l'Assemblée, mais exclues de l'armée, parce que femmes, à partir du printemps 1793. Seules les adeptes de la Révolution, mais qui se maintiennent dans les limites imposées par leur sexe, si l'on peut reprendre les formules de l'époque, trouvent grâce aux yeux des politiques. Les femmes de Lille apportant des boulets aux canonniers pendant le siège de la ville ou la citoyenne de Milhier (*sic car la ville est fictive*), assise fièrement sur un tonneau de poudre qu'elle menace de faire sauter si les Prussiens entrent dans sa maison, comptent alors parmi les exemples de ces héroïnes de bonne compagnie que le pays reconnaît. En revanche, les citoyennes républicaines révolutionnaires qui osent réclamer la possibilité de s'armer et de lutter contre les ennemis de l'intérieur, proches en outre des « enragés » critiques des conventionnels et des sans-culottes, sont réprimées quand l'occasion se présente.

Entre 1792 et 1793, l'héroïsme devient une entreprise officielle. À côté du Panthéon dont on finit par se méfier, car il a fallu en extraire Mirabeau une fois les preuves de sa trahison établies, la mémoire nationale devient le réceptacle des souvenirs des héros. Ce qui ne laisse pas d'avoir des avantages : la mémoire pouvant accueillir des héros nombreux et fugaces. Sous la direction de Léonard Bourdon, la publication du *Recueil des actions héroïques et civiques des républicains français* dresse alors régulièrement des listes de héros proposés à l'admiration. Parmi les exploits cités, ceux accomplis par un grenadier du Gers se distinguent particulièrement. Ne réussit-il pas, en une quinzaine de jours, à s'extraire une balle de la cuisse, à tuer six Catalans à l'arme blanche, enfin à sortir du tombeau où l'on s'apprêtait à l'ensevelir après qu'il eut reçu une balle empoisonnée, pour réclamer de verser

son sang pour la patrie ? Au travers de ces exemples, tout le pays est ainsi mobilisé, symboliquement et pratiquement. Lorsque Saint-Just imagine donner les noms de soldats glorieux aux villages et villes d'Alsace repris sur l'ennemi en décembre 1794, il confirme le glissement irréversible de l'héroïsation vers le militaire.

La réussite cependant ne couronne vraiment que l'enfant Bara, cité, au début de 1794, pour avoir capturé treize Vendéens d'abord, pour avoir crié « Vive la République ! » ensuite, alors qu'il était assassiné par des insurgés. Une immense propagande se noue autour de lui, puis du jeune Viala, mort héroïquement pendant l'attaque d'Avignon par les fédéralistes. Ils servent de modèles aux jeunes gens rassemblés dans l'École de Mars, créée pour rassembler la future élite militaire du pays.

Cette double héroïsation résulte d'abord de la volonté de contrôler les enthousiasmes populaires décidée par le Comité de salut public, Robespierre et Barère en premier lieu. Ils transforment, sans vergogne, le témoignage du général Desmarres, qui avait parlé le premier de Bara, tambour ou aide de camp tué dans des conditions mal élucidées par les Vendéens, dans l'espoir vain d'éviter la guillotine. Mais Bara permet de contrer efficacement la triade des « martyrs de la Révolution », Le Peletier, Marat et Chalier, que les sans-culottes utilisent pour leur propre politique. Faisant valoir que la valeur des enfants est indiscutable, quand celle des adultes peut toujours se révéler factice, Robespierre et Barère empêchent la mise, jusqu'en juillet 1794. La fête annoncée le 28 juillet, 10 thermidor, à laquelle l'École de Mars doit participer en l'honneur de Robespierre fait craindre que celui-ci ne prenne le pouvoir. Il sera mis hors la loi et exécuté ce jour, l'école fermera ses portes dans la discrétion quelques mois plus tard. Ce véritable apologue que représente l'histoire de Bara illustre la dérive dans laquelle l'héroïsation est parvenue dans ces années 1793-1794.

Les sans-culottes, vite qualifiés de héros à cinquante livres – la somme versée lors de leur engagement –, sont coutumiers du fait. Battus à Thouars ou à La-Roche-de-Mûrs, par exemple, ils réclament des honneurs, accordés, dans le dernier cas, un siècle plus tard à l'occasion de luttes électorales près d'Angers. Des groupes commémorent ainsi leurs héros-martyrs, dont on exhibe les reliques sacrées, quand ce n'est pas la tête gardée précieusement par quelque fidèle. Ce fut le cas à Lyon pour Chalier, à Paris pour Lazowski et, bien entendu, pour Marat. La dualité de la figure du héros-martyr n'est pas un accident. La mort est revendiquée autant pour l'infliger aux ennemis, solution devenue inévitable aux yeux d'un certain nombre de révolutionnaires pendant ces mois de 1793-1794, que pour la subir soi-même.

Il ne faudrait pas en conclure que les actions héroïques ne sont que des inventions politiques ou des sentiments factices. Certes le récit du naufrage du *Vengeur*, bâtiment qui coule avec son équipage pour ne pas céder aux Anglais et qui fait le tour de France, est exagéré. Tous n'ont pas péri, à commencer par le capitaine qui en est sorti sain et sauf, mais la réalité de l'engagement est indéniable. L'héroïsme est ordinaire, car il fait partie d'une culture commune. Il s'agit bien d'une structure des mentalités héritée en premier lieu des apprentissages religieux, redoublés par la présence obsédante de la mort qui frappe quels que soient l'âge et la condition.

Cette banalité de la mort explique en partie la facilité avec laquelle de nombreux jeunes hommes entrent dans les armées révolutionnaires, ayant dorénavant l'espoir d'une promotion rapide, sans que les risques d'être tués soient disproportionnés par rapport à ceux qu'ils courrent dans la vie civile, tout au moins avant que la « brutalisation » des combats ne gagne les champs de bataille.

La sensibilité des intellectuels et des classes moyennes a été également modelée par la diffusion des enseignements des collèges, exaltant le stoïcisme, comme par la vogue des romans noirs, du gothique et du sublime qui gagne des adeptes dans les années 1780. La mort « romantique », dont le summum sera le suicide à deux, devient une mode après le succès du livre de Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther*. Tout ceci contribue à façonnner les habitudes collectives.

La fermeté devant la mort était, au moins était-ce proclamé, un des attributs distinguant la noblesse de la roture, justifiant le privilège de mourir décapité et non pendu jusqu'en 1789 ; la décapitation exigeant un contrôle corporel censément inconnu du commun des mortels. La guillotine rétablit l'égalité des honneurs, d'autant que les condamnés rivalisent de sang-froid devant l'échafaud, comme l'attestent de nombreux témoignages.

Plaisanteries et bons mots s'échangent au pied de l'escalier. Un Nantais, girondin, s'efface devant le duc d'Orléans en disant : « À tout seigneur, tout honneur. » Danton suggère au bourreau de montrer sa tête au peuple. Charlotte Corday fait valoir qu'elle peut quand même prendre le temps de regarder la guillotine, n'en ayant jamais vue plus tôt, tandis que, plus sobrement, de nombreuses femmes se succèdent sur la planche fatale en chantant des cantiques ou en s'exhortant mutuellement à supporter la mort. Quand Charette, le général vendéen, est fusillé en 1796, ce sera après avoir été rasé, avoir fait refaire son pansement au bras et en refusant d'avoir les yeux bandés. On comprend que les palinodies de la duchesse du Barry réclamant une minute de plus au bourreau, ou d'Olympe de Gouge assurant qu'elle était enceinte, aient suscité des sarcasmes.

La mort est un spectacle que l'on ne doit pas rater, les spectateurs étant venus, en connaisseurs, pour apprécier. Il ne s'agit pas tant de l'expression de convictions politiques, que d'une grande pratique des exécutions publiques, théâtralisées depuis toujours par la monarchie pour éduquer par l'exemple. L'échec est complet, les goûts sont blasés et les héros meurent quotidiennement dans les cris, les chansons et les lazzis.

Les élites intellectuelles avaient marqué leur dégoût de ces exécutions depuis les années 1770-1780, l'accroissement continu des mises à mort et surtout les revirements brutaux qui font que tel héros d'un jour est tué le lendemain font basculer l'opinion après le printemps 1794. L'ouverture des prisons et l'abandon de la répression sont de plus en plus attendus après juin, facilitant la chute de Robespierre transformé en responsable de la Terreur par ses collègues. Le retour du balancier est phénoménal. Les héros deviennent des monstres, leurs victimes sont au contraire héroïsées. Tout le Sud-Est du pays est en proie à la vengeance et les parents des tués, révolutionnaires modérés ou contre-révolutionnaires, se livrent à la chasse des tortionnaires présentés auparavant comme des modèles. Les terres de l'Ouest sont marquées par de nombreux cultes rendus aux filles torturées et violées, sans d'ailleurs qu'on n'arrive toujours à savoir à quel camp appartenaient leurs tourmenteurs, aux combattants tués et, bien sûr, à toute la population ordinaire massacrée au gré du passage des troupes. Les curés les décrivent comme les nouveaux Macabées, identifiant les guerres qui sont en train de s'achever aux persécutions supportées par les premiers chrétiens victimes des incroyants, tandis que des miracles se produisent sur leurs tombes. Les fusillades des émigrés débarqués à Quiberon en 1795 ajoutent au ruisseau de sang qui sépare dorénavant les deux camps, dotés chacun pour leur compte de héros et de martyrs.

La République directoriale adopte une autre attitude, moins favorable aux héroïsations spontanées, si bien qu'un décret, pris en 1796, décide que la « panthéonisation » ne peut plus être accordée à un individu que dix ans après sa mort. Les honneurs publics sont dorénavant réservés aux généraux, qu'ils soient ou non morts au combat, et les « guerriers » et braves soldats sont éventuellement cités, collectivement, si le général est mort au milieu d'eux. Le cérémonial qui se déroule pour Hoche, Marceau, Desaix, Joubert, Leclerc comme pour Turenne, réinhumé cérémoniellement aux Invalides, insiste sur la force des institutions, en mettant à distance la mort et les défaites, ainsi qu'en reléguant les lamentations au domaine privé. Dans cet ensemble, le héros principal est Bonaparte, qui met en scène avec brio sa propre image et devient le grand organisateur de l'héroïsation nationale, dédiée d'ailleurs à sa propre gloire. Quelques années plus

tard, en créant la Légion d'honneur, il institutionnalisera définitivement le lien d'assujettissement des héros certifiés, liés non plus à une nation ou à une idée, mais à un homme providentiel. Restera cependant le souvenir lancinant de ces « soldats de l'an II », pieds nus, fumant la pipe crânement sous la pluie ou face à l'ennemi, qui donnera à la République troisième du nom la possibilité d'hériter d'un imaginaire militaire nécessaire à la refondation de la nation. ↴

ANDRÉ THIÉBLEMONT

DE L'HÉROÏSME AU HÉROS

29 mai 1958, en Algérie, dans le secteur de Guelma ! L'opération Toro III, durant laquelle le colonel Jeanpierre sera tué, est en cours. Il est 18 heures. Le lieutenant Salvan du 2^e régiment de parachutistes coloniaux vient de recevoir l'ordre de nettoyer avec deux sections une « zone d'éboulis ». « Je prends Leroux et le fais mettre en formation d'assaut. [...] Je fais matraquer à la grenade la zone d'éboulis. [...] Je donne à Leroux l'ordre d'avancer en tirant *a priori*. Je me retourne pour regarder si ça suit. Une douleur fulgurante. Je suis touché à la tête, je me sens tomber. » Le corps du lieutenant Salvan roule sur la pente... Dans la fureur de l'assaut, ses parachutistes n'ont pas vu leur chef tomber. Il est au fond d'un thalweg, encore conscient. Tout près, il entend « deux ou trois rebelles parler en arabe ». Son radio, Rabillon, déboule vers lui. Il se penche : « Ce n'est rien mon lieutenant ! » Et il s'écroule transpercé de balles. « Rabillon agonise sur moi un temps qui me paraît très long¹. »

Nul Livre d'or ne contera l'héroïsme banal de Rabillon qui, se précipitant au secours de son lieutenant, reçut la rafale qui lui était destinée. Comme des milliers d'autres combattants, Rabillon, héroïque, ne sera jamais héros, sauf pour ses proches. Car contrairement à ce que le sens commun pourrait laisser entendre, la notion d'héroïsme ne se confond pas avec celle de héros². À une époque où le soldat français n'est plus héros alors que son héroïsme, sans doute d'une autre nature que celui de ses ancêtres, est encore bien souvent au rendez-vous de ses combats, la distinction mérite que l'on s'y attarde.

Héroïsmes sans héros

Qu'est-ce que l'héroïsme ? La notion est trop subjective pour supporter une définition qui ait un caractère définitif. Comme le note Marie-Anne Paveau, on se trouve là devant « le problème de la définition de l'honneur comme valeur théoriquement discutable car adossée à des normes évolutives »³. D'ailleurs, là où certains voient de l'héroïsme, d'autres voient de la lâcheté.

1. D'après *Les Carnets de route d'un jeune lieutenant*, Service historique de l'armée de terre, Fonds privés 1K348.

2. Cette distinction et l'analyse qui en découle sont empruntées à Odile Falgu et Marc Tourret, « Le héros de demain », in Odile Falgu, Marc Tourret (dir.), *Héros, d'Achille à Zidane*, catalogue de l'exposition « Héros », BNF, 2007. En ligne sur <http://classes.bnf.fr/heros/index.htm>

3. M.A. Paveau, « La citation militaire : système sémiotique, pratique honorifique », in J-M Lopez-Muñoz, Marnette, S. et L. Rosier (éds), *Dans la jungle du discours rapporté : genres de discours et discours rapporté*, Presses de l'université de Cadix, p. 277, pp. 277-286.

Bosnie, Sarajevo, le 26 mai 1995, au début de la crise des otages. Avec son peloton, un jeune officier a reçu mission de contrôler l'utilisation de canons et de chars serbes regroupés sur une position serbe. Son poste est implanté, « incarcéré », sur cette position : il est en réalité sous le contrôle des Serbes ! Il n'a aucun espace de manœuvre : « J'estime que nous avons été mis dans une position indéfendable », déclara-t-il plus tard⁴. En début de journée, il est capturé par les Serbes avec lesquels sa mission l'obligeait à être en contact quotidien. Il est frappé à plusieurs reprises et menacé de mort s'il ne dépose pas les armes. Il résiste. Tirs de mortiers et de roquettes sur son poste ! En fin de soirée, à nouveau menacé de mort et de la destruction totale de sa position, il donne l'ordre à son peloton de rendre les armes. Ce chef, placé dans une position tactique d'impuissance et dont la mission était insensée, choisit la vie des siens plutôt qu'une mort probable. En France, de vieux soldats jugeront cette reddition comme une lâcheté, n'imaginant nullement la situation désespérée dans laquelle les Casques bleus avaient été placés : offerts en sacrifice sur l'autel de la paix ! Mais aux yeux des hommes que cet officier commandait, son acte fut jugé légitime. Plus tard, ils lui dédièrent un poème naïf mais émouvant :

« Ce jour-là, mon lieutenant, vous avez été grand
 « Vous étiez prisonnier, et vous avez pourtant,
 « Pris cette décision de tous nous voir en vie,
 « En déposant les armes, face à cet ennemi. [...] »

Paradoxalement, pour raisonner l'héroïsme, il faut évacuer de l'esprit la notion de héros. L'héroïsme existe en dehors du héros. Il y a en effet des combattants héroïques qui ne seront jamais héros et il peut y avoir des combattants réputés héros qui ne furent nullement héroïques. Le héros raconte un type d'héroïsme qui convient à l'air du temps. Mais le champ de l'héroïsme du combattant est infini. Il a de multiples figures, dont certaines ne produiront jamais de héros.

En octobre 1994, sur les monts Igman en Bosnie, c'est le cas d'un lieutenant du 7^e bataillon de chasseurs alpins (BCA) dont le poste est imbriqué au milieu des combats entre Serbes séparatistes et Bosniaques. Il rampe sous les rafales de mitrailleuse et sous les bombardements d'obus de mortier pour secourir un officier serbe, blessé, isolé. Il l'entend geindre à quelques dizaines de mètres. Il le ramènera vers sa position. En Bosnie, il y eut des formes d'héroïsme méconnues auxquelles le combat moderne ne nous avait pas accoutumés.

4. En mai 1995, dans le secteur de Sarajevo, il existait plus de quarante positions françaises ainsi imbriquées dans les lignes de front ou implantées sur des positions serbes : des « otages potentiels » ! Dans la journée du 26 mai 1995, au moins deux cents Casques bleus tenant ces positions, dont une centaine de soldats français, furent capturés ou encerclés par les Bosno-serbes. Sur cette crise des otages et le déroulement du drame vécu par cet officier, voir André Thiéblemont, *Expériences opérationnelles dans l'armée de terre. Unités de combat en Bosnie (1992-1995)*, Paris, Les documents du CESD, 3 tomes, 2001, tome I, pp. 63-68 et pp. 74-81.

En septembre 1992, de nuit, aux abords de l'aéroport de Sarajevo, les Bosniaques ouvrent le feu sur un convoi logistique de la FORPRONU. Deux conducteurs sont tués sur le coup, deux autres Casques bleus sont blessés. « Les citernes d'essence sont percées. Le gasoil s'est répandu partout. Un camion gît tous phares allumés dans le fossé. » Les Bosniaques, continuant à tirer, progressent vers les lignes serbes à l'abri du convoi arrêté. Le colonel commandant le 2^e bataillon d'infanterie français arrive sur les lieux. Il saute de son véhicule : « Éclairez-moi ! » Tête nue, il s'avance, face aux lignes bosniaques, dans la lumière du phare d'un VAB : « Je veux qu'ils me reconnaissent ! Et qu'ils arrêtent de tirer ! » Et les tirs cesseront⁵ ! Là où des hommes possèdent encore une conception ancestrale de la guerre et du guerrier, le chef peut posséder une puissance symbolique qui en impose : il suffit qu'il paraisse pour forcer la décision. En Bosnie ou en Croatie, certains officiers ont eu l'instinct et l'audace de jouer de cette puissance : évitant le combat, ils ont exposé leur personne face à l'adversaire, nus, sans autre arme que leur physique et une croyance insensée en leur capacité personnelle à mettre l'autre à merci. Hors de quelque chronique d'un journaliste averti ou de relations dans des carnets de route, de tels actes héroïques n'ont été ni cités ni racontés : on ne trouvera nul récit de ces bravoures dans la littérature militaire contemporaine.

Pensons encore à l'héroïsme tragique de ces soldats auxquels l'Histoire a donné tort et qui, comme Antigone, furent pris dans le débat entre leur tradition, leur honneur et la soumission au prince. L'histoire nationale est aussi faite de ces soldats perdus qui refusèrent de se soumettre et dont la geste fut effacée par le sens de l'Histoire. En fait, l'héroïsme est obscur. Seuls peuvent l'éclairer une microculture, des mythologies, des idéologies, un mouvement d'idées cultivant une certaine nature d'héroïsme : en quelque sorte, une plaque de base culturelle qui donne sens aux images et aux récits qui entendent le révéler.

On ne doit donc pas « confondre héroïsme et héros » : « Toute personne peut accomplir un acte héroïque, fruit d'un choix et de valeurs assumés, d'où la multitude de héros discrets, inconnus, morts ; le héros en revanche n'acquiert son statut que par le discours, le culte, après l'événement, réel ou construit⁶. »

5. D'après F. Pons, *Les Français à Sarajevo*, Paris, Presses de la Cité, 1995, p. 86.

6. Odile Falu, Marc Tourret, *art. cit.*

CROATIE 1993. CHEMINEMENTS DANS UN CHAMP DE MINES

En septembre 1993, en Croatie, entre Gospic et Medak, au nord de Zadar, deux compagnies d'infanterie française, dont une compagnie du bataillon d'infanterie de Bihac (BIB), renforcent un bataillon canadien dans une mission d'interposition entre les forces de la République serbe de Krajina (RSK) et les forces croates gouvernementales. Celles-ci ont effectué une percée de quinze kilomètres dans le front des Serbes de Krajina. Il faut les contraindre à abandonner le terrain conquis. La compagnie du BIB, constituée d'appelés, progresse en tête du bataillon. Elle se heurte à des résistances croates. Les restrictions des règles d'engagement conduisent à de violentes empoignades avec les combattants croates qu'il faut désarmer. Le terrain est infesté de mines. Le 25 septembre, en fin de soirée, un groupe de déminage du génie, qui renforce cette compagnie, manque à l'appel. Plus tard, le chef de groupe est retrouvé gravement blessé, criblé d'éclats. Son véhicule de l'avant blindé (VAB) a sauté, avec son équipage, dans un champ de mines. Pour chercher du secours, il a traversé ce champ en rampant pendant plusieurs heures. Avant de s'évanouir, il a juste le temps de désigner la direction du VAB et de signaler que l'un de ses hommes, un caporal-chef, se trouvait plus loin, isolé, blessé. Le lieutenant R. reçoit la mission d'ouvrir avec sa section un cheminement dans le champ de mines et de récupérer l'équipage. Il est vingt et une heures. La section s'engage. En tête, le groupe du sergent P. ouvre précautionneusement la route. Les appelés manquent d'expérience. Le temps presse. Ils entendent en permanence les cris de l'équipage du VAB. Le lieutenant R. décide alors d'ouvrir lui-même l'itinéraire miné avec l'aide du sergent P. Ils arrivent enfin aux abords du véhicule. Les sapeurs sont dans un état physique et psychique tel qu'il faut les porter afin qu'ils ne marchent pas hors du chemin étroit qui a été ouvert.

Le caporal-chef n'a pas été retrouvé. La section du lieutenant R. reste sur place. Soudain, dans le silence de la nuit, des cris en français se font entendre : « C'est le caporal-chef ! » Le lieutenant R., accompagné de deux infirmiers, d'un officier et de deux soldats canadiens, s'engage à nouveau dans le champ de mines. Il est une heure du matin. L'ouverture du cheminement est lente, difficile dans un terrain couvert de hautes herbes à éléphant. Le petit groupe, s'éclairant à la lampe individuelle, doit faire sauter plusieurs mines bondissantes. Alors que le jour se lève, il arrive auprès du caporal-chef, encore vivant, le corps criblé d'une

multitude d'éclats qui ont en fait cautérisé ses plaies. « Vers huit heures, quand je reviens à mon VAB, écrit le lieutenant R., nous pouvons constater que nous avons eu à franchir quelque mille mètres [de zone minée]. Je suis totalement fourbu et vidé. »

(D'après le carnet de route du lieutenant R. cité dans André Thiéblemont, *Expériences opérationnelles dans l'armée de terre. Unités au combat en Bosnie (1992-1995)*, Paris, Les documents du CESSD, tome I, pp. 35 et 36.

P Pas de héros sans récit !

Le héros, c'est donc celui dont les actes épiques ou réputés comme tels sont cités et racontés. Sans récit, pas de héros, et le récit fait le héros, même en l'absence d'acte héroïque. Ainsi de l'anecdote qui fascina Barrès, « Debout les morts ! », ou de la fameuse « tranchée des baïonnettes ». Ce ne sont que de belles légendes⁷. La mémoire coïncide rarement avec l'histoire et il peut arriver qu'elle fabrique de fausses gloires.

Pour qu'il y ait récit, il faut des producteurs de récits. De l'oral à l'écrit et à l'image fixe ou mobile de grande diffusion, il y a plusieurs niveaux de production de récits, donc différents niveaux de récits et de héros.

Dans le cas militaire, on pourrait appeler « héros de voisinage » des personnages qui forcent l'admiration de leur entourage et dont les actes épiques s'étant déroulés sous le regard de leurs compagnons sont alors colportés de bouche à oreille. La production de ces récits est fluide et diffuse. Parfois, elle est le fait de conteurs, sorte de griots de la tribu militaire. Leur talent contribue alors autant à l'héroïsation que la nature de la prouesse racontée. C'est ainsi que se créent des réputations et que se propagent de proche en proche des récits plus ou moins légendés, par tradition orale, dans le contexte familier d'une unité de combat, d'un régiment, d'une promotion d'officiers ou de sous-officiers. À chaque époque, chaque régiment, chaque petite unité, chaque promotion possède ainsi un patrimoine de personnages ou d'événements épiques qu'un nom, qu'une expression suffit à évoquer.

Dans un bistrot de Nîmes, devant une demi-rafale de Kronenbourg, le caporal-chef Orban du 2^e régiment étranger d'infanterie (REI), près

7. Voir J. Norton Cru, *Du témoignage*, Paris, Allia, 1989, p. 68 et suivantes.

de vingt ans de service, évoque son baptême du feu à Beyrouth au début des années 1980. « Ça défourait de partout. Je pars au sixième étage de l'immeuble. Toutes les vitres volaient en éclats. On se trouve coincés au sixième, paumés complets. C'est à ce moment que torse nu est arrivé le major : "Bougez pas ! Allez les gars, deux volontaires !" Ne voulant pas décevoir le major, on se retrouve sur le toit, abrités derrière le mur. En rampant, on est parti remonter les 12,7 [les mitrailleuses étaient démontées dans l'attente d'une revue]. Le capitaine arrive, reste en retrait dans l'escalier avec son PP13. Il rend compte au PC des Pins qu'il est en train de se faire tirer dessus. Nous, on se fait pipi dessus. Le capitaine attendait l'autorisation de riposte et son PP13 nous abreuvait de silence. À partir de là, Catarino prend en main. Les tireurs d'élite de la compagnie s'étaient mis en position sur le toit aux ordres de Catarino. Il se déplaçait debout, allant de tireur en tireur. Nous, on lui disait de se coucher. "Si j'me couche, vous bouffez le béton avec les dents !" ⁸. » Le major Catarino, torse nu, debout sous les rafales, fut sans doute l'un de ces héros discrets que nulle parole autre que celle de ses légionnaires et de ses pairs ne raconta.

La notoriété de ces héros de voisinage, leur épopée peuvent parfois s'étendre au-delà du régiment. Ainsi de ce qu'on a longtemps appelé le « Petit Camerone » au 2^e régiment étranger. Le 3 décembre 1960, au cours d'une opération menée dans le massif du Beni Smir, entre le barrage et la frontière marocaine, « aux premières heures du jour », une première vague d'héliportage sur la côte 1641 est interrompue par une forte résistance au sol. Le sergent Sanchez Iglesias et cinq légionnaires du stick leader ont déjà sauté sur la DZ. Ils se trouvent isolés au milieu des rebelles. « Allumés » à moins de trente mètres de leur poser, ils parviennent à se retrancher et résisteront jusqu'à la nuit tombée aux assauts des fellaghas comme à leurs offres de reddition moyennant la vie sauve. Il faudra engager successivement trois compagnies et le commando Cobra appuyés par des feux lourds aériens pour conquérir la crête et dégager enfin le sergent Sanchez et ses légionnaires. À l'époque, ce combat et ses acteurs, fréquemment évoqués au 2^e REI au cours des veillées, faisaient partie du bagage que tout jeune officier recevait lorsqu'il arrivait au régiment.

J'insiste sur ces héros de voisinage. Ils sont sur l'horizon immédiat du soldat. Il peut les côtoyer. Leur histoire nourrit les conversations de chambrée et de popote. Ce sont des modèles vivants par qui, de manière diffuse, s'opèrent la mobilisation et la cohésion des unités.

À un second niveau, on peut repérer des guerriers dont les épopées firent l'objet d'œuvres artistiques, notamment littéraires. D'une

⁸. Extrait d'André Thiéblemont, *op. cit.*, tome II, pp. 227-228.

LE GRAND FRANÇOIS

Les prouesses de ce bel officier aujourd’hui disparu, certes plus folkloriques qu’héroïques, n’ont cessé de nourrir les conversations d’une génération d’officiers et de légionnaires : un personnage de contes et légendes. Commandant le 2^e régiment étranger d’infanterie de Nîmes au début des années 1980, il séduit Georgina Dufoix et lui adresse un salut joyeux et peu réglementaire un 14 juillet en défilant devant la tribune présidentielle, ce qui lui vaudra quelques jours d’arrêt, aussitôt levés par la grâce du président Mitterrand et le truchement de Serge Gainsbourg !

Gainsbourg et François, c’est le chanteur déjanté séduit par un colonel tout aussi déjanté. Grâce au second, le premier découvrira la Légion étrangère et l’ambiance folle des fêtes de Camerone. Cela vaudra au florilège de la chanson française un nouveau *Mon légionnaire*. À Nîmes, pour ses adieux à son régiment, François paraîtra dans les arènes pour y tuer son taureau !

« Avec François, on rigolait entre nous, raconte le caporal-chef Orban. Il avait créé la section sniper. On lui obéissait au claquement de doigt ! Il avait un agissement qu’on ne reverra jamais. C’était une légende. On ne parlait pas d’avenir. On vivait l’instant. [...] Des souvenirs extraordinaires. On avait confiance en eux [les cadres de l’époque]. On se demandait quelle piqûre il nous faudrait pour qu’on leur ressemble. [...] Une pagaille de bons garçons. [...] Nos cadres étaient sur le caillou avec nous. [...] Avec eux, on parlait de tout. [...] Avec des bons garçons comme eux, comme François, le soldat se met à comprendre. Il devient intelligent. »

Le grand François ne figurera sur aucun marbre glorieux ni dans aucun Livre d’or.

production traditionnelle de récits oraux rencontrant quotidiennement la demande profuse d’un marché captif de l’épopée militaire, on passe à un appareil de production quasi industriel, qui nécessite des investissements en capital, des professionnels du récit, des techniques et, surtout, un marché étendu et rémunérateur. Cet appareil de production crée *de facto* une sélection dans la profusion des sagas héroïques.

Les héros issus de cette sélection sont ceux des Livres d’or.

Durant les deux conflits mondiaux, au Maroc, au Sahara, en Indochine, en Algérie, leur geste fut racontée par la presse en images, par des romanciers ou par des reporters et chroniqueurs de guerre,

par le cinéma : on pense à *L'Illustration* au *Journal illustré*, aux suppléments illustrés du *Petit Journal* ou du *Petit Marseillais* durant la Grande Guerre, aux quelques centaines d'ouvrages qui ont été écrits à l'issue des deux conflits mondiaux, au cinéma et au roman de l'entre-deux-guerres célébrant la pacification des confins sahariens (*L'Escadron blanc*, *Trois de Saint-Cyr...*), aux pages de *Paris Match* couvrant la guerre d'Algérie, aux œuvres cinématographiques ou littéraires de Schoendoerffer, de Lartéguy, d'Erwan Bergot, de Paul Bonnecarrère, de Georges Fleury, de Pierre Sergent, de Montagnon, de Gandy, popularisant d'étonnantes personnages qui, de la Seconde Guerre à celle d'Algérie, furent de tous les combats.

Au travers de ces noms d'auteurs, peut-être faut-il souligner ici l'existence d'une génération de correspondants de guerre ou d'écrivains qui furent au cœur de l'action combattante – notamment en Indochine –, mais aussi celle de directeurs de collection ou d'éditeurs qui, au cours des années 1950 et 1960 et au-delà, accueillirent leurs manuscrits (Fayard, Albin Michel, Presses de la Cité, Hachette, Ramsay, Robert Laffont...). Sans cet appareil de production contre-battant l'indifférence ou l'hostilité des milieux intellectuels de l'époque, bien des épopées des guerres de décolonisation seraient restées confidentielles.

Enfin, et quoiqu'il n'y ait pas de solutions de continuité avec le précédent niveau, il y a les héros militaires officialisés d'une manière ou d'une autre, ceux que les appareils idéologiques d'État, qu'ils soient scolaires, culturels ou militaires, ont élevé au rang de grands hommes dignes des honneurs nationaux. Il y faut un statut social : ces héros nationaux sont le plus souvent des généraux, et seul le culte rendu à la Résistance durant l'Occupation a pu accoucher de quelques rares personnages n'ayant pas un tel rang. Ce qui distingue généralement ce type de héros, c'est leur inscription, souvent en majesté, dans la toponymie des grandes métropoles. Les avenues et les places des grandes cités portent leur nom : Foch, Franchet d'Esperey, Leclerc, Juin, de Lattre...

Idéologies, mythologies et appareils idéologiques

Parce qu'elle suppose des instances productrices de récits, l'héroïsation se révèle donc une construction sociale et culturelle. Elle sera parfois idéologique et politique lorsque l'épique est en quelque sorte nationalisé afin de légitimer un pouvoir ou soutenir son projet. On touche là à la puissance des mythologies et des idéologies effaçant l'histoire et filtrant ce qui doit être conservé en mémoire, au travail

sélectif de luttes politiques jouant de héros ainsi mis en mémoire : « Le héros, en effet, est à la fois le déserteur de l'histoire et l'amant de la mémoire », observent encore Odile Faliu et Marc Tourret⁹. Deux cas assez typiques peuvent illustrer le propos.

Le premier réside dans les politiques mémoriales de la Seconde Guerre mondiale, dans les mises en valeur ou dans les masques qu'elles ont produits. Dans un ouvrage récent, Olivier Wieviorka en fait le constat. Il insiste sur l'hétérogénéité des conditions d'existence entre 1939 et 1945, à la différence de celles de la Grande Guerre que peut résumer l'« image du poilu, enterré stoïquement dans sa tranchée ». Cette diversité a « contribué à politiser la mémoire » et à l'atomiser. Contrariant l'« émergence d'un souvenir commun », elle a favorisé les jeux parfois conflictuels de forces politiques et sociales recherchant la légitimation de leur présent par l'instrumentalisation plus ou moins consciente du passé¹⁰. Aux mythologies de l'immédiat après-guerre produites par la « politique gaullienne » et par ses « contre-feux communistes » autour de la Résistance, des Forces françaises libres et de la Libération, ont succédé des périodes où « les victimes prirent le pas sur les héros ». « Au temps du gaullisme triomphant » notamment, la mémoire de la guerre s'est fondée « prioritairement sur le souvenir d'une Résistance glorieuse et martyre. [...] Les opérations strictement militaires ont occupé une place subalterne et hiérarchisée ». Dans cette configuration, « Leclerc, gaulliste de la première heure et libérateur de Paris », occupa la première place devant de Lattre et Juin¹¹.

En d'autres termes, l'alliance objective de la croix de Lorraine avec la faucille et le marteau ont projeté bien des ombres sur des héros militaires de la Seconde Guerre mondiale. Comment ne pas s'étonner, par exemple, qu'au regard de la notoriété de l'épopée de Leclerc et de sa 2^e DB, celle du corps expéditionnaire français en Italie, qui y perdit le tiers de ses effectifs, celle de la 1^{re} armée française dans les Vosges, en Alsace, sur la poche de Colmar, soient aussi estompées dans l'imagination national ? Comment concevoir que les vainqueurs de Narvik, Béthouart et Magrin Vernerey dit Monclar – cet extraordinaire *condottiere* qui, en Syrie, refusa de se battre contre des Français et qui plus tard abandonna ses étoiles pour commander le bataillon de Corée –, que Monsabert, le vainqueur de la bataille du Belvédère, ou encore Guillaume et ses fameux goums marocains aient dû attendre la fin du siècle pour qu'une promotion de Saint-Cyr porte leur nom ? Sans compter les Dody, les Mathenet et autres héros obscurs de l'armée

9. Odile Faliu, Marc Tourret, *art. cit.*

10. Olivier Wieviorka, *La Mémoire désunie. Le souvenir de la Seconde Guerre mondiale en France (1944-2009)*, Paris, Le Seuil, 2010, pp. 19-21

11. *Ibidem*, pp. 165-166.

d’Afrique, qui payèrent un lourd tribut à la libération de la Tunisie, de l’Italie et du territoire français. Combien de héros furent ainsi masqués par les mythologies et par les appareils idéologiques gaulliens et communistes ?

Le deuxième cas illustrant le jeu des mythologies dans les processus d’héroïsation réside dans le volontarisme des pères fondateurs de la III^e République, qui susciteront un fantastique imaginaire dans une double perspective, politique et militaire : celle de la fondation d’une culture politique républicaine et patriotique autour d’une France une et indivisible, celle de la Grande Revanche. À la combinaison d’images et de récits diffusés par l’école et par le militaire se joignit la création artistique et littéraire. Dans *Les Figures de la guerre*, qui brossent une remarquable analyse des images de guerre de 1839 à 1996, Hélène Puiseux écrit : « Dans les années 1870-1890, en France, tableaux et spectacles sont la part visuelle de l’iceberg qui, aux côtés de la littérature savante et populaire, de la chanson, de la poésie, de l’éducation, construit un véritable monument où l’individu, la perte et la victime sont héroïsés¹². »

En effet, il s’agissait tout à la fois de convoquer les gloires nationales du passé et de cultiver un héroïsme sacrificiel, en vue de construire un imaginaire patriotique et républicain au service d’une France « une et indivisible ». Je pense notamment à ces beaux ouvrages reliés sur toile rouge avec dorure qui étaient remis comme prix aux élèves les plus méritants¹³, ou encore aux œuvres épiques de peintres tels Alphonse de Neuville et Édouard Detaille. Hélène Puiseux présente ce dernier comme le « peintre quasi officiel du régime ». Elle décrit son œuvre comme « la mise en scène d’un héroïsme national » innovant dans « la mise en avant de soldats anonymes, [...] gens du peuple [...] qui acquièrent ainsi la qualité de héros ». « Il rejoint, dans le droit fil de l’émotion, [...] les poésies et les chansons de l’époque, les clairons partant se faire tuer dans le petit matin¹⁴. » Cet imaginaire patriotique et républicain que les fondateurs de la III^e République eurent la volonté de construire estompera au début du XX^e siècle bien des héroïsmes dissidents : celui de la Commune et du colonel Rossel, celui des activistes pacifistes, syndicalistes ou anarchistes du début du siècle, celui de la révolte des vigneron du Midi et des « braves soldats du 17^e » se mutinant et marchant sur Béziers pour fraterniser avec ceux-ci.

12. Hélène Puiseux, *Les Figures de la guerre*, Paris, Gallimard, 1997, p. 141.

13. Citons, entre autres, *Les Hommes célèbres de la France* de Louis Dumas, *La Jeune Armée* de Jules Richard, *Nos grandes écoles militaires* de François Bourland, *Autour du drapeau. Récits militaires* de Marc Bonnetoy... et, bien sûr, l’œuvre de Danrit –anagramme du capitaine Driant – qui anticipate la guerre de demain, raconte l’aventure militaire et coloniale, exalte le service de la France et le jeune officier prêt au sacrifice pour sauver la patrie.

14. Hélène Puiseux, *op. cit.*, p. 147.

LES BRAVES SOLDATS DU 17^e

Enfant de la Commune et révolutionnaire patriotique qui fut plus tard le chantre de l'« union sacrée », le chansonnier Monthéus créa cette chanson célébrant les mutins du 17^e.

« Légitime était votre colère
 « Le refus était un grand devoir
 « On ne doit pas tuer ses pères et mères
 « Pour les grands qui sont au pouvoir
 « Soldats votre conscience est nette
 « On n'se tue pas entre Français
 « Refusant d'rougir vos baïonnettes
 « Petits soldats oui vous avez bien fait
 « Salut, salut à vous
 « Braves soldats du dix-septième,
 « Salut braves pioupious
 « Chacun vous admire et vous aime
 « Salut, salut à vous
 « À votre geste magnifique
 « Vous auriez en tirant sur nous
 « Assassiné la République. »

En revanche, c'est cette mythologie dominante cultivant une conception guerrière et sacrificielle du héros qui, durant la Grande Guerre, filtrera les regards portés sur la lutte contre l'envahisseur prussien. À considérer certaines images d'Épinal, les illustrations et les articles publiés par la grande presse durant le conflit, on est frappé par la volonté des rédacteurs ou des illustrateurs de propager — notamment vers la jeunesse¹⁵ — un esprit patriotique et de l'héroïsme au quotidien. Ainsi du supplément illustré du *Petit Journal* dans lequel les illustrateurs imageaient diverses scènes héroïques réelles dont, comme chez Detaille, les personnages étaient fictifs, non identifiés (cf. annexe). Le cas de la Grande Guerre présente l'exemple d'un puissant appareil de production d'un imaginaire héroïque, soutenu par cette extraordinaire mythologie suscitée par les fondateurs de la République : probablement un cas unique dans l'histoire contemporaine.

15. En l'absence d'études exhaustives du phénomène, citons notamment « Enfants héros », *Lecture pour tous*, 5 décembre 1914; *La Mort héroïque du petit Émile Després*, une planche dessinée datant de 1914-1915 utilisée dans les écoles pour illustrer une leçon de morale : elle raconte l'héroïsme d'un enfant face à la « barbarie » prussienne. Voir en ligne sur www.lyceendm.net/cdi/histoire/despres.

Perspectives

Un siècle plus tard, le poilu héroïque s'est transformé en victime d'un « affreux carnage », selon l'expression consacrée. Aujourd'hui, le combattant n'existe dans l'actualité que s'il est martyr ou victime passive, sacrifié sur l'autel de la paix, de la liberté, de la démocratie ! Ces héroïsmes ne sont considérés qu'au regard d'une « culture de la victimisation », pour reprendre l'expression de Dominique Schnapper¹⁶.

Mais peut-être faut-il y regarder de plus près ! Certes, au cours des décennies récentes, la montée en puissance en France d'idéologies victimaires comme celle des mythes pacifistes, qu'accompagna la dégradation de l'imaginaire fondé par la III^e République, estompa d'autant plus l'épique militaire qu'elle s'était raréfiée.

Pourtant, dans une France aujourd'hui culturellement éclatée, l'évolution des mentalités n'est ni linéaire ni monolithique. La demande d'épique perdure dans notre société, y compris parmi les jeunes générations. Sur le marché de l'offre et de la demande d'images héroïques, le légendaire autre que militaire est bien présent : celui de l'humanitaire, du pompier, des navigateurs solitaires au long cours, celui sacrificiel des moines de Tibhérine. L'imaginaire de l'aventure et de l'extrême a encore un bel avenir là où les politiques d'assistance atteignent leur limite.

Or la faiblesse de l'offre du militaire sur ce marché résulte en partie des politiques de communication initiées depuis près d'un demi-siècle. Bernard Paquetteau, analysant les productions de l'armée sur le petit écran après la guerre d'Algérie et dans les années 1970 concluait à « une entreprise de démythification ». « L'image du baroudeur et du soldat de la République est échangée contre celle du technicien spécialisé, observait-il. Technicien de la défense, technicien de la paix, le militaire se fond dans le paysage contemporain. [...] L'armée, en se mettant au goût du jour, en se parant des attributs de la modernité, en abandonnant [...] toute référence historique et en se dépouillant de son légendaire, entend estomper des traits jugés surannés et se débarrasser des ombres qui l'ont ternie. Image de marque oblige¹⁷. »

Par la suite, cette image de marque, en rupture avec celle d'un passé guerrier jugé sulfureux au regard de l'air du temps, cultiva des représentations aseptisées d'un militaire au service de la paix, dissuadant la

16. Dominique Schnapper, *La Démocratie providentielle ; essai sur l'égalité contemporaine*, Paris, Gallimard, « NRF », 2002, p. 66.

17. Bernard Paquetteau, « La Grande muette au petit écran (1962-1981) », in HJP Thomas (dir.), *Officiers. Sous-officiers, la dialectique des légitimités*, Paris, Addim, 1994, pp. 67-91, pp. 83 et 84.

violence de l'autre, sans le combattre : une image sans tragique, lisse comme celle du *Redoutable* émergeant de l'océan. Sans vagues !

Certes, dès les années 1980, un mouvement de défense de la « spécificité militaire » se manifesta dans les rangs de l'armée de terre. Il tarda à être pris en compte par l'institution¹⁸. Pour autant, cette réaction identitaire, brandissant un passé glorieux, ne fut pas accompagnée d'une production d'images et de récits jouant du présent pour renouveler l'héroïque militaire. Aujourd'hui, en Afghanistan, l'armée de terre égrène ses morts, mais ne raconte pas ou peu ses héroïsmes discrets. Elle se satisfait d'un événementiel éphémère. Comment s'étonner alors que le héros militaire soit aujourd'hui estompé, alors que depuis près d'un demi-siècle, l'armée a tu, et tait toujours, les drames et les prouesses de ses combattants ?

Pour que l'héroïsme militaire du passé récent et du présent produise demain des héros, il faut des instances productrices de héros. Ces dernières décennies, du Liban à la Bosnie et au Rwanda, aujourd'hui en Afghanistan, les actes héroïques de petits chefs et de petits soldats n'ont pas manqué et, sans doute, ne manquent pas, quoique plus rares et plus épisodiques que naguère. Encore faut-il que les organismes qui ont en charge le rapport du militaire à la société s'y intéressent, les recueillent et en fassent des offres sur le marché de la création artistique et littéraire. C'est tout un appareil de production actualisant le héros militaire qui est à réinventer et à susciter. Il faut de l'imagination, des talents, des enthousiasmes, des créateurs et des producteurs d'images et de récits. Il faut de la durée et non des coups médiatiques. Au moment où disparaissent la visibilité et l'audience du militaire dans le pays, cette entreprise actualisant dans le public l'imaginaire héroïque du soldat est plus que jamais nécessaire. ▶

18. Voir André Thiéblemont, « Réveils identitaires dans l'armée de terre », *Inflexions* n° 11, juin-septembre 2009, pp. 73-85.

F ANNEXE

La Grande Guerre et les illustrateurs



Le Petit Journal, 26 mars 1916 et 8 août 1915, n°1285 et 1320



Le Petit Journal, 13 juin 1915 et 9 avril 1916, n°1277 et 1720

Sources : site du Petit Journal-Supplément illustré
<http://cent.ans.pagesperso-orange.fr/menu/menu.htm>

CLAUDE WEBER, MICHAËL BOURLET, FRÉDÉRIC DESSBERG

À SAINT-CYR

Toucher aux dimensions héroïques et mythiques est un exercice toujours périlleux. S'y frotter à Saint-Cyr, qui plus est pour des non-« cyrards », peut s'avérer relever d'une inconscience folle. En vue de favoriser les comparaisons et de mesurer d'éventuelles évolutions, qui mieux que les saint-cyriens, issus de diverses générations, pourraient en effet écrire sur les figures emblématiques qui configurent les pratiques, les discours et les esprits dans le cadre de leur formation initiale à Coëtquidan ?

Nous avons cherché à donner la parole aux intéressés dans le cadre d'entretiens ; une méthodologie malheureusement restée limitée en raison des délais relatifs à cette contribution. Forts de nos origines disciplinaires respectives (histoire et sociologie), nous avons dès lors privilégié des sources et des approches complémentaires, comme une perspective historique sur les noms de parrains de promotion et une attention portée aux choix de lectures des élèves, ainsi que sur les figures héroïques mises en exergue dans le cadre de la transmission des traditions, activité ô combien centrale au sein de l'École spéciale militaire (ESM).

Perspectives historiques

Replacer les figures héroïques de la Spéciale dans une perspective historique, depuis la création de l'école (loi du 4 floréal an X – 24 avril 1802) jusqu'à nos jours, est un exercice complexe tant l'histoire, la mémoire et la tradition sont ici étroitement imbriquées¹. Les « héros » de Saint-Cyr sont bien souvent des officiers célébrés pour leur sens de l'honneur et du devoir, leur esprit de service, leur enthousiasme, leur goût pour le commandement, la solidarité et la camaraderie². Ces valeurs sont celles de tous les officiers et le panthéon saint-cyrien regorge de personnages de l'histoire militaire française non saint-cyrienne, tels les grands commandants des armées de l'Ancien Régime ou, plus récemment, la figure du général

1. *Cahier d'études et de recherches du musée de l'Armée* n° 4 « Saint-Cyr, la société militaire, la société française », 2002; *Saint-Cyr, l'École spéciale militaire*, Paris, Lavaudelle, 2002; Eugène Titeux, *Saint-Cyr et l'École spéciale militaire en France*, Paris, Didot, 1898; René Desmazes, *Saint-Cyr. Son histoire. Ses gloires. Ses leçons*, Paris, La Saint-Cyrienne, les Ordres de chevalerie, 1948.
2. Jean Bojy, « La naissance des traditions de l'ESM et leur évolution jusqu'à nos jours », *Cahier d'études et de recherches du musée de l'Armée* n° 4 « Saint-Cyr, la société militaire, la société française », 2002, pp. 115-135.

Bigard. Ces figures héroïques, qui ont pris avec le temps un caractère légendaire, ont contribué à forger l'histoire de l'ESM. De plus, la représentation héroïque saint-cyrienne n'est pas monolithique. Elle est à la fois collective (les dix mille saint-cyriens morts pour la France) et individuelle ; le choix des noms de parrains de promotion en est l'expression la plus concrète. Sous ces deux formes, histoire et légende se confondent aisément.

Depuis la création de l'école, dix mille anciens élèves sont morts pour la France, au combat ou en service, soit un sur six. Si importantes qu'elles soient, ces pertes sont à relativiser. En effet, jusqu'à la guerre de 1870, les officiers recrutés à Saint-Cyr restent minoritaires dans une armée où les officiers issus du rang occupent une large place. Ainsi, sur trente-sept officiers généraux nommés maréchaux de France entre 1815 et 1870, seuls quatre sont issus de cette école (Pélissier, Canrobert, Mac-Mahon et Forey) tandis que quatre sortent de Polytechnique.

Aux lendemains de la guerre franco-prussienne, dans une armée en reconstruction, les gros contingents de saint-cyriens font leur apparition, comme en témoigne le nom de « La Grande Promotion » (1874-1876)³, mais ils sont noyés parmi les officiers de réserve qui encadrent les bataillons de conscrits. Sur ce point, l'exemple de la Première Guerre mondiale est intéressant. Les pertes humaines subies par les promotions sorties entre 1905 et 1914 sont élevées, en particulier au début de la guerre. Le 22 août 1914, journée la plus sanglante de l'histoire militaire française, vingt-quatre sous-lieutenants de la promotion « Montmirail » (1912-1914) trouvent la mort au combat. De 1914 à 1918, la promotion « De la croix au drapeau » (1913-1914) perd trois cent dix des siens sur cinq cent trente-cinq, soit près de 58 % de son effectif.

Ces pertes importantes se mêlent à une autre figure héroïque, celle du jeune cyrard qui, en juillet 1914, prête serment de recevoir le baptême du feu en casoar et gants blancs. Pourtant, il n'y eut pas de serment collectif et seul le sous-lieutenant Marie Émile Alain de Fayolle (1891-1914), de la promotion « De la croix au drapeau », a chargé en casoar et gants blancs avant de tomber à Nevraumont, en Belgique, le 22 août 1914. Ce sacrifice de l'école est aussi celui consenti par la presque totalité des grandes écoles françaises à la même époque. Ainsi, un normalien sur deux (vingt-huit sur cinquante-cinq) de la promotion Lettres 1913 de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à Paris, n'est pas revenu des champs de bataille. Quatre mille

3. Ainsi baptisée en raison de l'accroissement du nombre d'élèves officiers, cette promotion voit son effectif s'élever à quatre cent six élèves en 1874 au lieu de deux cent cinquante avant la guerre de 1870 (voir à ce sujet www.saint-cyr.org).

huit cent quarante-huit saint-cyriens (du grade de sous-lieutenant à celui de général)⁴ sont tombés au combat sur trente-six mille officiers⁵ morts pour la France entre 1914 et 1918, soit 13 % des pertes d'officiers et 0,36 % des pertes militaires de la Grande Guerre. Pourtant, dès l'entre-deux-guerres, et plus encore au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la tendance s'inverse et le panthéon saint-cyrien s'enrichit de nouveaux personnages, principalement des jeunes officiers subalternes morts pour la France outre-mer⁶.

À Saint-Cyr, l'attachement des militaires à l'histoire se manifeste notamment par le choix d'un nom de promotion, tradition systématisée depuis la fin des années 1830. Il renvoie à des événements naturels marquants (« Tremblement », « Comète »), à des batailles (« Montmirail », « Solferino »), à des campagnes militaires (« Crimée », « Mexique ») ou à des événements diplomatiques (« Cronstadt », « Novi-Bazar »). Il rend parfois hommage à un chef d'État (« Alexandre III », « Pierre I^{er} de Serbie »), à un officier général (« Bourbaki », « Monsabert ») ou à un officier (« Pol Lapeyre », « Darthenay »). La validation d'un nom de promotion dépend à la fois des élèves, parfois influencés par des interventions familiales ou politiques, du commandement de l'école, de l'autorité militaire, mais aussi du pouvoir politique. En outre, il n'est pas indispensable d'être saint-cyrien pour laisser son nom à une promotion.

Quelles sont les tendances générales observées quant au choix du nom des promotions ? Le colonel Frédéric Guelton identifie deux périodes⁷. De 1830 à 1928, les noms des promotions commémorent des événements exceptionnels, des moments de la vie quotidienne de l'école ou de la politique internationale de la France. Les figures héroïques sont rares. Durant cette période, les choix font apparaître que les élèves-officiers possèdent une culture politique étendue, particulièrement dans le domaine des relations internationales⁸. Dès 1914, cette tradition connaît de profondes modifications. Les noms de promotion sont marqués par le souvenir de la guerre, de la victoire, mais commémorent

4. *Livre d'or des saint-cyriens morts au champ d'honneur*, 1990.

5. Selon le rapport du service de santé des armées et le rapport parlementaire Marin publiés dans les années 1920.

6. Pour une histoire des officiers français, on peut consulter notamment : Claude Croubois (dir.), *Histoire de l'officier français des origines à nos jours*, Saint-Jean-d'Angély, Bordessoules, 1987; Raoul Girardet, *La Société militaire de 1815 à nos jours*, Paris, Perrin, 1998; William Serman, *Les Officiers dans la nation, 1848-1914*, Paris, Aubier, 1982.

7. Frédéric Guelton, *Destins d'exception ; les parrains de promotion de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr*, Vincennes, Service historique de l'armée de terre, 2002.

8. La 62^e promotion (1877-1879), en prenant le nom de « Novi-Bazar », fait référence aux combats qui faisaient rage dans les Balkans à la même époque. En 1878, l'Autriche-Hongrie est autorisée à installer ses troupes dans le sandjak de Novi Pazar, possession ottomane aux confins de la Bosnie-Herzégovine et du Kosovo. Dans le même temps, le ministère de la Guerre fait agrandir en construisant un nouveau bâtiment à l'est de la cour Wagram, sur le Quinconce, surnommé par les élèves le Nouveau-Bahut et, par glissement sémantique, le Novi-Bazar. Le nom de la 75^e promotion (1890-1892), « Cronstadt », commémore l'alliance franco-russe et la visite officielle de la flotte française de l'amiral Gervais accueillie par le tsar Alexandre III dans ce port du golfe de Finlande en juillet 1891.

aussi les grands chefs militaires (« Joffre », « Gallieni », « Lyautey »)⁹. En revanche, le choix du sous-lieutenant Pol Lapeyre (1926-1928) inaugure un phénomène de personnalisation qui s'est poursuivi jusqu'à nos jours. La parenthèse de la Seconde Guerre mondiale – au cours de laquelle le choix du nom de promotion traduit l'affrontement idéologique et politique entre la France du maréchal Pétain et la France libre du général de Gaulle – ne l'interrompt pas.

Depuis 1945, il est difficile pour les jeunes sous-lieutenants de s'identifier à une figure nationale. Les héros commémorés ont été les grands chefs de la Seconde Guerre mondiale puis des officiers des guerres de colonisation et de décolonisation. Progressivement, on assiste à une lente héroïsation, voire, parfois, à une sacralisation de la part des élèves. Dans la mesure où le nom choisi doit valoriser la promotion, il s'agit de plus en plus souvent de trouver un modèle à imiter. Des recherches historiques, ainsi que des rapprochements avec la famille du défunt, sont menées par les élèves-officiers, en vue de rédiger une biographie dans laquelle certaines actions du « parrain » sont mises en valeur. Le « parrain de promotion » est devenu un « héros ». Les élèves officiers puisent dans le panthéon des guerres saint-cyriennes (guerres de décolonisation). Pendant la Première Guerre mondiale, nombreux furent les anciens élèves à se sacrifier pour la France, mais aucun n'a eu l'honneur de voir son nom attribué à une promotion, tout comme le soldat inconnu reposant à l'Arc de Triomphe. Mais après la Grande Guerre, la gloire rejouillit sur les grands chefs qui avaient mené les armées au succès. Aujourd'hui, ce sont les cadres de contact d'Indochine et d'Algérie qui sont honorés par les jeunes saint-cyriens. Comment expliquer une telle évolution ? Contrairement à ses anciens, le jeune saint-cyrien ne rêve-t-il donc plus du « firmament » ? Est-il encore doté d'une culture politique ?

■ Les tendances actuelles

La référence opérationnelle demeure centrale (courage, exemplarité, esprit de sacrifice, bienveillance à l'égard de ses hommes, force de caractère... sont autant de qualités recherchées), mais elle semble se déplacer davantage sur ceux qui l'incarnent jeunes et sans forcément atteindre la consécration institutionnelle par l'accès aux plus

9. Il convient de noter que les noms de « Foch » (1929), « Joffre » (1931) et « Albert I^{er} » (1934) sont communs à l'ESM et à l'École des officiers de la gendarmerie. Olivier Buchbinder, « Les Parrains de promotion de l'École des officiers de la gendarmerie nationale », *Cahiers du CEHD* n° 35, 2005. Voir aussi Patrice Gourdin, « Ils sont entrés dans la carrière. Le baptême des promotions de l'École de l'air », *Formation initiale de l'officier français de 1800 à nos jours : études de cas*, CEHD, Addim, 1999, pp. 143-169.

hautes responsabilités. Il est, à ce titre, significatif de relever depuis quelques années une prédisposition pour les jeunes officiers subalternes : « Lieutenant Brunbrouck » (2004-2007), « Capitaine Beaumont » (2005-2008), « Chef de bataillon Segrétain » (2006-2009), « Lieutenant Carrelet de Loisy » (2007-2010), « Chef d'escadrons Francoville » (2008-2011) ; « Capitaine de Cacqueray » (2009-2012).

Une activité opérationnelle qui s'intensifie depuis quelques années n'est certainement pas étrangère à une prise de conscience de la part des jeunes cyrards en formation de l'imminence de leur « baptême du feu » et, de fait, d'une identification plus aisée avec certains types de figures militaires. Il est bien évident aussi qu'*a priori*, la majorité des élèves connaîtra un début de carrière consacré exclusivement à l'opérationnel et que cette réalité est pour beaucoup plus importante à leurs yeux que la seconde moitié de carrière.

La faiblesse du vivier d'officiers supérieurs ou de généraux distingués à travers de récentes campagnes opérationnelles et décédés accentue sans nul doute la difficulté à identifier de telles figures héroïques. Ajoutons que le choix d'officiers subalternes est aussi en phase avec les préoccupations des instructeurs militaires et du commandement. Effets de la professionnalisation (passage sous statut OSC¹⁰ pour les non-diplômés à Saint-Cyr, sélection accrue en raison de la réduction des postes de commandement...) et d'un pragmatisme certain de la part de nombre d'élèves, à qui la question de ne faire qu'un passage au sein de l'institution ne pose pas forcément de problèmes majeurs, sont enfin deux autres aspects qui éclairent, selon nous, les constats opérés quant à l'utilité – ou tout du moins la tendance – de l'identification à un officier subalterne sur le terrain davantage qu'à celle d'un grand chef arrivé au firmament.

¶ Les livres de chevet

Au-delà des observations menées et des échanges avec les élèves sur le sujet, leurs lectures – libres et sans aucune obligation relative à la formation – ont fait l'objet de notre attention, il y a quelques années, notamment par l'exploitation d'une enquête¹¹ réalisée auprès de l'ensemble des acteurs des trois bataillons de l'ESM. Quatre questions directement en lien avec nos préoccupations ont été analysées :

10. Officier sous contrat.

11. Exclusivement destiné à un usage interne en vue de constituer un instrument d'aide au commandement par le biais d'une meilleure connaissance de la ressource, un large questionnaire (soixante-dix questions et quelque trois cent quarante items) avait été mis en place par le département de sociologie en 1996 et administré jusqu'au début des années 2000.

la première leur demandait de citer le nom d'un officier connu incarnant une référence idéale, la deuxième de choisir cinq auteurs de littérature s'inspirant de la guerre et des armées parmi une liste de trente-deux (militaires et civils), la troisième d'élire une époque de prédilection (chevalerie, croisades, XVI^e-XVIII^e siècle, Révolution française, Empire, 1815-1914, Première Guerre mondiale, Seconde Guerre mondiale, Indochine, Algérie, conflits actuels) pour le choix d'un parrain de promotion, et la quatrième d'indiquer quel maréchal issu de la Seconde Guerre mondiale (de Lattre, Juin, Leclerc, Koenig) avait leur préférence.

Les 86,59 % de non-réponses à la première question (soit trois cent soixante-huit sur un échantillon total de quatre cent vingt-cinq) sont éloquent quant à la difficulté de ces élèves officiers à s'incarner dans un « idéal » d'officier connu, difficulté qui peut être directement corrélée au manque de culture déjà évoqué. Parmi ceux qui s'expriment (cinquante-sept individus), huit citent Tom Morel (soit 1,88 %), huit de Gaulle, sept le capitaine de Cathelineau, sept Hélie de Saint Marc, quatre Leclerc, trois Lyautey, deux Napoléon/Bonaparte, deux le général Molle et deux le général Patton. Toute une série d'autres noms ne sont cités qu'une seule fois. Au final, les élèves ont plutôt du mal à citer des personnages militaires héroïques.

Concernant les influences littéraires, on relève 12,2 % de suffrages pour Hélie de Saint-Marc, 9,6 % pour Antoine de Saint-Exupéry, 7 % pour Lyautey, 6,9 % pour Erwan Bergot, 5,5 % pour Pierre Sergent, 4,1 % pour P. Bonnecarrère, 4 % pour Ernst Jünger... Les résultats traduisent là aussi, et en dehors de classiques emblématiques (Hélie de Saint Marc), un réel manque de culture des élèves.

À la question concernant la période de prédilection pour le choix d'un parrain de promotion, la hiérarchie est la suivante : l'Indochine (21,6 %), l'Empire (20,9 %), la Première Guerre mondiale (12 %), la chevalerie (9,6 %), la Seconde Guerre mondiale (8,5 %), les croisades (5,4 %), les conflits actuels (5,2 %), l'Algérie (3,3 %), la période 1815-1914 (3,1 %), le XVI^e-XVIII^e siècle (2,8 %) et la Révolution française (2,1 %). On retrouve dans ces réponses l'intérêt déjà souligné pour les acteurs des conflits de décolonisation – une représentation moderne de l'officier –, mais également pour une image mythique et traditionnelle remontant aux origines de la création de l'école et sur laquelle nous reviendrons.

Enfin, s'agissant des maréchaux, les préférences sont les suivantes : Leclerc (43,8 %), de Lattre (39,1 %), Koenig (5,2 %) et Juin (4,9 %), avec 7,1 % de non-réponses. Ces résultats seraient certainement similaires dans le reste de la population française où le nom des deux premiers est aussi plus répandu. On peut y reconnaître le prestige de

la 2^e division blindée et de la participation des troupes françaises à la libération du pays.

Une enquête plus récente montrerait une certaine stabilité dans les réponses, mais également une évolution dans les lectures. Le choix d'un officier connu serait certainement plus difficile dans la mesure où l'identification au parrain de promotion favorise le choix d'officiers justement inconnus et dont les élèves-officiers n'apprennent l'existence qu'en arrivant à l'ESM. Par ailleurs, à la question invariablement posée par leur jury de diplôme : « Qui représente pour vous le meilleur modèle de chef militaire ? », les sous-lieutenants répondent le plus souvent par le nom de leur parrain de promotion ou par celui que l'actualité rappelle à leur souvenir (le général Bigeard, à l'occasion de son décès, par exemple).

La figure du héros a évolué dans la société française, mais également à Saint-Cyr. Celle du héros homérique, qui a perpétué la tradition chevaleresque, semble trop chargée de légende, trop mythique, pour être adoptée et permettre la cohésion d'une promotion entière aujourd'hui marquée par davantage de diversité ; même si tous les élèves ne disposent pas du même poids pour se faire entendre ou proposer un nom de parrain... Les héros des périodes anciennes sont éloignés des références des élèves officiers d'aujourd'hui. Il est en revanche plus facile pour eux de s'identifier à l'officier subalterne des conflits coloniaux. Au cours de sa scolarité, le saint-cyrien d'aujourd'hui a généralement pour perspective unique la fonction de chef de section dans le cadre des opérations en Afghanistan, même si la formation qu'il reçoit est conçue dans l'optique d'une carrière plus longue. La similitude étant réelle ou supposée dans le type d'action militaire menée par les officiers entre la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie et celle d'Afghanistan, la figure du « parrain-héros » adoptée depuis ces dernières années reste uniforme.

¶ Les traditions et la « mythologie quotidienne »

Les traditions constituent une approche complémentaire en vue de cerner la place des figures héroïques¹². Sans surprise, les chefs et les héros militaires mis en lumière à travers divers tableaux présentés par les anciens lors de certaines séances nocturnes du « bahutage »¹³ (Première et Seconde Guerres mondiales, conflits de

12. Certaines données émanent d'une étude récente (2005-2008) : le suivi d'une promotion au cours des trois ans de formation mené par Claude Weber et dont un prochain ouvrage rendra pleinement compte.

13. Dérivé du terme « bahuter » qui signifie rendre meilleur, le « bahutage » est la transmission des traditions entre les anciens du deuxième bataillon et les élèves du troisième bataillon qui arrivent, les « bazars ».

décolonisation...) rejoignent ceux déjà évoqués précédemment avec les qualités, les caractéristiques et les valeurs habituellement mises en exergue. Le maréchal Baraguey d'Hilliers et le père Lanusse, deux figures emblématiques des traditions saint-cyriennes, s'inscrivent dans cette logique. Ils symbolisent respectivement les prix citron et orange, décernés chaque année par le premier bataillon à deux officiers, le moins et le plus appréciés¹⁴. Le maréchal, ancien commandant des écoles, est assimilé à un chef autoritaire, bureaucrate et peu soucieux de ses subalternes ; le père Lanusse, quant à lui, était un aumônier qui a connu un grand nombre de champs de bataille, prêt au sacrifice pour être toujours au plus proche des soldats et les soulager.

Face à une liste de personnages au final restreinte, il apparaît dès lors judicieux de raisonner en termes d'idéal-type ou d'archétype de la figure héroïque à Saint-Cyr. Si le manque de connaissances ne permet pas aux élèves de citer spontanément pléthore de héros, ils n'ont en revanche aucun mal à en lister les caractéristiques qu'ils estiment indispensables, ou tout du moins héritées, comme nous le verrons, de l'imbrication de dimensions traditionnelles, mémorielles, historiques et mythologiques.

Le discours des élèves – de certains plus que d'autres – autour de l'officier saint-cyrien permet de dessiner les contours d'une figure de référence et d'aller au-delà des quelques qualités déjà évoquées. Cette figure, on l'a dit, est avant tout celle qui s'exprime dans le cadre de l'opérationnel, la raison d'être originelle des armées ; une logique aisée à comprendre, qui favorise la figure de l'officier combattant, homme d'action dévoué et intrépide, et qui, dans l'esprit des élèves, implique de manière traditionnelle et très ancienne une relativisation de l'importance de la formation académique.

L'image d'Épinal véhiculée, revendiquée et transmise de génération en génération présente deux faces antagonistes : celle d'une dévalorisation et d'un certain rejet du travail intellectuel au bénéfice de la seule véritable aptitude qui compte, à savoir celle du terrain militaire. La rhétorique traditionnelle du rejet de la « pompe » (la formation académique), assimilée à l'image d'un officier derrière un bureau, est en effet difficilement conciliable pour les élèves avec celle du meneur d'hommes sur le terrain et sous le feu. Mais il s'agit bien de rhétorique traditionnelle, car celles et ceux qui n'auraient toujours pas intégré la nécessité de porter leurs efforts dans tous les domaines de la formation connaissent généralement de sérieuses déconvenues et désillusions.

Une rhétorique ancienne héritée des premiers temps de l'histoire de la Spéciale. Des temps particulièrement riches en activités guerrières

14. *Saint-Cyr, l'École spéciale militaire*, Paris, Lavauzelle, 2002.

qui pouvaient favoriser l'émergence de grands chefs militaires alors même que ces derniers ne s'étaient pas particulièrement illustrés dans le cadre de leur formation à Saint-Cyr¹⁵. De ces temps originels se sont constituées des traditions qui, tout en évoluant au gré des circonstances, demeurent vivaces aujourd'hui, notamment sous forme de discours. Nous ne citerons, faute de place, que l'exemple des membres du conseil des Fines (un conseil d'une quinzaine de représentants élus des élèves qui viennent en appui et en relais du collège de cinq élèves appelé « Grand Carré »¹⁶, les instances suprêmes d'une promotion). À travers l'étude qu'il a menée sur la genèse des représentants de promotions, André Thiéblemont a parfaitement mis en lumière les caractéristiques de celui auquel est attribuée la responsabilité de gérer avec d'autres camarades les affaires de la promotion, à savoir « un soldat dynamique, actif, sûr de lui, hostile à toute spéculation intellectuelle, fâché avec tout ce qui n'est pas la pratique des armes »¹⁷. L'étude des Fines, appelées « fines galettes » ou « galettes »¹⁸, respectivement les tout derniers du classement ou ceux qui n'obtenaient pas la moyenne en instruction générale, traduit bien comment le prestige des représentants était inversement proportionnel au classement établi par les résultats académiques. Par ailleurs, en inversant la hiérarchie officielle, les élèves exprimaient leur résistance au commandement et à l'autorité, une caractéristique courante dans nombre de grandes écoles¹⁹.

La légende de la Fine repose ainsi sur « les avancements rapides donnés en récompense à la vigueur, à la bravoure, sans préoccupation aucune de l'instruction. Est-ce qu'ils avaient pâli sur les livres tous ces vaillants qui se taillaient leur fortune à grands coups d'épée ?.... Une seule chose importait à Saint-Cyr, c'était en sortir comme sous-lieutenant, fût-ce le dernier ; après on verrait à se débrouiller. [...] Envoyé en Afrique, on ne serait pas en peine pour montrer qu'il n'est nullement besoin d'instruction pour faire un vigoureux et brillant officier »²⁰.

15. De Lattre et Mangin sortirent respectivement 201^e/210 et 389^e/406 de leur promotion et manquèrent à plusieurs reprises de se faire renvoyer pour insolence et indiscipline.

16. Le Carré se compose du Père système ou « systus » (équivalent d'un général), du colonel des gardes (en charge essentiellement du bahutage), du commandant des gardes, qui s'occupe des activités extérieures (l'organisation des petits et grands galas notamment), d'un trésorier et d'un secrétaire.

17. Voir André Thiéblemont, « les Fines et le Grand Carré », *Étude d'une élite à Saint-Cyr (1958-1972)*, Centre de sociologie de la Défense nationale, 1975, p. 19.

18. Sous la restauration, en 1823, en vue de générer une émulation entre élèves, on distingue les meilleurs en leur faisant porter une épaulette de laine à frange et les moins bons une épaulette plate, sans frange, qui en raison de sa forme fut vite baptisée galette par les élèves, et ceux qui l'arboraient, les galettes. Le chant de la galette, toujours présent, viendra ultérieurement remplacer la disparition de l'épaulette (1845) pour marquer le ralliement des saint-cyriens et évoquer la gloire des anciens. D'autres pratiques autour de la galette verront le jour. Voir André Thiéblemont, *op. cit.*, pp. 12-13.

19. Georges Balandier, *Le Désordre*, Paris, Fayard, 1989.

20. Eugène Titeux, *Saint-Cyr et l'École spéciale militaire en France*, Paris, Firmin Didot, 1898, p. 407.

Ou encore, et de manière tout aussi explicite : « Il ne faudrait pas croire [...] que les officiers galettes, même si on les prend parmi les derniers de la promotion, fussent des nullités, des cancres [...], tant s'en fallait. Beaucoup d'entre eux étaient des officiers non seulement très bons, mais très brillants. Les galettes se composaient presque toujours d'élèves actifs, brouillés de tout temps avec la plume, le papier, en un mot avec tout ce qui constitue la bureaucratie ; dans l'officier galette se trouvait l'homme d'action en germe. Certaines galettes hors pair étaient fort considérées par tous leurs camarades et leur influence se faisait sentir parfois d'une manière autrement puissante que celle de n'importe quel gradé. [...] On ne peut juger l'officier galette d'après son numéro de sortie ; ce serait une erreur complète »²¹.

Aujourd'hui, et ce depuis la fin de XIX^e siècle, avec les transformations du système militaire et l'importance du classement, ce ne sont plus les derniers, les « galettes », qui accèdent aux responsabilités, mais ceux distingués « en vertu de l'assurance et de la décontraction que leur confèrent leurs origines socioculturelles. Ces « dons » particuliers sont les sources d'un prestige à travers lequel est respecté le principe de double association ; par leur aplomb et leur insouciance devant le travail, ils manifestent ouvertement une dissidence tout en renvoyant aux héros mythiques par l'association de leur conduite à celle des grands anciens les « galettes ». Le fait qu'ils soient en queue de classement n'est que le résultat « objectif » de leurs comportements et tend à devenir la survivance d'un état ancien »²².

Désormais, les représentants n'occupent plus systématiquement ou tendanciellement le fond du classement ; leur rôle n'est plus de se positionner uniquement dans une logique de contre-pouvoir et d'opposition aux autorités, même si, par ailleurs, l'illusion est entretenue et si le mythe persiste, notamment par la présence de ces références fondatrices à travers des chants²³ et diverses expressions qui participent de l'intériorisation d'une certaine vénération de ces mythes de la part des nouvelles recrues (« Mon vénérable ancien »...).

Pour conclure, on retiendra qu'il est difficile d'établir de longues listes de héros à Saint-Cyr alors même que le vivier existe. Diverses raisons ont été avancées : un manque certain de culture et de connaissances militaires, historiques, politiques et livresques, mais à leur décharge n'oublions pas que les jeunes cyrards n'en sont qu'au stade de leur formation initiale ; que dans une logique de transmission des traditions destinée à marquer les esprits, il est très certainement

21. A. Teller, *Souvenirs de Saint-Cyr*, cité par E. Titeux p. 408.

22. André Thiéblemont, *Les Fines et le Grand Carré. Étude d'une élite à Saint-Cyr (1958-1972)*, Centre de sociologie de la Défense nationale, 1975, p. 24.

23. Voir site : www.saint-cyr.org

préférable de raisonner en termes d'idéal-type plutôt que de chercher à s'incarner systématiquement, et au-delà du seul parrain de promotion, dans un personnage existant ou ayant existé sachant que ceux qui traversent les âges sans être oubliés sont pour le coup rares... que l'usage d'un archétype non incarné présente l'avantage de mettre en avant des qualités, valeurs, aptitudes qui sont pour le moins stables et unanimement reconnues, ce qui on le sait n'est jamais totalement le cas de personnages réels. ■

XAVIER BONIFACE

NOMS DE PROMO : LE CHOIX DES ANCIENS D'INDOCHINE

Dans de nombreuses écoles d'officiers, il est de tradition de « baptiser » les promotions, c'est-à-dire de leur donner un nom. Cette pratique, qui relève d'un « processus d'identification »¹, a été inaugurée par l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (ESM) dès 1830-1832 ; l'École spéciale militaire interarmes (ESMIA) et l'École militaire interarmes (EMIA) l'ont adoptée à leur création, en 1945 et 1961. Ce nom, attribué lors du triomphe, la cérémonie qui clôt l'année scolaire, est celui d'une campagne glorieuse ou, depuis l'entre-deux-guerres surtout, d'un officier défunt, voire d'une unité prestigieuse. Il est donné en exemple des vertus militaires qui doivent guider les futurs cadres de l'armée.

Les élèves proposent une liste de trois noms, examinée par le commandement des écoles puis par le cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre, qui soumet l'un des trois au ministre de la Défense pour validation, à moins qu'un autre parrain soit imposé en fonction des circonstances, comme ce fut le cas pour de Gaulle en 1971. De fait, le premier de la liste n'est pas toujours retenu. Des associations, des anciens d'une unité ou des proches peuvent exercer un *lobbying* afin de faire valoir un parrain. Il faut aussi tenir compte des références transmises par certaines familles d'élèves qui comptent souvent plusieurs officiers, ainsi que du poids des « corniches » de préparation à l'ESM, notamment Saint-Cyr l'École et le Prytanée de La Flèche – dont on retrouve certains anciens élèves à l'EMIA après un échec à Saint-Cyr. C'est dire si la sélection du nom obéit à des enjeux à la fois mémoriels, militaires et politiques.

Le processus de sélection et les influences intervenant dans le choix du parrain peuvent en atténuer la signification et la portée, et donc sa résonance auprès des élèves, mais son nom représente aussi ce que l'armée, à travers ses élites, veut dire d'elle-même et du métier d'officier. Or, dans le panthéon militaire français que révèlent ces parrains de promotion, la guerre d'Indochine occupe une place non négligeable depuis un demi-siècle, ce qui invite à réfléchir sur les raisons d'une telle prégnance. Dans quelle mesure également la référence au conflit en Extrême-Orient est-elle une manière de « fabriquer » et de proposer des figures de héros, c'est-à-dire, au sens classique et

1. Line Sourbier-Pinter, *Au-delà des armes. Le sens des traditions militaires*, Paris, Imprimerie nationale, 2001, p. 106.

littéraire du terme, des personnages épiques se distinguant par leur valeur, leur courage et leur grandeur d'âme ? Il s'agira de montrer ces parrains évoquant la guerre d'Indochine, puis ce qu'ils représentent pour de futurs officiers et, enfin, les discours qui en font des héros².

■ Le poids de « ceux d'Indochine »

La recension des noms de promotion autour de l'Indochine est compliquée car les parrains n'y ont souvent accompli qu'une partie de leur carrière : la génération qui a servi en Extrême-Orient a aussi pris part à la Seconde Guerre mondiale et/ou au conflit algérien. La situation est plus claire quand il s'agit d'une référence à un combat ou au théâtre d'opérations. Malgré la difficulté à préciser les statistiques, il est néanmoins possible de distinguer trois cas de figure sur les dix-sept promotions de l'ESMIA de 1945 à 1961, les quarante-sept de l'ESM de 1961 à 2008 et autant de l'EMIA de 1961 à 2008.

Le premier renvoie aux combats et aux événements d'Indochine, qui sont souvent contemporains des promotions concernées, soit trois cas pour l'ESMIA et un pour l'EMIA (« Dalat »).

Le deuxième concerne les noms d'officiers tombés en Indochine – huit pour Saint-Cyr, sept pour l'EMIA –, même si cela ne suffit pas à identifier complètement le parrain à ce conflit : Brunet de Sairigné rappelle d'abord la France libre, avant de tomber au Tonkin. C'est aussi l'engagement du capitaine Stéphane dans la Résistance, plus que sa mort près de Bac Ninh, qui a fait choisir son nom. Il n'en reste pas moins que la plupart de ces officiers tombés en Indochine illustrent les sacrifices de cette campagne.

De ces derniers se rapproche une troisième catégorie de parrains – un à l'ESMIA (Jeanpierre), auquel s'ajoutent Leclerc et de Lattre, dix à l'ESM et douze à l'EMIA –, pour lesquels l'Extrême-Orient représente une partie seulement de leur carrière militaire, qui, sans être l'ultime, est parfois importante : une typologie succincte peut rendre compte du poids de cette guerre dans leurs parcours. Le cas des maréchaux Leclerc et de Lattre, choisis l'année suivant leur mort par l'ESMIA, ne les restreint pas au conflit indochinois, quoiqu'ils y aient joué un rôle déterminant. Pour les généraux (Gilles, Linarès, Lalande, Vanbremeersch et Simon à l'ESM ; Laurier, Daboval, Gandoët, Le Ray et Lanlay à l'EMIA), l'Indochine n'étant qu'un moment d'une longue carrière qu'atteste leur grade élevé, elle ne semble pas décisive dans

2. Voir Xavier Boniface, « Images et représentations du héros militaire à travers les noms de promotion à Saint-Cyr », in Claude d'Abzac (dir.), *Le Héros dans la culture militaire*, à paraître.

le choix de leur nom. D'autres critères entrent en ligne de compte, comme pour Vanbremersch : les saint-cyriens qu'il a commandés en 1961-1963, parvenus trente ans plus tard aux sommets de l'armée, ont pu œuvrer pour sa désignation comme parrain.

En revanche, plusieurs officiers, environ les deux tiers du panel, doivent à leur séjour en Indochine une relative notoriété auprès des élèves. C'est le cas de Bourgin, Cozette, Barrès, Biancamaria, Gueguen, Delcourt, Florès à l'EMIA ; de Guilleminot, Cathelineau – morts en Algérie –, Morin, Beaumont, Francoville à l'ESM. Au total, 40 à 45 % des noms de promotion dans les deux écoles font allusion à l'Indochine, même si les parrains qui y sont plus directement liés, car tombés là-bas ou s'y étant distingués, ne représentent qu'environ un quart à un tiers de l'ensemble.

La guerre d'Indochine apparaît très tôt dans les noms des promotions dont elle est contemporaine. Au XIX^e siècle déjà, l'habitude avait été prise de se référer à l'actualité du moment. A Coëtquidan, la dernière promotion (mars 1946-avril 1947) de l'École militaire interarmes – future ESMIA –, qui a succédé à l'école des élèves aspirants de Cherchell, choisit le nom d'« Indochine », alors que la guerre vient juste d'éclater. L'ESMIA connaît les promotions « Extrême-Orient » (1950-1952) et « Ceux de Dien Bien Phu » (1953-1954). Cette dernière formulation résulte toutefois d'un compromis. Les élèves souhaitaient adopter le nom de cette bataille médiatisée, concomitante de la fin de leur première année à Coëtquidan. Mais le commandant de l'École, le général Fayard, refusa qu'une défaite soit associée à une promotion, d'où le choix final, qui restait une manière de rendre hommage à ses combattants³.

À l'EMIA, à l'exception du capitaine Bourgin, vétéran d'Extrême-Orient mais mort en Afrique du Nord, dont la première promotion porte le nom, il faut attendre près de vingt ans après les accords de Genève pour qu'avec la « capitaine Cazaux » (1974-1975), un parrain décédé en 1951 soit associé à l'Indochine. Il est suivi du capitaine Cardonne, vétéran de Tunisie, d'Italie et de France, mort en 1949. Le milieu des années 1980 concentre les parrains tués en Extrême-Orient, dont trois lieutenants qui, après avoir combattu à la Libération, y ont fait l'essentiel de leur courte carrière militaire : Henri Leclerc de Hauteclouque (1982-1983), Borgniet (1983-1984) et Bernard de Lattre de Tassigny (1984-1986), auxquels s'ajoutent le lieutenant Lhuillier et le capitaine Legrand (1987-1989), également vétérans de la France

3. Pierre Journoud, Hugues Tertrais, *Paroles de Dien Bien Phu. Les survivants témoignent*, Paris, Tallandier, 2004, pp.305-306. À noter que l'insigne de promotion ne comporte que la mention « Dien Bien Phu ». Le triomphe de 1955 a par ailleurs été célébré dans une relative discréetion.

libre. Enfin, « Dalat » (1986-1988)⁴ fait probablement allusion aux centres de formation d'officiers créés dans cette ville au cours de la guerre d'Indochine, ce qui souligne l'héritage des écoles militaires. En outre, certains noms évoquent des officiers passés sur ce théâtre d'opérations, comme le capitaine Barrès (1991-1993) ou le futur général Daboval.

Après « Combats de Tu Lé » (1992-1994), rappel du succès de Bigeard cinquante ans plus tôt, la guerre d'Indochine n'apparaît plus dans les noms de promotion pendant près d'une décennie, sauf avec Gandoët (1996-1998), dont le séjour en Extrême-Orient compte cependant moins que la campagne d'Italie. Mais à partir de la « capitaine Biancamaria » (2001-2003), l'Indochine est à nouveau suggérée par cinq noms de parrains qui y ont séjourné (Florès, Gueguen...).

La dernière promotion de l'ESMIA (1959-1961) a choisi comme parrain le lieutenant-colonel Jeanpierre, parce qu'il est l'un des rares chefs de corps tombés en Algérie, l'année précédente, plus qu'à cause de son séjour en Extrême-Orient. Le premier officier mort en Indochine (en 1948) dont le nom est donné à une promotion de l'ESM est le lieutenant-colonel Brunet de Sairigné (1967-1969). Le suivant, plus de quinze ans plus tard, est le colonel Gaucher (1983-1986), autre chef de corps de la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère qui, après avoir longtemps servi en Extrême-Orient, est tombé à Dien Bien Phu. Entre-temps, après le général Gilles (1969-1971), le milieu des années 1970 est marqué par quelques parrains passés par l'Indochine, tels Guilleminot et Cathelineau. Mais c'est surtout à partir de la décennie 1990, donc avec un léger décalage par rapport à l'EMIA, que sont adoptés des noms d'officiers tués en Extrême-Orient : le capitaine Hamacek (1989-1992), le chef de bataillon Cointet (1991-1994), le capitaine Stéphane (1992-1995) – retenu surtout parce que résistant –, le chef d'escadrons Raffalli (1998-2001), le lieutenant Brunbrouck (2004-2007) et le commandant Segréatin (2006-2009). La plupart, sauf Brunbrouck, avaient aussi pris part à la Seconde Guerre mondiale. C'est aussi depuis le milieu des années 1990 et la promotion Morin (1994-1996) que les officiers passés en Indochine sont plus souvent choisis.

Au total, sur les quinze parrains de promotion tués en Indochine, 80 % d'entre eux ont été choisis entre 1982 et 2008, ce qui souligne le caractère tardif du phénomène mémoriel. L'élargissement aux noms collectifs (à l'EMIA) et aux officiers vétérans d'Extrême-Orient confirme cette concentration chronologique.

4. Première promotion de l'EMIA à rester deux ans à Coëtquidan ; la scolarité à l'ESM de Saint-Cyr passe de deux à trois ans à partir de 1982.

Des modèles de héros

Le profil de ces officiers évoque-t-il un modèle de héros ? Les références des deux écoles témoignent de conceptions différentes : parmi les morts au combat, l'EMIA ne retient que des officiers subalternes (cinq lieutenants et deux capitaines), issus du rang ou des écoles d'armes, tandis que l'ESM privilégie les officiers supérieurs (trois commandants, un lieutenant-colonel et un colonel), alors qu'il n'y a qu'un seul lieutenant et deux capitaines. C'est un peu à l'image de l'ensemble des noms de promotion à Saint-Cyr, mais aussi des grades en moyenne plus élevés atteints par les officiers du recrutement direct. En revanche, si l'on étend l'analyse aux parrains dont l'Indochine n'est qu'un moment de leur carrière, il faut distinguer une majorité d'officiers subalternes (environ les deux tiers), souvent tombés en Algérie, et cinq généraux pour chaque école. Par ailleurs, à l'ESM, les parrains sont presque tous saint-cyriens. La répartition par subdivisions d'armes privilégie celles qui étaient en première ligne en Indochine et qui ont subi des pertes élevées en jeunes officiers, Légion étrangère et troupes coloniales. Mais là aussi, il y a de menues différences : les élèves de l'EMIA optent plutôt pour des coloniaux (quatre sur sept) quand les saints-cyriens préfèrent les légionnaires (cinq sur huit).

Aux parrains correspondent deux modèles de héros. Quand il s'agit d'un fait d'armes (« Combats de Tu Lé »), d'une campagne (« Extrême-Orient ») ou d'un groupe de combattants (« Ceux de Dien Bien Phu »), il est collectif et anonyme. Ces « groupes héroï-sés »⁵, contemporains des promotions scolarisées à Coëtquidan, sont porteurs des vertus militaires en général, de la gloire, de l'honneur et de l'esprit de sacrifice. Le second modèle, individualisé, renvoie à la figure classique du guerrier : c'est celui des officiers tués au combat, qui deviennent les héros militaires par excellence. Leur vertu s'exprime dans leur sacrifice suprême, c'est-à-dire dans la « définition la plus exigeante de [leur] devoir ». En conséquence, ils n'offrent pas seulement aux élèves un « modèle » à suivre, mais ils « font de l'imitation un devoir à leur égard »⁶. Leur sacrifice, accentué par leur jeunesse, contribue à les faire entrer dans la légende. Il éclaire *a posteriori* leur vocation de soldats et leurs faits d'armes, désormais élevés au rang d'exploits. Le lieutenant Brunbrouck est ainsi exalté pour avoir fait tirer ses canons à bout portant à Dien Bien Phu avant d'être tué.

5. Clémie Voisenat, « Avant-propos », in Pierre Centlivres, Daniel Fabre, Françoise Zonabend (dir.), *La Fabrique des héros*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Mission du patrimoine ethnologique, cahier n° 12, 1999, p. 10.

6. Jean-Pierre Albert, « Du martyr à la star. Les métamorphoses des héros nationaux », *ibid.*, p. 17 et 22.

La répartition chronologique des noms de promotion liés à l'Indochine permet de repérer trois cas de figure. D'une part, ceux contemporains de la guerre et désignant des entités collectives témoignent de l'intérêt, voire, pour « Ceux de Dien Bien Phu », de l'émotion des élèves face à un conflit auquel beaucoup ont ensuite pris part, sauf ceux de la dernière promotion. Viennent ensuite les noms des parrains choisis dans les années 1960-1980, alors que les derniers vétérans quittent le service actif⁷, après avoir peut-être inspiré aux futurs officiers les noms de leurs anciens camarades. Les élèves de l'EMIA les ont sans doute également croisés avant d'intégrer leur école, ce qui expliquerait la relative précocité de leurs références à ces morts. Le troisième temps, les années 1990-2000, renoue avec une redécouverte du conflit, en partie livresque, par les futurs officiers.

Le choix de parrains morts au combat se développe à partir des années 1960, tandis qu'avec le retour à une paix durable, les futurs cadres, désormais, ne risquent que rarement leur vie en opérations. Ces références contribuent à entretenir l'idéal traditionnel du meneur d'hommes et du chef de guerre, en opposition au modèle du technicien et du manager, issu de la modernité, qui tend alors à s'imposer. Le choix de ces parrains, notamment ceux d'Indochine, devient un marqueur identitaire qui traduit un décalage entre la conception du métier des armes chez les futurs officiers et sa réalité effective. Une part de ces représentations renvoie en effet à une culture militaire fondée sur l'aspiration à l'aventure, la foi en des valeurs traditionnelles, comme l'honneur, mais aussi à une forme de romantisme d'exclusion et à un refus du conformisme. Raoul Girardet avait déjà observé de tels sentiments chez des officiers d'Indochine⁸.

Influencés par des livres ou des films, les saint-cyriens et les élèves de l'EMIA cultivent une représentation idéalisée et mythique de la guerre en Extrême-Orient, dont le caractère lointain et impopulaire puis l'échec final ont favorisé, en réaction, une exaltation des vertus militaires pour elles-mêmes et l'idée d'un combat hors l'honneur. Fiers de leurs particularismes, se comportant parfois comme des chefs de bande⁹, les officiers de la Légion ou certains parachutistes sont devenus des héros légendaires pour les élèves qui tendent à s'identifier à eux en les proposant comme parrains.

Le fait que ces noms de promotion apparaissent surtout depuis le milieu des années 1980 traduit peut-être également une interrogation plus profonde sur la portée de l'engagement de l'armée dans des

7. Le dernier fut le général Schmitt, lieutenant à Dien Bien Phu et chef d'état-major des armées jusqu'en 1991.

8. Raoul Girardet, *La Société militaire de 1815 à nos jours*, Paris, Perrin, 1998, pp. 282-283.

9. *Ibid.*, p. 281.

opérations extérieures plus nombreuses, mais peu connues, sinon peu populaires en France, à l'instar du conflit en Extrême-Orient. Comme ces anciens qu'ils exaltent, les futurs officiers peuvent éprouver, sinon cultiver, une forme de marginalité. Dans la mesure où nombre de Français semblent plus distants à l'égard d'une armée qui n'a plus sa posture défensive sur les frontières, les élèves des écoles militaires cherchent à justifier leur métier et leur vocation par la mise en avant de héros appartenant à un passé idéalisé et exotique. Ils voient en eux les membres d'une élite isolée, d'une communauté unie par ses épreuves, ses sacrifices et ses valeurs.

On s'interrogera également sur la signification que revêt la référence à une guerre perdue à travers ces noms de promotion. En réalité, la défaite en Indochine est transcendée et présentée comme héroïque, ce qui rejoint le thème traditionnel du *gloria victis*. C'est sans doute aussi pourquoi sont choisis en majorité des officiers subalternes ou de jeunes chefs d'escadrons et de bataillon morts au combat, auxquels ne peut être imputé l'échec militaire. La défaite est implicitement attribuée au commandement en chef, voire au pouvoir politique et à la nation. Ces choix des parrains font peut-être encore écho à de Lattre qui avait dit venir en Indochine pour les lieutenants et les capitaines. Mais comment passe-t-on du parrain au héros ?

La fabrique du héros par le discours

À la manière antique et médiévale, ce sont les discours épiques, l'épopée, les récits quasi légendaires sur les prouesses d'un personnage, qui conduisent à la « fabrique » du héros. Ce processus peut expliquer pourquoi, en vingt ans, ont été choisis à Saint-Cyr quatre parrains parmi les légionnaires-parachutistes en Indochine : Hamacek, Raffalli, Segrétain et Morin (1994-1997), commandant de la première compagnie de paras-légion, qui a quitté l'armée en 1968. Les nombreux récits, témoignages ou autobiographies relatifs à leurs unités, comme ceux de Pierre Sergent, Erwan Bergot, Paul Bonnecarrère ou Hélie Denoix de Saint Marc, ont sans doute nourri l'imaginaire et les représentations du métier des armes des élèves-officiers et contribué à faire connaître certains chefs devenus parrains. La plupart de ces ouvrages ont été publiés dans les années 1970 et 1980 : ils précèdent donc de peu la multiplication des noms de promotion évoquant l'Indochine. Les films comme ceux de Pierre Schoendorffer participent à cette acculturation, mais sans toujours inspirer des modèles de parrains.

D'autres sources d'influence sont en revanche à prendre en compte. Depuis deux décennies surtout, les grands-pères ayant servi en

Indochine parlent certainement à leurs petits-fils qui se destinent au métier des armes de camarades ou de chefs qui sont ensuite proposés comme parrains. Dans les « corniches » de préparation à Saint-Cyr, notamment au Prytanée de La Flèche, existent par ailleurs les « fanatures ». Rapprochant les élèves par préférence d'arme ou de subdivision d'arme – la Légion étrangère y occupe une place prépondérante –, elles contribuent à entretenir des mythes autour de leurs officiers et à en faire des héros, qui sont autant de modèles pour le choix des parrains.

De même, les élèves de Saint-Cyr et de l'EMIA construisent leurs héros en honorant leurs parrains. Les chants de promotion, véritable littérature épique moderne, en sont l'un des principaux vecteurs¹⁰. Ils retracent le parcours du parrain, soulignent son héroïcité, incitent les futurs officiers à suivre son exemple et à s'inspirer de ses vertus. Une rapide analyse linguistique révèle la récurrence des termes de gloire, d'honneur, de foi – dans une acception qui n'est d'ailleurs pas toujours religieuse –, de courage, de panache... Nombre de références renvoient à l'idéal chevaleresque, comme la comparaison avec la mort de Bayard pour Brunbrouck. Le substantif « héros » et l'adjectif « héroïque » apparaissent surtout depuis la fin des années 1990, en partie par effet d'imitation : Segréatin, « en héros foudroyé » ; Brunbrouck, « le héros s'élève à la gloire du ciel ». La promotion « Lalande » chante « Célébrons ce héros », même si son parrain n'est pas mort au combat, ce qui témoigne du large spectre recouvert par ce terme. En tout cas, les chants participent à la construction rhétorique des héros et à leur glorification comme parrains. Ils entretiennent aussi une représentation traditionnelle du métier des armes et des vertus militaires, qui restent associés à une chevalerie idéalisée.

Le thème du chevalier héroïque apparaît aussi sur les insignes de promotion, frappés à partir de 1936 à Saint-Cyr¹¹. Ils comportent presque tous une épée, symbole de l'état d'officier, qui peut aussi évoquer les traditions de la chevalerie et l'adoubement. Des attributs rappelant la vie et la carrière du parrain, comme l'insigne de son unité ou de son arme, l'évocation des lieux de ses combats. L'Indochine est ainsi suggérée par une jonque (« Raffalli »), des éléphants et des najas (« Cointet »), une carte simplifiée (« Ceux de Dien Bien Phu », « Segréatin »), un tigre (« Delcourt ») ou, plus fréquemment, un dragon (« Gaucher », « Stéphane », « Lalande », « Brunbrouck »...). Enfin, des décorations sont représentées, avec une systématisation de la Légion d'honneur depuis la fin des années 1980, ce qui est peut-être

10. Voir http://sites-bruno.chez-alice.fr/ESM/esm_chants.htm [consulté en juillet 2010].

11. Voir http://sites-bruno.chez-alice.fr/ESM/insignes_cadre.htm et <http://promotionbrossset.org/promoIA.htm> [*id.*]

une manière de suggérer la reconnaissance officielle de l'héroïsme du parrain.

Au-delà des contingences qui l'influencent, le choix de parrains évoquant l'Indochine à l'ESMIA, à l'EMIA et à Saint-Cyr renvoie, d'une part, pour les promotions contemporaines de la guerre, à leur intention de rendre hommage à ceux qui s'y battent et, d'autre part, pour celles des années 1980-2000, à une volonté mémorielle et d'héroïsation. Depuis un quart de siècle, le conflit en Extrême-Orient trouve chez les futurs officiers une résonance, en partie due à l'exotisme prêté à ce théâtre d'opérations, mais plus encore à l'idée qu'ils s'en font : ce sont des formes d'exercice du commandement, des exemples d'aventure, voire une part de romantisme loin du quotidien de la vie militaire qu'ils y cherchent. La référence à l'Indochine évoque aussi le primat accordé aux valeurs du métier des armes, cette guerre impopulaire conduisant à la marginalisation de ses combattants dans la société française, et donc à leur tentation d'un repli identitaire. Les baptêmes de promotion à leurs noms font de ces parrains des héros et contribuent à les légitimer comme tels, s'ils ne l'étaient pas déjà au sein de l'armée ou de leur entourage. Le discours porté sur eux à travers les chants ou l'iconographie des insignes de promotion façonne aussi leur dimension héroïque. C'est une image finalement en partie mythifiée de la guerre d'Indochine et du métier des armes que ces parrains, érigés en héros, représentent pour les futurs officiers. J



BRUNO DARY

DE LA THÉORIE À LA RÉALITÉ

Depuis le début de l'année, vingt soldats français sont morts en opérations extérieures, la plupart sous les coups de l'ennemi en Afghanistan, d'autres au Liban ou même en Guyane. Contrairement à ce que l'on pourrait penser au vu des statistiques des dernières guerres, les cadres tombés au combat sont plus nombreux que les militaires du rang et la mort frappe tout autant les grenadiers-voltigeurs de pointe, les soldats en charge du soutien que les infirmiers !

Comme l'avion qui ramène la dépouille mortelle se pose à Roissy ou à Villacoublay, il revient au gouverneur militaire de Paris, à son état-major et à la 2^e base de soutien au commandement (2^e BSC) de Vincennes d'organiser à la fois l'accueil du défunt et celui de la famille. Depuis le drame de Bouaké, le commandement a d'ailleurs mis en place une organisation spécifique, baptisée « plan Hommages », destinée à la fois à rendre les honneurs qui sont dus à un soldat mort pour la France, à gérer les formalités administratives et, surtout, à soutenir les familles qui viennent accueillir le fils, l'époux, le père ou le frère disparu. Mais quel que soit le lieu du drame, qu'il s'agisse d'un gradé ou d'un soldat, qu'il ait été tué sous les coups directs de l'ennemi ou dans un accident lié au contexte difficile d'une opération, le cérémonial reste le même, l'émotion demeure aussi forte, la douleur des familles toujours aussi grande, les questions aussi nombreuses et les réponses aussi difficiles, les silences aussi pesants, le chemin aussi rude et la croix aussi lourde, mais la présence toujours nécessaire.

Or, s'il est parfois délicat de réfléchir, de discourir ou d'écrire sur un sujet de fond ou un thème sensible comme peut l'être la mort, fût-elle au combat, c'est autre chose d'avoir à le mettre en pratique, surtout lorsque la mort est là, présente, réelle, irréfutable, incontournable, irrémédiable. C'est autre chose d'avoir à conjuguer un monde affectif et passionnel, parfois même irrationnel, celui de la famille, et le monde réel, dur, cruel et sans pitié, celui de la guerre et de ses conséquences les plus lourdes ! Pourtant, chaque fois que le plan Hommages est déclenché, c'est bien ce qui est demandé aux cadres chargés de sa mise en œuvre. Aussi, l'expérience simple et concrète de ce qu'ils font et de ce qu'ils vivent chaque fois peut être un témoignage utile dans le débat, car, pour eux, il ne fait aucun doute que tout soldat mort en opérations est un héros ! Ce sont même nos premiers héros du XXI^e siècle !

■ Le cauchemar devient réalité

En général, en raison des décalages horaires, l'avion arrive à l'aéroport soit tard le soir, soit tôt le matin, à une heure où tout est calme dans le salon d'honneur. Seul signe perceptible, les quelques militaires qui arpencent le hall, certains en tenue de parade, d'autres en tenue de sortie ! Et puis les événements s'accélèrent ! Un convoi escorté par les gendarmes de la garde républicaine arrive ; en sort toute une famille, vêtue de noir ; il est facile de repérer la maman et l'épouse, toujours les plus atteintes. L'accompagnent des cadres du régiment, ceux de la 2^e BSC en charge du plan Hommages, l'aumônier, l'assistante sociale. La famille est installée dans le salon d'honneur, à l'abri d'éventuels regards indiscrets et des médias. Commence alors le moment douloureux, difficile et sensible où le commandement doit expliquer à la famille endeuillée que l'enfant, le mari ou le frère qu'elle pleure n'est pas la victime d'un accident quelconque, d'un fait divers ou de la malchance, mais qu'il est mort pour son pays, conscient des risques pris et ardent dans l'action, et qu'à ce titre il est un héros pour ses pairs !

Ce moment de calme relatif est sensible, car pour la famille il s'agit de la disparition d'un être cher ; en général, elle souhaite savoir deux choses : les circonstances de la mort et s'il a souffert ! Mais ce moment est propice – on dispose d'un peu de temps et de répit avant l'arrivée du cercueil – pour expliquer notre rôle d'accompagnement, pour dire ce qu'il s'est passé et donner les informations sur les circonstances du drame ; il est nécessaire aussi de faire part de notre compassion, nous la « deuxième famille », celle des frères d'armes. Même si tout raisonnement semble vain face à la douleur qui étreint les proches, il est important de parler, de donner quelques explications et, surtout, d'expliquer le sens de notre métier, le sens de notre engagement à tous, et plus particulièrement celui que vivent nos camarades actuellement en première ligne sur les théâtres d'opérations.

En général, ce qui leur est dit peut se résumer en trois points, qui expliquent le sens de cet engagement :

D'abord, le fils ou l'époux était triplement volontaire : volontaire lorsqu'il s'est engagé dans l'armée française ; volontaire pour rejoindre ce régiment, et, à l'instar de tous ses camarades, volontaire pour partir en opération extérieure ; on peut même ajouter qu'il l'était d'autant plus que s'il avait dû être débarqué et remplacé au dernier moment, il aurait été particulièrement déçu, meurtri et vexé !

Ensuite, il était heureux là-bas en Afghanistan, car il réalisait pleinement le métier pour lequel il s'était engagé ; il le faisait en « grandeur nature », à fond, entouré de ses camarades de régiment.

Enfin, il est mort, la plupart du temps sur le coup, sans se voir mourir, en pleine jeunesse, en pleine action et en pleine force ; mais cette mort ne doit pas nous faire oublier le paradoxe qui demeure entre lui et les siens, car s'il est parti en pleine fougue, il laisse ses proches dans la douleur et le désarroi !

Ces explications données, suit un moment particulièrement douloureux, l'arrivée du cercueil. Le cauchemar dans lequel vivait la famille depuis le jour où elle a été prévenue de cette mort va se concrétiser et devenir réalité. Le cercueil est débarqué de l'avion, couvert du drapeau tricolore ; porté par des camarades du régiment, escorté par le chef d'état-major de l'armée de terre (CEMAT) en personne et les autorités civiles de l'aéroport et au son d'une simple marche-tambour, il s'approche lentement ; la sobriété du cérémonial ajoute à sa grandeur, voulue pour rendre hommage à un compagnon d'armes parti trop tôt ! Si le moment est solennel, il est lourd à porter pour la famille, car c'est le premier « contact » avec le défunt, c'est la réalité simple, nue et cruelle ! Même les plus solides arrivent à peine à retenir leurs larmes ! Ensuite, le cercueil est déposé dans le salon d'honneur ; le CEMAT procède alors à une remise de décorations, suivie de la sonnerie aux morts. Puis la communauté militaire se retire afin de laisser la famille proche seule autour du cercueil pour un instant de recueillement ; c'est alors que l'aumônier propose un moment de prière à tous, à ceux « qui croient au Ciel, comme à ceux qui n'y croient pas ! », même si, dans ces moments de douleur, les mots de « Notre Père » ont du mal à être prononcés ou compris !

¶ La réalité dure et incontournable de la mise en bière

À la fin de cette brève cérémonie, le cercueil est chargé dans le fourgon funéraire, lui-même accompagné par une escorte de motards de la garde Républicaine en grande tenue, pour rejoindre les Pompes funèbres générales. Dans le chemin de deuil que doit accomplir la famille, un autre moment sans doute plus douloureux l'attend : la mise en bière. Ce moment est douloureux car il constitue une rencontre, la dernière entre l'être disparu et ses proches. C'est même plus que cela puisqu'il s'agit d'une rencontre visuelle et charnelle avec le défunt, car, la plupart du temps, dès que le corps est présentable et donc visible, il est présenté à ses proches ! Une expérience lourde à porter mais conseillée dans ce long et lourd chemin de deuil. Plusieurs raisons fondent cette démarche : l'évacuation d'éventuels fantasmes sur la réalité de la mort, le fait de pouvoir dire au revoir et de passer un moment d'intimité avec le disparu, l'honneur rendu à un mort. L'expérience nous montre que

la famille sort généralement apaisée de cette dure épreuve ! Enfin, le cercueil est fermé selon les règles de la loi française, en présence d'un officier de police judiciaire qui appose les scellés. Puis, toujours escorté par la garde républicaine en grande tenue, le véhicule mortuaire prend la route à destination du régiment d'appartenance où auront lieu les obsèques officielles, en présence du ministre.

Le rôle du commandement est essentiel, car il s'agit d'abord de rappeler à la famille que nous l'invitons à aller pleurer et se recueillir devant la dépouille mortelle. Nous lui disons simplement que cette mort, aussi douloureuse soit-elle, n'est pas inutile, puisqu'elle constitue le prix à payer pour que notre pays défende ses intérêts et ses idéaux partout dans le monde. Parce que cette mort a du sens, notre camarade est un héros ; parce que la raison de son engagement était juste, il appartient désormais à la longue liste de tous les héros qui ont donné leur vie pour la défense du pays, et dont l'un d'eux, dont nul ne connaît le nom, est enterré sous l'Arc de Triomphe. Parce qu'il est mort en Afghanistan ou au Liban, il fait désormais partie des héros du XXI^e siècle et il est même le dernier d'entre eux ! Parce qu'il a été au bout de son engagement, au bout de ses forces et même au bout de sa vie pour assurer sa mission, il est un héros ! Et parce que nous l'avons connu, aimé, apprécié, il n'est pas un héros mythique de l'histoire, mais un héros vivant, qui nous montre l'exemple !

Après la mise en bière et avant de nous séparer, nous répétons ces mots à la famille ; nous lui conseillons même de trouver une photo de notre camarade disparu, une photo qui rappelle son entrain, sa jeunesse, son dynamisme et sa gaieté, non seulement pour l'aider à garder une image positive et réelle du défunt, mais aussi pour magnifier le genre de mort qui l'a enlevé ! Ces actes simples et discrets aideront les proches à progresser dans le chemin qui les attend ! Ainsi s'achève la partie la plus intime et sans doute la plus douloureuse des obsèques ; elle s'est volontairement déroulée dans un cadre familial strict et limité aux deux familles les plus proches du défunt. Les obsèques du lendemain ou du surlendemain, avec les honneurs officiels rendus en présence des plus hautes autorités militaires, des autorités locales, de l'ensemble du régiment et de tout l'environnement social et médiatique, auront un caractère beaucoup plus solennel !

Pour aller un peu plus loin

L'accueil de toutes ces familles, leur désarroi, les mots que l'on doit trouver pour tenter de les réconforter et l'engagement personnel qui est demandé dans ces moments-là nous obligent forcément à réfléchir

sur notre engagement, son sens profond, les risques inhérents qu'il suppose ; ils nous font surtout percevoir le décalage manifeste qui se fait jour entre ces permanences que sont la réalité de la guerre, les conséquences de la violence et une société qui évolue très vite et qui refuse la notion même de mort !

Il faut reconnaître que nous vivons dans une société très matérialiste et surtout hédoniste ; comme elle ne peut nier la réalité de la mort, qui constitue le seul événement marquant de notre avenir dont nous soyons sûrs, tout est entrepris pour la faire oublier. Les civilisations anciennes avaient l'habitude d'enterrer leurs défunt au cœur des cités ; en Europe, les cimetières se trouvaient à l'ombre du clocher et donc au centre du village ; ceux qui ont eu la curiosité d'aller au cimetière orthodoxe de Sainte-Geneviève-des-Bois ont pu s'apercevoir que beaucoup de familles viennent tenir compagnie à leurs disparus en s'asseyant sur des bancs prévus à cet usage. Or, aujourd'hui, cette « proximité » avec la mort s'est largement estompée ! Mais lorsqu'elle survient, notamment de façon brutale, le chemin à parcourir pour trouver la force de l'accepter est plus long à découvrir et plus dur à parcourir !

Il est important aujourd'hui de donner un sens à toute action ; c'est aussi vrai pour des soldats à qui sont confiées les armes de la cité, et c'est encore plus vrai pour ceux qui risquent leur vie en opérations. Ce sens de l'engagement devient essentiel lorsque la mort a frappé. Par opposition, il est aisément de mesurer le désarroi d'une famille dont l'un des membres est parti de façon inutile, futile ou incompréhensible : un accident de voiture, un manque de vigilance ou un surcroît de confiance, une overdose, un suicide... Il est vrai qu'autrefois, lorsque l'ennemi était sur la « ligne bleue des Vosges » ou de l'autre côté du Rhin, il était sans doute plus facile d'expliquer que la défense du pays avait un sens ! Aujourd'hui, la sécurité de la France ne consiste plus à surveiller ses frontières ; elle doit se comprendre de façon plus large et plus globale, et nos différents engagements, qu'il s'agisse de l'Afghanistan ou du Liban, participent à notre sécurité, comme ils participent à l'équilibre du monde ! Mais c'est le sens de notre engagement qui donne un sens à cette mort ; elle n'est pas inutile, elle constitue simplement le risque à consentir et le prix à payer !

Cependant, il nous faut rester modestes, car nous n'avons pas le monopole de l'héroïsme ; d'autres que nous continuent de sacrifier leur vie jusqu'au don total pour une cause qui les dépasse et les grandit : le service des autres, la science, les grandes découvertes, certains exploits sportifs, le recul des limites humaines ; il est vrai que dans notre inconscient, l'héroïsme sous-entend généralement la mort dans l'exercice de sa vocation ! Mermoz reste un héros de l'aéronautique,

Lachenal et Terray seront pour toujours ceux de l'alpinisme ! Les religions aussi ont leurs héros, ce sont les saints qui tous ont servi une cause qui les dépassait ! Maximilien Kolbe en donnant sa vie pour un ouvrier ; mère Teresa pour les plus démunis du continent indien... On peut donc conclure que deux conditions sont nécessaires pour recevoir ce qualificatif de « héros » : servir une cause qui transcende l'être humain et donner de façon consciente sa vie pour cette cause !

C'est bien ce qu'écrivait Charles Péguy, sans savoir qu'un jour de septembre 1914 il tomberait sous les balles de l'ennemi en cherchant à enrayer l'offensive allemande, dans ce poème que, jeunes élèves de « corniche », nous chantions au Prytanée avant la cérémonie du baptême et dans l'exaltation d'une vocation naissante : « Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle ! Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle ! » **■**

POUR NOURRIR LE DÉBAT



STÉPHANE BONNAILLIE

AUX ARMES FONCTIONNAIRES !

Pierre, Paul et Jacques ont donné rendez-vous au colonel X à l'entrée du restaurant collectif du camp français de Warehouse à Kaboul. Pierre est directeur d'hôpital, Paul est fonctionnaire de catégorie A au ministère de l'Éducation nationale et Jacques est juge au Parquet de Paris. Que font-ils à Kaboul ? Ils consolident l'État afghan.

Ce récit est de la fiction... pour l'instant. En effet, tous les spécialistes des conflits internationaux, qu'ils soient militaires, politiques ou journalistes, sont unanimes : les militaires seuls ne gagnent pas les guerres contemporaines. Car les engagements actuels ne visent pas à détruire un ennemi identifié, mais à restaurer un État de droit dans sa pleine souveraineté. Et pour cela l'action militaire, après une première phase de combats plus ou moins intensifs, ne sait faire que de la sécurisation. L'intervention d'acteurs civils est devenue incontournable.

Toutefois, la définition de l'« acteur civil » diffère en fonction des points de vue. Si on est fonctionnaire, on dira qu'il s'agit de l'acteur public institutionnel, c'est-à-dire les ministères et les opérateurs comme l'Agence française de développement (AFD). Si l'on vient du privé, on pensera aux entreprises, aux ONG ou aux médias. Dans le jargon de l'Union européenne, cela se rapporte aux piliers police et justice, par opposition au volet militaire. Enfin, les Anglo-Saxons entendent sociétés issues d'un partenariat public-privé (PPP).

Avec un temps de retard sur les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Allemagne, la France se dote actuellement d'un outil permettant d'employer ses civils, surtout des fonctionnaires, à rétablir la paix dans les États faillis. Cette stratégie a été baptisée « politique interministérielle de gestion civilo-militaire des crises extérieures ». Son institution ne cherche pas seulement à régler la question afghane, mais aussi à pérenniser une nouvelle approche du règlement des prochains conflits.

Cet article a pour but d'évoquer l'arrière-plan politico-militaire, de décrire sommairement la mise en place en cours de cette stratégie interministérielle et, enfin, de réfléchir à ses conséquences pour les intérêts de l'État. Bien qu'il soit crucial, le financement de cette stratégie d'influence, politique et technique à la fois, est volontairement laissé de côté, ainsi que d'autres aspects de ce dossier complexe, aux ramifications nombreuses.

■ Retour sur des considérations militaires et géopolitiques

Les armées de l'OTAN et des États-Unis sont entrées en Afghanistan, et en Irak, sans véritable plan de sortie réfléchi. Cette lacune a engendré d'énormes difficultés à pacifier ces pays et à y établir des États stables et autonomes. Pour conjurer l'enlisement militaire, la conférence internationale de Londres a, au mois de janvier 2010, orienté les efforts vers une intensification de l'afghanisation, c'est-à-dire de la prise en charge par les Afghans eux-mêmes de leur avenir. Mais pour que celle-ci soit possible, il est nécessaire d'assister davantage le gouvernement afghan et de redonner à ce pays détruit par trente années de guerre des moyens matériels, financiers et doctrinaux. C'est ce que le jargon militaro-diplomatique a baptisé sous le vocable d'« approche globale ». Dans la théorie, il s'agit d'une stratégie de règlement de crise optimisée par la collaboration et la coordination dans tous les domaines, diplomatique, sécuritaire, économique, social et culturel. Tous les participants partagent un objectif politique commun. Ils multiplient entre eux les interfaces dont le réseau serré doit accélérer la responsabilisation du centre de pouvoir de l'État assisté, depuis une éventuelle phase de prévention jusqu'à la sortie de crise.

L'approche globale est le fruit de la remise en cause du concept militaire américain des années 1990, mis à mal par les insurrections irakienne et afghane. Ce concept reposait sur la supériorité technologique et la maîtrise de l'information : frappes ciblées à distance, technocratisme d'une planification d'actions fondées sur des « effets » et concept du « zéro mort ». L'approche globale remet donc le facteur humain au cœur de la problématique guerrière. Elle replace les actions de stabilisation au milieu des activités politiques de la société : recréation des outils sécuritaires (armée et police), rénovation des prérogatives régaliennes, reconstruction de l'économie, soutien à la renaissance de la société civile...

En outre, l'approche globale conduite par une nation n'est pas une action unilatérale. Elle s'inscrit la plupart du temps dans une action collective au sein d'organisations internationales dont l'effet global dissout les efforts nationaux, quand ceux-ci sont déployés sans effort de « faire-savoir ». Les alliances internationales sont à l'œuvre sur tous les théâtres d'opérations. Mais force est de constater que le leader actuel est harassé : Washington sollicite ses alliés pour obtenir d'eux plus de moyens et d'hommes. « La quête d'un multilatéralisme peut être associée à l'idée que les États-Unis cherchent à partager les coûts politiques, financiers et humains de leurs interventions extérieures, avec les alliés les plus appropriés car défendant leurs intérêts

propres », écrit Barthélémy Courmont¹. Il est évident que l'approche globale doit elle aussi se partager. Après son retour dans le commandement intégré de l'OTAN, et dans un contexte de proximité de vues avec Washington, la France se doit de se doter d'une structure pour s'approprier l'approche globale.

En Afghanistan, l'approche globale a été marquée, en 2004, par la création d'un grand état-major américain dont la vocation est de reconstruire la capacité sécuritaire autonome de l'État afghan : le commandement interallié de transition pour la sécurité en Afghanistan (*Combined Security Transition Command-Afghanistan*, CSTC-A). Armée et police sont les deux grands piliers de cette restauration. L'ambassade des États-Unis pilote cette transition sécuritaire, de même qu'elle soutient le gouvernement d'Hamid Karzaï et qu'elle pilote des efforts de reconstruction civile, spécialement à Kaboul. En parallèle, la France poursuit une démarche similaire mais minimaliste dans laquelle l'armée participe à la formation des élites militaires afghanes et l'ambassade conduit des projets de développement. En 2009, la mission Lellouche a souligné la pertinence de ces actions, mais a déploré le manque de coordination de l'aide au développement. La France, jusqu'à maintenant, a surtout contribué à des missions de la politique européenne de sécurité et de défense (PESD) dans les fonctions de police et de justice. Mais comme le souligne le préfet Dussourd, l'approche globale ne se limite pas à ces deux volets : « [Tout aussi fondamentale est la nécessité] de déployer des experts dans le domaine de la reconstruction et du rétablissement des services vitaux pour la population : santé, éducation, agriculture, routes... »

Résumons. Les conflits récents ont démontré que seul le volet civil de gestion des crises permettait de clore l'intervention militaire. L'outil militaire classique et hypermoderne ne peut venir à bout partout et durablement des oppositions rencontrées, surtout quand leur support idéologique est étranger à l'Occident. Les États-Unis ont besoin de leurs alliés pour participer davantage à leur effort de guerre et favoriser leur désengagement militaire. Voilà au moins trois raisons pour la France de s'investir dans le développement d'une politique interministérielle de gestion des crises extérieures. Par ailleurs, elle ne peut demeurer à la traîne de ses alliés pour acquérir ce nouvel outil de *soft power*. Enfin, les armées en opérations côtoient de nombreux acteurs civils avec lesquels la meilleure coordination est facteur d'efficacité. Une nouvelle politique de gestion des crises extérieures ne peut être que civilo-militaire.

1. Barthélémy Courmont, *La Guerre*, Paris, Armand Colin, 2007.

La genèse d'une politique française de gestion des crises extérieures

Faisant suite à la parution du *Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale* de 2008, le premier rapport du préfet Dussourd est publié au mois de février 2009, révélant les lacunes du volet civil de la participation nationale à la résolution des crises internationales. Effet direct d'une réunion interministérielle qui s'est tenue au mois de mai 2009 afin de décider de la mise en œuvre d'une stratégie interministérielle d'action et de moyens, le second rapport (octobre 2009) vise à apporter des propositions concrètes pour y remédier. Un groupe de travail interministériel est aussitôt constitué pour faire émerger une *task force* au ministère des Affaires étrangères et européennes (MAEE), désigné pilote de la gestion des crises extérieures.

Il faut souligner la rapidité avec laquelle tout se met en place, signe de l'importance accordée au plus haut niveau à ce dossier. C'est en effet Claude Guéant qui a mandaté le préfet Dussourd. Les réunions interministérielles se succèdent pour donner un contour au projet : financement, organisation et stratégie sont tour à tour abordés et structurés, non sans laisser des zones d'ombre, tant le sujet est nouveau et délicat en pleine période de réforme de l'État. La fusée aura trois étages. Le premier est celui du conseil de défense (ou comité restreint), qui définit la politique à suivre, sous la présidence du chef de l'État. Le deuxième est un comité de pilotage de haut niveau constitué par le SGDSN, le secrétariat général du MAEE, et des hauts fonctionnaires de la Défense et de la Justice dont la responsabilité sera de définir des priorités ou de valider des stratégies-pays. Le troisième niveau est constitué par la *task force* elle-même, chargée notamment de gérer les viviers et de définir les financements.

Pour le ministère de la Défense, ce projet revêt des enjeux capitaux : il faut absolument en être, mais sans y laisser des plumes. L'état-major des armées (EMA), associé aux réunions, définit donc des « lignes rouges » qui circonscrivent le périmètre des intérêts de la Défense. En tout premier lieu, la chaîne de commandement pour la conduite des opérations militaires doit être préservée avec ou malgré les intérêts propres du MAEE. Deuxièmement, le budget des opérations extérieures ne doit pas servir à alimenter la politique interministérielle des crises. Troisièmement, les effectifs de la réserve opérationnelle, vivier employé pour les opérations extérieures, ne doivent pas être ponctionné. À ces trois lignes, il faut en ajouter une, non écrite, qui veut que les armées ne soient utilisées à des tâches non militaires que de manière exceptionnelle. Bien que celles-là soient professionnalisées depuis 1997, le vieux démon du soldat corvéable à merci hante

encore les esprits des officiers supérieurs et courtise ceux des hauts fonctionnaires.

Au ministère de la Défense, dans les organismes chargés d'y réfléchir, état-major des armées, délégation aux affaires stratégiques (DAS) ou centre interarmées de concepts, de doctrines et d'expérimentations (CICDE), une doctrine s'élabore peu à peu afin de définir ce que peut et ce que doit être la gestion de crise internationale à la française, intégrable et compatible avec ce qu'il se fait chez les alliés, à l'OTAN ou au sein de l'Union européenne.

Pendant ce temps, au début du mois de janvier 2010, une réunion au MAEE organise la *task force* et définit ses principes généraux de fonctionnement. Le groupe aura une structure permanente légère et modulaire, en trois cercles concentriques. Il sera constitué d'agents permanents formant le secrétariat, d'agents pré-identifiés des directions concernées du MAEE mobilisables sur ordres et de points de contacts désignés dans les administrations et chez les opérateurs concernés. Un chef, dont il est convenu qu'il sera choisi au sein du ministère de l'Intérieur, de l'Outre-Mer et des Collectivités territoriales (MIOMCT), est désigné au début du mois de février. Il s'agit de M^{me} Dara Sin, déléguée à l'action internationale et européenne (DAIE), qui possède une solide expérience des relations internationales et des situations de crise complexes. La *task force* aura un rôle aussi préventif que curatif. Agir concrètement est une priorité. Les acteurs de la politique interministérielle de gestion de crise doivent se connaître, se parler et s'organiser.

Un groupe de travail transverse chargé de gérer une crise étrangère existe déjà au MAEE. Il s'agit de la cellule Afghanistan-Pakistan (AFPAK), mise en place sous l'impulsion du député Pierre Lellouche, nommé au mois de mars 2009 représentant spécial pour l'Afghanistan et le Pakistan, et qui, en 2008, dans son rapport parlementaire, avait déjà signalé la faiblesse de notre implication dans la reconstruction civile de l'Afghanistan. La cellule AFPAK a-t-elle vocation à intégrer la nouvelle *task force* qui se met en place ? Ne serait-ce pas un premier pas de concrétisation de la rationalisation ? L'organisation de la nouvelle *task force* est complexe. Subordonnée organiquement à la direction générale politique (DGP) du MAEE, elle dépend aussi du centre de crise par sa capacité à se rattacher au plus vite à la gestion à chaud de toute nouvelle crise.

À la réflexion, on peut regretter que le secrétariat général à la Défense et à la Sécurité nationale (SGDSN) ne soit pas le niveau de fusionnement des travaux interministériels, puisque celui-ci, placé sous l'égide du Premier ministre, est constitutionnellement interministériel. On l'aura saisi, les enjeux pour les différentes administrations sont importants.

Quels enjeux pour les armées et le service public ?

Entrons dans des considérations plus prospectives. Actuellement, les travaux relatifs à la montée en puissance de la *task force* et de cette nouvelle stratégie se poursuivent. Derrière les mots et les idées prometteurs, le réel peut s'avérer difficile à mettre en œuvre.

L'envoi en mission de fonctionnaires civils dans des pays instables ou des zones de non-droit n'est pas simple. Des policiers ou des fonctionnaires de la Défense le font déjà, et à leur honneur. Mais les trouver en nombre suffisant tout en rempliesant les critères de compétence est difficile. Alors, élargir leur nombre et l'ouvrir à d'autres ministères est-il réaliste ? Ce travail nécessite en effet des hommes et des femmes disponibles et expérimentés, des personnes qui doivent avoir envie de servir leur pays avec du courage physique et moral, posséder le goût de l'aventure et du départ, s'accommoder de situations matérielles inconfortables et, surtout, pouvoir gérer leur situation personnelle et familiale pendant une longue absence. Certes la majorité des fonctionnaires est constituée d'hommes et de femmes disponibles et professionnels. Toutefois, au pays merveilleux des trente-cinq heures et des loisirs portés au niveau des droits acquis, la remise en question des avantages, des vacances et des week-ends, de la routine et du confort des conditions de travail, des garanties statutaires est-elle sérieuse ? Le préfet Dussourd préconise une révision indispensable des statuts et des traitements qui rende possible cette réforme. Cela sera-t-il suffisant ? En outre, la sécurité du personnel engagé est un problème épineux. Posons la question abruptement : comment réagiraient l'opinion publique et les médias français à la mort de dix fonctionnaires civils français lors d'un attentat dans un pays lointain où ils travaillaient à restaurer un État failli ?

Réforme des statuts et transformation des mentalités dans la fonction publique : voilà incontestablement deux gros chantiers, dignes des travaux d'Hercule. On comprend mieux la crainte de l'état-major d'une mainmise sur l'élite des trente mille réservistes pour alimenter cette nouvelle exigence. Il en va de même pour l'implication des gendarmes, dont on connaît la disponibilité et le professionnalisme, qui sont dorénavant gérés par le MIOMCT. Or ces derniers sont déjà fortement sollicités : dissolutions et restructurations en cours, engagements croissants en métropole et à l'étranger (Kosovo, Côte d'Ivoire, Haïti, Afghanistan). Le préfet Dussourd évoque donc le déploiement d'experts privés ou de jeunes retraités, qui pourrait pallier les problèmes de réduction des effectifs qui prévaut dans la révision générale des politiques publiques (RGPP).

Une autre solution partielle pourrait être de profiter du savoir de ceux qui ont l'expérience des situations de crise à l'étranger : les militaires. Pierre Lellouche évoquait cette éventualité dans une interview accordée à Jean Guisnel en mars 2009 : « Nous recherchons donc des gens un peu aventureux, qui seront soit des réservistes militaires, soit de jeunes retraités. Surtout, ils auront envie de faire œuvre utile en donnant un coup de main au peuple afghan² ! »

Les militaires, par définition, connaissent bien les situations de crise où règne l'état insurrectionnel, les pays dangereux où l'on ne se déplace qu'avec la plus grande prudence en s'évertuant à conquérir les cœurs et les esprits par le respect des us et coutumes, et ont un certain regard sur l'étranger. Ils savent que lorsque les armes se sont tuées, le retour à une situation normale passe par les voix et les regards, les attitudes et les comportements. Pour gagner la confiance de ses interlocuteurs étrangers, souvent ouverts et bien disposés, mais toujours réalistes et facilement méfiant, il faut du temps en échanges et palabres, acclimatation et apprivoisement. Cette qualité humaine, cette intelligence de situation sont des dispositions personnelles et une expérience qui s'acquiert. Les militaires savent aussi que le greffon des doctrines occidentales prend mal sur l'armée afghane et que seules la grande politesse des soldats afghans et la conscience de l'intérêt qu'ils tirent de leur patience les empêchent de nous le refuser. Et ils ont aussi développé des qualités incontestables de planificateurs et d'organisateurs, parfois avec peu, toujours avec des moyens comptés. Un des officiers supérieurs en charge du dossier au ministère de la Défense l'a souligné : « L'individu est au cœur des sujets. »

Si la gestion interministérielle des crises est « civilo-militaire », son centre de gravité est actuellement plus civil que militaire. Seuls deux cadres du ministère de la Défense participeront à la *task force*. Il est vrai que le chantier est surtout du côté civil. Mais est-ce logique ? La perte d'influence que l'institution connaît inquiète les militaires. Et voilà que la menace d'une mainmise civile sur les théâtres de crise se profile. Menace ou opportunité ? Toutes les crises ne réclament d'ailleurs pas une présence militaire. Il est frappant de constater à quel point, en Afghanistan, les soldats et les civils américains vivent et travaillent plutôt bien ensemble. Question de culture patriotique sans doute et de culture de l'efficacité. Leur volonté de réussir ensemble est impressionnante, même si leur action n'est pas exempte de reproches. Dans une France des replis communautaires et des guerres de chapelle, une telle synergie est-elle objectivement concevable ? S'appuyer davantage sur les militaires semble être une solution pour placer cette ambition de rayonnement sur de bons rails.

2. « Nous recherchons des gens aventureux pour l'Afghanistan », *Le Point*, 25 mars 2009.

Les militaires n'arrivent pas face à des civils toujours totalement néophytes en la matière. Si la plupart des fonctionnaires ne vont à l'étranger que pour leurs vacances, certains opérateurs parapublics s'exportent déjà, et parfois dans des pays chaotiques. Ils y côtoient des entreprises privées venues faire des affaires.

Militaires, fonctionnaires et intervenants privés sont amenés à collaborer à la résolution des crises. Leurs intérêts tantôt divergent, tantôt convergent. Prenons l'exemple des opérateurs français de la coopération internationale. Plusieurs agences chargées d'assister des pays étrangers dans leur développement existent déjà. Leur variété confirme que la grande faiblesse de la stratégie civilo-militaire est la coordination interministérielle. L'agence française pour le développement est sous la tutelle du ministère de l'Économie, des Finances et de l'Emploi (MINEFE), du MINAEE, du MIOMCT et du ministère de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Développement solidaire (MIINDS). Ubifrance est placée sous celle du secrétariat d'État chargé du Commerce extérieur. France coopération internationale (FCI) est un groupement d'intérêt public spécialisé dans la gouvernance, dans la sphère du Premier ministre qui nomme son président. Enfin, CIVIPOL est une société qui promeut les savoir-faire du MIOMCT et soutient les exportations de matériels pour la sécurité publique. Chacune possède ses statuts et a développé sa propre logique, ses propres intérêts. La réflexion actuelle sur la révision de la stratégie d'influence française est une opportunité unique. Ne serait-ce pas l'occasion de fusionner tous ces opérateurs dans une unique agence française sous tutelle du Premier ministre ?

Le préfet Dussourd pointe du doigt une des principales limites de l'influence extérieure française : la désunion de ses forces. C'est pourquoi il plaide en faveur de la création d'une agence unique. Cette désunion pourrait en outre profiter à des opérateurs totalement privés. La France possède de nombreuses sociétés privées de conseil ou de sécurité. Certaines sont déjà sollicitées par de grandes entreprises pour former leur personnel aux risques rencontrés dans les pays en crise. Néanmoins, le préfet Dussourd souhaite aussi que cette nouvelle stratégie permette de promouvoir l'accès aux marchés pour les entreprises privées. L'avantage de les intégrer très en amont des projets est de s'assurer de la cohérence des actions menées dans un but stratégique. En effet, des initiatives maladroitement conduites pourraient brouiller le message diplomatique et nuire à l'action globale de la France.

Toutefois, collaboration public-privé étroite ne signifie pas forcément convergence des vues. Par exemple, la réalisation d'une mission pour des militaires assistés par des sociétés privées peut poser des

problèmes. Cas concret : à Kaboul, les militaires américains paient la société militaire privée américaine *Military Professional Resources Inc* (MPRI) pour réécrire et transmettre aux Afghans de nouvelles doctrines d'emploi militaires. Les soldats américains ont l'ordre de faire vite et bien afin de favoriser l'engagement afghan dans les meilleurs délais et leur propre désengagement. MPRI, elle, a une tout autre logique : faire de l'argent – le glissement des calendriers et les reconductions de contrats se négociant en millions de dollars.

Faut-il donc constituer une agence d'État ou bien une agence mixte sur un modèle de partenariat public-privé ? Faut-il favoriser l'émergence d'agences privées comme l'Agence des États-Unis pour le développement international (USAID) ? Si, en France, la primauté de l'État pour l'action extérieure est de mise, on peut s'interroger sur la portée de la réforme générale des politiques publiques sur cette constante.

Conclusion

Les armées doivent davantage se coordonner avec les acteurs civils pour résoudre les crises et les conflits. C'est un fait. L'extension du nombre et du genre des acteurs civils concernés suggère une révolution culturelle qui risque d'être longue à venir. Celle-ci commande un processus de dialogue entre la Défense et le MAEE, entre tous les autres ministères concernés, mais aussi entre l'État et les partenaires privés. Une telle synergie appelle aussi la définition pour chaque intervention extérieure d'un mandat politique clair, qui ne doit pas être une contrainte, mais doit fédérer des postures dans un esprit plus que dans une lettre *stricto sensu* appliquée.

En définissant une politique interministérielle de gestion civilo-militaire des crises extérieures et en créant une *task force* au MAEE, il s'agit pour la France de réaliser un outil national de rayonnement adapté, optimisé et rationalisé. Utilisable dans un cadre strictement national, il est bien sûr destiné à être surtout employé dans un cadre multinational, ONU, Union européenne, voire OTAN. Celle-ci s'interroge d'ailleurs aussi sur sa politique d'approche globale et sur la pertinence de se doter d'une structure supplémentaire purement civile.

Cet article est loin d'avoir abordé tous les aspects de la politique de gestion civilo-militaire des crises. Éludé ici et pourtant capital, le financement n'est pas la moindre des difficultés. Qui paiera ces « Suisses » ? Comment mieux montrer que l'argent de la France est bien investi dans les crises étrangères ? Cette dernière question,

soulevée par les rapports Lellouche et Dussourd, démontre paradoxalement l'importance rémanente du rayonnement national à une époque de mondialisation, de confirmation des structures internationales et d'affaiblissement des États. ↴



JEAN-PAUL CHARNAY

PHILOSOPHIE ET STRATÉGIE

Pourquoi une philosophie de la stratégie ?

Pour une raison historique d'abord. La Seconde Guerre mondiale débouche sur deux phénomènes majeurs, l'affrontement Est-Ouest et les guerres de décolonisation, qui suscitent deux doctrines stratégiques déconcertant les politiques et les militaires : la dissuasion nucléaire et la guerre révolutionnaire. Il en résulte une prolifération d'instituts de recherche en stratégie et conflits, en relations internationales, en *Peace Research*, et de mouvements protestataires non violents, écologiques, humanitaires. Puis arrive la fin du millénaire, où l'on s'aperçoit que, parmi ces « spécialistes », rares sont ceux qui ont pressenti les phénomènes capitaux que sont l'implosion de l'Union soviétique et la fin du duopole équilibré, la remontée des ferveurs religieuses comme argument politique, et le retour des massacres génocidaires. D'où la nécessité d'un recul critique sur ces échecs.

Pour une raison conceptuelle, ensuite. Philosophies politique, morale, sociale, économique ; philosophies du droit, de l'art, des sciences, du sport, de l'histoire... Ces disciplines majeures ont leurs auteurs classiques, leurs recherches contemporaines. Les philosophies de la guerre, de la paix, ont, elles, suscité de longues réflexions, mais pas une philosophie de la stratégie.

La notion de stratégie subit une extension et une déflation. Une extension, car elle est invoquée à propos des activités les plus diverses. Une déflation en raison de cette dispersion. Les études « stratégiques », loin de se rassembler en un ensemble cohérent, se cantonnent souvent en des domaines limités et séparés : exposition d'un système conceptuel (Clausewitz, Sun Zi, la théorie des jeux...), portion découpée à travers la réalité totale (politiques étrangères de défense, stratégie militaire, révolutionnaire ou nucléaire, stratégies du développement, d'urbanisme, de l'entreprise, pratique administrative...). Elles n'évitent pas la confusion entre la description des procédés d'action et des tactiques, d'une part, et la finalité politique d'autre part, en évacuant le phénomène « conflit » et en qualifiant de « stratégie » toute conduite sociale plus ou moins orientée. Dès lors sont dépassées les définitions de la stratégie classique (art de manœuvrer les armées avant et après la bataille), contemporaine (organisation et conduite générale de la guerre et de la défense), psychologique (duel de volonté) ou sociologique (programmation).

■ Qu'est-ce que la stratégie ?

Voyons d'abord ce que la stratégie n'est plus.

Elle n'est plus seulement l'art de la grande guerre ou de la lutte révolutionnaire, de la dissuasion ou de la non-violence, œuvre des militaires et des politiques.

Elle n'est plus seulement la géopolitique empirique des relations internationales, la maîtrise de l'économie ou de la sécurité, les tactiques des partis et des syndicats, des classes et des lobbies.

Elle n'est pas l'organisation de la recherche et de la gestion dans les laboratoires ou les entreprises.

Elle n'est plus l'apanage des seuls capitaines, César ou Napoléon, des seuls théoriciens, Guibert ou Clausewitz, des seuls révolutionnaires, Carnot ou Mao. Logique mathématisée et intuition des irrationnels, elle invoque aussi la *métis* d'Ulysse et l'*ars combinatoria* de Leibniz, le pari pascalien et la méthode cartésienne, la *Naturphilosophie* romantique et la *praxis* marxiste, le besoin ludique et le calcul des probabilités.

Assemblant les partenaires-adversaires (des individus aux nations et aux civilisations) en des triangles stratégiques de plus en plus larges, elle est la présence de l'autre et varie l'intensité de leurs oppositions, alliances ou fusions. Elle construit des principes, des modèles, des systèmes espace-temps, mais elle réveille les doutes séculaires sur le libre arbitre et le déterminisme, la volonté de puissance et l'absurde de l'existence, le sens de l'histoire et l'aléa de l'événement. Elle est l'actualisation du désir ; elle est aussi réflexion désenchantée sur les désastres.

Référant au calcul des risques, aux constructions éthiques et aux projections vers l'avenir, elle est la notion en laquelle s'incarne et par laquelle se pense l'action humaine socialisée et finalisée. D'où la nécessité d'une redéfinition de la stratégie correspondant aux actuelles mutations sémantique, sociologique et épistémologique de la notion.

La stratégie est la « fonction rationnellement organisatrice et directrice de la totalité des forces (ressources et systèmes, lesquels ne sont pas toujours tous entièrement ni constamment mobilisés) d'entités sociales (de l'individu aux coalitions) dans leurs négations ou leurs rapprochements réciproques ». La tactique est, elle, « réification de l'adversaire/convergence avec le partenaire par maîtrise du milieu physique, psychologique et social ».

Ces définitions sont construites sur des concepts fondateurs de l'action humaine : ipséité et altérité, projection dans le futur et aléa de l'échec, sens de la mort. Elles dépassent les domaines spécialisés (et le premier d'entre eux, la bataille, l'art militaire, dont est issue la stratégie), réfèrent à la transdisciplinarité. On peut les confronter aux vieilles divisions d'école, selon qu'elles s'adressent :

- ⟨ à la métaphysique, c'est-à-dire au rapport de l'homme à son destin (problèmes de l'être et du néant, de la position de l'homme dans l'univers, dans les conflits), au rapport de la pensée à la matière, plus précisément de la nature et de l'effectivité de l'action de l'homme sur la matière. Il s'agit d'interrogations sur l'« explication » du monde, sur le déterminisme et la liberté, sur la téléologie humaine cherchant à préciser la nature et les variations des négations possibles ;
- ⟨ à la logique, c'est-à-dire aux procédés de formalisation, de combinatoire, de stochastique et de déontique nécessaires à la stratégie pour avoir une représentation rationalisante de la réalité et la projeter dans l'avenir ;
- ⟨ à l'éthique, l'estimation des valeurs stratégiques et des jugements sur l'intensité de la négation ou de l'appel adressés à l'autre, sur la validité des contestations, des contradictions inexpiables pouvant jaillir entre individus et groupes, intérêts et idéologies, théodécées et *Weltanschauung*, organisation du bien et interdiction du mal, mutation de l'acceptation du sacrifice et du « vécu » de la mort par rapport à la personne, aux civilisations, aux sociétés ;
- ⟨ à la physique, lumières sur la structure de l'univers et les lois de fonctionnement des technologies par lesquelles s'exerce la réification tactique, mentale et matérielle ;
- ⟨ à la psychologie, c'est-à-dire la description des mécanismes mentaux par lesquels s'élaborent les croyances ou la représentation des intérêts, se définissent les aspirations, les mobiles et leur projection en buts, en objectifs. Analyse des comportements par lesquels se prennent les décisions et leurs rééquilibrages successifs. Description aussi des modes de persuasion, dissuasion, crainte, panique, espérance... Tout ceci en fonction des neurosciences cognitives et des ethnogenèses.

Ainsi la stratégie s'articule avec la philosophie d'une double manière. D'une part, par l'analyse comparée de l'élaboration et de la téléologie des principaux traités d'art militaire, de guerre révolutionnaire et de dissuasion nucléaire. D'autre part, par la décantation des grandes doctrines de philosophie générale élaborant des règles praxéologiques. En bref, il convient de procéder à une lecture stratégique des philosophes, et à une lecture philosophique des stratégies.

En réalité, il faut distinguer entre, d'un côté, la philosophie critique des modes de dissociation et de combinatoire *ex ante* dans l'énonciation de la doctrine stratégique, et, de l'autre, la philosophie légitimatrice d'attitudes existentielles réagissant sur les stratégies opérationnelles.

Inversement, l'influence des stratégies sur les philosophes, encore mal étudiée, semble relativement peu importante. Machiavel est plus

connu pour ses théories sur la volonté politique que pour son art militaire : il était peu praticien de la guerre. Clausewitz et Sun Zi ont pâti d'une surdétermination d'intérêt. Quant aux doctrines de la guerre révolutionnaire et de la dissuasion nucléaire, elles ont filtré dans les opinions publiques. En fait, l'ensemble de la littérature stratégique, qui présente souvent le handicap d'être surchargée d'archéologie militaire ou de politique contingente, reste peu connu des philosophes généralistes, politiques ou moralistes, qui ont en revanche commenté les phénomènes de guerre, révolution et terreur sur les plans éthique, historique et politique dans l'ignorance des armes. Les stratégies d'entreprises, enfin, dépassent rarement la description des ressources et des moyens.

L'exploitation stratégique des doctrines philosophiques ressort des opinions des philosophes sur les problèmes stratégiques *stricto sensu* : conceptions des conflits, de la guerre et de son droit, théories sur les révolutions, sur les effets de la science et de la technique. Ainsi les idées de Platon et de saint Thomas d'Aquin sur la guerre, de Leibniz sur la géopolitique, de Louis XIV, de Hobbes ou de Marx et Engels sur la violence, de Kant sur la paix perpétuelle, de Vico ou Hegel sur la succession des nations dominantes, de Freud sur le malaise des civilisations, de Jaspers sur la bombe atomique, de Merleau-Ponty et de Sartre sur la terreur... Mais que comporte la stratégie ?

Spectogramme

Les domaines originaires de la stratégie sont l'art militaire, la défense, la géopolitique, la révolution. Ses extensions plus ou moins formalisées et hétérogènes sont l'économie et l'entreprise, la planification, l'urbanisme, la lutte sociale, le duel judiciaire ou électoral, les jeux et les sports, la séduction amoureuse, la publicité commerciale. Sa réflexion méthodologique porte sur le transfert et le réaménagement des catégories et des méthodes en divers champs d'action (de la stratégie militaire à la stratégie de l'entreprise, par exemple).

La stratégie se trouve au carrefour d'ensembles flous (populations, ressources, valeurs, signes) et de règles précises (usage tactique des armes, normes juridicisées, règles de jeux...), à interprétations variables, mais aussi de décisions singulières de plus ou moins grande amplitude relevant de l'introspection intuitive et de la mathématique des choix, et des *patterns*, des *habitus* collectifs à la fois résistants et incertains ; de développements cognitifs et d'applications potentielles destinées à promouvoir des équilibrations (au sens épistémologique du terme) successives, par échanges et transferts d'informations et

de ressources ; de passages du micro expérimental au macro politique. Ceci s'applique même aux jeux formalisés : telle pièce du jeu d'échecs est dotée de tel mouvement de telle amplitude et de telle puissance par rapport à chacune des autres, mais sa relation à l'ensemble des autres la rend plus que proportionnelle à sa singularité.

De plus, toute stratégie induit un ordonnancement social articulant des fonctions institutionnelles (concepteurs, dirigeants, exécutants...) et des comportements sociaux diversifiés selon les champs d'action, des combinatoires agençant les données collectées et recomposées, une praxéologie articulant les deux premiers éléments, tendant à assouplir ou à aviver leurs contradictions.

La stratégie compte également plusieurs niveaux d'élaborations.

Tout d'abord, la recherche immédiate, phénoménologique, de changements doctrinaux, alternant l'intégration de nouveaux éléments technico-ergonomiques et les variations de l'intensité des négations réciproques d'où résulteront les variations de l'intensité de la réification de l'autre : destruction ou rapprochement. Bref, une anthropo-stratégie.

Ensuite, les interrogations sur les notions de crise, de révolution (sociale, militaire, scientifique...) entraînant ou non l'entrée dans un nouveau système socio-stratégique, et, au-delà, les éventuelles ruptures praxéologiques ou épistémologiques.

L'adaptation entre les réactions mentales et l'utilisation du temps au double point de vue : raisonnement discursif ou intuition/spontanéité. Étalement vers l'avenir ou résolution dans l'urgence : celle-ci dégradant celui-là.

Enfin, la marche vers une métastratégie surplombant les stratégies opérationnelles, la morphologie des batailles et les principes des diverses stratégies militaires (terrestre, navale, aéronavale et spatiale, nucléaire et révolutionnaire), englobant les stratégies politique, économique, judiciaire et la définition d'une téléologie. La stratégie se voudrait projection bénéfique de soi dans le futur. Elle se heurte à celle des autres. Obligée de se rationaliser pour être opérationnelle, elle aggrave ses contradictions latentes et accentue ses propres irrationalités. Exacerbée, elle tend à renverser toute la réalité sociale, et débouche sur un panstratégisme qui peut s'exalter en une philosophie de l'histoire.

La philosophie de l'histoire a pour but de décrypter l'histoire universelle, de dire si elle a un sens dans la double acceptation de ce terme : signification et direction. Là encore la critique philosophique doit s'exercer à divers niveaux.

Méthodologiquement, tout d'abord, la philosophie de l'histoire articule deux aspects. Elle précise le rôle des conflits, de « la violence

dans l'histoire » (Engels) ou de leurs inverses, entendus comme modes de progression ou de stagnation historique. Elle pondère le rôle des individus, des groupes, dans les évolutions historiques générales, « minorité agissante » ou « grand homme », par rapport aux plus importants phénomènes souvent mal perçus dans l'instant : modes de production et courants économiques, flux et migrations démographiques, diffusions/épidémies idéologiques, fonction des origines ethniques, religieuses. Phénomènes qui sous-tendent les constructions géopolitiques et, donc, orientent les stratégies concrètes.

Éthiquement, ensuite, la philosophie de l'histoire insère le volontarisme stratégique dans ses deux grands versants. Le versant pessimiste offre une vision non significative de l'histoire humaine, celle du recommencement sans fin de cycles homologues en leur essence, ne supportant que des variations phénoménales dans leur accomplissement, entraînant des sensations de déclin, de décadence, d'entropie. Si de cette « histoire perpétuelle » peut naître la « tristesse philosophique », elle n'engendre pas fatalement l'ataraxie stratégique, car il est possible de vouloir hâter un apogée et le maintenir, s'opposer à une décadence ou promouvoir l'accession d'une phase nouvelle. Un optimisme contingent, relatif, peut donc se dévoiler dans un pessimisme profond, latent.

Le versant optimiste affirme au contraire que l'histoire a un sens ; elle indique les prises de conscience et de maîtrise croissante de l'homme sur sa destinée et celle de son espèce. Les doctrines des Lumières, du progrès, de la révolution postulent que non seulement l'ordre social, économique et politique peut être amélioré, mais encore que la nature humaine peut muter, donner naissance à un homme nouveau : le pessimisme tactique de la contingence engendre la dynamique du changement, puisqu'il est de l'ordre du possible. À la limite, la prospective postule le bonheur par la stratégie.

Épistémologie

Toute réflexion épistémologique résulte d'une inquiétude métaphysique : que représente l'homme dans la nature ? Il en est partie intégrante, matérielle, mais a l'intention de l'utiliser. L'intelligence naît-elle de l'acte, ou inversement ? Au commencement était le Verbe ou l'Action ? Constructivisme ou intuitionnisme, positivisme et réalisme ?

Fondée sur quelques principes rationnels permanents comme structures de l'esprit humain, affinée par des techniques de plus en plus complexes et perfectibles, la stratégie poursuit l'adéquation réaliste

entre moyens et fins, la finalisation des conduites humaines. Sa fonction est d'insérer l'intuition stratégique dans le contexte physique et les ordonnancements sociaux généraux, c'est-à-dire de l'élargir en une praxéologie sociale non totalement rationnelle, mais qui ne soit pas négation de sa propre rationalité.

Son but serait d'intégrer l'analyse macrosociologique des stratégies conscientes et l'analyse microsociologique des mouvements globaux d'une société résultant de la synthèse des comportements individuels erratiques mais statistiquement regroupés. Là s'impose l'espoir – le rêve peut-être – de la praxéologie qui serait jonction de la connaissance anthropologique (*Homo faber* et *Homo ludens*) et, par l'*Homo sapiens*, de la force du futur : l'*Homo cogens* rassemblant, contraignant les faits à le servir, contre l'*Homo credens*, insuffisamment critique. Bref : l'*Homo strategicus*.

Dès avant la Révolution, et parallèlement à l'*Homo economicus* des économistes classiques, Guibert avait posé le problème de l'*Homo strategicus* comme ego rationnel. Sa problématique fut ensuite obscurcie par les passions révolutionnaires en partie irrationnelles et l'accent mis par l'école allemande (Clausewitz) sur les forces morales, tout aussi irrationnelles. Si cet *Homo strategicus* réalisait l'analyse et la combinaison des facteurs adéquats à la conduite générale de la nation et au type de guerre qu'elle pourrait être appelée à mener (fût-ce en y intégrant la fureur guerrière), il aurait été un modèle réel (au sens du réalisme philosophique) contre la *mimesis* hyperrationalisante (imitation du processus efficace à tel moment). Cette voie est *phronesis* (prudence avisée) dans les comportements, perception aisée des similitudes ou des nouveautés, usage des analogies à travers les divers arts et industries ; elle est invention, dévoilement, artificialité transformatrice ; elle est *prudentia* régulatrice et apaisante contre les dérives inconscientes, ou *ubris*, fureur de la démesure.

C'est le problème de l'inconscient stratégique responsable selon deux aspects contradictoires. L'inconscient au sens irrationnel, hors *prudentia*, débouchant sur le non-voulu : chance ou catastrophe. L'inconscient au sens de pulsions irréversibles : calculs inconscients inspirant des conduites extérieurement relationnelles mais camouflant des aspirations suicidaires ou les désarrois d'acteurs en déréliction ou en exaltation. Ce qui renverrait à des interprétations psychanalytiques et aux variations éthiques sur le désir de mort – négation de soi pour échapper à, ou punir, l'autre. Stratégies inversées comme travail négateur du résultat. À l'inverse, refus de la mort, pour soi et l'autre : non-violence, armes-robots non létales, refus de la compétition, donc de l'affrontement, qui peut cependant déboucher sur l'annihilation.

Pour les individus, les entreprises, les nations engoncées dans leur

histoire – en ce qui concerne la stratégie –, l'interrogation philosophique est en définitive moins importante que la reconstruction génétique. Car au-delà du bon sens qui montre, quelle que soit l'option philosophique adoptée – de l'idéalisme absolu de Berkeley à l'empirio-criticisme matérialiste de Lénine –, que l'action humaine peut avoir une certaine influence sur le milieu et sur autrui, le problème est de savoir comment s'effectuent les acquisitions et les transformations de la connaissance, leurs variations par des systèmes conceptuels plus ou moins symbolisés et leurs restitutions par des actes sociaux et physiques. Comment réaliser la recombinaison synthétique des règles et des modules d'action dans le fonctionnement d'un système général ? Ce qui renvoie à un dilemme non plus stratégique ou philosophique, mais sociologique : peut-on dépasser la dichotomie entre phénoménologie (toute conduite est continue) et structuralisme (quel degré d'opérativité acquiert une règle stabilisée) ?

Ainsi l'épistémologie stratégique serait moins intéressante en sa partie constructive, en tant qu'étude et développement d'un corpus de méthodes d'analyse et de regroupement, gnoséologie, noétique et herméneutique, qu'en sa démarche négative, dévoilement de ses ambivalences, critique et heuristique en tant que déconstruction des routines et intégration successive des attitudes empiriques de réflexion et de mises en œuvre.

L'heuristique négative de la stratégie doit donc procéder au renversement des questions qui sont d'ordinaire posées. Elle doit évoquer moins la recherche du maximum d'efficacité des conduites stratégiques (l'histoire, c'est-à-dire le déroulement de la chronique, le montrera en fonction de ce que l'on pense être victoire ou défaite à tel moment) que l'interrogation sur la preuve de la doctrine appliquée ou sous-jacente à ces conduites. Or cette preuve est variable selon qu'on la demande à tel ou tel modèle de causalité.

Contrairement à la construction d'une mathématique unique coordonnant l'ensemble des mathématiques particularisées, une stratégique ne peut s'élever au-dessus de l'ensemble des stratégies particularisées. Sa fonction n'est pas de surplombement logique (métastratégique), mais de juxtaposition d'agencement et d'usage contingent de pratiques, de tactiques hétérogènes, elles-mêmes plus ou moins formalisables (statistiques, techniques, rationalités sociales, normes déontiques, etc.).

D'où la nécessité d'une stratégie différentielle poursuivant la dissociation des conduites stratégiques dans les divers domaines où elles apparaissent afin de proposer ultérieurement certaines co-occurrences, certaines régularités tendancielles. Une telle attitude est médiane entre

les principes stratégiques trop généraux et les diversités stratégiques engluées dans la contingence et l'expertise.

Cette dissociation se rapproche de la classique analyse des contenus, entendue à un double niveau : d'une part celui des procédés, d'autre part celui des concepts. On aurait ainsi des séries entrecroisées de concepts, de principes orientateurs ; et de procédés spécialisés susceptibles de les concrétiser. Bref : les structures stratégiques s'animant en systèmes.

Certes, cette méthode accroît d'abord l'incertitude : modifier quelques éléments entraîne l'enchevêtrement des chaînes de causalités. Mais la stratégie différentielle se distingue de la stratégie comparative, qui consiste à juxtaposer des doctrines, des formes de conflits, des procédés stratégiques (école française ou école allemande, grande guerre ou guerre subversive, stratégie directe ou indirecte...). Elle dissocie à travers les catégories et les modes plus qu'à travers les formes et les événements. Elle débouche sur une question fondamentale : chaque ensemble social a-t-il sa propre culture stratégique selon tel domaine spécifique, ou est-il possible de dégager certaines règles, certains comportements communs à toutes les activités humaines ? Alors il serait légitime de tenter une théorie générale de la stratégie. À un certain degré d'abstraction, devient-elle moniste ou demeure-t-elle plurielle ?

Par ses fonctions de négation et de rationalisation, la stratégie tend à dévorer la totalité de l'espace social, culturel et politique. Elle risque d'abolir les finalités, de les réduire à l'état de simples objectifs. La mort de la philosophie – qui n'est qu'une idéologie – conduirait à la prolifération cancéreuse des stratégies. En réintroduisant le souci des visions générales de l'existence dans les raisonnements et les comportements stratégiques, la philosophie les totalise, mais aussi les relativise. La philosophie de la stratégie définit celle-ci comme une activité de l'esprit, non comme un domaine particulier. En insistant sur les rapports entre effectivité et téléologie, la critique philosophique dévoile les distorsions entre les aspirations et leur avenir, distorsions qui ne résultent pas seulement de leurs déformations réciproques lors du déroulement de l'action, mais de la contradiction qui frappe toute stratégie : comme si les enjeux nécessaires à obtenir ne pouvaient l'être que par des actions frappées d'incertitudes. Mais hors incertitude, il n'y a pas de stratégie. ■

FRANÇOIS-RÉGIS LEGRIER

PENSER LA GUERRE POUR FAIRE L'EUROPE

Nos démocraties occidentales ont perdu le nord ! Elles dérivent au gré du politiquement correct tout en étant ballottées par les caprices des vents médiatiques. Tel est en substance le message du dernier livre du directeur du pôle d'éthique militaire des écoles de Saint-Cyr Coëtquidan¹.

Qu'on ne s'y trompe pas, *Démocratie durable* n'est pas un énième ouvrage sur l'éthique militaire ou une publication géopolitique, mais un essai de philosophie politique. Un essai qui est une invitation à se libérer de l'idéologie du politiquement correct véhiculée par ce qu'Henri Hude appelle le « Léviathan médiatique ». Cet essai est au service d'une idée maîtresse clairement annoncée en introduction : l'Europe doit être une puissance politique capable de garantir la paix mondiale et d'« assurer une mission d'équilibre » entre les deux empires que sont les États-Unis et la Chine. Pour devenir cette puissance, les décideurs politiques doivent avoir des idées claires et justes sur la nature humaine et celle des sociétés, la liberté et le pouvoir, la religion et naturellement la guerre. Telle est l'ambition de cet ouvrage.

Résumer l'essai d'Henri Hude n'est pas chose aisée. Certains développements philosophiques sont parfois rebutants et l'agencement des chapitres peut sembler un peu artificiel. Cet ouvrage, qui est en réalité un recueil d'études ou de conférences, se divise en deux parties. La première « vise à mettre la démocratie en sûreté par une défensive efficace » tandis que la seconde doit lui permettre de retrouver son dynamisme et « la mettre sur la voie de la reconstruction ». Les mêmes thèmes sont donc traités à plusieurs reprises, ce qui ne facilite pas toujours la compréhension de l'ensemble. Pourtant, une fois dépassés ces quelques obstacles, le lecteur, et spécialement le lecteur militaire, découvre de quoi nourrir sa réflexion sur les principes qui régissent le gouvernement des hommes et les relations entre nations, notamment la guerre. À une époque où règne la confusion des idées et où toutes les opinions se valent, Henri Hude rappelle qu'il y a des principes philosophiques qui conduisent les hommes vers le bien et les sociétés vers la paix, et d'autres qui sont sources d'impuissance et de violence. Plus qu'une série de rappels, *Démocratie durable* est donc un cri d'alarme : nous

1. Henri Hude, *Démocratie durable. Penser la guerre pour faire l'Europe*, Paris, Monceau, 2010. Cet ouvrage est à commander exclusivement sur le site/blog de l'auteur (www.henrihude.fr). Les Éditions Monceau (<http://editions-monceau.fr>) sont une jeune maison d'édition qui vend directement ses livres sur Internet.

faisons fausse route ; avec le relativisme comme boussole et l'hédonisme comme horizon, le naufrage semble inévitable !

De quelle filiation se réclame l'auteur ? Telle est la première question qui vient à l'esprit lorsque l'on évoque un sujet aussi sensible que la démocratie d'un point de vue philosophique. Pour une bonne part, Henri Hude s'inscrit dans l'héritage de la philosophie classique et chrétienne, comme en témoignent les références à Aristote ou aux encycliques papales, mais il revendique aussi celui des « Grandes Lumières », c'est-à-dire la pensée kantienne, en opposition aux « Lumières tardives » dont la philosophie se résume de plus en plus à l'arbitraire de l'égoïsme individuel². À cet égard, on peut penser qu'il se situe dans la lignée du philosophe chrétien Jacques Maritain³. En effet, à l'instar de celui qui fut ambassadeur de France au Vatican, Henri Hude cherche à faire la synthèse entre le christianisme et les Lumières. Il réaffirme la notion de dignité humaine chère à Kant, mais c'est pour l'inscrire dans une perspective chrétienne (concept de chute et de salut) et communautaire (dignité de la communauté)⁴.

Pourquoi avoir choisi la guerre comme porte d'entrée de la réflexion ? L'auteur de *L'Éthique des décideurs*⁵ nous l'explique en introduction. Penser la guerre, c'est penser le réel, c'est-à-dire « se libérer mentalement du politiquement correct ». Mais penser la guerre n'est pas seulement une question d'hygiène mentale, c'est aussi une condition essentielle pour penser le Pouvoir et remettre la Politique à la place qui est la sienne : la première. « Politique d'abord », tel est l'un des premiers messages forts délivrés en introduction.

Sans prétendre à une étude exhaustive, nous nous proposons ici de faire ressortir trois idées fortes développées tout au long de cet ouvrage avant de revenir sur les sujets traitant plus spécifiquement du métier militaire.

■ Des idées fortes ancrées dans l'héritage classique et kantien

■ La démocratie

Dans le droit fil de la philosophie aristotélicienne, Henri Hude nous rappelle que la démocratie n'est pas une religion mais un système de

2. L'auteur explicite cette idée p. 44, dans la note de bas de page.

3. Jacques Maritain, philosophe français (1882-1973), est l'un des intellectuels catholiques les plus marquants du XX^e siècle.

4. Dans une conférence donnée en 2006 à l'université de Fribourg et intitulée « Le bien commun selon Jacques Maritain », Jean-Jacques Triboulet explicite la vision de la personne humaine du philosophe et la caractérise comme étant personnaliste, communautaire, pluraliste et chrétienne.

5. *L'Éthique des décideurs*, Paris, Presses de la renaissance, 2004.

gouvernement, « mélange raisonnable d'oligarchie et de démocratie, laissant aux élites initiative et liberté, assurant aux classes populaires protection et sécurité, participation et promotion des meilleurs »⁶. C'est ce que la tradition philosophique appelle « régime mixte ».

Or ce système de gouvernement est aujourd'hui menacé par l'idéologie du politiquement correct (PC)⁷ et la toute-puissance des médias (l'infosphère). Le pouvoir⁸ doit donc se réapproprier ses fonctions et penser la guerre sans complexe, rejetant toute culture de guerre totale comme toute culture d'impuissance. C'est ainsi que, en démocratie durable, le leader, sûr de sa légitimité conférée par la volonté générale, ne se laisse pas désarmer et ridiculiser, mais exerce son autorité au bénéfice de la communauté dont il a la charge.

■ Loi morale, relativisme et liberté

Qu'est-ce que le politiquement correct ? C'est la « subversion la plus absolue de l'éthique des Grandes Lumières » par son refus d'une loi morale universelle et l'exaltation démesurée de la liberté individuelle. En dépit d'un scepticisme apparent, il s'agit en réalité d'une religion de substitution prospérant sur les ruines du christianisme et celles des grandes Lumières, religion où l'homme se prend pour Dieu et recherche exclusivement son bien-être matériel. Cette nouvelle religion exerce une pression sociale qui, au lieu de nous aider à faire le bien, nous enferme dans la médiocrité. En effet, refuser la loi morale, c'est finalement accepter de subir les déterminismes auxquels notre nature est liée : « Seule une nécessité morale a le pouvoir de nous arracher à cette nécessité physique. Autrement, nous ne sommes que des esclaves en cavale, et, sous prétexte de liberté, nous imposons au dehors notre égoïsme et notre arbitraire. La liberté humaine est inséparable de la loi morale. On ne bâtit pas sans cette liberté-là une société libre, ni une démocratie durable⁹. »

Cette culture fondamentalement nihiliste en ce qu'elle interdit aux individus et aux sociétés la recherche des vérités spirituelles repose sur une supercherie. La tolérance relativiste voudrait être la solution au problème de la paix entre les cultures. Or il n'en est rien... La tolérance relativiste cherche au contraire à imposer certaines notions

6. *Démocratie durable. Penser la guerre pour faire l'Europe*, p. 13.

7. Henri Hude consacre deux chapitres à l'idéologie du politiquement correct, le chapitre I « Analyse du politiquement correct » et le chapitre VII « Le PC comme culture d'impuissance – quelle culture de paix en démocratie durable ? », et un chapitre aux répercussions du fonctionnement irrationnel des médias sur l'action militaire. Il s'agit du chapitre X, intitulé « Constitutionnaliser le Léviathan médiatique – La réforme éthique des médias ».

8. Dans le chapitre IV, Henri Hude revient longuement sur la notion de pouvoir à partir des théories de Hobbes et sur le rôle du leader. Refuser d'assumer le pouvoir, c'est accepter le retour à « l'état de nature » et le chaos, c'est-à-dire la guerre totale probable...

9. *Ibid*, pp. 43-44.

philosophiques des plus discutables et considérées sans intérêt par la grande tradition philosophique (Aristote, Platon, Augustin, Thomas d'Aquin, Kant, Hegel). En effet, quiconque ose remettre en question le relativisme et l'arbitraire individuel présentés comme l'horizon indépassable de la raison humaine est taxé d'intolérant et aussitôt « excommunié »¹⁰ par le Léviathan médiatique. C'est ainsi que prétendant libérer l'individu de la pression sociale autrefois exercée par le christianisme, le politiquement correct ne fait qu'accroître cette pression sans qu'il y ait une quelconque régulation. À l'instar de ce qui s'est produit en Union soviétique, le risque réel est celui du mensonge collectif et son lot de catastrophes.

■ Religion et politique

Retenant à son compte les théories de René Girard sur l'homme imitateur et violent, Henri Hude souligne à quel point la religion, et spécialement la religion chrétienne, est un régulateur de violence : « Le mysticisme chrétien devenu culture, fait social et anthropologique, au titre d'imitation de Jésus-Christ, bloque depuis lors, non pas le conflit, mais la montée aux extrêmes du conflit – l'imitation fratricide est bloquée par l'imitation du Christ¹¹. » En reléguant la foi à la sphère privée, le laïcisme occidental a en réalité fait disparaître un des mécanismes essentiels de régulation de la violence au sein des sociétés.

Or le christianisme, avec ses concepts de chute et de salut, permet de penser la guerre. En effet, la notion de péché originel et la distinction entre nature humaine essentielle, dont l'essence est l'amitié pure, et nature humaine déchue, source de violence, ouvrent de réelles perspectives anthropologiques. En effet, dans cette optique, la guerre limitée, et donc la paix qui s'ensuit, est la conséquence d'une nature blessée mais rachetée et encore capable d'amitié. Ce postulat philosophique rejetant tout optimisme béat sur la nature humaine, mais aussi tout pessimisme de type hobbesien, permet seul de comprendre l'essence de la guerre et d'éviter ce va-et-vient permanent entre le pacifisme et le bellicisme caractéristique de nos démocraties.

■ Commentaire

Henri Hude se livre à une analyse sans complaisance des maux qui minent notre époque, en particulier la supercherie morale du politiquement correct avec son prétendu idéal de tolérance. Il est rare de voir un intellectuel « institutionnel » dénoncer le système de façon aussi radicale et assumer sans complexe la philosophie classique et

10. Henri Hude qualifie le lynchage médiatique de « meurtre rituel de la religion de l'impuissance », p. 250.

11. *Ibid.* p. 211.

chrétienne. En effet, sa conception de la démocratie est à rapprocher de celle de Thomas d'Aquin, pour qui la République et les formes mixtes d'aristocratie qui s'en rapprochent le plus sont les meilleurs régimes qui puissent se réaliser dans la plupart des cités¹².

Pour lui, la fracture philosophique se situe au niveau des Lumières tardives (hédonisme et relativisme contemporains), et les Grandes Lumières (morale kantienne)¹³. Or il s'avère que la morale coupée de la religion est vite apparue comme une branche morte, qui tient quelque temps avant d'être brisée par une tempête. Dans *L'Homme révolté*¹⁴, Albert Camus a démontré de façon magistrale comment le refus du divin aboutissait au nihilisme et comment le nihilisme philosophique pouvait engendrer des monstruosités politiques.

Ainsi en est-il de Nietzsche ! Jamais celui qui voulait pousser le nihilisme jusqu'au bout de sa logique n'aurait adhéré au nazisme, et pourtant la philosophie nietzschéenne a enfanté le national-socialisme et le marxisme-léninisme. « Le national-socialisme, à cet égard, n'est qu'un héritier passager, l'aboutissement rageur et spectaculaire du nihilisme. Autrement logiques et ambitieux seront ceux qui, corrigéant Nietzsche par Marx, choisiront de ne dire oui qu'à l'histoire et non plus à la création tout entière¹⁵. » C'est ainsi que l'esprit de révolte, lorsqu'il quitte le monde des idées, aboutit au « césarisme biologique ou historique », et Camus de conclure : « Le oui absolu aboutit à universaliser le meurtre en même temps que l'homme lui-même. Le marxisme-léninisme a pris réellement en charge la volonté de Nietzsche, moyennant l'ignorance de quelques vertus nietzschéennes¹⁶. »

Force est de constater que les idées philosophiques produisent une vision du monde qui tôt ou tard agit et transforme l'ordre politique et social. À cet égard, la vraie rupture philosophique se situe sans doute entre d'un côté la philosophie classique et thomiste, et de l'autre les Lumières qui proclament l'autonomie de la raison humaine par rapport à Dieu, et plus précisément par rapport à l'Église catholique. Cette révolte métaphysique aboutit, quelles que soient les convictions religieuses des philosophes des Lumières, à la Révolution française et à la naissance d'une société sans Dieu.

12. Cette convergence de vues ne doit pas faire oublier les oppositions de fond. Pour l'Église, le principe d'autorité trouve sa légitimité dans le Créateur, or la philosophie des Lumières affirme l'autonomie de la raison humaine par rapport au divin. Par conséquent, l'autorité est consentie et tire sa légitimité de la « volonté générale ».

13. Henri Hude tiendra sans doute à clarifier sa position ultérieurement sur deux problèmes présents et non résolus dans son livre : celui du rapport entre le christianisme et les Lumières, et celui de l'évaluation globale de la Révolution française.

14. *L'Homme révolté* est un ouvrage fondamental pour qui veut comprendre l'essence profonde de la révolte métaphysique européenne dont nous subissons encore aujourd'hui les conséquences.

15. Albert Camus, *L'Homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 104.

16. *Ibid*, p. 105.

Là encore, Camus nous donne la clé : « 1789 se place à la charnière des temps modernes, parce que les hommes de ce temps ont voulu, entre autres choses, renverser le principe de droit divin et faire entrer dans l'histoire la force de négation et de révolte qui s'était constituée dans les luttes intellectuelles des derniers siècles. Ils ont ajouté ainsi au tyranicide traditionnel un déicide raisonné. La pensée dite libertine, celle des philosophes et des juristes, a servi de levier pour cette révolution¹⁷. » Pour être plus précis, le dieu du christianisme est alors remplacé par ce que Camus appelle le nouvel Évangile, c'est-à-dire le contrat social qui « donne une large extension, et un exposé dogmatique, à la nouvelle religion dont le dieu est la raison, confondue avec la nature, et le représentant sur la terre, au lieu du roi, le peuple considéré dans sa volonté générale »¹⁸.

C'est pourquoi, en réalité, les démocraties contemporaines, loin d'être seulement un système de gouvernement, sont aussi une religion ou au moins une mystique. 1789 proclamait la divinité du peuple, notre époque affirme la divinité de l'individu, mais c'est bien le même mouvement de révolte qui se perpétue... Changement de dieu, changement de morale ! Si chacun de nous est un dieu, alors il y a autant de morales que d'individus. D'une certaine manière, notre époque ne fait que pousser la logique du nihilisme jusqu'au bout...

Dans cette perspective, la troisième idée développée par Henri Hude prend toute sa signification : à rebours de l'individu divinisé, la religion du dieu fait homme, avec ses concepts de chute et de salut, permet une approche réaliste de la nature humaine en lui reconnaissant une âme en quête des vérités spirituelles capable de maîtriser ses instincts. Cette approche, qui prend la personne humaine dans sa globalité, doit aussi permettre de reconstruire le christianisme comme fait social et non simple croyance d'ordre privé.

Penser la guerre et l'exercice du métier des armes dans le contexte actuel

La guerre, et plus exactement la violence, est la porte d'entrée de cet ouvrage et en quelque sorte le fil directeur. Nous nous proposons dans cette deuxième partie de revenir sur quatre idées clés développées essentiellement dans le chapitre III « Qu'est-ce que la guerre ? La démocratie durable et la guerre limitée », le chapitre IX « La responsabilité morale des dirigeants » et le chapitre X « Constitutionnaliser

17. *Ibid.*, p. 143.

18. *Ibid.*, p. 146.

le Léviathan médiatique. La réforme éthique des médias ». Ces quatre idées sont les suivantes : une culture de paix implique le concept de guerre limitée ; le problème moral de l'homicide est résolu par le concept de dignité humaine élargi à l'ensemble de la communauté ; vouloir un corps militaire solide dans une société dominée par l'individualisme n'a pas de sens ; l'exercice du métier militaire sous pression médiatique constante n'est plus un acte politique mais une action de communication. Le militaire doit-il obéir à l'émotion collective ? N'a-t-il pas un rôle politique à jouer ?

■ La démocratie et la guerre

Sur ce sujet, Henri Hude part du constat que nos démocraties ne sont pas à l'aise avec la guerre : « Soit elles n'en font pas assez, soit elles en font trop », et oscillent trop souvent entre pacifisme et bellicisme. Il développe ensuite une définition classique de la guerre – affrontement entre deux entités politiques dans le but d'arriver à une décision – avant de mettre en lumière la relation paradoxale entre démocratie et guerre totale : « C'est un fait historique que la guerre totale en Europe apparaît, ou réapparaît, avec la poussée de la démocratie. Cela s'explique, car si les oligarchies ou les monarchies se battent entre elles, les peuples ne se sentent pas autant « dans le coup » que si le régime inclut le peuple lui-même comme son rouage fondamental. En ce cas, ce sont les peuples qui se jettent l'un contre l'autre, et on comprend que l'affrontement devienne beaucoup plus sanglant. L'idée que la démocratie est par elle-même un principe pacificateur n'est pas fausse, mais à condition de prendre aussi en compte le fait qu'elle est également, et par elle-même, un facteur majeur de montée aux extrêmes¹⁹. »

Pourquoi un tel paradoxe ? Parce que nos démocraties reposent sur un principe philosophique qui fait de la Liberté un Absolu, une divinité qui exige tous les sacrifices. C'est en cela que les guerres idéologiques²⁰ sont beaucoup plus meurtrières que les guerres reposant sur des motifs plus terre à terre : « Le duel se transforme, pour toute pensée absolutisant ainsi la Liberté, en un affrontement d'une liberté absolue (nationale, par exemple) contre une autre Liberté, non moins absolue. La guerre entre les hommes devient un combat entre des dieux²¹. »

Pourtant, aujourd'hui, et en réaction à la barbarie des guerres européennes, nos démocraties cultivent l'irréalisme et l'impuissance

19. *Démocratie durable. Penser la guerre pour faire l'Europe*, p. 112.

20. Henri Hude ne donne pas d'exemples précis, mais on ne peut s'empêcher de penser ici à la Révolution française suivie des guerres napoléoniennes ou encore aux deux guerres mondiales.

21. *Ibid*, p. 118.

en espérant y trouver la paix. Cette illusion n'est pas durable et il faut donc en revenir impérativement au concept de guerre limitée qui accepte l'épreuve de force sans pour autant diaboliser l'adversaire, attitude qui favorise la montée aux extrêmes. Admettre le concept de guerre limitée amène à reconsidérer l'apport du christianisme dans notre conception de la nature humaine.

■ La question de l'homicide

Dans le chapitre IX, Henri Hude, après avoir rappelé la nécessité d'une loi morale universelle, reprend un problème éthique vieux comme le monde : comment peut-on donner la mort et suivre la loi morale « Tu ne tueras point » ? En effet, soit cette loi est universelle et ne souffre pas d'exception, et il faut alors être prêt à subir toutes les injustices plutôt que d'y contrevénir, soit elle ne l'est pas et tout peut alors être légitimé selon les circonstances.

« La responsabilité morale du militaire consiste donc d'abord à répondre, en sa conscience, des actes par lesquels il a ôté la vie à son semblable, devant cette loi qui, apparemment, interdit de le faire²². »

Pour Henri Hude, la réponse réside dans le concept de dignité humaine élargi à celui de la communauté : « C'est pourquoi on peut dire que tuer un individu n'est licite que si, en ne le tuant pas, on prenait le risque de tuer à la fois d'autres individus plus innocents et de laisser se perdre la dignité de la communauté elle-même²³. »

■ L'esprit de sacrifice au service de l'hédonisme

En dépit de sa forme interrogative, la conclusion du chapitre IX est un avertissement dont la radicalité en surprendra plus d'un. Comment une société dominée par la recherche du bien-être individuel peut-elle imaginer qu'elle sera durablement défendue par un corps militaire cultivant des valeurs d'un autre âge ?

Un tel comportement schizophrénique revient ni plus ni moins à mettre des valeurs fortes au service de la médiocrité : « Que serait une telle démocratie ? Un ensemble d'individus partageant une culture d'impuissance, qui n'aurait pas le courage de se défendre, défendu par des mercenaires d'un genre particulier, dont on assurerait à la fois l'efficience militaire et l'innocuité politique en préservant chez eux une culture de l'idéal, une morale exigeante ? On exploiterait les nobles sentiments des cadres et l'impécuniosité de la troupe pour préserver le confort d'une masse de petits riches sans idéal²⁴ ? »

^{22.} *Ibid*, p. 298.

^{23.} *Ibid*, p. 307.

^{24.} *Ibid*, p. 308.

Or on ne peut pas vouloir une chose et son contraire ! Une démocratie durable ne peut vouloir une armée efficace et animée de valeurs fortes sans reconnaître dans la société la pertinence de ces valeurs. Elle ne peut être composée d'individus égoïstes assis sur leurs droits et défendue par une armée animée du sens du devoir et de l'esprit de sacrifice ; c'est pourquoi : « Sans un minimum d'élévation morale partagée, tout héros mort pour la patrie ressemble à un idiot qui se serait fait escroquer²⁵. »

■ L'action militaire sous la pression médiatique

D'une manière générale, les conflits actuels ne font que reposer les problèmes classiques de la petite guerre – notamment la distinction entre combattants et non-combattants. Néanmoins, force est de constater que les nouvelles technologies de l'information modifient radicalement²⁶ les relations entre le militaire et le politique : « Désormais, tout militaire présent et actif sur un théâtre d'opérations est immédiatement un homme politique ; non seulement il tente de gagner la « petite guerre » sur le terrain en assumant des fonctions civiles positives (instruction, médecine...), comme le faisaient déjà les « bureaux arabes » lors de la conquête par la France de l'Algérie ou du Maroc, mais il participe à une sorte de campagne électorale ou référendaire mondiale, pour ou contre la guerre, pour ou contre son État dans cette guerre. Comme agent électoral, son action devient par elle-même un discours éloquent, susceptible de faire l'objet d'une théâtralisation dont on tirera des effets pathétiques, ou toniques, ou de persuasion²⁷. »

Or, aujourd'hui, l'émotion collective – et non la raison – est le moteur essentiel du fonctionnement médiatique et la justesse d'une cause se mesure au degré d'indignation qu'elle soulève. Qu'il le veuille ou non, le militaire ne peut rester à l'écart de ce phénomène. À l'intelligence politique sur le terrain, il doit donc ajouter l'intelligence politique par rapport aux opinions publiques, celle de son pays, celle du pays où il intervient, et plus largement l'opinion mondiale. Il doit « assumer une responsabilité morale supérieure ».

Selon Henri Hude, cette responsabilité morale supérieure légitime une intervention du militaire dans le débat public afin de ne pas se laisser enfermer « dans le rôle d'âme damnée ou d'histrion » et, bien plus, un devoir de désobéissance. En effet, doit-on obéir à un pouvoir dans lequel les décisions sont davantage dictées par l'émoi collectif

25. *Ibid.* p. 308.

26. Certes, cet état de fait n'est pas entièrement nouveau, mais il tend à devenir la norme là où autrefois il restait limité.

27. *Ibid.* p. 315.

que par la raison ? « Dans quelle mesure est-il légitime de tuer sur ordre, quand le donneur d'ordre ne peut presque rien faire d'autre que d'obéir à une logique de survie de son pouvoir dans les remous de cette agitation²⁸ ? »

Henri Hude conclut par ces propos qui sonnent à nouveau comme une mise en garde : « Tous ceux qui ont à obéir en conscience et qui font exister l'État par leur discipline ont le devoir de rappeler qu'un homme libre n'obéit pas à n'importe quoi, ni à n'importe qui. Si les politiques veulent être obéis et respectés, ils doivent se reprendre et soumettre énergiquement à la logique d'un régime sensé un Léviathan de fait qui ne remplit aucune fonction de paix et qui n'a aucun droit à usurper ainsi le Pouvoir²⁹. »

■ Commentaire

Ces quatre idées fortes abordent deux problèmes différents. Le premier est ancien : il s'agit de la violence et de la guerre. Le second est propre à notre époque : il pose la question du sens de l'action militaire dans un monde soumis à la puissance médiatique.

Concernant le premier problème, nous avons vu que la réponse d'Henri Hude consistait dans le concept de guerre limitée, vu comme un juste milieu entre la guerre totale et l'impuissance, et celui de dignité humaine élargie à la communauté. Cette approche est surprenante en ce qu'elle passe sous silence la notion de guerre juste. Assumant l'héritage de la philosophie classique et chrétienne, Henri Hude aurait pu prendre comme point de départ de sa réflexion, ou au moins rappeler, les trois conditions de la guerre juste³⁰ énoncées par Thomas d'Aquin et qui permettent de résoudre l'apparente contradiction entre l'exercice du métier des armes et le respect de la vie.

En effet, le message du Christ est sans ambiguïté sur la violence : « Tout homme qui prend l'épée périra par l'épée³¹. » Ou encore : « Moi je vous dis, ne résistez pas aux méchants³². » À ces objections, Thomas d'Aquin répond en disant que, s'il n'est pas permis de se faire justice soi-même, en revanche l'autorité du prince est légitime pour employer la force en vue de protéger le bien commun contre les ennemis extérieurs. À cette première condition, il en ajoute deux autres : la décision de faire la guerre doit être motivée par une cause juste et une intention droite. Il s'agit non seulement de réparer une injustice

28. *Ibid.* p. 328.

29. *Ibid.* p. 336.

30. Sur ce sujet, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de Guillaume Bacot, *La Doctrine de la guerre juste*, Paris, Economica, 1989.

31. Matthieu C.26.

32. Matthieu C.5.

mais de rechercher un bien meilleur ou d'éviter un mal plus grand. Par voie de conséquence, une guerre juste est en principe une guerre limitée qui respecte le principe de proportionnalité et où la prudence et la clairvoyance du décideur jouent un rôle essentiel³³.

Or que voyons-nous ? Sur un plan historique, à partir du XVI^e siècle, le *jus in bello* éclipse progressivement le *jus ad bellum*, les États cherchant à s'affranchir du magistère moral de l'Église et s'estimant seuls juges du droit de faire la guerre. Or la montée aux extrêmes inédite que constituent les deux guerres mondiales met en évidence la nécessité de disposer d'une autorité morale supérieure aux États, capable de limiter la guerre.

À cet égard, la création de l'ONU, véritable Église laïque, correspond à ce besoin de légitimité et les princes d'aujourd'hui agissent à son égard comme ceux du Moyen Âge vis-à-vis de l'Église. Ils recherchent son appui, ou au moins son approbation, quitte à agir sans si nécessaire. En tout état de cause, la quête de légitimité est au cœur des opérations militaires occidentales³⁴. Le problème qui se pose dorénavant est que, dans un monde surmédiatisé, la tentation est forte de se contenter d'une apparence de légitimité.

Concernant la question de l'homicide et le concept de dignité humaine élargie, Henri Hude aurait gagné en simplicité à reprendre la notion de bien commun. En effet, la justification avancée semble ici davantage envisagée d'un point de vue privé que d'un point de vue politique : je suis en droit de tuer un agresseur qui menace directement ma femme et mes enfants par exemple. En somme, il s'agit tout simplement de légitime défense ! Mais, transposée sur un plan politique, cette définition n'aide guère à comprendre la nécessité morale de tuer. À partir de quel moment va-t-on estimer que la dignité de la communauté exige de tuer son prochain ? Si la dignité humaine individuelle est le principe premier, alors toute tentative pour en atténuer la portée reste bancale et peut être prise en défaut. Seul un changement de principe peut résoudre la contradiction. La société conçue non plus comme une somme d'individus mais comme un corps organique peut exiger le sacrifice de certains de ses membres en vue d'assurer sa défense, de même qu'un malade consent à l'amputation d'un membre pour préserver sa vie. Dans cette perspective, le bien de la communauté prime sur le bien particulier.

33. Peut-être Henri Hude, dans un second volume annoncé, répondra-t-il à ces deux questions : quel est le rapport entre guerre juste et guerre limité, et comment une démocratie durable peut-elle imposer une logique de guerre limitée ?

34. Nous invitons le lecteur désireux d'approfondir ce sujet à lire *Justifier la guerre*, Paris, Presses de Science Po, 2005. C'est un ouvrage collectif rédigé sous la direction de Gilles Andréani et Pierre Hassner qui traite du retour de la morale dans les interventions actuelles. Le chapitre III est consacré à l'actualisation de l'héritage de la guerre juste par l'Église catholique ; il est rédigé par Christian Mellon.

Le deuxième problème a trait à l'exercice du métier des armes dans l'environnement actuel. Sur ce sujet, Henri Hude s'exprime sans détour et pose des questions qu'il n'est plus possible d'ignorer ou d'écartier. Cultiver l'esprit de sacrifice pour défendre une société vouée à la recherche du bien-être a-t-il encore un sens ? Jusqu'où va le devoir d'obéissance ?

Cette question du sens et de la finalité de l'action militaire est effectivement un vrai problème. Nous peinons à donner du sens à nos opérations parce que leur finalité politique est trop abstraite, voire insaisissable. C'est vrai en interne et, de la Bosnie à l'Afghanistan, les mêmes questions ressurgissent avec récurrence. Or, même si le chef militaire est habitué à obéir et à faire taire ses doutes, cette difficulté à donner du sens influence directement la conduite des opérations : « Cinq cents mètres de plus valent-ils la mort d'un homme ? », serait-on tenté de dire en simplifiant. L'axiome « La mission est sacrée » a sans doute vécu pour laisser la place à un calcul coût/efficacité. Quelle prise de risque suis-je prêt à consentir en fonction de l'importance de la mission ? Telle est la nouvelle équation à résoudre pour les chefs militaires d'aujourd'hui.

Ce problème du sens est encore plus vrai vis-à-vis de l'opinion publique et le drame d'Uzbeen est là pour nous le rappeler. L'émotion considérable suscitée par cette embuscade et, surtout, le processus de victimisation³⁵ qui s'ensuivit, ont montré à l'évidence le fossé culturel qui se creuse entre la population et son armée. Là où nous parlons héroïsme et sacrifice, nos concitoyens rétorquent accident du travail et erreur humaine, donc sanctions.

Enfin, concernant le rôle politique du militaire, Henri Hude aborde là aussi un sujet délicat. « Celui qui n'est que militaire est un mauvais militaire », disait Lyautey, et il est vrai que, par formation et par tradition, l'officier français n'est pas qu'un spécialiste de l'outil de défense : il est aussi porteur d'une certaine vision de l'homme et de la société. C'est cette culture qui lui permet d'assumer en opérations des responsabilités qui dépassent souvent le cadre de ses compétences militaires. Dès lors, le chef militaire ne peut pas se désintéresser de la Politique et il se doit de tenir sa place, rien que sa place mais toute sa place...

Porteur d'une vision humaniste et chrétienne, *Démocratie durable* est un livre fort qui refuse le confort intellectuel. À ce titre, il ne peut laisser indifférents ceux qui travaillent dans l'entourage du pouvoir ou qui s'intéressent aux problèmes de société. S'il ne fallait en retenir que trois points, nous proposerions ceux-ci :

^{35.} Samuel Duval, « Soldats français tombés en Afghanistan : rendez-nous nos héros », *Le Monde*, 11 mars 2010.

Premièrement, notre modèle de société n'est plus tenable ; l'individualisme et la recherche du bien-être matériel poussés à l'extrême ne parviendront jamais à rendre les hommes heureux. La loi morale, loin d'être aliénante, libère l'homme de ses déterminismes et lui ouvre la voie vers la recherche des vérités spirituelles.

Deuxièmement, les décideurs politiques doivent reprendre la main, non pour exercer une emprise totalitaire sur la société, mais pour lui donner du sens. Ils doivent être persuadés que leur autorité est légitime et ils doivent donc l'assumer sans complexe.

Troisièmement, les militaires ne peuvent « rester sous leur tente » et se contenter d'être des experts de leur métier. Les transformations radicales de la société et des jeux d'influence obligent à repenser le rôle politique des militaires et l'exercice du métier des armes. **¶**

L

TRANSLATION IN ENGLISH

DOMINIQUE SCHNAPPER

METAMORPHOSES IN CITIZENSHIP

Inflexions: *Dominique Schnapper, your investigations of republican citizenship are well known, and we would like to look at your ideas of "heroes" and "victims" against the social and political background that you study. Would it be true to say that heroism is part, or at least has been part, of the imaginary republican idea?*

Dominique Schnapper: At the time when nationalism was of overwhelming importance, mandatory conscription enshrined a risk of death in the destiny of each individual citizen, by giving it a precise meaning: sacrificing yourself for the sake of the community. That transcendence of the community of citizens also contained a wider meaning, however, which I described in *Qu'est-ce que la citoyenneté?* [What is Citizenship?] as the ability to rise above a person's private and specific attachments. It is the very means by which the French Revolution gave rise to political modernity, recognising in the citizen-individual the desire and possibility of, to some extent, casting off one's attachments in order to involve oneself in public life and into communication with everyone else. By ceasing to be defined by one's attachment to a real group, the citizen demonstrated his or her ability to break free of the restrictions that defined a person in terms of a culture and destiny imposed by that person's birth. By breaking free of the roles prescribed by the individual's cultural community, the person enters a community that could be called "abstract", in the sense that it is a product of a desire and that it allows the realisation of an ideal – the ideal of liberty and equality – while being recognised as the authority that transcends the lives of individuals by creating a sense in which they can become greater than their individual identities. This idea of republican transcendency enables us to speak of "heroism", or at least, a quasi-heroism, to refer to this action of breaking away from our specific historical circumstances.

Inflexions: *Can we say that democracy has the effect of abolishing that republican transcendency of the community of citizens?*

Dominique Schnapper: If we go from the republican model to the democratic model, we notice that the concern for equality of conditions, as Tocqueville spoke of it, takes over from republican transcendency. In *La Démocratie providentielle* [Providential Democracy], a work I described as an "essay on contemporary equality", I wanted to show how seeking real equality between individuals involved a risk of undermining the idea of formal equality between citizens. While civic equality has the effect of bringing people together on the basis of common values, introducing democratic equality tends

rather to separate individuals from each other. It is a paradox, but a paradox of which we are gaining concrete experience. We feel it all the more as the policy of increasing material equality (by providing subsidies and various forms of assistance and financial compensation) involves a risk of ending up with people overemphasising their individuality, at the expense of solidarity as expressed in the idea of citizenship.

Inflexions: *In this book, you say that democratic societies, by their nature, encourage impatience and dissatisfaction, because they cannot help but be unfaithful to the values they proclaim.*

Dominique Schnapper: Providential democracy has the effect of extending the dynamics of equality to all areas of life. There is political equality, which implies a right to vote, free expression and freedom of opinion. There is, however, also an aspiration for real equality, which has an influence on working relationships, the family, culture, leisure activities, illness, sterility and chances of survival, etc. What in the 19th century was called the social question, paradoxically involves a risk of making the right to equality compete with the right to freedom. Claims for equality in cultural or ethnic rights could weaken common values and tend to separate individuals from each other, given that their material interests conflict. Equality has a mythical status just as much as being something sought passionately, and democracy cannot satisfy the passion. Nobody will ever consider him- or herself equal to other people ; the least difference will be all the more unbearable for its removal to be expected. The result is that the greater the tendency for politicians to promise equality for everyone, the more people suffer from the inequalities that inevitably persist.

Inflexions: *Depending on the meaning that you agree to give to the word "victimism", do you consider it relevant to link it with the dynamics of what you call "providential democracy"?*

Dominique Schnapper: It is, naturally, tempting to link that structural dissatisfaction with "victimism" and "compassionism", which are tending to become a new engine driving democracy. We must, however, make a distinction between two senses of the word "victimism". The term indicates, firstly, attention to the victims, which is associated with the essential meaning and values of democracy: attending to the weakest, supporting the most vulnerable, protecting the disadvantaged, etc. That is a form of equal opportunities. There is, however, the other sense of "victimism", expressed most recently in the priority accorded to victims, particularly in the legal field. In this case, victimisation becomes a sort of status indicative of "essential" suffering. Here, a child is a victim because of being a minor, a disabled person is a victim through being unable to enjoy all his

or her rights, a legal offender is a victim of society's dedication to the cult of money, etc. This second sense of the word may indeed be associated with the specifically "providentialist" interpretation of democracy.

Inflexions: *It seems, then, that emotion outweighs principles in a contemporary democracy.*

Dominique Schnapper: It is a phenomenon associated with what can be called a culture of recognition, expressed as a battle against the denial of recognition (for women, ethnic minorities, homosexuals or other groups). This tends to serve as a basis for democratic life and a way to react together, rather than involving universal principles. It makes us comparable and equal in the democratic sense.

Inflexions: *Don't we have to ask whether "compassionalism" (or "victimism", or whatever other term you consider appropriate) has changed its political affiliation?*

Dominique Schnapper: There was a rather marked "victimism" on the Left in the second half of the 20th century, associated with the development of social criticism: the disadvantaged had to be considered victims of the system. In schools, it was not uncommon to hear that a pupil must be given an "average" mark, because he came from a large family, because his parents were divorced, or because he came from a migrant community, etc. Now, "victimism" is associated with governmental support for victims' associations, and it is expressed in policies of the Right, favouring a policy of security.

Inflexions: *The flexibility with which the status of victim has been interpreted can be shocking. This is shown by cases of torturers seen as victims, as reported in the book Le Temps des victimes [The time for victims], by Caroline Eliacheff and Daniel Soulez Larivière: "It was possible to have veterans of the Vietnam war (who had been torturers) recognised as victims. It was as if former concentration-camp kapos could ask to be compensated for having been involved in a system that had made them torturers!" Doesn't this show a corruption of the idea of democracy?*

Dominique Schnapper: The case you quote is indeed very shocking, because it relates to torturers who have become "victims" of war crimes. Psychology has done a lot to track down invisible illnesses, and we now know that witnesses of atrocities, and victims of great violence, especially during wars, suffer trauma that is often increased by being among the survivors. From the perspective of democracy, it represents progress that account can be taken of hidden suffering and that it can be included in what deserves assistance and compensation. If, however, the torturers seize the right to be considered as victims, and if all suffering is perceived as unjust, then no difference is any longer being made between compensating for an injustice and giving everyone the right to escape suffering, in the name of the necessity for wellbeing.

Inflexions: Democratic societies are sometimes described as “post-heroic”¹, to indicate the priority given to avoiding wars. Would you accept that description?

Dominique Schnapper: If the status of victim and torturer can be claimed simultaneously, as we have just seen, we can understand the temptation to reverse the roles of hero and victim, enabling the status of victim to be given a heroic aspect. In the course of a 2000 conference devoted to “Philosophy and Peace”, I myself analysed the priority given in European democracies to avoiding wars. I observed that our democracies no longer know or understand what war is and that, while they accept military operations, they want their soldiers no longer to die. I saw, and I can still see, in that attitude, a danger for the democracies: that of no longer being able to defend themselves, and no longer being able to fight for peace, with the risk of losing their chances of survival.

Inflexions: Would this also involve European civilisation losing faith in itself?

Dominique Schnapper: That is the cultural aspect of the problem. There is the danger of interpreting a loss of guideposts and of basic principles as progress for democracy. Making victims into heroes, a lack of political will, the priority accorded to special interests, etc. are symptoms of exactly that. And we shouldn't forget that it is part and parcel of democracy that one has to defend oneself. Democratic societies now have to fight the evils to which they give rise. This work of inculcating responsibility also avoids another evil: that of seeing democracy as a model so absolute, abstract and perfect that it has to condemn or destroy instances that have been only partially achieved and efforts made to such ends. A sort of democratic fundamentalism would prevent the work of constructing oneself that characterises democracy.

Mrs Schnapper was talking to Monique Castillo. ■

1. See Herfried Münkler, “Le rôle des images dans la menace terroriste et les guerres nouvelles” [The role of images in the terrorist threat and in new wars], *Inflexions*, No. 14, June 2010.



BRÈVES

SITE

Inflexions possède désormais son site internet : intégralité des sommaires, résumés des articles, brèves, actualités de la revue... Retrouvez-nous sur www.inflexions.fr

COMMÉMORATION

Un comité vient d'être créé pour préparer la célébration du 200^e anniversaire de la bataille de Waterloo, qui eut lieu le 18 juin 1815. À sa tête, le duc de Wellington, dixième du nom et descendant du vainqueur de Napoléon.

ÉDITION

Les éditions Tallandier ont lancé à l'automne 2010 une nouvelle collection, « L'Histoire en batailles », qui remet à l'honneur l'histoire-bataille revue par l'anthropologie. Premiers titres parus : *Wagram. 5-6 juillet 1809* d'Arnaud Blin et *Hastings. 14 octobre 1066* de Pierre Bouet.

CONFÉRENCES

La direction de la mémoire, du patrimoine et des archives organise un cycle de conférences, qui s'achèvera en juin 2011, sur « La Grande Guerre aujourd'hui. Patrimoines, territoires et tourismes ». Programme : www.cheminsdememoire.gouv.fr

CINÉMA

Meryl Streep incarnera Margaret Thatcher dans un film réalisé par Phyllida Lloyd et consacré au récit des dix-sept jours du printemps 1982 qui ont précédé la guerre des Malouines, opposant Britanniques et Argentins.

En préparation : *Anabasis*, un péplum inspiré de *L'Anabase* de Xénophon, qui raconte le périple, en 401 av. J.-C., des « Dix Mille », des mercenaires grecs au service d'un prétendant au trône de l'Empire perse.

Devant le succès que rencontre la série télévisée de Steven Spielberg et Tom Hanks « The Pacific » dans tous les pays où elle est diffusée (sur Canal+ en France), Warner Bros a décidé de produire un long métrage en 3D sur la bataille de Midway de juin 1942.

ARCHÉOLOGIE

Cent quarante corps ont été exhumés au Mans par une équipe de l’Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP). Il s’agit des combattants vendéens qui affrontèrent, les 12 et 13 décembre 1793, les troupes républicaines, lesquelles mirent en fuite le gros de l’armée catholique et royale partie à marche forcée en direction de Laval. Deux mille à cinq mille Vendéens furent tués au cours de cette bataille.

EXPOSITION

La douzaine d’années qu’a duré l’expédition d’Alexandre a nourri vingt-trois siècles de légendes ! Présenter à la fois la réalité et la légende du Macédonien était une gageure, brillamment relevée par le musée de l’Ermitage à Amsterdam. « Sur les traces d’Alexandre », musée de l’Ermitage, Amstel 51, Amsterdam, jusqu’au 18 mars 2011.

ERRATUM

Dans le sommaire de notre précédent numéro, il faut lire Liora Israël.

COMPTE RENDUS DE LECTURE

« Faites-moi fusiller mais je ne monterai pas aux tranchées, d'ailleurs ça revient au même » (soldat Henri Kuhn, 20^e régiment d'infanterie, chemin des Dames, 29 avril 1917). Héros ou victimes, les mutins de 1914-1918 ? Ni l'un ni l'autre. Les deux. Était-ce du courage de crier « Non » aux ordres de monter au front ? Était-ce de la lâcheté de revenir dans les rangs aux premières menaces de travaux forcés ou de peloton d'exécution ?

On peut dire : « Les rebelles sont les héros ; les soumis sont les victimes. » On peut aussi dire l'inverse : « Les héros sont ceux qui consentirent au sacrifice ; les victimes sont ceux qui se laissèrent entraîner dans un mouvement contagieux de désobéissance qui a touché deux tiers des divisions de l'armée française au printemps 1917. »

Le traitement historique de ces événements nous touche au plus sensible de notre conscience. Où était le devoir ? L'esprit de solidarité dictait de se lier aux camarades qui consentaient à la mort au peloton d'exécution pour défendre leurs frères promis à la boucherie des offensives inutiles. L'esprit patriotique dictait de ne rien céder devant l'ennemi, quel que fût le nombre à tomber sous la mitraille.

Le livre d'André Loez est important, difficile et nécessaire. Il est important parce que son travail de recherche est sans précédent au vu de la quantité des archives exploitées. Il est difficile parce qu'il n'est pas un cas raconté dans ce livre qui ne nous interpelle d'un « Qu'aurais-je fait si je m'étais trouvé dans une telle situation ? » Il est nécessaire parce qu'on ne peut vouloir commander des hommes au combat sans retenir les leçons des conflits passés. Et la leçon des mutineries de 1917 n'est pas faite. Pourquoi ces mutineries ont-elles pris ce caractère synchrone ? Pourquoi sont-elles survenues cette année-là et pas les années précédentes ? Comment s'est improvisée puis organisée cette action collective ?

L'auteur prend le parti de critiquer les études précédentes qui simplifiaient ces événements avec la conclusion facile que les mutins « ne refusaient pas la guerre mais la manière de la faire ». Il se saisit de tous les documents possibles – récits, lettres, rapports militaires et comptes rendus judiciaires – pour, selon ses mots, retrouver l'épaisseur d'un événement qui ne va pas de soi. Il ne dit ni les héros ni les victimes. Il raconte l'amère aventure de ces soldats, de leurs chefs, de ceux qui essayèrent de les défendre et de ceux qui eurent à les condamner.

Patrick Clervoy

Réédition revue, corrigée et actualisée d'un ouvrage publié en 2003, *Sexes, genre et guerres [France 1914-1945]* aborde un thème de plus en plus populaire mais trop sujet aux lieux communs : les rôles sociaux des hommes et des femmes. Il en compare l'évolution au cours des deux conflits mondiaux et des années qui les ont séparés.

Son introduction didactique expose quelques grandes catégories d'analyse : entre autres, le concept de « genre », celui de nation, celui de classe ou groupes sociaux. Elle permet aux auteurs de définir leur champ d'investigation : il s'agira de l'écart qui peut s'opérer entre valeurs déclarées et valeurs vécues – entre le

**14-18.
Les Refus
de la guerre
Une histoire
des mutins**

André Loez
Paris, Gallimard,
« Folio histoire »,
2010



**Sexes, genre
et guerres
France,
1914-1945**

L. Capdevila,
F. Rouquet,
F. Virgili,
D. Voldman
Paris, Payot &
Rivages, 2010



dire et le faire – dans un contexte culturel où les hommes sont expressément assignés à la guerre et les femmes à la maternité.

À partir de là, l'ouvrage développe une histoire culturelle adossée à l'examen de l'évolution des dispositions réglementaires et des pratiques de guerre. Dans la première partie sont retracées les différentes formes de mobilisation des hommes et des femmes dans les branches industrielle, militaire et hospitalière du marché du travail en temps de guerre (1914-1918 et 1939-1945).

La deuxième partie est consacrée à l'action de l'État dans le domaine des mœurs et de la sexualité. La guerre engendre aussi une désorganisation profonde du cercle des intimes et de l'intimité ; elle transforme la régulation des pratiques sexuelles et des alliances familiales en « affaire d'État ». Les auteurs décrivent ainsi la palette de dispositifs à laquelle la sexualité fut soumise à la période considérée, depuis une codification culturelle et légale plus stricte du rôle des hommes et des femmes jusqu'aux aménagements administratifs en faveur des familles (par exemple, le système de permissions des soldats ou la reconnaissance des enfants illégitimes), en passant par les mesures prophylactiques.

Dans la troisième partie, les rapports sociaux de sexe sont considérés « à l'épreuve du feu ». C'est là que les phénomènes de brouillage identitaire apparaissent dans toute leur complexité : hommes déchus et femmes héroïques, traumatisés et insoumis, virilité blessée et cruauté féminine s'entrecroisent dans un contexte où la transformation de la pratique guerrière, notamment le bombardement, en vint à placer tout le monde sur un pied d'égalité.

Globalement, les auteurs adoptent une position nuancée par rapport à une hypothèse qui est trop souvent tenue, dans le discours ordinaire ou universitaire, pour avérée : le rôle positif, voire moteur, des guerres du XX^e siècle dans le processus d'émancipation des femmes. Sans que la thèse inverse puisse non plus être soutenue, les évolutions examinées font apparaître les guerres comme le catalyseur de tendances préexistantes, dans le domaine des rapports sociaux de sexe comme dans d'autres, et non pas comme leur cause.

Ce livre est donc intéressant par son amplitude et son accessibilité : des terrains désormais bien défrichés par l'historiographie contemporaine sont exposés au grand public, dans un style et un format (de poche, avec illustrations) qui en feront un bon compagnon de voyage dans le temps.

Irène Eulriet

Souvenirs d'un combattant

Roger Cadot
Édition présentée par Michel Cadot, Publibook, 2010



Le professeur Michel Cadot présente au public les mémoires inédits de son père Roger Cadot (1885-1953). Celui-ci, jeune journaliste financier en 1914, a combattu sans interruption de la mobilisation de l'été 1914 à l'armistice du 11 novembre 1918. Il a continué à servir sous l'uniforme jusqu'en mars 1919, ayant même participé, un court moment, à l'occupation française de l'Allemagne vaincue. Roger Cadot termine capitaine le conflit qu'il a commencé sergent (de réserve). Il a tenu très régulièrement des carnets sur sa vie quotidienne qui, combinés avec sa correspondance globalement bien conservée, lui ont permis de rédiger ultérieurement ses souvenirs « pour une très petite part au lendemain de la guerre de 1914-1918 et pour le reste entre 1940 et 1945 ; c'est-à-dire vingt-cinq ans et plus après les événements... » (Roger Cadot, « Avant-propos », p. 11).

Ce récit documenté et médité est exemplaire de la logique spécifique des processus mémoriels liés aux grandes guerres dévastatrices du XX^e siècle : la lente maturation de la mémoire, qui s'apparente au travail du deuil et à la cure psychanalytique, parvient, progressivement et jusqu'à un certain point, à surmonter un premier silence paralysant causé par les multiples traumatismes physiques et psychiques qui ont affecté les combattants.

Le très grand intérêt de l'ouvrage naît de la convergence de plusieurs facteurs. Il s'agit d'une chronique continue, qui englobe le conflit dans toute sa durée, à l'échelle individuelle (ce qui constitue une limite, car il est hasardeux de généraliser à partir d'une expérience singulière, mais aussi un atout, car le témoignage y gagne une unité organique). Roger Cadot se montre aussi un excellent observateur, tant des paramètres de la vie matérielle que de son environnement humain. Il caractérise avec finesse les conditions, substantiellement différentes, des sous-officiers et des officiers, dont il a fait successivement l'expérience, sans jamais oublier les simples soldats. Enfin, Roger Cadot écrit bien, alliant avec bonheur précision descriptive et pouvoir d'évocation. Les passages qu'il consacre aux nuits de Lorette ou à la montée vers Verdun sont appelés à devenir des classiques.

On n'émettra qu'une seule réserve : l'absence d'apparat critique. Il faut souhaiter que ce manque soit comblé dans la future réédition que mérite ce beau livre.

François Lagrange

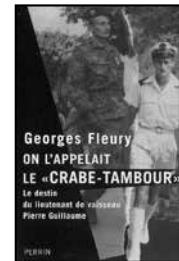
Voici deux ouvrages qui, chacun selon son objet, témoignent implicitement de combien les devoirs de mémoire comportent des fautes d'histoires.

Dans une analyse chronologique très fouillée des avatars du souvenir politique des années sombres, Olivier Wiewiora montre à quel point la diversité des situations durant la Seconde Guerre mondiale a produit des histoires occultées, des mémoires éclatées, parfois conflictuelles, souvent politisées : différentes catégories de combattants (ceux de 1940, ceux de la France libre, ceux de l'armée d'Afrique), prisonniers de guerre, résistants armés et non armés, déportés résistants, politiques, juifs, ethniques, requis pour le Service du travail obligatoire... L'auteur met en évidence deux périodes. Jusqu'au début des années 1970, la « bataille mémorielle » du gaullisme et du communisme produisit à des fins politiques une « histoire en trompe l'œil » assortie d'une hiérarchie du mérite : elle exalta une Résistance combattante ou martyre; elle effaça l'ambiguïté d'un parti communiste tout à la fois compromis et héroïque. Une autre France occupée moins glorieuse est ensuite dévoilée, modifiant sensiblement cette mémoire dominante. « La figure du héros s'efface devant celle de la victime » alors que surgit la mémoire martyre des déportés juifs, longtemps occultée et noyée par celle construite autour des déportés politiques et résistants. On regrettera néanmoins que l'ouvrage d'Olivier Wiewiora reste sous l'emprise de mémoires aujourd'hui dominantes : son travail est discret sur une hiérarchie des mémoires combattantes qui rejette dans l'ombre l'épopée du corps expéditionnaire en Italie et de la 1^{re} armée française et il entretient le voile qui masque la complexité du régime de Vichy.

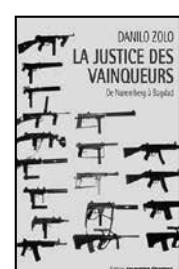
Henri de Wailly lève justement un coin de ce voile, en analysant les tenants et les aboutissants de cette guerre occultée et fratricide qui, en 1941, au Levant, opposa des forces franco-britanniques aux forces armées françaises de Vichy. Causant la perte de dix mille combattants, cette guerre transforma des frères d'armes en frères ennemis, au point que la sonnerie du boudin put retentir de part et d'autre du front. « Où sont les Allemands ? », demandent les Français libres ou les Australiens pénétrant au Liban ou en Syrie. Le drame, justement, c'est qu'il n'y a pas d'Allemands ! Que des Français !

Pour rendre compte par le menu de cette « bavure » que masquent les mémoires de la Seconde Guerre, l'auteur rend compte de quatre points de vue différents : Français de Vichy, Français libres, Anglais et Australiens. Son analyse politique et stratégique démonte l'engrenage de maladresses ou d'erreurs politiques, de procès d'intention, d'ambitions et de propagandes

La Mémoire désunie
Le souvenir politique des années sombres de la Libération à nos jour
Olivier Wiewiora
Paris, Le Seuil, 2010



Syrie 1941
La guerre occultée.
Vichystes contre gaullistes
Henri de Wailly
Paris, Perrin, 2010



qui déboucha sur ce conflit et révèle aussi les complicités entre commandements britannique et français en Égypte et au Levant, qui ne purent empêcher ni mettre fin à cette tragédie. De l'analyse politicostratégique, il ne cesse de passer à la description des combats jusqu'au niveau microtactique, à l'anecdote significative, aux sentiments des combattants. En cela, son travail d'historien est exemplaire et le récit qui se lit comme un *thriller* en devient poignant.

Ces deux ouvrages nous signifient que la recherche historique n'a pas fini de mettre en question la mémoire du second conflit mondial.

André Thiéblemont

Femmes dans la guerre. 1914-1945

Carol Mann
Paris, Pygmalion,
2010



Ce livre aurait pu porter comme sous-titre : « Vivre au féminin durant les deux conflits mondiaux. » L'auteure le dit autrement : « Survivre au féminin devant et durant les deux conflits mondiaux. » Cette infime variation sur les mots indique le choix d'une approche historique romancée, façon Jules Michelet, à faire le récit d'une succession d'histoires individuelles sur fond d'événements historiques avec leurs repères sociologiques.

C'est un récit vivant, animé. La perspective est féministe. Carol Mann enchaîne les deux guerres mondiales comme les deux moments qui ont modifié en profondeur le statut des femmes, leur identité et leurs fonctions dans la société occidentale contemporaine.

Vaste panorama historique à lire pour ceux qui veulent observer comment des histoires d'hommes – deux guerres – ont apporté une contribution majeure au développement du féminisme.

Patrick Clervoy

Male mort Morts violentes dans l'Antiquité

Philippe
Charlier
Paris, Fayard,
2009



Que nous dit l'archéologie de ces morts violentes dans l'Antiquité, plus ou moins cruelles, qui nous semblent effrayantes par leur barbarie ? Plus et moins qu'on ne pourrait l'imaginer. Plus, car retrouver un clou dans un calcanéum témoigne d'une crucifixion réelle, un os du bras coupé à l'emporte-pièce d'une blessure par arme blanche, moins, car l'archéologie ne peut trancher entre suicide et assassinat devant une colonne osseuse cervicale rompue. L'aide de l'épigraphie reste essentielle. Mais elle demeure bien souvent absente devant la découverte d'ossements multiples dans un charnier. S'agit-il de prisonniers de guerre ou de civils martyrisés ? Certes quelques crânes éclatés, cages thoraciques enfoncées peuvent révéler la violence des combats, mais une archéologie à venir des morts des XX^e et XXI^e siècles sera probablement plus terrifiante.

L'intérêt de cet ouvrage, qui met la médecine des morts au service de la connaissance de l'histoire, est indéniable. Mais le projet reste plus ambitieux que le résultat. Car on ne peut demander à l'archéologie, fût-elle médicale, de nous dire la vérité du passé autrement qu'en émettant des hypothèses difficiles à confirmer. L'ouvrage laisse le lecteur frustré de ne pas connaître la fin de l'histoire.

Didier Sicard

Psychanalyste britannique prolixe, Darian Leader offre au lecteur une reprise du travail fondateur de Freud sur la psychologie du deuil (*Trauer und Melancholie* 1917). Toutefois, les travaux psychanalytiques sur ce thème depuis un siècle ne sont pas aussi rares que l'auteur le déclare. Le livre est écrit sur le ton d'une conférence, donc fluide et agréable à lire. Darian Leader illustre ce sujet sans y apporter de nouveauté. À le parcourir, le lecteur peut se remémorer la phrase que Jacques Prévert, dialoguiste du film « Les Enfants du Paradis », mettait dans la bouche de Pierre Brasseur : « De la nouveauté, ils veulent de la nouveauté, mais c'est vieux comme le monde la nouveauté ! »

Patrick Clervoy

Au-delà de la dépression : deuil et mélancolie aujourd’hui
Darian Leader
Paris, Payot, 2010

Hélie de Saint Marc a quatre-vingt huit ans. De l'âge de dix-neuf à quarante-sept ans, il a connu les épreuves qui ont fait l'histoire du XX^e siècle : la Résistance, la torture, la déportation, les deux guerres d'Indochine et d'Algérie, la rébellion, la prison, le bannissement. Les lecteurs de la revue *Inflexions* connaissent cette figure exceptionnelle dont les témoignages ont touché leur cœur. Le courage, l'honneur, l'éthique, il peut en parler sans crainte d'imposture ; il a choisi quand il a eu à choisir ; il a payé quand il a eu à payer. Cet homme pudique a déjà fait à plusieurs reprises le récit de sa vie, de ses choix et de ses épreuves. Plusieurs ouvrages lui ont été consacrés, et ceux qu'il a lui-même rédigés sont les meilleurs parce que Hélie de Saint Marc est un homme qui écrit remarquablement bien. Il y a aussi les témoignages audio et vidéo régulièrement diffusés qui font entendre une voix très particulière, posée et émouvante. Son discours est un récit sans haine, sans jugement manichéen, qui plonge le lecteur dans une réflexion difficile : qu'aurions-nous fait à sa place ?

Aujourd'hui, avec ce livre, Hélie de Saint Marc nous fait un signe, le dernier. Il nous quitte. Il va mourir. Il nous dit que son corps vieux et malade le fait souffrir. Il se prépare. Il regarde maintenant de l'autre côté de l'existence, où il espère retrouver ses frères d'armes. Il est déjà loin lorsqu'il s'adresse à ses lecteurs. Ce livre offre une série de textes mis en série qui reprennent les grands chapitres de sa vie et se clôt sur un au revoir. C'est un temps recueilli porté par le silence entre chaque mot. On comprend que c'est la dernière fois qu'il nous parle. Il porte ses yeux ailleurs. C'est le regard de la page de couverture : le visage ridé et monochrome de l'auteur où les yeux très clairs ont été légèrement tintés de bleu. C'est aussi l'occasion d'entendre sa voix sur un DVD inédit dans lequel il raconte son Indochine sur les illustrations vidéo du documentariste Patrick Jeudy. Chaque phrase se pose, avec poésie et douleur. On est capté.

Patrick Clervoy



L'aventure et l'espérance
Hélie de Saint Marc
Paris, Les Arènes, 2010



Mai-juin 1940
Défaite française, victoire allemande, sous l'œil des historiens étrangers
Maurice Vaïsse (sd)
Paris, Autrement, 2010



La spectaculaire défaite française de 1940 a entraîné la publication par les historiens français d'un nombre considérable d'ouvrages visant à expliquer les causes de l'événement et à le relier à la thèse du déclin générale de la III^e République. Ils ont insisté sur la mauvaise préparation de l'armée, le caractère défensif de la stratégie, le réarmement insuffisant, le pacifisme. Tout cela est vrai. Mais, considérant qu'une armée est inséparable de la société dont elle est issue et que la victoire ou la défaite traduisent l'état de cette dernière, les ouvrages ont souvent eu tendance à souligner l'inéluctabilité de la défaite et à faire le procès de la France des années 1930 à partir du résultat de la confrontation franco-allemande.

Ce livre veut apporter un regard nouveau sur le sujet en regroupant les contributions d'historiens allemands et anglo-saxons sur des aspects particuliers de

la défaite de 1940. Son intérêt réside alors dans le regard distancié que des spécialistes étrangers portent sur cette défaite et sur la thèse de son inéluctabilité provoquée par le déclin de la France dans les années 1930.

En premier lieu, l'un des arguments majeurs avancés pour expliquer 1940 affirme que la France s'est engagée dans la Seconde Guerre mondiale avec l'armée de 1918, c'est-à-dire sans avoir modernisé et adapté son armée à la guerre moderne menée par les Allemands.

Le professeur américain Dennis Showalter, spécialisé en histoire militaire, nuance fortement cette thèse de l'impréparation, de l'imprévoyance et de l'aveuglement. Il montre que les dirigeants civils et militaires français avaient bien analysé la spécificité de la guerre future. Ce serait une guerre totale mobilisant toutes les ressources politiques, humaines, économiques et morales des pays en lutte. Elle durerait plusieurs années. Le succès final dépendrait de la puissance de feu, de la mobilité, de l'importance de la technique, de la logistique et de la puissance industrielle. Il explique que les efforts budgétaires furent considérables et permanents. Il démontre que les politiques menées de 1918 à 1939 dans les domaines de la réflexion stratégique, de la planification, de l'organisation et de l'équipement des forces furent étonnamment modernes et constantes.

Sur le plan tactico-opérationnel, les militaires français concurent la doctrine de la « bataille dirigée » fondée sur les principes de la centralisation du commandement, de la planification méthodique, de la puissance de feu et de la combinaison tactique du mouvement et du feu. Ce concept avait fait ses preuves en 1918. Il avait permis de contenir les attaques des troupes d'assaut allemandes fondées sur la « flexibilité opérationnelle », puis de réduire les poches et enfin de refouler l'adversaire. Dans le cadre de la réduction du service militaire, cette doctrine répondait bien à la problématique de l'efficacité relative du citoyen en armes et procurait les délais nécessaires pour que ce dernier devienne opérationnel. Mais la « bataille préparée » se révéla inefficace. Ce fut moins à cause d'erreurs de conception sur le plan de la doctrine que de pertes de temps pendant la « drôle de guerre », d'erreurs de préparation et de l'impossibilité de la mettre en œuvre en mai 1940 face à un adversaire allemand qui n'agit pas comme l'état-major français l'avait prévu.

En deuxième lieu, il est fréquent d'imputer au général Gamelin une large part de la responsabilité de la débâcle de 1940, notamment le fait de ne pas avoir su tirer les enseignements de l'écrasement de la Pologne par la Wehrmacht en septembre 1939. Martin Alexander, professeur de relations internationales dans une université galloise, montre qu'il avait au contraire une bonne compréhension des modes d'action tactiques et opératifs mis en œuvre par les Allemands en Pologne. Le commandant en chef des forces terrestres avait parfaitement compris que la méthode allemande reposait sur la concentration des efforts et les attaques combinées des blindés et de l'aviation pour percer le front, ainsi que sur la vitesse d'exploitation de la percée. Le commandement français a donc fait un travail d'analyse pertinent qui lui a permis d'avoir une connaissance exacte des techniques opérationnelles de l'armée allemande.

Le constat fait, Gamelin ne resta pas inactif. Il porta son effort sur la préparation, l'entraînement et le moral de son armée. Il décida la mise sur pied des divisions cuirassées de réserve. Il élabora et transmit des instructions précises pour que l'armée française se prépare activement à résister à des assauts menés par des concentrations de blindés appuyées par des attaques aériennes à basse altitude.

La défaite française resterait un mystère inexplicable si Martin Alexander ne rappelait cette remarque du général Ironside d'avant mai 1940, qui résume toute l'incertitude de la guerre : « Nous ne saurons rien jusqu'au premier affrontement. »

En troisième lieu, il est courant d'affirmer que la déroute de 1940 résulte de la mise en œuvre d'une tactique révolutionnaire particulièrement efficace mise au point après 1918 : la Blitzkrieg. Karl-Heinz Frieser montre pourtant que la Blitzkrieg n'a joué qu'un rôle relatif dans le résultat final en 1940. Selon lui, la défaite des armées alliées est due à la conjonction de hasards incompréhensibles, d'erreurs étonnantes commises par les Français et par la désobéissance de Heinz Guderian qui, le 14 mai 1940, décide de progresser le plus rapidement possible vers Abbeville sans s'occuper de couvrir son flanc sud.

Pour l'historien allemand, la Blitzkrieg n'a rien de révolutionnaire sur le principe. Elle n'était que la mise en œuvre avec des moyens modernes (avions, chars) de l'expérience des troupes d'assaut allemandes qui percèrent le front allié à plusieurs reprises en 1918. Fondée sur la surprise et la vitesse, elle vise davantage à créer le désarroi chez l'adversaire et à disloquer son dispositif qu'à l'anéantir physiquement. Mais en 1940, elle n'est pas théorisée et n'existe pas en tant que doctrine. Les principaux chefs militaires allemands pensent en effet que le conflit sera long.

Quant à son efficacité, cette doctrine révèle ses limites (campagne de Russie en 1941...). Elle est avant tout tactique et non pas stratégique. Elle a été élaborée pour permettre à l'Allemagne de gagner un conflit face à des adversaires plus puissants. Mais elle présente un caractère anachronique. Si la Blitzkrieg permet en effet de remporter des succès tactiques, à la longue, elle ne peut pas contrebalancer la supériorité industrielle des ennemis de l'Allemagne. Or la guerre moderne est avant tout une guerre industrielle.

Le général de brigade et historien américain Robert Doughty estime que la défaite résulte autant des déficiences françaises que de la capacité des Allemands à concentrer une force irrésistible au bon endroit et au bon moment. Sa thèse s'articule autour de l'idée que la confiance des militaires français dans la logique et la raison, ainsi que leur incapacité à produire des idées neuves ont largement contribué à la défaite.

Les choix militaires français antérieurs à 1940 reposent sur la combinaison de la logique et de la tradition tirée de l'histoire militaire. Fondamentalement, il s'agit de protéger le quart nord-est du pays et ses ressources industrielles dans la perspective d'une guerre longue et totale. Le conflit à venir sera industriel et le gros des bataillons sera fourni par la mobilisation des citoyens. La faible valeur opérationnelle des réservistes a deux conséquences. D'une part, il faut du temps pour leur inculquer un minimum de savoir faire techniques et tactiques ; cette contrainte implique de conduire un combat défensif durant la première phase du conflit. D'autre part, il est nécessaire de mener une « bataille contrôlée », méthodique et lente dans laquelle l'artillerie joue un rôle majeur. Aussi, au lieu de concevoir des armes pour percer le front, les armements sont adaptés à la doctrine. En aucune manière il n'est envisagé de développer un outil militaire destiné à percer le front ennemi et à exploiter le succès initial dans la profondeur.

Les études conduites sur les menaces dans les années 1930 aboutissent à la conclusion qu'il est inenvisageable que le massif des Ardennes puissent être franchi par d'importantes forces blindées et motorisées, et que le char n'est pas en mesure de surmonter de fortes résistances.

L'ouvrage contient d'autres chapitres, mais moins centrés sur l'explication de la débâcle de 1940. Finalement, s'il ne donne pas la cause de la défaite française, il apporte des éléments de réponse particulièrement intéressants pour le lecteur. Enfin, il démontre qu'il n'y avait pas de déterminisme dans la défaite française, qu'elle n'avait rien d'inéluctable même s'il existait des déficiences.

Éric Lalangue

L SYNTHÈSES DES ARTICLES

MICHEL GOYA

LE COMPLEXE D'ACHILLE.

LES AS FRANÇAIS PENDANT LA GRANDE GUERRE

Le monde du combat est régi par des lois propres qui semblent s'appliquer de manière très inégale selon les individus. Certains d'entre eux paraissent en effet particulièrement adaptés à réaliser des prouesses exceptionnelles. L'objet de cet article est de mettre en évidence ce phénomène à partir de l'expérience des as de la chasse française lors de la Grande Guerre.

DOMINIQUE SCHNAPPER

LES MÉTAMORPHOSES DE LA CITOYENNETÉ

Quand la citoyenneté passe du modèle républicain au modèle démocratique, le souci de l'égalisation des conditions l'emporte sur la transcendance républicaine de la volonté générale. Mais quand les démocraties ne comprennent plus ce qu'est la guerre, elles nourrissent le danger de ne plus savoir se défendre et de ne plus savoir se battre pour la paix.

MONIQUE CASTILLO

HÉROÏSME, MYSTICISME ET ACTION

Henri Bergson et Charles Péguy ont associé l'héroïsme, le mysticisme et l'action. Aux lecteurs d'aujourd'hui, ils donnent à penser le passage de l'héroïsme à l'anti-héroïsme. Celui-là agit par la vertu d'une émotion créatrice qui se communique comme un appel. Celui-ci, qui range le dévouement et le sacrifice dans le placard des vérités dépassées, donne à l'incredulité et au soupçon le pouvoir de légitimer l'inaction.

FRANÇOIS LAGRANGE

DEUX RÉGIMES DU SACRIFICE

À L'ÉPREUVE DE LA GRANDE GUERRE

La Grande Guerre a joué un rôle vraisemblablement décisif dans l'évolution de la perception du sacrifice. On peut repérer, avant 1914, un discours d'autorités militaires tenant pour naturel le sacrifice au combat des héros professionnels que les soldats d'une armée régulière se doivent d'être. On a ensuite constaté, dans les lettres de combattants de la Grande Guerre, l'émergence d'un autre discours du sacrifice, qui y voit une épreuve limite, marquée par la souffrance, et ne pouvant trouver de sens que dans la défense des siens et l'espérance d'une issue décisivement victorieuse.

HENRI PARIS

LOUIS-NATHANIEL ROSSEL, MINISTRE DE LA COMMUNE

Louis-Nathaniel Rossel, capitaine du génie, colonel de la garde nationale et ministre de la Guerre de la Commune de Paris durant neuf jours, avait vingt-sept ans lorsqu'il fut fusillé en 1871. Venu à la Commune par refus de la défaite, sa vie et son œuvre sont occultées pour deux raisons opposées, mais convergentes : la droite conservatrice de Versailles se refuse à encourir ses reproches de défaitisme, tandis que les défenseurs de la Commune n'ont qu'un argumentaire faible pour réfuter les accusations d'imperitie qu'il a assénées à la direction de l'insurrection.

CHRISTIAN VIGOUROUX LES CAS DREYFUS ET PICQUART

Picquart et Dreyfus ont tous deux été victimes d'injustices forcenées, durables et organisées. Peut-on dire pour autant que Picquart, seul, fut un héros ? Que Dreyfus, seul, fut un héros ? Que ces hommes sont des héros ou que ce n'est le cas pour aucun d'eux ?

YANN ANDRUÉTAN HÉROS OU VICTIME, LE SOLDAT DANS L'ŒUVRE DE SCHOENDOERFFER

Pierre Schoendoerffer est le seul cinéaste français dont l'œuvre a été presque exclusivement consacrée à la guerre et aux soldats. À travers quatre films et un documentaire, il ne cesse d'aborder des thèmes qui lui sont chers : l'engagement, l'honneur, la rédemption ou encore la mémoire. La question de l'engagement est celle qu'il explore dans *La 31^e section*. L'honneur renvoie à *L'Honneur d'un capitaine* et la rédemption est le sujet du *Crabe Tambour*. Enfin, la mémoire, à travers la multiplicité des points de vue, est l'un des procédés stylistiques utilisés par Schoendoerffer dans tous ses films. Il dégage une figure de guerrier qui montre à la fois son pouvoir (efficacité au combat, fascination sur ses hommes), mais aussi ses limites (démesure, exil et destinée mortelle). Aux hommes ordinaires, il laisse l'amertume et la recherche de la rédemption. Schoendoerffer fait œuvre de cinéaste subtil, mais aussi d'anthropologue et de moraliste au sens noble du terme.

PATRICK CLERVOY LES MALHEURS DU HÉROS

Sait-on que celui à qui est offert de son vivant un statut de héros va connaître le malheur et l'exclusion ? Les quatre histoires ici retracées ont été retenues parce qu'elles s'appuient sur des personnes et des faits connus du grand public. Quelles que fussent leur histoire et la part qu'ils prirent dans le choix de leur destin, ce fut au final une mauvaise affaire pour chacun. Pion utilisé sur l'échiquier médiatique, personnage mis en avant pour assurer la promotion d'un régime politique, homme exceptionnel poursuivi par une foule de gens qui veulent ternir son image, guerrier qui vit son statut comme une imposture... Deux moururent, deux se cachent encore.

MARC TOURRET QU'EST-CE QU'UN HÉROS ?

Un personnage, un acte, une mémoire. Telle est la trilogie nécessaire pour construire le héros. Fictif ou réel, vainqueur ou vaincu, celui-ci est le produit d'un discours qui met en scène sa/son geste extraordinaire pour sauver un groupe social. L'acte courageux ne se confond pas toujours avec l'acte héroïque, car il lui manque la publicité pour obtenir la reconnaissance de la communauté. Retravaillé par l'imaginaire, le destin du héros est d'échapper à l'histoire pour accéder à la sacralisation mémoirelle. Il est l'objet d'un culte dont l'historien des représentations peut tenter de repérer les ruptures et les continuités au cours des siècles. En se limitant au héros occidental et à l'exemple français pour la période contemporaine, on mesure la difficulté du héros à imposer sa spécificité vis-à-vis d'autres modèles d'excellence concurrents : les dieux, les saints, les grands hommes, les célébrités. Hérité de l'aristocratie, le héros s'est démocratisé au point de se diluer dans une forme discrète voire suspecte, car opposée à la victime. Par les valeurs qu'il incarne, il est un marqueur politique, idéologique, culturel des sociétés qui le construisent.

FRANÇOIS GOGUENHEIM LA CHUTE DE L'EMPYRÉE

L'héroïsme a-t-il encore un sens ? Telle pourrait être la question à laquelle tente de répondre l'auteur qui s'inspire entre autres de son parcours d'officier des troupes de marine. L'héroïsme est multiple, relatif, évolutif. Le mythe du héros épique des époques archaïques s'est effacé devant ceux des héros romantiques et tragiques. La figure héroïque a changé, s'est diversifiée, dans la contradiction parfois de conceptions fausses de l'adversaire absolu de ses fautes par la magie d'un statut protecteur. Le héros moderne est tombé de son piédestal. Sa chute l'a cependant aidé à gagner en humanité.

JEAN-CLÉMENT MARTIN LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LA FABRIQUE DES HÉROS

La période révolutionnaire a promu la reconnaissance des héros, citoyens et soldats, militants engagés dans les armées, selon des modalités totalement inédites. Cette « fabrique des héros » peut être ainsi suivie dans ses évolutions, ses objectifs et ses échecs, puisqu'elle bute sur les rivalités entre porteurs de cause en héroïsation, avant d'être simplement récupérée politiquement par le régime puis par un homme, Bonaparte. Reste cependant la marque indélébile de ce moment qui façonne les mémoires et crée des exemples.

ANDRÉ THIÉBLEMONT DE L'HÉROÏSME AU HÉROS

Il y a des héroïsmes sans héros. Obscurs ! Pour que des héros, fictifs ou réels, émergent dans une collectivité, il doit exister une entreprise d'héroïsation : portée par des mythes, par des idéologies, il lui faut répondre à une demande sociale et culturelle. Cela suppose des instances publiques ou privées productrices de récits. Pas de héros sans discours !

Aujourd'hui, l'offre des armées est pauvre, alors qu'existe une demande d'épique, y compris parmi les jeunes générations. Pourtant, les ressources en actes héroïques accomplis par nos soldats ne font pas défaut. Encore faut-il que les organismes qui ont en charge le rapport du militaire à la société s'y intéressent, les recueillent et en fassent des offres sur le marché de la création artistique et littéraire : tout un appareil de production actualisant le héros militaire est à réinventer. Aujourd'hui, alors que la visibilité et l'audience du soldat dans l'espace national posent problème, cette entreprise d'héroïsation du métier des armes est plus que jamais nécessaire.

CLAUDE WEBER, MICHAËL BOURLET, FRÉDÉRIC DESSBERG À SAINT-CYR

Les figures héroïques à Saint-Cyr sont ici abordées à travers une double approche, à la fois historique et sociologique. Celle-ci établit plusieurs constats : un déficit culturel dans les domaines politique et littéraire chez les élèves d'aujourd'hui ; une étroite imbrication des dimensions mythologique, traditionnelle et historique toujours difficiles à démêler ; le « rajeunissement » des modèles de chef militaire et, avant toute incarnation, une construction archétypale du héros saint-cyrien.

XAVIER BONIFACE NOMS DE PROMO : LE CHOIX DES ANCIENS D'INDOCHINE

Depuis 1945, près de 30 % des noms de promotions d'élèves-officiers d'active à l'École spéciale militaire interarmes puis à l'École spéciale militaire (Saint-Cyr) et à l'École militaire interarmes (EMIA) font référence à la guerre d'Indochine, notamment à travers des parrains qui y ont trouvé la mort. À l'époque du conflit, il s'agissait de rendre hommage à ceux qui s'y battaient ; depuis les années 1980, c'est une volonté mémorielle qui l'emporte. C'est une image mythifiée de ce conflit et du métier des armes que révèle, chez les futurs officiers, le choix de ces parrains érigés en héros.

F BRUNO DARY DE LA THÉORIE À LA RÉALITÉ

Depuis le début de l'année 2010, la France a perdu une vingtaine de ses enfants sur un théâtre d'opérations extérieures ; cela signifie qu'à vingt reprises, la hiérarchie militaire a mis en œuvre le « plan Hommages » destiné à la fois à rendre les honneurs dus à un soldat mort pour la France, à faciliter les formalités administratives et, surtout, à accueillir les proches du défunt ! À l'époque de la « victimisation » dans laquelle nous vivons, il est délicat mais nécessaire d'expliquer à une famille frappée de plein fouet par la douleur que l'être disparu qu'elle pleure est un héros !

F STÉPHANE BONNAILLIE AUX ARMES FONCTIONNAIRES !

Une intervention militaire seule ne parvient pas à résoudre une crise internationale, à restaurer un État et à le rendre viable. L'action conjuguée de nombreux acteurs civils, institutionnels ou privés, nationaux ou internationaux, dans tous les domaines de responsabilité de l'État défiant est désormais indispensable. Cette nouvelle conception de la résolution des crises a été baptisée « approche globale ». Consciente de ses lacunes en la matière, la France a décidé, en 2009, de se doter d'un nouvel outil pour sa politique interministérielle de gestion civilo-militaire des crises extérieures : une *task force* au ministère des Affaires étrangères et européennes. Cet article retrace la genèse de cet organisme et tente de cerner les enjeux pour les armées et le service public.

F JEAN-PAUL CHARNAY PHILOSOPHIE ET STRATÉGIE

Issue du champ de bataille et de l'art militaire, la notion de stratégie s'est étendue de la guerre à l'ensemble des phénomènes de confrontation, mais s'est affadie dans les actions de programmation et s'est exacerbée dans les luttes révolutionnaires. Sa mise en perspective avec les grandes branches de la philosophie (métaphysique, logique, éthique...) la raffermit et rappelle son critère majeur : la présence d'un Autre, adversaire ou allié. Alors s'ouvre le dilemme : toute culture stratégique est-elle spécifique à tel groupe humain agissant dans tel domaine ? Tenter une théorie générale de la stratégie est-il légitime ? Une anthropo-stratégie doit-elle être plurielle ? Quelques orientations sont ici proposées, tout en rappelant qu'hors incertitude il n'est pas de stratégie.

F FRANÇOIS-RÉGIS LEGRIER PENSER LA GUERRE POUR FAIRE L'EUROPE

Toute organisation politique et sociale repose sur un système philosophique. À partir du dernier ouvrage d'Henri Hude, *Démocratie durable*, il s'agit de se libérer intellectuellement du politiquement correct afin de comprendre les désordres de notre société et de réfléchir aux conditions de l'exercice du métier des armes dans une société médiatisée à l'extrême.

TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH

MICHEL GOYA

THE ACHILLES COMPLEX. FRENCH AIR ACES DURING THE GREAT WAR

The world of combat is subject to its own rules, which seem to apply very unequally between individuals. Some people appear to be particularly suited, and accomplish exceptional feats. The purpose of this article is to throw light on this phenomenon, by drawing on experience from star French fighter pilots in the Great War.

DOMINIQUE SCHNAPPER

METAMORPHOSES IN CITIZENSHIP

When citizenship moves from the republican to the democratic model, the concern for equality in conditions outweighs the republican transcendence of the general will. When, however, democracies no longer understand what war is, they produce the danger of no longer being able to defend themselves and no longer being able to fight for peace.

MONIQUE CASTILLO

HEROISM, MYSTICISM AND ACTION

Henri Bergson and Charles Péguy thought of heroism, mysticism and action together. For today's readers, it makes us think that heroism has given way to anti-heroism. The former acts through the virtue of a creative feeling that is communicated as an appeal. The latter, which shuts devotion and sacrifice away in the cupboard of outdated truths, enables incredulity and suspicion to justify inaction.

FRANÇOIS LAGRANGE

TWO VIEWS OF SACRIFICE AS FACED IN THE GREAT WAR

The Great War probably played a decisive role in changing perceptions of sacrifice. Before 1914, we can see discussion by the military authorities who thought sacrifice in combat to be natural for «professional heroes», which was what soldiers in a regular army were supposed to be. Then, in the letters of people who fought in the Great War, it was possible to see the emergence of another way of discussing sacrifice, one that saw it as being tested to the limit, characterised by suffering and making no sense except when defending your comrades and hoping for a decisively victorious outcome.

HENRI PARIS

LOUIS-NATHANIEL ROSSEL, MINISTER AT THE COMMUNE

Louis-Nathaniel Rossel, captain of the Engineers, colonel in the National Guard and Minister for War for nine days of the Paris Commune, was 27 when executed by firing squad in 1871. He had joined the Commune through a refusal to accept defeat rather than in pursuit of an ideal. His life and work were obscured by two opposing arguments that combined in their effect: the conservative Right at Versailles refused to accept his reproach of defeatism, while those who supported the Commune

were on weak ground when refuting the accusations of incompetence with which he attacked the way the insurrection was being directed.

CHRISTIAN VIGOUROUX THE DREYFUS AND PICQUART CASES

Both Picquart and Dreyfus were victims of fanatical, sustained and organised injustices. And yet, can it be said that only Picquart was a hero? That only Dreyfus was? That both men were heroes, or that neither was?

YANN ANDRUÉTAN HERO OR VICTIM – THE SOLDIER IN SCHOENDOERFFER'S OEUVRE

Pierre Schoendoerffer is the only French film director nearly all of whose work has been devoted to war and soldiers. Through four feature films and a documentary, he was always tackling the issues that were dear to him: commitment, honour, redemption and memory. The question of commitment was explored in *The 317th Platoon*, honour was featured in *A Captain's Honor*, and redemption was the subject of *The Drummer Crab*. Memory, seen from many perspectives, is a stylistic feature that Schoendoerffer used in all his films. He teased out a warrior figure displaying both the person's power (effectiveness in combat, and the way he fascinated his men) and his limitations (his excesses, exile and mortal destiny). He left bitterness and the search for redemption to ordinary men. Schoendoerffer is a subtle film director, but his work is also that of an anthropologist and a moralist, in the noble sense of the word.

PATRICK CLERVOY THE HERO'S MISFORTUNES

Did you know that a person given the status of hero during his lifetime goes on to experience misfortune and exclusion? The four stories traced here were chosen because they draw on people and facts known to the general public. Whatever the person's history and the role they played in choosing their destiny, in the end things turned out badly for each of them. One was a pawn deployed on a chess board for the media, another thrust forward to promote a political system. An exceptional man was pursued by a horde of people who wanted to sully his image, and a warrior saw his status as a sham. Two died, and two are still in hiding.

MARC TOURRET WHAT IS A HERO?

A character, an action and memory are, all three, needed to construct a hero. The person may be fictional or real; a winner or defeated: the hero results from discussion that looks at some extraordinary action taken by the person to save a social group. A courageous action is not always the same thing as a heroic action, as it may lack the public awareness needed to obtain recognition from the community. When reworked by imagination, the hero's destiny is to escape the historical account and achieve a sacred status in the community's memory. The person becomes the subject of a cult for whom a historian of representations can try to identify the sharp breaks and the features that continue over centuries. By looking only at Western heroes, and in particular at contemporary French examples, we can see how difficult it is for the hero to gain recognition for his specific virtue rather than the competing models of excellence: gods, saints, people recognised as «great men», and celebrities. Moving on from the aristocratic heritage, the concept of a hero has become democratic to the point of being diluted in a discrete, and even suspicious, form through being contrasted with that of victim. A hero can be seen as embodying the political, ideological and cultural values of the society that constructs such characters.

FRANÇOIS GOGUENHEIM THE FALL OF THE EMPYREAN

Does heroism still mean anything? That could be the question to which the author is trying to give an answer, inspired among other things by his career as an officer in the Marines. Heroism is a multi-faceted phenomenon that is relative and develops. The epic-hero myth of past ages has been displaced by romantic and tragic heroes. The figure of a hero has changed and become more diverse, sometimes contrasted with false conceptions of an adversary free of faults through the magic of a protective status. The modern hero has fallen off his pedestal, but his fall has helped him become more human.

JEAN-CLÉMENT MARTIN THE FRENCH REVOLUTION, AND THE MANUFACTURE OF HEROES

The period of the French Revolution promised the recognition of heroes: citizens and soldiers, militants who had enlisted in armies in completely unprecedented ways. This «manufacturing of heroes» can thus be followed through various developments and a variety of aims and setbacks, as it came up against would-be heroes espousing rival causes. The process was then simply recovered politically by the powers that be, and then by a single man, Bonaparte. That period nevertheless left an indelible mark, which shaped memories and created further examples.

ANDRÉ THIÉBLEMONT FROM HEROISM TO THE HERO

Mysterious though it may seem, there are cases of heroism without a hero! For a hero, whether fictional or real, to emerge from a group, there must be people undertaking the process of hero-making. Supported by myths and ideologies, the hero must meet a social and cultural need, and this depends on authorities – whether governmental or private – that can produce accounts of events. Without a record, there is no hero!

Currently, the supply from armed forces is poor, while there exists a demand for epic heroes, not least among the young; and yet there is no lack of raw material in terms of heroic actions achieved by our soldiers. There is also a need for the authorities responsible for the way the military relate to society to take an interest in those actions, record them and supply them to the market for artistic and literary creation. The whole production apparatus for bringing military heroes up to date needs to be redesigned. While the ease with which soldiers can now be seen and heard nationally presents a problem, this enterprise of making armed professionals into heroes is more needed than ever.

CLAUDE WEBER, MICHAËL BOURLET & FRÉDÉRIC DESSBERG AT SAINT-CYR

Heroic figures from the Saint-Cyr military academy are examined here from both historical and sociological perspectives. This produces a number of observations: that there is a cultural lack in the political and literary fields among today's pupils; a close interweaving of the mythological, traditional and historic dimensions that are always difficult to disentangle; an updating of military-leader models and, before any example is identified, construction of the archetypal Saint-Cyr hero.

XAVIER BONIFACE THE CHOICE OF INDOCHINA VETERANS FOR THE NAMES OF STUDENTS'YEARS

Since 1945, nearly 30% of the names given to successive years' student officers at the École Spéciale Militaire Interarmes military academy and its two successors, École Spéciale Militaire (Saint-Cyr) and École Militaire Interarmes, have referred to the Indochina war, and in particular to inspiring leaders who were killed. During that war, the contribution of those who fought had to be

acknowledged. Starting in the 1980s, this gave way to the desire for the future officers to remember, by creating a mythical image of the conflict and of the soldiering profession it illustrated, through the leaders selected for elevation into heroes.

■ BRUNO DARY FROM THEORY TO REALITY

Since the beginning of 2010, France has lost about 20 of its children in an external theatre of operations. This means there were no fewer than 20 occasions when the military authorities implemented the *Hommagesplan*, paying respect due to a soldier who had died for France, facilitating administrative procedures and, most importantly, welcoming the deceased's relatives! In the current climate of «victimisation», it is a delicate but necessary matter to explain to a family devastated by their emotional pain that the person they are mourning died a hero.

■ STÉPHANE BONNAILLIE CIVIL SERVANTS INTO BATTLE!

Military intervention alone cannot resolve an international crisis, revive a State and enable it to survive. It is now essential to combine the action of numerous parties: civil, institutional and private; national and international, in all the fields of responsibility of the defective State. This new conception of crisis resolution has been called the «global approach». Being aware of its failings in this respect, France decided in 2009 to provide itself with a new instrument for its inter-departmental policy for civil and military management of external crises. That innovation is a «task force» at the Ministry of Foreign and European Affairs. This article traces the process that gave rise to the body, and attempts to pin down what is at stake for the military and for the civil service.

■ JEAN-PAUL CHARNAY PHILOSOPHY AND STRATEGY

The concept of «strategy», which originated on the battlefield and with military art, has been extended from war to all circumstances involving confrontation, but has become weaker in scheduling forms of action while being intensified in revolutionary battles. Putting it into perspective by drawing on the great subdivisions of philosophy (metaphysics, logic, ethics, etc.) has strengthened it and reminded us of its major characteristic: the presence of Another, whether an adversary or an ally. This produces a dilemma. Is any strategy-related culture specific to a particular human group acting in a given field? Is it legitimate to attempt a general theory of strategy? Does an anthropo-strategy have to be pluralistic? Some guidelines are offered here, together with a reminder that in the absence of uncertainty there cannot be a strategy.

■ FRANÇOIS-RÉGIS LEGRIER THINKING OF WAR WHEN CONSTRUCTING EUROPE

Any political and social organisation is based on a philosophical system. Using Henri Hude's latest work, *Démocratie durable* [Sustainable Democracy], it can be seen to involve freeing oneself intellectually from the politically correct in order to understand the disorders in our society and reflect on the conditions in which the profession of soldier is exercised in a society where the role of the media is extreme.

L BIOGRAPHIES

LES AUTEURS

Yann ANDRUÉTAN

Issu de l'École du service de santé de Lyon-Bron, le médecin en chef Yann Andruétan a servi au sein du 1^{er} régiment de tirailleur à Épinal pendant trois ans. Il a participé avec lui à deux séjours au Kosovo en 2000 et 2002 en tant que médecin de compagnie, puis médecin chef du bataillon d'infanterie mécanisé. Assistant de psychiatrie depuis 2008, il est l'adjoint du professeur Clervoy dans le service de psychiatrie de l'HIA Sainte-Anne à Toulon. Il a effectué une mission de trois mois en Afghanistan en tant que psychiatre de théâtre à l'été 2009. Il prépare actuellement un master II d'anthropologie à l'EHESS.

Xavier BONIFACE

Xavier Boniface est professeur d'histoire contemporaine à l'université du Littoral Côte d'Opale, où il a dirigé le département d'histoire de 2001 à 2007. Il a également passé deux années en délégation au CNRS, à l'Institut de recherches historiques du Septentrion (Lille). Il a notamment publié *L'Aumônerie militaire française (1914-1962)* (Le Cerf, 2001), les actes du colloque *Du sentiment de l'honneur à la Légion d'honneur* (La Phalère, 2005) et l'édition des *Portraits de la Grande Guerre. Les pastels d'Eugène Burnand au musée de la Légion d'honneur* (ECPAD/conseil général de la Meuse/grande chancellerie de la Légion d'honneur, 2010), ainsi que de nombreux articles, en particulier dans la *Revue historique des armées*. Il est par ailleurs ancien auditeur de la 144^e session régionale de l'IHEDN.

Stéphane BONNAILLIE

Sorti de Saint-Cyr en 1996 (promotion « Maréchal Lannes »), le commandant Stéphane Bonnaillie a effectué sa première partie de carrière dans l'arme des transmissions, au sein de laquelle il a commandé la deuxième compagnie du 42^e régiment de transmissions à Laval. Il a servi en Croatie, en Bosnie-Herzégovine et récemment en Afghanistan. Breveté de l'enseignement militaire supérieur en 2010 (promotion « Maréchal Lyautey ») du Collège interarmées de défense, il sert actuellement à l'état-major de la région terre Ile-de-France.

Michaël BOURLET

Docteur en histoire, le capitaine Michaël Bourlet est chef du cours d'histoire militaire aux écoles militaires de Saint-Cyr Coëtquidan. Sous la direction de Jacques Frémeaux, il a soutenu en novembre 2009 sa thèse de doctorat d'histoire contemporaine intitulée *Les Officiers des 2^e et 5^e bureaux de l'EMA (août 1914-juin 1919. Contribution à l'histoire du renseignement pendant la Première Guerre mondiale* (université Paris-IV-Sorbonne). Chercheur au centre de recherches des écoles de Coëtquidan (CREC), il collabore régulièrement à plusieurs revues scientifiques et de vulgarisation sur l'histoire de la Grande Guerre. En 2006, il a publié *L'État-major de l'armée de terre, boulevard Saint-Germain*, ouvrage préfacé par le général Thorette, alors chef d'état-major de l'armée de terre.

Monique CASTILLO

Voir rubrique « comité de rédaction »

Patrick CLEROY

Voir rubrique « comité de rédaction »

Bruno DARY

Le général de corps d'armée Bruno Dary est saint-cyrien. Il a effectué une grande partie de sa carrière à la Légion étrangère, notamment au 2^e régiment étranger de parachutistes avec lequel il a participé comme lieutenant à l'opération aéroportée « Bonite » sur Kolwezi au Zaïre, en mai 1978. Il a commandé ce régiment entre 1994 et 1996 qui a été engagé en République centrafricaine de décembre 1994 à mai 1995, puis en Bosnie de novembre 1995 à avril 1996. De 2004 à 2006 il était le commandant de la Légion étrangère. Il a également été professeur au collège interarmées de défense, responsable de la cellule « Afrique » au centre opérationnel interarmées de l'état-major des armées et chef la section « doctrine » à l'état-major des armées.

Le général Dary a été nommé général de brigade en 2002. Il a commandé la 6^e brigade légère blindée avant d'être inspecteur de la fonction « mêlée » au sein de l'inspection de l'armée de terre.

Depuis le 1^{er} août 2007, il est gouverneur militaire de Paris, commandant la région terre Ile-de-France, commandant organique de l'outre-mer et de l'étranger et officier général de la zone de défense de Paris.

Titulaire d'un DEA de sciences politiques, le général Dary est breveté de l'enseignement militaire supérieur, ancien auditeur du Centre des hautes études militaires et de l'Institut des hautes études de défense nationale.

Frédéric DESSBERG

Agrégé et docteur en histoire, Frédéric Dessberg est maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, détaché aux écoles de Saint-Cyr Coëtquidan. Il dirige le laboratoire « sciences humaines » du centre de recherches des écoles de Saint-Cyr Coëtquidan (CREC), est membre de l'UMR IRICE (Paris I-Paris IV) et chercheur associé au CRHIA (université de Nantes). Sa thèse de doctorat, soutenue en novembre 2005 sous la direction de Georges-Henri Soutou (université Paris-IV-Sorbonne), a été publiée en 2010 aux éditions PIE Peter Lang sous le titre *Le Triangle impossible. Les relations franco-soviétiques et le facteur polonais dans les questions de sécurité en Europe (1924-1935)*. Ses thèmes de recherche portent principalement sur la politique de la France en Europe centrale et orientale entre les deux guerres mondiales.

François GOUGENHEIM

Le colonel François Gougenheim a rejoint les troupes de marine en 1985 à l'issue de sa formation universitaire en droit et en sciences politiques. Il a servi à trois reprises au 11^e régiment d'artillerie de marine, formation qu'il commande de 2008 à 2010. Également diplômé de l'ESSEC, il a servi au sein de l'état-major de l'armée de terre à Paris, ainsi qu'au *General Staff*, son équivalent

britannique à Londres. Sur le plan opérationnel, il a participé aux opérations Daguet en Irak et *Enduring Freedom* en Afghanistan, mais également au Kosovo et en Guyane. Il est actuellement chef d'état-major interarmées à Djibouti.

► Michel GOYA

Voir rubrique « comité de rédaction »

► François LAGRANGE

Normalien (ENS Lyon), agrégé de l'université et docteur en histoire, François Lagrange dirige la division de la recherche historique et de l'action pédagogique au musée de l'Armée (DRHAP). Il est également rédacteur en chef des *Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée*. Ses travaux portent sur la Grande Guerre et sur l'histoire de l'hôtel des Invalides. Il a dirigé l'*Inventaire de la Grande Guerre* (Universalis, 2005) et est l'un des deux auteurs de l'ouvrage *Les Invalides. L'Etat, la guerre, la mémoire* (Découvertes Gallimard, 2007).

► François-Régis LEGRIER

François-Régis Legrier est officier d'active de l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme de l'artillerie où il a servi comme lieutenant et capitaine au 8^e régiment d'artillerie et au 93^e régiment d'artillerie de montagne. Il a été engagé au Kosovo en 2001 et en Afghanistan en 2007 avant de suivre le cursus de formation de l'enseignement militaire supérieur du second degré (16^e promotion du CID, promotion « maréchal Foch »). Il sert actuellement comme officier traitant au bureau enseignement-exercices du cours supérieur d'état-major.

► Jean-Clément MARTIN

Jean-Clément Martin a été directeur de l'Institut d'histoire de la Révolution française, il est professeur émérite à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne. Il a consacré l'essentiel de ses travaux de recherches à la Révolution française, la contre-révolution et leurs mémoires.

► Henri PARIS

Henri Paris, officier général en deuxième section, a eu une carrière mêlant des commandements opérationnels, dont celui de la 2^e DB, et la participation à des organismes de décision ou de réflexion. Saint-cyrien, il a servi dans les troupes aéroportées et la Légion étrangère et, à ce titre, a participé à la campagne d'Algérie. Il s'est ensuite orienté vers les troupes blindées et mécanisées. Passionné de stratégie militaire et de géopolitique, il a été le conseiller de trois ministres, a dirigé la délégation aux études générales, organisme chargé d'élaborer la prospective de la défense en matière de stratégie et de politique militaire. Son goût pour l'étude l'a mené à obtenir de nombreux diplômes universitaires, dont un doctorat en histoire. Quittant le service actif avant la limite d'âge, il devient conseiller militaire d'une grande entreprise d'armement. Il poursuit sa réflexion dans les domaines de stratégie et de défense, a écrit divers essais. En préparation : *Ces guerres qui viennent* (éditions Le Fantoscope). Il préside Démocraties, un club de réflexion politique.

► Dominique SCHNAPPER

Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, présidente de la Société française de sociologie, membre du Conseil constitutionnel, Dominique Schnapper est l'auteure d'ouvrages qui font autorité et qui ont été couronnés de nombreux prix. Elle a notamment publié : *La France de l'intégration* (Gallimard, 1991), *La Relation à l'Autre. Au cœur de la pensée sociologique* (Gallimard,

1998), *Qu'est-ce que la citoyenneté ?* (Gallimard, 2000), *La Démocratie providentielle. Essai sur l'égalité contemporaine* (Gallimard, 2002) et *Une sociologue au Conseil constitutionnel* (Gallimard, 2010).

► André THIÉBLEMONT

Voir rubrique « comité de rédaction »

► Marc TOURRET

Professeur agrégé d'histoire, Marc Tourret enseigne dans un lycée parisien du XIV^e arrondissement. Mis à disposition pendant quelques années au service pédagogique de la Bibliothèque nationale de France, il fut, avec Odile Falu, commissaire de l'exposition « Héros, d'Achille à Zidane », organisée à la BNF en 2007, et en a codirigé le catalogue. Ses recherches portent sur la construction des héros dans le cadre de l'histoire des représentations.

► Christian VIGOUROUX

Juriste, professeur associé à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, Christian Vigouroux est l'auteur de *Georges Picquart, dreyfusard, proscrit, ministre* (Paris, Dalloz, 2008), prix Seligmann contre le racisme et l'injustice, et de *Deontologie des fonctions publiques* (Paris, Dalloz, 2006).

► Claude WEBER

Ethnologue de formation, docteur en sciences sociales, Claude Weber est actuellement maître de conférences en sociologie aux écoles militaires de Saint-Cyr Coëtquidan, où il dirige le département de sociologie. Chercheur au sein du centre de recherches des écoles de Coëtquidan (CREC) et du laboratoire d'anthropologie et de sociologie (LAS) de l'université Rennes-II, il se consacre à l'objet militaire et a publié au sein de divers revues et ouvrages collectifs français et étrangers.

LE COMITÉ DE RÉDACTION

Γ Jean-René BACHELET

Né en 1944, Jean-René Bachelet a effectué une carrière militaire complète dans l'armée de terre, de 1962, où il entre à Saint-Cyr, jusqu'en 2004, où, général d'armée, il occupe les fonctions d'inspecteur général des armées. Chasseur alpin, il a commandé le 27^e bataillon de chasseurs alpins, bataillon des Glacières. Comme officier général, outre de multiples commandements nationaux au plus haut niveau, il a exercé le commandement du secteur de Sarajevo dans le cadre de la FORPRONU en 1995, au paroxysme de la crise. De longue date, il a mené une réflexion de fond touchant aux fondamentaux du métier militaire en termes d'éthique et de comportements ; cette réflexion est traduite dans un certain nombre de documents dont les principaux sont « L'Exercice du métier des armes dans l'armée de terre, fondements et principes » et le « code du soldat », ainsi que dans de multiples articles et communications. Jean-René Bachelet quitte le service actif en 2004 et sert actuellement en deuxième section des officiers généraux.

Il a publié *Pour une éthique du métier des armes, vaincre la violence* (Vuibert, 2006).

Γ Monique CASTILLO

Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, agrégée de philosophie et docteur d'État, Monique Castillo enseigne à l'université de Paris-XII. Ses principaux travaux portent sur la philosophie moderne et sur les questions contemporaines d'éthique et de politique. Elle a notamment publié *La Paix* (Hatier, 1997), *L'Europe de Kant* (Privat, 2001), *La Citoyenneté en question* (Ellipses, 2002), *Morale et politique des droits de l'homme* (Olms, 2003), *Connaitre la guerre et penser la paix* (Kimé, 2005), *Éthique du rapport au langage* (L'Harmattan, 2007).

Monique Castillo a fait partie en 2001-2002 d'un groupe de recherche (CHEAR-DGA) sur la gestion des crises.

Γ Jean-Paul CHARNAY

Né en France, Jean-Paul Charnay passe ses jeunes années en Algérie où il étudie le droit français et musulman ; après avoir soutenu à Paris ses thèses de doctorat (lettres et sciences humaines, droit, science politique) il exerce diverses professions juridiques puis s'intéresse à la sociologie, l'histoire et la stratégie. Jean-Paul Charnay, qui a vécu plus de vingt ans au Maghreb, s'est attaché au fil du temps à multiplier les rencontres de terrain et les missions universitaires sur tous les continents où il a mené une recherche comparée sur les conflits. Après avoir créé à la Sorbonne le Centre d'études et de recherches sur les stratégies et les conflits, il préside actuellement le Centre de philosophie de la stratégie dont il est le fondateur. Islamologue reconnu, Jean-Paul Charnay a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Principes de stratégie arabe* (L'Herne, 1984), *L'islam et la guerre* (Fayard, 1986), *Métastratégie, systèmes, formes et principes de la guerre féodale à la dissuasion nucléaire* (Economica, 1990), *Critique de la stratégie* (L'Herne, 1990), *Stratégie générative. De l'anthropologie à la géopolitique* (PUF, 1992), *Regards sur l'islam, Freud, Marx, Ibn Khaldoun* (L'Herne, 2003), *Esprit du droit musulman* (Dalloz, 2008), *Islam profond. Vision du monde* (Éditions de Paris, 2009).

Γ Patrick CLERVOY

Issu du collège militaire de Saint-Cyr-l'École puis de l'École du service de santé des armées de Bordeaux, le médecin en chef Patrick Clervoy a été médecin d'unité pendant quatre années au profit de régiments de la 9^e division d'infanterie de marine. Il a participé à plusieurs opérations extérieures en Afrique centrale, en Guyane et en ex-Yougoslavie. Il est aujourd'hui professeur agrégé de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées à l'École du Val-de-Grâce et chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon. Il est l'auteur de publications sur les thèmes du soutien psychologique des forces – *Les Psy en intervention* (Doin, 2009) – et de la prise en charge des vétérans – *Le Syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée* (Albin Michel, 2007).

Γ Samy COHEN

Samy Cohen est diplômé de Sciences Po et docteur en science politique. Politiste, spécialiste des questions de politique étrangère et de défense, il a également travaillé sur les rapports entre les États et les acteurs non-étatiques et sur les démocraties en guerre contre le terrorisme. Il a enseigné au DEA de Relations internationales de l'université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne), au master recherche Relations internationales de Sciences Po Paris et au Stanford Program in Paris.

Il appartient au projet transversal « Sortir de la violence » du CERI. C'est également un spécialiste de la méthodologie de l'enquête par entretiens. Samy Cohen est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages de science politique, dont en 2009, *Tsahal à l'épreuve du terrorisme* (Le Seuil). Depuis 2007, il est membre du conseil scientifique de Sciences Po.

Γ Jean-Luc COTARD

Saint-Cyrien ayant servi dans l'arme du génie, le colonel Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de Saint-Cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme, et a réfléchi, dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de la presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a publié des articles qui ont trait à son expérience dans les revues *Histoire et défense*, *Vauban et Agir*. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 (Mitrovica) et 2008 (Pristina) ainsi qu'en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des responsabilités au SIRPA-Terre, il a conseillé le général commandant la région terre Nord-Est. Il a choisi de quitter l'uniforme en 2010, à quarante-huit ans, pour créer son entreprise de communication spécialisée dans la communication de crise.

Γ Benoît DURIEUX

Né en 1965, Benoît Durieux est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-cyrien, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de l'université de Georgetown (États-Unis), il a effectué l'essentiel de sa carrière au sein de la Légion étrangère, avec laquelle il a participé à plusieurs opérations dans les Balkans (1995 et 1996) et en Afrique (Somalie 1993). Après un passage à l'état-major des armées, le colonel Durieux a été chef de corps du 2^e régiment étranger d'infanterie jusqu'à l'été 2010. Il est actuellement auditeur au Centre des hautes études militaires (CHEM).

Docteur en histoire, il a publié *Relire De la guerre de Clausewitz* (Economica, 2005), une étude sur l'actualité de la pensée du penseur militaire allemand. Pour cet ouvrage, il a reçu le prix *La Plume et l'Épée*.

■ Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le colonel Goya est officier dans l'infanterie de marine depuis 1990. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique puis il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense. Officier au Centre de doctrine d'emploi des forces terrestres, il est assistant militaire du chef d'état-major des armées de 2007 à 2009. Il dirige aujourd'hui le domaine « Nouveaux Conflits » au sein de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM). Titulaire d'un brevet technique d'histoire, le colonel Goya est l'auteur de *Res Militaris. De l'emploi des forces armées au xx^e siècle* (Economica, 2010), de *l'Irak. Les armées du chaos* (Economica, 2008), de *La Chair et l'acier; l'invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004), sur la transformation tactique de l'armée française de 1871 à 1918. Il a obtenu deux fois le prix de l'École militaire interarmes, le prix Sabatier de l'École militaire supérieure scientifique et technique, le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense et le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques. Le colonel Goya est docteur en histoire.

■ Armel HUET

Professeur de sociologie à l'université Rennes-II, Armel Huet a fondé le Laboratoire de recherches et d'études sociologiques (LARES) et le Laboratoire d'anthropologie et de sociologie (LAS) qu'il a dirigé respectivement pendant quarante ans et quinze ans. Il en est aujourd'hui le directeur honoraire. Outre un master de recherche sociologique, il a également créé des formations professionnelles, dont un master de maîtrise d'ouvrage urbaine et immobilière ; il a dirigé le comité professionnel de sociologie de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF). Armel Huet a développé dans son laboratoire plusieurs champs de recherche sur la ville, les politiques publiques, le travail social, les nouvelles technologies, le sport, les loisirs et les questions militaires. Il a créé des coopérations avec des institutions concernées par ces différents champs, notamment avec les Écoles militaires de Coëtquidan. Ces dernières années, il a concentré ses travaux sur le lien social. Il a d'ailleurs réalisé à la demande de l'état-major de l'armée de terre, une recherche sur la spécificité du lien social dans l'armée de terre.

■ Haïm KORSIA

À sa sortie du séminaire israélite de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haïm Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'École pratique des hautes études en 2003.

Jusqu'en 2004, il a été directeur de cabinet du grand rabbin de France. Actuellement, le grand rabbin Haïm Korsia est aumônier général des armées, aumônier général de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'association du rabbinate français.

Derniers ouvrages parus : *Gardien de mes frères, Jacob Kaplan* (Édition Pro-Arte, 2006), *À corps et à Tai* (Actes Sud,

2006), *Être Juif et Français : Jacob Kaplan, le rabbin de la République* (Éditions Privé, 2005).

■ François LECOINTRE

Né en 1962, François Lecointre est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme des troupes de marine où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3^e régiment d'infanterie de marine et au 5^e régiment interarmes d'outre-mer. Il a été engagé en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskoutir (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine stationné à Vannes et à ce titre le groupe tactique interarmes 2 (GTIA2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Ancien auditeur puis directeur de la formation au Centre des hautes études militaires (CHEM), il est aujourd'hui adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense.

■ Jean-Philippe MARGUERON

Dès sa sortie de l'École spéciale militaire en 1978 dans l'arme de l'artillerie, Jean-Philippe Margueron sert dans plusieurs régiments tant en métropole qu'à l'outre-mer (5^e régiment interarmes de Djibouti). Commandant de compagnie à Saint-Cyr (promotion Tom Morel 1987-1990), il commande le 54^e d'artillerie stationné à Hyères avant d'être responsable du recrutement pour la région parisienne et l'outre-mer au début de la professionnalisation de l'armée de terre. Il est auditeur au Centre des hautes études militaires et à l'Institut des hautes études de la Défense nationale (54^e promotion).

De 2008 à 2010, général de division, il est général inspecteur de la fonction personnelle de l'armée de terre. Promu général de corps d'armée, il est depuis le 1^{er} septembre 2010 général major général de l'armée de terre (MGAT).

■ Daniel MENAOUINE

Né en 1964, Daniel Menaouine choisit l'artillerie dès sa sortie de l'École spéciale militaire de Saint-cyr. Il sert comme lieutenant et capitaine au 59^e régiment d'artillerie. Il est engagé au Cambodge (1992-1993). Chef de BOI du 54^e régiment d'artillerie (2002-2004), il commande par la suite ce régiment stationné à Hyères, de 2007 à 2009. Ayant suivi une scolarité à l'École supérieure de commerce de Paris et se spécialisant dans le domaine des finances, il tient la fonction de chargé de mission au sein de la direction de la programmation des affaires financières et immobilières du ministère de l'Intérieur puis de chef de bureau au sein de la direction des affaires financières du ministère de la Défense.

Ancien auditeur au Centre des hautes études militaires (CHEM) et à l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN), il est aujourd'hui le chef de cabinet du général chef d'état-major de l'armée de terre.

■ Véronique NAHOUUM-GRAPPE

Chercheur anthropologue à l'École des hautes études en sciences sociales (au CETSAH), Véronique Nahoum-Grappe travaille sur les formes contemporaines et sociales de la culture : le quotidien, les conduites d'excès, les rapports entre les sexes, la violence ; elle participe aux comités de rédaction de plusieurs revues parmi lesquelles *Esprit, Terrain, Communication*.

Quelques ouvrages parus : *Du rêve de vengeance à la haine politique* (Buchet Chastel, 2004), *Balades politiques* (Les Prairies ordinaires, 2005), *Vertige de l'ivresse – Alcool et lien social* (Descartes et Cie, 2010).

► **Emmanuelle RIOUX**

Historienne, auteur de différentes publications sur les zazous pendant la Seconde Guerre mondiale, Emmanuelle Rioux travaille dans l'édition depuis 1990. Elle a été secrétaire de rédaction à la revue *L'Histoire*, directrice de la collection « *Curriculum* » chez Liana Levi et responsable éditoriale à l'*Encyclopaedia Universalis*. Elle a également mis son savoir faire au service de la Mission pour le bicentenaire de la Révolution française, du Festival international du film d'histoire de Pessac, de l'Association pour la célébration du deuxième centenaire du Conseil d'Etat et des Rendez-vous de l'histoire de Blois. Elle est aujourd'hui chargée de mission auprès du général chef d'état-major de l'armée de terre et rédactrice en chef de la revue *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*.

► **François SCHEER**

Né en 1934 à Strasbourg, François Scheer est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, licencié en droit, titulaire de trois DESS (droit public, économie politique et science politique) et ancien élève de l'École nationale d'administration (1960-1962).

De 1962 à 1999, il alterne les postes en administration centrale et à l'étranger. Premier ambassadeur de France au Mozambique en 1976, il sera successivement directeur de cabinet du président du Parlement européen (Simone Veil) et du ministre des Relations extérieures (Claude Cheysson), ambassadeur en Algérie, ambassadeur représentant permanent auprès des communautés européennes, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères et ambassadeur en Allemagne.

Ambassadeur de France, il est depuis 1999 conseiller international du président directeur général de Cogema, puis du président du directoire d'Areva.

► **Dider SICARD**

Président du Comité national consultatif d'éthique français jusqu'en décembre 2007, Didier Sicard est né en 1938. Après des études de médecine, il entre dans la filière des hôpitaux de Paris : externat, internat, clinicat, nomination comme praticien hospitalier. Professeur agrégé, il devient le chef de l'un des deux services de médecine interne de l'Hôpital Cochin de Paris. Il créera (avec Emmanuel Hirsch) l'Espace éthique de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris. Par décret du président Jacques Chirac, il succède en 1999 à Jean-Pierre Changeux (qui avait lui-même succédé à Jean Bernard) à la tête du Comité consultatif national d'éthique. Il a notamment publié *La Médecine sans le corps* (Plon, 2002), *L'Alibi éthique* (Plon, 2006).

► **André THIÉBLEMONT**

André Thiéblemont (colonel en retraite), saint-cyrien, breveté de l'enseignement militaire supérieur scientifique et technique, titulaire des diplômes d'études approfondies de sociologie et de l'Institut d'études politiques de Paris, a servi dans la Légion étrangère, dans des régiments motorisés et dans des cabinets ministériels. Il a quitté l'armée en 1985 pour fonder une agence de communication. Depuis 1994, il se consacre entièrement à une ethnologie du militaire, axée sur les cultures militaires, leurs rapports au combat, aux mythes politiques et aux idéologies, études qu'il a engagées dès les années 1970,

parallèlement à ses activités professionnelles militaires ou civiles. Chercheur sans affiliation, il a fondé Rencontres démocrates, une association qui tente de vulgariser auprès du grand public les avancées de la pensée et de la connaissance issues de la recherche. Sur le sujet militaire, il a contribué à de nombreuses revues françaises ou étrangères (*Ethnologie française*, *Armed Forces and Society*, *Le Débat*...), à des ouvrages collectifs et a notamment publié *Cultures et logiques militaires* (Paris, PUF, 1999).

Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

NUMÉROS DÉJÀ PARUS

L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ?

n° 1, 2005

Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre

n° 2, 2006

Agir et décider en situation d'exception

n° 3, 2006

Mutations et invariants, partie II

n° 4, 2006

Mutations et invariants, partie III

n° 5, 2007

Le moral et la dynamique de l'action, partie I

n° 6, 2007

Le moral et la dynamique de l'action, partie II

n° 7, 2007

Docteurs et centurions,

actes de la rencontre du 10 décembre 2007

n° 8, 2008

Les dieux et les armes

n° 9, 2008

Fait religieux et métier des armes,

actes de la journée d'étude du 15 octobre 2008

n° 10, 2008

Cultures militaires, culture du militaire

n° 11, 2009

Le corps guerrier

n° 12, 2009

Transmettre

n° 13, 2010

Guerre et opinion publique

n° 14, 2010

La judiciarisation des conflits

n° 15, 2010



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

À retourner à La Documentation française 124 rue Henri Barbusse 93308 Aubervilliers Cedex France

→ Acheter un numéro, s'abonner, c'est simple :

✉ En ligne : www.ladocumentationfrancaise.fr

✉ Sur papier libre ou en remplissant ce bon de commande à retourner à l'adresse ci-dessus.

→ Où en est mon abonnement ?

✉ En ligne : abonnement@ladocumentationfrancaise.fr

📞 Tél 01 40 15 69 96
Fax 01 40 15 70 04

Bulletin d'abonnement et bon de commande

Je m'abonne à Inflexions

un an / 3 numéros (3303334100009)

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> France métropolitaine (TTC) 30,00 € | <input type="checkbox"/> France métropolitaine (TTC) 55,00 € |
| <input type="checkbox"/> Europe* (TTC) 33,00 € | <input type="checkbox"/> Europe* (TTC) 58,50 € |
| <input type="checkbox"/> DOM-TOM-CTOM et RP** (HT) 31,70 € | <input type="checkbox"/> DOM-TOM-CTOM et RP** (HT) 58,80 € |
| <input type="checkbox"/> Autres pays 32,50 € | <input type="checkbox"/> Autres pays 59,80 € |
| <input type="checkbox"/> Supplément avion 6,25 € | <input type="checkbox"/> Supplément avion 8,90 € |

* La TVA est à retrancher pour les pays n'appartenant pas à l'Union européenne et aux pays du Maghreb.

** RP (Régime particulier) : pays de la zone francophone de l'Afrique (hors Maghreb) et de l'océan Indien.

Je commande les numéros suivants de Inflexions

Au prix unitaire de **12,00 €** (n° 1 épousé) livraison sous 48 heures

..... pour un montant de €
participation aux frais d'envoi (sauf abonnement) + 4,95 €
Soit un total de €

Voici mes coordonnées

M. Mme Mlle

Nom : Prénom :

Profession :

Adresse :

Code postal : Ville :

Mél :

Ci-joint mon règlement de €

Par chèque bancaire ou postal
à l'ordre de : Comptable du B.A.P.O.I.A. - Documentation française
(B.A.P.O.I.A. : Budget annexe publications officielles et information administrative)

Par mandat administratif (réservé aux administrations)

Par carte bancaire N° / / /

Date d'expiration : N° de contrôle (indiquez les trois derniers chiffres situés au dos de votre carte bancaire, près de votre signature)

Date

Signature

Informatique et libertés : conformément à la loi du 6.1.1978, vous pouvez accéder aux informations vous concernant et les rectifier en écrivant au Service Promotion et Action commerciale de La Documentation française. Ces informations sont nécessaires au traitement de votre commande et peuvent être transmises à des tiers sauf si vous cochez ici

Impression
Ministère de la Défense
Secrétariat général pour l'administration / SPAC Impressions
Pôle graphique de Tulle
2, rue Louis Druliolle – BP 290 – 19007 Tulle cedex